This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOX LI ..RY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection
Presented in 1884.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ASTOR NEW-YORK

Paris. — Imprimerie PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LA

MAISON DE GLACE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LA

MAISON DE GLACE

I

LA REVUE

Quel mélange d'habits, de physionomies, de races et d'états ! POUSCHKINE.

Seigneur Dieu, d'où vient donc cette gaieté à la cour de monseigneur le premier ministre grand veneur Wolinski? Du temps du défunt tzar Pierre le Grand et de notre mère la tzarine Catherine Alexiowna, cette question n'eût été faite par personne, attendu que la gaieté n'était pas rare. Le grand tzar était terrible — c'est le mot — pour les choses vicieuses, mais encore sa colère, si grande qu'elle fût, n'avait-elle pas une longue mémoire. Alors la cour, comme le peuple, s'amusait sans arrière-pensée, tandis que maintenant, quoique nous atteignons le quatrième jour du carnaval, tout Pétersbourg — remarquez que nous sommes au commencement de l'année 1739, — tout Pétersbourg, disons-nous,

respire une tranquillité de cloître; et encore de quels cloîtres, de ceux-là où la prière même est lue à voix basse.

Maintenant donc, comment ne demanderait-on pas ce que signifie cette joie dans la maison de Wolinski?

A peine la voix des cloches, qui annonçait que la messe était finie, s'était-elle éteinte dans l'air, que les fervents auditeurs du service sacré, se retirant soit un à un, soit deux à deux, soit même par groupes plus nombreux, revenaient à la maison silencieux et la tête baissée.

C'est qu'aussi l'on n'ose point parler dans les rues de Pétersbourg, car à l'instant, comme un oiseau de proie, s'abat l'espion, qui, arrangeant ce que vous avez dit à sa manière, augmentera ou diminuera, et avec la rapidité de l'éclair, la promptitude du clin d'œil, enverra les bavards à la police; de la police, plus loin : là-bas où l'on prend des castors, ou bien à l'école du *maître de derrière les épaules* [1].

— Ainsi, disions-nous, voici le peuple qui sort des églises triste et abattu comme s'il revenait de l'enterrement; et cependant à cette même heure, dans un coin de ce même Pétersbourg, on se réjouit et l'on mène un vacarme à faire tinter les oreilles d'un sourd.

1. Expression populaire signifiant : le bourreau qui donne le knout.

Voyez cette foule bigarrée qui bouillonne et ondoie dans cette cour; quels costumes n'y voit-on pas, quelle langue n'y entend-on pas? A coup sûr, tous les peuples qui habitent la Russie y ont, depuis le premier jusqu'au dernier, envoyé un couple de leurs représentants. Je vois le fils de la Russie blanche qui s'époumone à souffler dans sa musette; le juif qui réveille et réchauffe de son archet la guitare horizontale; le Cosaque qui pince de la guzla; tout ce monde étrange saute, gambade et chante, quoique la bise gèle la respiration dans le gosier, et que la bise fige le sang dans les veines et fasse les mains pareilles à des mains de squelette; un ours attaché par une chaîne à un poteau fait voler la niege de tous côtés, et répond par ses hurlements furieux au charivari des musiciens.

C'est un véritable sabbat de sorciers.

Entrons donc dans cette cour, qui est celle du palais de Wolinski; glissons-nous à travers la foule, et sachons la cause de ce charivari digne de la tour de Babel.

Mordowkas, Finlandais, Tatars, Kamschadales, appelle deux par deux un colosse: ce colosse, que, grâce à sa taille, on pourrait montrer dans une baraque à la foire de Nidjny-Novogorod, n'est autre que le heiduque de Son Excellence; il s'est placé à l'entrée des appartements, trépignant malgré lui sous les morsures de la

gelée, et à chaque instant soufflant dans ses doigts roidis un anathème contre les fantaisies des boyards. La voix du géant rappelle le son d'une conque fêlée, quand il convoque chaque couple paraissant à entrer près de Son Excellence. Au fur et à mesure que ces couples sont introduits, on leur enlève leur touloupe [1], et la nationalité de chacun apparaît alors dans toute sa splendeur; tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tantôt à l'homme, tantôt à la femme, le heiduque passe la manche de son rude habit sur les joues blanchies par la gelée; puis, quand les couleurs sont revenues sur les joues de ceux dont il prend ce soin, il les passe à deux coureurs qui attendent leur proie sur la première marche de l'escalier, appuyant leur canne en argent ciselé sur la rampe sculptée; légers comme des Mercures, les coureurs s'emparent de ceux qu'on leur livre, bondissent avec eux jusqu'au faîte de l'escalier, et cela si rapidement, que c'est à peine si l'on peut suivre le mouvement des panaches qui ombragent leur tête, et le miroitement que les muscles de leurs jambes impriment à leurs bas de soie.

Et en parlant des coureurs, je ne puis m'empêcher de me souvenir des paroles de ma vieille bonne, qui, en m'entretenant jadis de cette vieillesse dorée qui a

1. Redingote de poil de chèvre, dont le poil est tourné en dedans.

fini avec le dernier siècle, soupirait amèrement de voir les coureurs à quatre pieds remplacer les coureurs à deux jambes, et les chevaux succéder aux hommes.

— Bonté divine ! disait-elle, quels gaillards c'étaient, mon enfant, que ces démons dératés dont on atrophiait les poumons, et aux jambes desquels on enlevait la chair, ne leur laissant que les nerfs et les muscles pour leur donner plus de légèreté ! — et leur costume, mon petit pigeon, leur costume ! cela reluisait comme de la braise : ils avaient sur la tête un petit bonnet brodé d'or avec des ailes pas plus grandes que celles d'un papillon; ils tenaient dans la main une baguette enchantée, surmontée d'une boule en argent; ils faisaient — une fois vlé — et une fois vlan ! — avec cette baguette, et c'était comme s'ils avaient avalé une verste.

Mais revenons à l'antichambre de Wolinski.

Après que les couples empruntés à la cour étaient passés par les mains des coureurs, ils tombaient dans celles du maître d'hôtel, qui les passait en revue avec le soin que met un myope à regarder à la loupe un cachet finement gravé, et faisait disparaître avec le mouchoir, avec la brosse, avec l'ongle, le moindre flocon de neige, le moindre petit duvet, le moindre grain de poussière, enfin tout ce qui était de trop sur le boyard; après quoi, d'une voix de Stentor, il les annonçait derechef : la grande porte des appartements intérieurs s'ouvrait

alors avec fracas, et, grâce à sa sonorité, la voix du maître d'hôtel pénétrait jusqu'à la première chambre.

Dieu du ciel! que d'embarras! Là encore il fallait passer une nouvelle revue; en verrons-nous bientôt la fin?

— A l'instant!

Car voici monsieur l'intendant et madame l'intendante qui, après avoir jeté sur eux le dernier coup d'œil et après leur avoir expliqué par paroles et par mouvements ce qu'ils avaient à faire, les conduisent à la chambre la plus proche!

Toute une phalange de laquais poudrés et en habits de grande livrée, en bas de soie à côtes et en souliers ornés d'immenses boucles, se rangent pour les laisser passer.

Et voilà que ces pauvres misérables, par le seul caprice d'un grand, sont venus du fond de la Russie, arrachés à leurs foyers, à leurs isbas, à leurs tentes, et amenés à Pétersbourg, où sont réunis cent cinquante couples dont pas un ne se ressemble, amenés dans un nouveau monde, à travers mille formalités pareilles à celles que nous venons de décrire, ne sachant pas de quoi il s'agit, et le cerveau brouillé par la terreur, par la nouveauté, par l'inconnu, se présentent à la fin dans la salle du maître en attendant son jugement.

Un couple monte l'escalier, l'autre le descend, et

dans ce flux et reflux incessant, c'est à peine si une seule vague essaye de lutter contre le courant qui l'entraîne. Dans tout ce stupide troupeau qu'un caprice pousse à sa fantaisie, c'est à peine si un seul individu ose en soi laisser voir l'homme.

Je suis sûr que nos contemporains eux-mêmes auraient eu de quoi s'émerveiller si leurs regards avaient pu pénétrer dans la chambre du maître. Fenêtres profondes et formant embrasures ornées de bas-reliefs représentant des fleurs; colonnes appuyées aux murailles et entourées de vignes; immenses poêles en faïence de Chine, ornés de colonnettes et de vases couverts sur leurs corniches, de statuettes représentant des bergers en marquis et des marquis en bergers, des poupées, des groupes du Japon aux vives couleurs et à reflets d'or; beaux stucs au plafond, desquels pendent des lustres immenses de cristaux taillés, dont les facettes mouvantes reflètent toutes les nuances du prisme solaire, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout cela, n'est-ce pas, aurait votre approbation même aujourd'hui ?

Les pauvres sauvages, éblouis par tant de richesses, ne savaient où se fourrer, et se voyant répétés en haut et en bas, n'osaient mettre un pied devant l'autre, de peur d'appuyer ce pied sur leur propre personne. Il était amusant de voir comme nos aïeux eux-mêmes, quoi-

qu'ils habitassent Pétersbourg, prenaient dans leurs cadres d'or les tableaux les plus profanes pour des choses saintes, se signaient dévotement, et s'arrêtaient devant eux pour marmoter leurs prières.

Au milieu de la salle, dans un riche fauteuil, trônait un homme d'une physionomie avenante et belle, et couvert d'un habit de satin violet, taillé à la mode française.

Cet homme, c'est le maître de la maison, Artemy-Petrowitz Wolinski. Il passe à la cour et dans le peuple pour le plus bel homme de l'empire. A son apparence on peut lui donner trente ans, quoique en réalité il en ait près de quarante. Le feu de ses prunelles noires a une telle force, que celui sur lequel il les arrête baisse involontairement les siennes. Les femmes, quelles qu'elles soient, matrones ou courtisanes, se sentent doucement émues quand il les regarde. Une mère laisse-t-elle aller sa fille seule, soit à la ville, soit à la promenade, soit à l'église, elle ne lui fait qu'une recommandation : c'est de craindre, comme elle craindrait le feu, l'œil de Wolinski, car cet œil, à ce qu'assure la mère inquiète, est plus fascinateur que celui de l'antique Gorgone.

Derrière le fauteuil de Wolinski se dessine la tête noire et luisante d'un nègre, mise en relief par un turban de cachemire blanc; on pourrait la prendre pour

une tête de statue, tant elle est immobile, si elle ne laissait voir une âme excellemment bonne dans son regard, où se peignaient tantôt le mécontentement, tantôt la pitié, à la vue des souffrances et de l'abaissement de ses semblables.

A quelques pas de Wolinski et à sa droite, devant une table, est assis un petit homme que l'on aurait pu parfaitement cacher dans un manchon; sa figure est tirée comme un poing osseux; ridée comme le visage d'un vieux singe, et l'on y découvre toute l'astuce de cette caricature de l'homme. Ramassé dans ses mouvements, entortillé dans ses paroles, ses yeux sont toujours aux aguets, ses oreilles incessamment sur le qui-vive; il n'existe pas un corps de garde plus prompt à rendre les honneurs, une sentinelle plus prompte à présenter les armes qu'il n'est prompt à répondre à toutes les questions. Cette petite crèature drolatique, savante, profonde et grotesque à la fois comme un hiéroglyphe, est tout simplement le secrétaire intime du grand ministre.

— C'est Zouda.

Il inscrit les noms et prénoms des personnes qui se présentent à la revue, et met en note les remarques qui lui arrivent des hauteurs du fauteuil du maître.

Puis à ces réflexions il ajoute les siennes.

Un peu plus loin encore, presque à la porte de l'antichambre, se tient un jeune homme. Quoique en uni-

forme, son habit indique qu'il n'est ni soldat ni officier. Pour toutes les richesses du monde, vous qui me lisez, vous ne consentiriez à être affligé de son extérieur commun et de sa plate physionomie; regardez-le : il est couvert de la tête aux pieds des stigmates du serf le plus vil et le plus bas; on y lit tout à la fois la sottise, la débauche et la bassesse!

C'est Feraponte Podatchkine, un esclave libéré de Wolinski, espèce de policier de bas étage; c'est à lui qu'est confié le soin de faire venir à Pétersbourg cent couples choisis, un de chaque race; et ces cent couples, il doit, depuis le premier jusqu'au dernier, les présenter à Son Excellence en vie, en santé et non avariés par le froid.

— Par quelle protection un pareil homme a-t-il obtenu ce poste de confiance?

Vous allez le comprendre.

Sa mère est première femme de chambre dans la maison du ministre. En songe et en réalité, elle ne voyait qu'une chose et n'avait qu'un désir, c'est que son fils fût promu au grade d'officier, afin qu'il pût à son tour avoir des esclaves *à lui*, ce qui est le plus haut degré d'ambition de la classe à laquelle appartenait cette femme.

Wolinski, quoiqu'il fût homme d'esprit et d'une nature éminemment noble, avait la faiblesse de ne jamais

rien refuser à cette femme, en mémoire des services de son mari, qui jadis avait été son menin. Pour cette mission promise à Feraponte, le premier grade d'officier lui avait été promis, et, partant de ce point, qui sait peut-être après à quelle hauteur il grimperait sur l'échelle des titres!

Eh bien! il était sur le point d'atteindre ce but : encore un pas, encore un service, et un nouveau parvenu de classe noble existait en Russie.

Sa fortune devait ce jour-là même se décider à cette revue, — ou la noblesse ou la bastonnade.

Aussi ses traits sont-ils bouleversés, sa tête est-elle basse, signes certains qu'il est intérieurement fort inquiet, et qu'il ne compte pas trop sur le résultat de la mission qui lui a été confiée.

Mais où allons-nous trouver la mère de cette ambition en herbe?

Voyez-vous, à l'entrée du buffet, cette espèce de dame de pique, cette sorte de momie, la tête coiffée d'un mouchoir brun, les épaules couvertes d'une camisole brune, à laquelle fait suite une jupe de même couleur?

Son corps est tendu comme une perche, et comme une perche immobile. Sa tête seule tremblote, sans doute par suite de la quantité de minium qui entre dans le fard dont, selon la mode du pays à cette époque, elle frotte ses joues.

Les doigts ridés de ses deux mains décrépites se joignent devant sa poitrine comme chez une morte expirée au milieu de sa prière. Sa mimique semble implorer le ministre, qui ne fait aucune attention à son attitude suppliante. Ses yeux ne cessent de clignoter, et si un instant ils restent sans mouvement, c'est que pendant cet instant ils se fixent sur sa création, son trésor, sa gloire, son fils.

Nous avons déjà dit que madame Podatchkena, — c'est son nom de femme, son nom de baptême est Accoulina, — nous avons déjà dit que madame Podatchkena occupait le rang de première femme de chambre. Jadis ce titre avait une grande signification. On y employait ordinairement les femmes des vieux valets de chambre, des vieux maîtres d'hôtel, des menins ou de toute autre personne marquante dans la livrée.

Elle assistait régulièrement à la toilette de sa maîtresse, présidait à la garde-robe, lui servait de gazette vivante, et même très-souvent d'espion à l'endroit des appartements particuliers du mari; dans sa petite cour à elle, elle s'était constituée intermédiaire entre les grands et la valetaille : ces sortes de créatures s'appellent chez nous *maîtresse de maîtresse*. Ce titre pouvait être seulement créé par l'arrogance féodale des seigneurs de l'époque, mais avec le temps, le petit gentil-

lâtre avait aussi fini par introduire ce personnage dans son intérieur, et encore aujourd'hui, à notre honte, on trouve par-ci par-là dans la maison de quelque hobereau de province encore la *maîtresse de maîtresse*.

Mais on avait beau chercher, on ne voyait dans la salle aucun fou, ni aucune folle de profession, et par cela seul on pouvait voir que Wolinski, se raillant hardiment des coutumes de son époque, les avaient dédaigneusement laissées derrière lui.

Tous ces prolégomènes établis, il est temps, ce nous semble, d'entrer en matière.

—Eh bien! qu'en penses-tu, Zouda? demanda le ministre en se tournant avec satisfaction vers son secrétaire; il me semble que nous allons donner une belle et curieuse fête à l'impératrice.

— On ne parle que de cela à Pétersbourg, répondit le secrétaire en se soulevant avec respect sur son siége. Je pense que la fête occupera longtemps toutes les bouches de la renommée, et prendra quelques pages de notre histoire.

—Cela ira-t-il au point, demanda le ministre d'un ton railleur qui lui était habituel, que notre fameux poëte Trétiakowsky daigne consigner le fait dans ses vers?

— Dont tout le monde s'occupe, ajouta Zouda.

— Par la raison que personne ne les comprend.

—Oh! oh! fit le secrétaire, je pensais cependant qu'il

était de notoriété publique que depuis quelque temps Votre Excellence était devenue un des plus fervents adorateurs de notre Phébus, et souvent même, a-t-on prétendu, Votre Excellence n'a pas dédaigné de puiser à cette source.

—Tu veux probablement dire, Zouda, que c'est depuis que la charmante princesse moldave a commencé de prendre des leçons de russe. Oui, celui qui fut jadis le stupide écolier Trétiakowsky est à présent à mes yeux un homme qu'on ne saurait assez payer ! Je l'eusse couvert d'or. N'est-ce pas lui qui enseigna à cette belle Marie à proférer le premier mot russe? Et si tu savais, Zouda, quel était ce mot ! Il contenait, vois-tu, tout ce que les Démosthènes et les Cicéron ont pu dire autrefois, tout ce que la poésie la plus choisie des frères en Apollon a pu jusque-là inventer. Aussi ai-je promis à Trétiakowsky de l'élever au grade de professeur d'éloquence. Je le lui ai promis, et sur mon honneur, ma promesse s'accomplira un jour ou l'autre.

Wolonski parlait avec une animation toute particulière. Ces mots seuls : *la princesse moldave*, *Marie*, avaient été prononcés à voix si basse, que le secrétaire avait pu seul les entendre; mais ce dernier, remarquant que la physionomie féline de la *maîtresse de maîtresse* avait rayonné de plaisir en saisissant ou en croyant saisir quelques mots à double sens prononcés par le ministre, il tâ-

cha de changer au plus vite le sujet de la conversation.

— On prétend, dit-il, que Trétiakowsky a l'intention de décrire, en effet, en plusieurs volumes la fête que Votre Excellence est chargée de monter.

— Eh bien, reprit Wolinski, cela nous aidera à conquérir dans la postérité le titre de bouffon de cour. Ah! continua-t-il, combien riront nos petits-fils, ou plutôt combien hausseront-ils les épaules, en lisant dans des vers ronflants que le grand ministre Wolinski s'occupa d'une fête de carnaval avec les mêmes soins et les mêmes anxiétés que s'il se fût agi de la réorganisation de l'empire!

— Est-ce qu'en essayant de distraire la maladive dominatrice du Nord, qui vous rémunère si bien, demanda Zouda, Votre Excellence ne fait pas une chose essentiellement utile?

— Oui, reprit le ministre avec amertume, utile, Zouda, utile au Courlandais, qui se sert de moi pour lui mener à bien fêtes sur fêtes, et qui essaye par là de prouver son dévouement à Sa Majesté. Mais j'y vois clair, monseigneur; vous n'avez pour but, je le sais, que de m'occuper, et tandis que j'accomplis cette misérable affaire, vous tâchez, vous, de mieux faire la vôtre.

A ces mots, prononcés peut-être sur un diapason un peu plus élevé qu'il n'était prudent de le faire, la vieille à la camisole brune laissa échapper une légère grimace.

Son fils tendit le col et tâcha de comprendre quelque chose aux paroles de Wolinski. Mais, son incapacité aidant, il resta bouche béante, comme un jeune chien qui, voulant happer une mouche au vol, manque la mouche et fait claquer ses dents.

Zouda, de son côté, se baissa vers son chef et lui souffla ces mots à l'oreille :

— Monseigneur, monseigneur, soyez sur vos gardes ; vous oubliez, ce me semble, les leçons de Machiavel !

Ce dernier mot paraissait être un mot d'ordre convenu entre le ministre et son secrétaire. Le premier se tut ; le second reporta la conversation sur les nouveaux arrivants, dont les costumes et les physionomies pouvaient occuper l'attention la plus blasée. Voici, par exemple, une gracieuse et belle jeune fille de Tarjokk, avec sa couronne chargée de perles fausses. Cette couronne est légèrement couverte par un mouchoir en drap d'or, dont les bouts, après avoir été noués sous le menton, retombent sur la poitrine ; trois petites grappes en fausses perles tremblotent sur son joli front blanc, rehaussé par des cheveux châtain clair ; sa tresse nattée avec art, la plus grande coquetterie de la jeune fille russe[1], ornée à son extrémité d'un nœud de pourpre,

1. Il est une chanson à Tarjokk qui dit : « Oh ! crois, crois, ma tresse, jusqu'à ma ceinture soyeuse ; oh ! crois, crois, ma tresse, pour faire l'admiration de la ville. »

touche presque le plancher; un casaquin de brocart bleu couvre gracieusement ses épaules, et comme la mode du pays le veut, la manche gauche pend: une jupe de la même étoffe flamboie comme de la braise. La jeune fille s'avance légère dans ses souliers de maroquin brodés d'or. A côté d'elle on voit son sigisbée... Vous riez, oui, son sigisbée, car une jeune fille de Tarjokk est perdue quand elle ne l'a pas. Le sigisbée! c'est un signe certain qu'elle est jolie; sa mère lui rendrait la vie dure et ses compagnes se moqueraient d'elle si le sigisbée lui manquait. Une fois choisi, il ne la quitte plus, ni aux veillées du soir ni aux promenades de la nuit. Quel gaillard! l'audace brille dans ses yeux; aussi est-il compté comme le plus rude boxeur de la place de Novogorod.

Après eux vient une vigoureuse Mordowka[1], en chemise blanche, semée sur les manches et sur les épaules des dessins les plus fantastiques en laine rouge; sa puissante poitrine est chargée de colliers en pièces de monnaie à triple rang; au lieu de boucles d'oreilles, elle porte de grosses boules en duvet de cygne.

Voici maintenant une face humaine barbouillée de blanc et de rouge, avec les sourcils peints en arc-en-ciel; elle apparaît sous une coiffe ayant la forme d'une im-

1. Petite peuplade habitant le centre de la Russie et d'origine tatare.

mense pelle, brodée de verroterie de toutes couleurs; cette face est supportée par une barrique de chair pouvant contenir quarante seaux d'eau, recouverte d'un sarafann dont la ceinture est si haute qu'elle lui écrase les seins; ses manches gigantesques en batiste blanche font croire que ce monstre a été apporté par les ailes; des bas de laine bleue dessinent son énorme mollet, et ses souliers sans quartiers, portés sur de hauts talons, lui donnent une démarche des plus comiques. Je vous la recommande, c'est ma compatriote, une brave Moscovite.

Après celle-ci apparaît la gracieuse, flexible et nerveuse jeune fille cosaque, qui semble par son allure frapper l'un contre l'autre ses talons de cuivre sonore et s'élancer dans la danse.

Voici maintenant le Kalmouck ouvrant ses petits yeux de taupe; il est venu avec toute sa vie et toutes ses habitudes, son carquois garni de flèches, ses petits dieux lares dans la main, dieux qui, comme vous savez, récompensent et punissent selon qu'ils sont contents ou mécontents.

Voici encore... mais il est inutile de décrire tout ce qui monte sur la scène.

Les couples apparaissaient et disparaissaient l'un après l'autre, comme nous avons dit; Wolinski prêtait l'attention d'une modiste aux costumes (des jolies

femmes, bien entendu) sans s'inquiéter à quelle classe elles appartenaient, et quelques-unes même, les plus jolies, obtinrent la faveur d'être engagées par lui à rester dans la salle pour se réchauffer.

L'attention de l'illustre seigneur, que nos aïeux comptaient pour un demi-dieu, et qui, par-dessus le marché, était beau et riche, allumait une étincelle dans l'imagination des belles jeunes filles.

Plusieurs couples apparurent encore, mais Wolinski, devenu tout à coup pensif, avait cessé de s'occuper d'eux; sa tête s'abaissa sur sa poitrine, ses cheveux longs et noirs tombèrent en désordre sur sa belle figure, et lui jetèrent une ombre.

Il resta longtemps ainsi.

Aucun de ceux qui l'entouraient ne fut étonné, car ces sortes de rêveries, depuis quelque temps, lui étaient familières; c'était au point que ces rêveries le poursuivaient jusque dans ses dîners d'amis et jusqu'aux bals de la cour.

Etait-ce état maladif, était-ce caprice moral de l'homme blasé, ou bien pressentiment d'un malheur, nous ne saurions le dire.

Tout se taisait dans la salle : on eût dit que le silence du maître était contagieux; chacun semblait pétrifié, comme les habitants de Pompéia sous les sables qui les ensevelissent. Où étaient alors les pensées de Wolinski?

Ne jouait-il pas, en souvenir, dans la maison paternelle, avec ses camarades d'enfance? ne cassait-il pas son verre vide contre son talon, comme c'est la coutume chez nous après le toast porté, et, ivre de vin, ne donnait-il pas son âme entière à l'ami du moment? ne pressait-il pas avec amour les bras de sa femme, le jeune enfant qui lui souriait? ou bien encore son imagination vive et ardente ne l'emportait-elle pas dans la forêt, auprès de la jeune fille amoureuse, qu'il couvrait d'ardents baisers? Pourquoi ne pas présumer aussi qu'il présidât le conseil où il lançait les foudres de son éloquence contre les abus de son pays, ou bien, dans un cercle restreint d'amis fidèles, ne complotait-il pas la chute de Biren? Et qui sait encore s'il ne regardait pas avec fierté dans les yeux du bourreau tandis que celui-ci levait la hache sur sa tête?

Nous ne pouvons donc pas dire où étaient les pensées de Wolinski. Et cependant, en jugeant son caractère, elles pouvaient être partout où nous les avons supposées.

Dans son âme, les passions bonnes et mauvaises, nobles et sauvages, régnaient tour à tour; tout en lui était inconstant, excepté l'honneur et l'amour de la patrie.

Marié depuis huit ans à une charmante femme, il chercha néanmoins de tous côtés des distractions amou-

reuses, qu'il savait toujours tourner à son profit. Au reste, ses prouesses n'influaient en rien sur le bonheur du ménage : le cœur de Wolinski ne s'arrêtait jamais à une passion sérieuse, et, après une heure d'entraînement, il revenait toujours aux pieds de sa femme, en amant bien plus qu'en mari ; c'est que sa femme, par la comparaison, grandissait toujours dans son esprit et dans son cœur. On disait aussi, ou peut-être lui-même faisait-il courir ce bruit, que sa femme voyait froidement ses erreurs. Il n'avait point d'enfants et avait toujours ardemment désiré d'en avoir. Caressant les enfants des autres, il oubliait quelquefois que ce n'étaient pas les siens ; et cet amour pour l'enfance, se réunissant à l'idée que la Providence se refusait à le rendre père, le plongeait souvent dans cet état de tristesse où nous l'avons vu. Depuis quelque temps sa femme habitait Moscou (chez ses parents à elle), où elle était attaquée d'une grave maladie ; le bruit courait même qu'elle était morte. Il se pouvait encore que ce fût Wolinski — tout en lui était mystère — qui fît courir ce bruit.

Pendant cet intervalle, la *maîtresse de maîtresse* en camisole brune créa un fort registre de ses infidélités, pour le présenter au jour venu à sa maîtresse.

Un fait surtout, par sa gravité, demandait à être éclairci bientôt ; mais, si volage qu'il fût dans les af-

faires du cœur, aussi sérieux était-il dans les affaires de l'État; et si les élans de son âme passionnée n'avaient pas si souvent ruiné ce que créait son esprit, la Russie eût certainement rencontré en lui son plus grand ministre. Il tâcha toujours de développer ses dons naturels par la lecture des meilleurs écrivains étrangers, et surtout de leurs œuvres politiques, pour la traduction desquelles il employait Zouda, homme savant, fin et jésuitique, qui lui servait de secrétaire, de traducteur, de Mentor et de confident.

Aimant sa patrie au-dessus de toute chose, plus il l'aimait, plus il voyait avec haine comment Biren la rayait des lanières de son knout, et plus il voyait cela, plus il cherchait la première occasion de tout dévoiler à l'impératrice, et d'arracher l'arme du supplice des mains auxquelles la tzarine avait confié seulement le gouvernail de l'empire.

Au moment où la foule servile se prosternait devant l'idole du jour et baisait le pavé du temple, tout couvert qu'il était du sang des victimes, quand des doigts de fer, mus par la cruauté, entraient dans la chair de la Russie, Wolinski seul, avec ses amis, n'abaissa pas son noble front. On lui passait cette liberté, vu son indispensabilité dans les affaires de l'État et l'attention marquée que lui portait l'impératrice, qui connaissait bien et son attachement pour elle et son amour pour

la patrie. Il était impossible de changer en rien, sur cette matière, les idées bien arrêtées de l'impératrice.

Biren, de son côté, qui faisait tout son possible pour perdre son rival, non-seulement ne montrait pas qu'il fût offensé par la roideur de Wolinski, mais au contraire lui était attentif et ne perdait pas une occasion de le faire valoir aux yeux de l'impératrice.

Au reste, tous deux se comprenaient parfaitement bien, et se mesuraient de loin afin de se mieux renverser.

Il était impossible que les deux géants restassent debout à la fois; l'un d'eux devait tomber.

Mais revenons à Wolinski, et retrouvons-le où nous l'avons laissé.

Ce moment de tristesse se perdit dans l'éternité; il releva le front, secoua la tête, rejeta en arrière ses beaux cheveux noirs, et rouvrit ses yeux, sinon au jour, du moins aux objets qui l'environnaient.

Parmi ces objets étaient un bohémien et une bohémienne.

Ils se tenaient debout devant lui.

La bohémienne, beauté achevée dans toute l'acception du mot, mais beauté déjà défleurie, couvait de la tête aux pieds Wolinski de son regard d'oiseau de proie, et paraissait plongée dans une profonde admiration.

Le ministre eut un instant de honte d'avoir été sur-

pris rêveur par cette créature, et la regarda avec étonnement.

— Étrange jeu de la nature! s'écria-t-il à la fin en se tournant vers Zouda. Remarques-tu?

— Je l'ai vu seulement trois fois... et suis on ne peut plus frappé de cette incroyable ressemblance, répondit le secrétaire en clignant finement des yeux.

Pendant ce temps une agitation extrême se peignait sur la figure de la bohémienne; mais, l'ayant refoulée en elle, elle fixa ses yeux clairs et hardis sur les physionomies questionneuses du ministre et de son secrétaire.

— Comment t'appelles-tu? demanda Wolinski.

— Marioulla, répondit-elle.

— Jusqu'au nom! de plus en plus étrange. Sais-tu, Marioulla, continua le ministre, que ta physionomie est des plus heureuses?

— Elle est déjà heureuse par la seule raison qu'elle a plu à Votre Seigneurie, répondit la bohémienne.

— Reste ici, dit Wolinski; je veux encore causer avec toi.

La bohémienne salua en posant sa main sur son cœur, et, passant derrière le fauteuil du ministre, resta, mais se tint à l'écart.

— Qu'y a-t-il encore à voir? demanda Wolinski.

Alors apparut une Petite Russienne, mais seule.

— Où est donc son partenaire? demanda le ministre. Eh! Podatchkine! je te le demande.

A cette question, le nez plombé de Podatchkine blémit, les épaules de sa mère frissonnèrent, et sa tête branla comme celle d'une marionnette vivement mise en mouvement par une ficelle.

Le malheureux jeune homme fit quelques pas en avant et répondit en bégayant :

— C'est un soûlard, Votre Excellence... un homme... méchant... hargneux... têtu.

— Et tu n'as pas pu le dompter?

— Je n'ai fait que cela pendant la route; mais en approchant de Pétersbourg, il se démenait si cruellement, Excellence, que j'ai craint un moment qu'il ne me mordît. Pénétré de la gravité de ma mission, — vous m'avez dit vous-même, Excellence, qu'il fallait qu'ils fussent tous au complet, je me suis hâté alors de lui mettre des menottes aux mains et des entraves aux pieds.

—Tu mens; l'ordre t'a été donné, au contraire, d'user de douceur pour les malheureux que je te confiais; c'était même ce que désirait particulièrement l'impératrice.

— J'appelle Dieu à témoin, reprit Podatchkine, et que je m'abîme dans l'enfer, si les menottes ne sont pas toutes légères et les entraves les plus douces que l'on a

pu trouver; mais si vous permettez, je courrai toute une verste, ces entraves aux pieds et ces menottes aux pouces, sans qu'une goutte de sueur tombe de mon front, tandis que lui voyageait en voiture, et encore la voiture était-elle couverte.

— Où donc alors est-il maintenant? demanda Wolinski.

Ici la voix de Podatchkine s'effaça tout à fait dans le bégayement.

— On lui avait ôté menottes et entraves, Excellence, pour le mener à la revue... et lui, Dieu sait comment il a fait, mais il a fui.

— Canaille, répondit Wolinski, je sais tout..... je voulais seulement t'éprouver, tu me vends au favori. Comment! des hommes disparaissent ainsi en plein jour? Mais, mort ou vivant, je le retrouverai. Oh! il est bien temps de pousser le loup dans le chenil. Accoulina, ajouta Wolinski en jetant un regard sévère sur la *maîtresse de maîtresse*, admire les belles œuvres de ton bien-aimé fils: qu'en penses-tu? est-ce assez de le faire pendre pour une telle action?

La vieille Accoulina fit un profond salut, croisa ses mains sur sa poitrine et répondit d'une voix pateline :

— Que ta volonté soit faite, seigneur! tu es notre maître, et nous sommes tes esclaves.

— Tu n'es pas sa complice, je le sais, continua Wo-

linski en adoucissant la voix; tu fus toujours dévouée à ma famille, toi.

— Oh ! seigneur, seigneur! piailla la *maîtresse de maîtresse*, pardonne-lui, fais-lui grâce au nom des services de mon mari, qui fut ton menin; et moi aussi, je te sers autant que mes forces me le permettent; je suis prête, s'il le fallait, à mourir pour toi. Voilà, imbécile, ce que tu as fait, ajouta-t-elle en se tournant vers son fils et en poussant des sanglots.

— Hors de mes yeux, vaurien ! cria Wolinski, qui ne se contenait pas facilement quand la colère lui montait au cœur; tu es bien heureux que ton père et ta mère ne te ressemblent pas. A présent laissez-moi tous, excepté toi, dit-il, mon cher Zouda... et toi encore.

Ici Artemy-Petrowitz — on se rappelle que ce sont les deux noms de baptême de Wolinski — fit signe à la bohémienne de rester.

— A demain, dit-il, la revue pour les autres.

II

LA BOHÉMIENNE.

Je ne suis point une simple bohémienne. Je dis la bonne aventure. Mets-moi de l'argent dans la main, et je te dirai toute la vérité. (Opéra de la *Fille des eaux.*)

Wolinski, la bohémienne qui venait de produire sur lui cette impression, et Zouda restèrent seuls.

Alors Artemy appela cette femme et lui dit en la regardant avec curiosité :

— Tu devais être bien belle étant jeune?

Malgré son âge, la bohémienne rougit.

— Oui, seigneur, répondit-elle. Il fut un temps où bien des hommes de ton rang me tapaient sur l'épaule en me clignant de l'œil ; il se peut même que quelques-uns d'entre eux baisèrent ces mains aujourd'hui si rudes et demandant l'aumône. Oh! alors, je n'aurais pas perdu de vue un gaillard comme toi ; mais ce qui est passé ne revient pas, et l'on ne refait plus les fleurs effeuillées par le vent, ajouta la bohémienne avec une certaine poésie contrastant avec les paroles qu'elle avait prononcées d'abord.

— N'as-tu pas une fille? interrompit Wolinski avec impatience; en ce cas, je serais curieux de la voir.

— Ah! bah! répondit la bohémienne en reprenant son accent populaire, si j'en avais eu une, je l'aurais déposée sur tes genoux. J'ai mis au jour des enfants, mais pas pour qu'ils vécussent, et c'est mieux qu'ils soient morts, sans quoi ils se traîneraient accrochés à ma jupe et piailleraient en demandant du pain. Non, ajouta-t-elle, ils sont tous endormis du sommeil sans réveil.

Et elle poussa un soupir.

— C'est bien dommage que tu n'aies pas quelque grande fille, sans quoi j'aurais trouvé plaisir à la comparer... Étrange ressemblance! répéta-t-il pour la seconde fois, plus je te regarde, plus cela m'étonne, et même jusqu'à ce signe presque imperceptible à la joue gauche. Sais-tu bien, Marioulla, que tu es l'image vivante d'une jeune princesse de ma connaissance, et qu'il n'y a entre vous que la différence d'une rose flétrie par la gelée à un bouton de rose à peine éclos.

Pendant ces observations la figure brune de Marioulla se marbra de taches blanches, ses lèvres épaisses pâlirent; mais, faisant un effort prodigieux, elle tâcha de sourire, et répondit :

— Eh bien, montrez-moi un beau jour mon double.

— Volontiers, j'en trouverai l'occasion, au palais

comme partout ailleurs; les vieilles comme les jeunes femmes aiment à se faire dire la bonne aventure, et je t'emmènerai chez elle.

— Comment! cette princesse vit à la cour? demanda Marioulla.

— Oui.

Les yeux de la bohémienne s'enflammèrent, et la brique de ses joues se colora d'un pourpre plus foncé.

— Sous l'œil même de l'impératrice, continua Wolinski, et, de plus, l'impératrice l'aime beaucoup.

— Eh! mon Dieu, dit Marioulla, pour nous autres corbeaux déplumés, sied-il bien de monter à ces hauteurs? Je crois qu'on s'essouffle fort en gravissant des degrés si élevés; mais c'est encore pis quand, après qu'on les a comptés de bas en haut, on vous les fait compter de haut en bas.

— Accompagnée de moi, femme, dit Wolinski, tu monteras et tu descendras sans crainte; mais prends bien garde, tu dois m'engager ta parole que tu me maintiendras dans l'esprit de la princesse.

— Oh! je comprends, répliqua Marioulla, c'est notre affaire. Il est donc à croire qu'elle t'a enfiévré le cœur, n'est-ce pas? Hein? réponds.

— Jusqu'aux oreilles...

— Et elle, probablement qu'elle t'aime aussi?

— Par ma foi, toi qui est sorcière, devine-le.

— C'est bien, aimable et beau seigneur; mais écoute, j'ai, moi aussi, mes conditions à faire. Mets d'abord, et à l'instant même, une pièce d'or dans le creux de ma main. Après le premier baiser que tu recevras de ta bien-aimée, tu me donneras par-dessus le marché une riche étoffe.

— C'est bon, voici ton rouble. Quant à ce qui regarde l'étoffe, je t'en donnerais une toute brodée d'or lorsque arrivera ce que tu promets; car, que ne donnerais-je pas pour un tel bonheur?

— Jure que tu ne me trompe pas.

— Sotte que tu es... Eh bien, que j'aie honte si j'ai menti.

— Alors, donne-moi ta main.

Wolinski sourit, jeta un regard à Zouda, qui hocha la tête, puis il tendit à la bohémienne sa belle et blanche main.

La bohémienne la saisit avec avidité. Elle en observa attentivement les lignes, et parut se recueillir pendant quelques instants. Enfin, d'une voix mystérieuse :

— Il y a longtemps, bien longtemps, qu'à toi et à une jeune fille on vous chanta le chant des noces; sur vos têtes furent posées les couronnes d'or des jeunes mariés. Tu lui donnas bien des baisers, mais ce n'est que maintenant qu'on vient de lui chanter le chant des

morts. Dieu garde son âme ! Tu lui donnas le dernier baiser terrestre.

Wolinski baissa tristement la tête en signe d'assentisment.

Alors Zouda, regardant la sorcière :

— Elle lit dans votre main comme elle lirait dans un livre imprimé, dit-il.

— Tu n'as pas d'enfants, dit la bohémienne, mais ce n'est pas faute d'en avoir désiré.

— Tu ouvres mon cœur et tu y regardes, soupira Wolinski ; continue, puisque tu y lis si bien.

— Je vois briller derechef la couronne d'or des mariés... et le temps est proche où elle sera posée sur ta tête. La future... Oh ! la belle taille ! oh ! le bel œil noir ! oh ! le fin sourcil... et avec cela blanche comme l'écume.

— Dis mieux : avec ce petit hâle qui ressemble au chanvre quand on le peigne. Mais que sont les plus blanches auprès d'elle?

— Il se peut que je me sois trompée, répondit la bohémienne en rougissant; mais je tiens pourtant à te dire qu'elle n'est pas de la terre de Russie. Elle vient de loin, du pays d'où nous viennent les cygnes au printemps !

— Oh ! mais tu es allée loin, tu as déjà eu le temps de prendre tes renseignements, dit en souriant Wolinski.

Le secrétaire poussa un cri d'étonnement.

Marioulla regarda de nouveau dans la main de Wolinski, et continua :

— Que veux-tu? je puis me tromper, mes lignes me l'indiquent ainsi : ce n'est pas moi qui les ai tracées. Prends garde, soigne nuit et jour ton trésor, ne gaspille pas celui-là avec ta légèreté habituelle. Veille aussi sur toi-même; mais avant tout il faut que tu saches bien que ce n'est pas le sang de poisson des Russes qui coule dans les veines de ta bien-aimée. Le premier enfant que tu auras sera un garçon... Plus loin, les lignes s'enchevêtrent de telle façon que je n'y puis plus rien voir. Assez pour la main qui est du côté du cœur. Donne-moi la droite.

Wolinski lui donna la main qu'elle demandait.

— Ah! ah! fit la bohémienne, celle-ci manie le sabre, ou, pour mieux dire, — elle hésita, — la plume, qui dit-on, tranche, invisible, mieux que le fer. Cette main-là trouve l'argent, l'honneur, la gloire... et pour ces sortes de choses, vous autres, vous oubliez l'amour. De sorte qu'à nous, pauvres abandonnées, il ne reste que les larmes et le désespoir.

— Sais-tu bien que tu es éloquente? Mais où diable as-tu pu apprendre à faire de si belles phrases? Allons, voyons, continue, continue.

— Eh bien! écoute : tu as du crédit chez notre mère

l'impératrice; mais tu luttes, ou du moins tu t'apprêtes à lutter avec un homme plus fort que toi. Abandonne tes projets dangereux, dompte ton caractère altier, endors ton cœur; la force ne ferait rien; mieux vaut l'adresse. Attends tout du temps... Cède le pas au premier; c'est assez, crois-moi, si tu peux parvenir à être le second.

— Je serai volontiers le dixième! s'écria Wolinski hors de lui, mais seulement après l'homme qui mériterait d'être le premier, qui aimera son pays et lui donnera le bonheur!

— Oui, car si cette seconde ligne va au travers de la première, tu es perdu.

— Mettons de côté Machiavel, mort et enterré, dit Zouda, et attaquons-nous au vivant, qui, en vérité, donne d'aussi bons conseils que le fameux secrétaire de César Borgia.

— Marioulla, dit avec bonté le ministre, tu es sage comme un bon livre; tu vois loin et profondément; tu ressembles à une personne que... j'estime, et par cette raison tu m'as plu.

— J'attache un grand prix à tes paroles, seigneur; plus de prix qu'à l'argent et l'or.

— Quand donc veux-tu... voir ton double?

— A l'instant même! allait s'écrier la bohémienne mais elle s'arrêta.

Puis tout haut :

— Aujourd'hui, demain, répondit-elle ; cela m'est égal ; quand tu voudras.

— Je ne sors pas aujourd'hui ; mais demain je parlerai de toi à la cour comme d'une célèbre diseuse de bonne aventure. Viens à midi précis au palais, demande-moi ; on te laissera entrer, j'en réponds.

— Moi, au palais ! j'en tremble d'avance.

— Bagatelle ! une maison avec des hommes comme ceux qui sont ici. Seulement n'oublie pas nos conventions.

— Si tu as besoin de mandragore ou de toute autre plante magique...

— Bast ! j'aime mieux ta finesse et ton esprit ; mais prends garde !...

Wolinski posa son doigt sur ses lèvres en lui jetant un regard significatif.

— Ne crains rien, seigneur ; tu n'as pas mis le pied sur une imbécile. Je suis trempée de la sorte que je couperais plutôt ma langue avec mes dents et l'avalerais, que de dire ce que l'on doit taire. Adieu donc, mon bon seigneur ; n'oublie pas surtout le brocart.

— Ce que je te promets je le tiendrai. Zouda, écris un laissez-passer de ma part, pour que la police ne les tourmente pas, et dis que je réponds d'eux.

Le papier fut fait dans le quart d'un instant, signé

par le ministre lui-même, et donné à la bohémienne.

Après quoi Wolinski passa avec Zouda dans une autre chambre, et Marioulla dit à demi-voix, mais cependant avec intention d'être entendue :

— Pourquoi donc ne suis-je pas une grande dame? pourquoi n'ai-je point de fille?

— Sur ce, elle disparut à son tour, et alla rejoindre son compagnon; celui-ci l'attendait à l'une des entrées intérieures de la cour; il fut enchanté de son arrivée, car un froid de plus de vingt degrés commençait à le transpercer si fort, habit et peau, que depuis longtemps déjà il se balançait d'un pied sur l'autre, comme un ours qui s'apprête à danser. Or comme Marioulla, après la conduite du ministre avec elle, était déjà devenue une espèce de puissance, elle mena son camarade transi de froid à la cuisine de la maison; là, on les réchauffa en leur donnant vivement à manger. Tant que dura le dîner, la valetaille arrivait des appartements supérieurs et ne cessait de chuchoter avec les cuisiniers, et la bohémienne, qui, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, ne cessait de questionner les domestiques sur la vie privée de leur seigneur, reçut à plusieurs reprises des réponses qui l'affermirent dans l'idée que Wolinski était veuf.

En quittant la maison, Marioulla devint de plus en plus pensive; elle ne cessait de se parler à elle-même.

— Quelle gelée ! dit tout à coup son camarade en enfonçant son bonnet jusque sur ses yeux et en couvrant sa barbe de son mouchoir, précaution parfaitement inutile, attendu que, le mouchoir étant déchiré en vingt endroits, la barbe sortait par tous les trous. On risque à chaque instant d'égarer son nez et ses oreilles dans cette maudite ville de Livoniens, qu'on devrait plutôt nommer les cinq cents villages. Là, une grande maison, et près d'elle des terriers collés; là, derechef des maisons et des terriers encore; c'est en vérité comme qui dirait un tas de gamins en guenilles qui se mettraient à jouer avec un gros et joufflu paysan; et parmi tout cela des prairies et des places : c'est, on le croirait, fait exprès pour que le vent ait plus de liberté.

La bohémienne ne soufflait mot.

— Sapristi ! continua le bohémien, vois donc comme les ailes de ces moulins à vent se démènent ! ce sont les seuls qui se réchauffent aujourd'hui : brrrrrou !

La bohémienne continuait de garder le silence.

— Eh ! eh ! ma mère, mais tu as une joue qui a blanchi, frotte vite !

— Qu'elle blanchisse, répondit Marioulla, il n'y aurait pas de mal que la gelée me défigurât au point que l'on ne pût me reconnaître.

— Eh, qu'as-tu donc, ma mie Marioulla ? il paraît que nous sommes de mauvaise humeur aujourd'hui ?

— Je ne voudrais pas cependant que la gelée m'emportât le nez (la bohémienne le couvrit de sa manche), car, sans nez, je craindrais de me présenter devant elle. Mon cœur saigne à cette seule idée que je lui ferais peur et qu'elle ordonnerait de me chasser de sa présence.

— Demain au palais, fit-elle après un instant de silence. Je la perdrai avec ma ressemblance.. Puis, tout à coup : — Non, non, continua la bohémienne, je ne puis me permettre cela, je m'arracherai plutôt un œil et me rendrai hideuse, s'il le faut. Enseigne-moi, brave Basile, comment faire pour que je ne lui ressemble pas, et néanmoins ne point paraître repoussante ?

— J'y penserai quand nous serons au chaud, répondit Basile; ici mes idées gèlent.

— Oh ! pense, mon ami, pense bien, tu m'allégeras la poitrine d'une meule qui m'étouffe; je me fâche si tu as pitié de moi. Aie pitié seulement de mon enfant, de mon trésor ! Prends tout ce que j'ai. Si cela ne suffit pas, je me mets désormais à ton service, et m'engage à te servir comme une esclave.

— Oh ! ma foi non, répondit le bohémien ; c'est moi qui suis ton serviteur, Marioulla, car tu es ma bienfaitrice; tu me donnes à boire, tu me nourris, tu m'habilles; je suis prêt à faire tout ce que tu voudras; il n'y a que dans le cas où tu m'ordonnerais de tuer que

je te désobéirais. Mais, à propos de quoi veux-tu te défigurer ainsi?

— Vois-tu, Basile, par la grâce de Dieu, il se trouve que ma fille Marie est ici... Y serais-je venue, si ce n'était pas pour la voir, ma fille, au faîte des honneurs, de l'opulence, de la gloire? Autour d'elle, comme autour d'une princesse royale, tournoient tous les grands de la cour, et tout à coup, comprends-tu, Basile? on apprendrait qu'elle est, quoi?... la fille d'une bohémienne! Que deviendrais-je alors? ou plutôt que deviendrait ma pauvre enfant? Tu comprends bien, Basile, que si une pareille catastrophe arrivait, je n'y survivrais pas; par malheur, elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Voilà déjà Wolinski et cet autre qui est près de lui qui l'ont remarqué; ce serait de même avec les autres. Bonté divine! rien qu'à cette idée mon sang se fige dans mes veines... de princesse devenir bohémienne!... tomber si bas!... Je l'ai dorlotée, je l'ai élevée dans du coton, j'ai fait tout au monde pour lui cacher la honte de sa naissance; elle ignore que je suis sa mère, et je veux qu'elle ne le sache jamais! Je jouis de l'être... sa mère! mais je n'ai pas besoin de la voir. Je suis heureuse par l'idée seule qu'elle est riche, qu'elle est puissante; je mourrai sachant que j'aurais pu par un mot, oui, par un mot.... la perdre, et ce mot je ne l'aurai pas dit! Vois-tu, c'est

à moi seule qu'elle doit tout; mais c'est entre moi et Dieu. Oui, mon brave, oui, voilà ce qui me console maintenant; oui, Basile, voilà ce qui me consolera encore quand mes yeux commenceront à s'éteindre pour toujours.

Et Marioulla passa le dos de sa main sur ses joues baignées de larmes.

— Eh bien! petite mère, tes paroles viennent de me réchauffer mieux que n'aurait fait un verre d'eau-de-vie dit le vieux bohémien, en toussant dans sa main, et par quelque moyen que ce soit, je viendrai en aide à ton malheur. Que l'on me coupe la langue si je ne dis pas vrai.

Sur ce, tous deux se turent, comme si par un rude temps les paroles elles-mêmes gelaient.

Les places et les rues étaient désertes : de temps en temps passait rapidement un courrier placé sur le devant du kibitch fermé; souvent aussi se glissaient à droite et à gauche des physionomies suspectes, tandis que dans l'ombre on entendait résonner les fers des condamnés qui, en se rendant d'une prison à l'autre, chantaient leurs lugubres chansons.

Tout le temps que dura la route, les deux bohémiens ne rencontrèrent qu'un seul équipage : c'était une voiture couverte, dévernie et gercée par le temps : elle était tirée par quatre rosses à harnais de corde, et sur

le siége de derrière se tenaient trois gigantesques valets chaussés de bottes roussies et pelées, habillés de pelisses en peau de chien et ornés de galons en guenilles. Au fond de l'équipage on distinguait un personnage coiffé d'un bonnet à ailes de pigeon, en pelisse fourrée recouverte de velours, enjolivée de glands d'or. Les glaces de la voiture étaient abaissées, par la seule raison probablement qu'elles ne pouvaient pas se lever; et c'est pour cela sans doute que celui que renfermait le modeste équipage ne cessait de se frotter les oreilles et le nez, tantôt d'une manche de sa pelisse, tantôt de l'autre.

Les deux bohémiens marchaient toujours, et, tout en marchant, Basile regardait avec attention chaque maison devant laquelle il passait, afin de s'orienter et de retrouver son chemin s'il avait à revenir par le même endroit.

— Qu'as-tu donc à écarquiller les yeux de la sorte, demanda enfin la bohémienne, et à regarder, comme tu fais, à droite et à gauche? Nous ne pouvons pas nous perdre, n'est-ce pas, puisque nous allons au palais?

— Bon! répondit Basile, ce n'est pas ce qui me préoccupe; je connais Pétersbourg comme tu connais Jassy. Pour un matelot russe, et, par-dessus le marché, pour un ex-matelot de Pierre le Grand, il serait honteux de ne pas connaître le quartier des vaisseaux. Si tu veux, tiens, je te dirai toutes les maisons, et même ceux qui

sont dedans. Vois, par exemple, cette grande baraque qui ressemble à un coffre, avec son toit deux fois plus haut qu'elle, c'est la maison d'Ostermann [1]; près d'elle, là, au bout de la prairie, vois-tu cette petite maison en bois ornée de colonnettes? c'est là qu'habite l'archevêque de Novogorod, Prokopowitch. A droite, cette mauvaise petite église en pierre entourée d'une palissade en bois, c'est l'église d'Isaac. C'est une chose curieuse, j'ai beau venir à Pétersbourg, m'en aller et y revenir, on y travaille toujours! On y avait placé une fameuse horloge à sonneries; à chaque heure elle faisait tapage. Mais il y a quatre ans, dit-on, que le prophète Élie se fâcha de voir une musique sur une église, et brisa l'horloge d'un coup de foudre [2]. Ah! voici qu'à présent nous passons devant la petite forteresse de l'Amirauté; vois donc maintenant comme cette coupole brille au-dessus de cette tour : c'est comme qui dirait la gloire de Pierre. Ah! c'était un fier tzar, celui-là, quoiqu'il rossât rondement, et de sa main encore, ceux qui se permettaient de le contrarier. Aussi faisait-il bon vivre alors, pouvu que chacun fît son affaire. Alors, sur ces prés qui se déroulent là-bas, on voyait poindre du mi-

1. Elle était bâtie où se trouve aujourd'hui le sénat.

2. Saint Élie, emporté au ciel sur un char ardent, est considéré en Russie comme le moteur du tonnerre.

Quand le tonnerre gronde, le peuple dit en se signant :

— Entends-tu Élie qui se promène dans sa charrette?

lieu des marécages de petites huttes en terre; du soir au matin et du matin jusqu'au soir on n'en entendait sortir que des chansons; on s'y amusait, là-bas !... Mais à présent que l'incendie les a rasées, sont venus ces grands palais aux toits aigus et qui semblent défoncer le ciel. Seulement, plus de gaieté, plus de chansons joyeuses; on se tait dans ce palais-là... Brrrou ! — C'est comme dans les prisons.

La bohémienne faisait peu d'attention au bavardage de son camarade; plus elle avançait, plus son pas devenait rapide; elle paraissait ne jamais pouvoir arriver trop tôt au palais.

Tout à coup un homme qui les suivait, mais à si bas bruit que c'était à peine si l'on pouvait l'entendre, se rapprocha d'eux et cria :

— Arrêtez ! le mot d'ordre de cette nuit?

— Ah ! petit pigeon, répondit la bohémienne, glissant avec précipitation dans la main de l'inconnu une pièce d'argent, laisse-nous, au nom du ciel, poursuivre notre route; nous allons, par ordre de Wolinski, pour une affaire qui l'intéresse; c'est lui-même qui nous envoie.

A ce nom, l'inconnu regarda de tous les côtés, et voyant que personne ne l'observait, prit l'argent et dit à voix basse :

— Allez, vous êtes heureuse d'être tombée sur un

brave garçon, sans quoi vous n'en eussiez pas été quitte à si bon marché.

Et il avait raison, car, par le temps qui courait, cette rencontre pouvait conduire les deux bohémiens directement chez le bourreau.

Ils continuèrent leur route en silence; bientôt s'offrit à leurs yeux une maison à trois étages avec des modèles de vaisseaux placés sur le faîte des portes cochères.

Ensuite venait le palais.

A la vue de ces bâtisses, la langue du vieux bohémien se dénoua de nouveau.

— Vois-tu, dit-il, cette maison ornée de vaisseaux?

— Eh bien? demanda Marioulla.

— C'est la maison donnée par Pierre à Apraxin; et cette autre maison où, à travers les fenêtres couvertes de givre, on voit briller tant de lumières?

— N'est-ce pas déjà le palais?

— Oui; oh! qu'il doit être bon d'y vivre; mais la meilleure chose de tout cela, c'est qu'il doit y faire chaud! Je te parie tout ce que tu veux qu'en ce moment notre mère l'impératrice se promène les bras découverts, ou bien se dodeline dans le duvet. Brrr! quelle chienne de gelée, elle vous coupe jusqu'à la respiration!

En disant cela, le bohémien ne cessait de battre des bras contre ses côtes.

— Sais-tu bien, dit avec un enthousiasme marqué et en doublant le pas la bohémienne, sais-tu bien que c'est dans ce palais qu'habite ma Mariolizza?

Le vieillard hocha la tête.

— Oui, oui, incrédule, insista Marioulla, oui, elle habite dans ce beau palais; oui, ma fille est devenue une princesse, et chacun, même l'impératrice, la chérit et la caresse.

— Ma foi, reprit le bohémien d'un air de doute, je crois volontiers que l'on te trompe.

— Démens-moi encore une fois, et je t'arrache les yeux. Pourquoi ne serait-ce pas, puisque cent personnes me l'ont affirmé? Parles-en au premier venu; non-seulement tout le monde l'aime, mais tout le monde en dit du bien. Enfant encore, elle était si bonne! Et Wolinski donc!... ah! si cela pouvait arriver! Au fait, pourquoi pas? elle est bien son égale, il me semble, elle est princesse!... Mais, es-tu bête, mon bon Basile, que tu ne me réponds rien, ou bien es-tu devenu sourd?

Les beaux yeux de la bohémienne brillaient de joie dans la nuit, ses joues flamboyaient malgré la gelée, et elle paraissait prête à danser au milieu de la place publique.

— Eh! la vieille! dit Basile, tu deviens folle!

— Oh! il y a de quoi! Attends, arrêtons-nous un peu devant le palais.

— Pour qu'on nous demande à crochet le mot d'ordre, et pour qu'on nous fourre dans le sac de pierres?

— Ah! par ma foi, qu'on nous demande le mot d'ordre, que l'on nous arrête, que l'on nous emprisonne, je n'ai peur de rien, moi; vois-tu cette ombre à l'une des fenêtres?... Il se peut que ce soit elle... elle, elle... son cœur a deviné sa mère. Basile, si, en ce moment, elle regardait de mon côté.., Mais parle donc, imbécile!

— Elle te regarde! répondit le vieillard ennuyé, soit, et n'en parlons plus.

— Que la bénédiction de Dieu descende sur ta tête, mon enfant! s'écria la bohémienne. Tu es dans un palais, trésor de mon âme! tu as chaud, tu es bien, et moi, je suis vagabonde et mendiante; et je me tiens, à la gelée, au milieu de la place. Mais que me fait tout cela? Toi, tu es heureuse, mon âme, mon bouton de rose, mon ange, et je suis heureuse aussi, moi. Tu es princesse, tu es riche; je suis doublement contente, et ne veux pas même être impératrice. Le cœur me bat comme s'il voulait sortir de ma poitrine; as-tu seulement la conscience, mon enfant, ma fille, mon trésor, que c'est moi qui ai arrangé tout cela pour toi?

— Voici qu'on avance deux voitures du côté du perron, interrompit Basile. Comme elles brillent! je le

crois bien, elles sont en or. Peste! quels chevaux! ce doit être pour l'impératrice; allons-nous-en; tu sais bien, Marioulla, que quand l'impératrice sort, il est défendu de rester sur la place.

— Courons vite, au contraire, et plaçons-nous près du perron même.

— Fais ce que tu voudras; mais je te promets que tout cela finira par un nœud coulant, et, ce qui est bien pis, comme tu dis, tu perdras ta Mariolizza.

— La perdre, imbécile! ne suis-je pas sa mère? Il se peut que ce soit elle qui s'en aille. Oh! si je pouvais la voir, ne fût-ce que d'un œil!

Et la bohémienne bondissant, se trouva près du perron, où son camarade, quelque danger qu'il courût à son avis, se hâta de la rejoindre.

Il est vrai qu'en la rejoignant le pauvre Basile était plus mort que vif.

On les eût sans doute roués de coups de bâton, mais il était trop tard...

En ce moment apparut l'impératrice, Anne Ivanowna.

Sur sa figure brune, couverte de petite vérole, se peignait une tristesse qu'elle essayait inutilement de changer en sourire : elle était souffrante, et les médecins lui conseillaient de se distraire le plus possible et de prendre l'air. Elle partait pour le manége de Biren,

où ordinairement elle passait une demi-heure à monter à cheval. Elle avait eu le caprice d'y aller ce soir-là sans prévenir personne, et c'est à peine si l'entourage de Sa Majesté eut le temps d'expédier un messager au duc, afin de l'avertir de cette visite, ainsi que deux pages du manége même, qui devaient tout préparer pour que l'impératrice n'attendît pas.

Comme nous l'avons dit, plusieurs courtisans, hommes et femmes, enveloppés de pelisses aux couleurs éclatantes, l'accompagnaient.

Parmi les femmes, une surtout se distinguait par sa beauté et son petit bonnet pointu, entouré de poils de castor, taillé en forme de cœur, et dont l'agrafe en diamants retenait trois plumes blanches d'un oiseau inconnu en Russie. Quatre boucles tombant de dessous le bonnet se mêlaient au castor de son collet.

Si nos aïeux avaient eu à faire comprendre dans un de leurs contes une semblable beauté, ils eussent dit tout simplement :

Elle était si belle, qu'on ne pouvait ni la peindre au pinceau, ni la décrire à la plume.

C'était la princesse moldave Mariolizza Lehemiko.

L'impératrice se plaça dans la première voiture, accompagnée d'une dame plus âgée qu'elle. Dans l'autre sauta avec la légèreté d'un oiseau Mariolizza, autour de laquelle vieux et jeunes cavaliers s'empressaient.

A peine son petit pied, chaussé de bottines de maroquin rouge, eut-il disparu, qu'une autre dame, gênée par ses paniers, la suivit dans la voiture.

Ce fut alors qu'on eût pu voir, au milieu de la foule attirée par ce brillant spectacle, deux yeux noirs qui, fixés sur la princesse moldave, semblait vouloir la percer de part en part. Dans ce regard éclatait tout un monde de sentiments, toute la vie, toute l'âme de celle à laquelle il appartenait. Si vous les eussiez vus, ces yeux, même au milieu d'une multitude, vous les eussiez remarqués; ils auraient pénétré dans votre propre cœur, et vous auraient poursuivi la nuit et le jour.

C'étaient deux yeux de mère !

En se retournant dans la voiture, la princesse les rencontra, et, tremblante de tous ses membres, saisit la main de sa compagne.

En ce moment la voiture s'ébranla; on entendit dans la foule un cri rauque, étouffé, comprimé dans la poitrine de celle qui le poussait.

On parlait, on riait autour d'elle, et cependant ce cri fut entendu.

— Qu'y a-t-il? se demanda-t-on.

— C'est une bohémienne qui vient de tomber, répondirent quelques voix; elle a probablement été trop serrée; mais le bâton n'aura pas pour elle les attentions d'un petit frère, il la relèvera.

Il relèverait un mort, ce bon bâton.

Et la foule se dispersa, sans s'inquiéter davantage de la bohémienne, près de laquelle Basile resta seul.

III

LA STATUE DE GLACE

> Et je mourrai jeune, et mon corps sera abandonné aux vers, sans funérailles et sans pleurs, et mes ennemis ne seront punis ni par les dieux ni par les hommes. JOUKOWSKI.

Le palais d'été! le jardin d'été! Que de beaux souvenirs enroulés autour de ces deux noms, comme le lierre autour de deux arbres magnifiques! Là, dites-vous, dans ces petites chambres si pauvres et si simples, Pierre Ier créait cependant de grandes choses, qui, dans l'avenir, croîtront encore et abriteront nos descendants. — Là, sous l'ombre de ces tilleuls plantés par lui-même, l'empereur, après une journée dure et pénible, aimait à se reposer en goûtant les plaisirs d'un bon et simple bourgeois. — Qui ignore que ce jardin fut le rendez-vous de tout Pétersbourg, quand le tzar, qui cachait difficilement sa joie, se hâtait de communiquer à ses sujets et à ses enfants ses succès dans cette laborieuse lutte, en-

treprise pour le bonheur de la Russie? Alors la joie gagnait tout le monde, chacun y prenait une part active; c'est que nos aïeux n'aimaient pas à faire les difficiles quand les appelaient près d'eux l'empereur ou l'impératrice. Ivres de vin, d'hydromel et de triomphe, ils s'en donnaient d'autant plus que le grand tzar lui-même partageait leur ivresse; tous parlaient haut sans cacher ce qu'ils avaient dans l'âme, rien n'était secret pour le maître. Les allées étaient pleines du bruit de la foule; on s'embrassait partout; dans la grotte ornée de coquillages on entendait le doux bruit des baisers. Les jets d'eau murmuraient en retombant dans les bassins, et les statues de marbre elles-mêmes semblaient se mouvoir au milieu des groupes mouvants. Sur la grande place qui avoisine le jardin, on voyait le peuple s'agiter, il s'y exécutait nombre de carrousels, et la multitude se pressait surtout du côté de la ménagerie, dans laquelle on montrait deux lions et un éléphant. La nuit seule, devenue obscure, dispersait les promeneurs, et quand le tzar, après avoir dit adieu à ses convives, se retirait dans sa petite maison à deux étages, gardée par le seul amour du peuple, il pouvait entendre les bravos des étrangers et les bénédictions des Russes.

Et tout à coup disparaît toute la féerie de ces grands souvenirs. Le seuil de ce temple est franchi par Biren, qui y plante une hache. Dans le sanctuaire de la ma-

jesté sacrée et de l'homme de génie pénètre le sacrilége. Il n'a pas recouvert de hauts faits la nudité de sa naissance ; son ambition n'est justifiée par aucune grande action ; ce n'est que par une apparence de majesté, substituée à la réalité, qu'il poursuit son but. A la chétive maison d'où il sort, il a ajouté deux ailes immenses ; il les a remplies d'une cour brillante et de la garde du duc de Courlande. Partout éclate le pouvoir, le luxe, la fortune ; partout pèse et s'alourdit l'usurpateur momentané. A-t-il pour lui l'amour du peuple ? qu'a-t-il fait de grand pour être à la place qu'il occupe ? Non, la maison a changé de maître, et tout a changé avec la maison. — Il fut un temps où cette maison ressemblait à un corps de garde et où elle était un palais ; Biren s'efforce d'en faire un palais, et elle n'est plus qu'un corps de garde. Autour de cette habitation règne la terreur : le jardin se tait pendant les fêtes comme dans les jours ordinaires ; on n'a pas besoin maintenant de chasser le peuple du jardin, il s'en détourne, il s'en écarte, il le fuit. Comme le labyrinthe où, entré une fois, on n'échappait plus à la dent du minotaure, celui qui, poussé par la nécessité, doit passer devant cette maison, s'efforce de choisir le chemin le plus obscur et le plus éloigné.

Au commencement de cet hiver de 1739, pendant lequel s'ouvre notre action, ce jardin, dont les eaux

étaient enchaînées par la glace, dont les arbres avaient perdu leurs feuilles, et dont les branches étaient couvertes de givre, comme les perruques poudrées du temps; ce jardin, avec ses sentiers dans lesquels s'engouffrait le vent, avec ses statues vêtues de neige et apparaissant comme des spectres couverts de linceuls, inspirait une terreur plus grande encore que de coutume.

N'entrons pas dans la maison de Biren, mais dirigeons-nous vers son manége, qui se trouve situé sur les bords mêmes de la Newa, et que chauffent à ses deux bouts deux immenses poêles de faïence peinte.

Auprès de l'un de ces poêles monte une estrade en forme d'amphithéâtre, avec une balustrade; cette estrade est surmontée d'un dais en drap rouge à glands et cordons d'or; sous ce baldaquin, on voit un fauteuil à haut dossier, en velours écarlate; aux deux côtés de ce fauteuil, roides comme des piquets, se tiennent deux pages coiffés de hautes perruques poudrées, aux joues vermeilles et en habits à la française, dont les pans touchent presque la terre; des bas de soie et des souliers à grandes boucles complètent leur ajustement. De temps en temps ils appuient sur le treillage leurs têtes alourdies par leurs perruques, prouvant par là combien elles leur pèsent.

Cette estrade et ces pages étaient la seule chose qui fût digne de remarque dans le manége.

bien, misérable, avec qui tu te mesures? Ah! nous allons te peigner la mèche avec un peigne courlandais; nous humilierons ta fierté, chien de Mazeppa!

Le Petit Russien poussa un profond soupir et leva les yeux vers le ciel.

— Eh bien! est-ce que le froid ne te porte pas conseil? Diras-tu où sont les papiers?

— Non, répondit avec énergie le Petit Russien.

— Nous allons voir! s'écria l'aide de camp. Hé! drôles! un seau d'eau.

Les palefreniers eurent en un clin d'œil tiré un seau du puits. La figure du Petit Russien se crispa, ses yeux s'injectèrent de sang et se fixèrent sur la figure de son tourmenteur.

Grosnott hocha la tête, comme s'il voulait se défaire du regard immobile du patient, et fit signe aux deux autres palefreniers de se placer sur un banc posé près de l'arbre et de lever le seau d'eau en le prenant des mains de leurs camarades.

— Diras-tu où tu as caché le rapport? demanda l'aide de camp.

— Je l'ai remis à Dieu, fut la réponse du Petit Russien.

— Versez, cria Grosnott.

L'ordre fut exécuté à l'instant même. Un nuage de vapeur s'élança du corps du patient, mais cette vapeur

disparut à l'instant même, éteinte par la terrible gelée.

La mèche de cheveux qui surmontait la tête du patient se couvrit de perles, une fumée monta de son crâne, sa chemise se roidit sur son corps comme du carton foulé.

— Dieu ! Dieu ! Dieu ! murmura le Petit Russien, sur trois notes différentes qui allaient s'éteignant de plus en plus.

Puis, faisant un effort inouï pour reprendre ses forces, il ajouta :

— Le rapport arrivera à l'impératrice, — même si je meurs... Dis à ton chien échappé de l'enfer que Dieu lui rendra les tortures qu'il me fait endu...

Il ne put achever le mot, sa voix s'éteignit de nouveau.

— Encore un seau ! Doublez la portion, hurla l'aide de camp.

Un second seau d'eau couvrit le patient de la tête aux pieds.

A cette fois la chemise se couvrit d'écailles, et de petits filets courant dans ses plis finirent par retomber sur la neige comme du verre brisé.

Après le troisième seau d'eau jeté sur la victime, la mèche de cheveux imprégnée d'eau et gelée tomba derrière la nuque et pendit comme une stalactite. Son crâne se couvrit d'une calotte brillante, ses yeux se

collèrent, ses mains s'attachèrent à son corps, tout son corps, tout son visage revêtit un voile d'argent richement diamanté. Ses pieds poussèrent peu à peu des racines de glace dans le sol. La vie flottait encore en légère vapeur au-dessus de ses lèvres; par-ci par-là, et surtout du côté où est le cœur, craquait l'armure de glace, mais un nouveau seau d'eau passa dessus, et le Petit Russien n'offrit plus qu'une masse sans mouvement, inerte, morte.

— L'impératrice approche du manége! cria-t-on dans la cour. Voici les pages qui arrivent.

— Arrosez, arrosez plus vite! cria l'aide de camp effrayé, sans quoi, moi et vous nous y passerons.

Encore deux ou trois seaux, et l'homme avait complétement disparu pour n'être plus qu'une hideuse statue de glace.

— L'impératrice arrive! cria-t-on de nouveau.

Grosnott revint avec précipitation au manége comme s'il n'avait été question de rien, et ses aides s'enfuirent aux écuries.

L'impératrice aimait beaucoup l'équitation et montait bien à cheval. Cette fois, se sentant faible, elle ne fit que deux ou trois voltes, descendit de cheval, monta sur l'estrade, suivie de sa cour, et, de cette hauteur, prit plaisir à admirer Biren, qui était bien découplé et beau de figure, quoique la méchanceté perçât à travers ses

yeux et se peignit dans l'angle animé et abaissé de ses lèvres.

Il était en habit de velours bleu clair; son cheval, couleur isabelle, était couvert d'une chabraque brodée d'or et ornée à ses angles du chiffre de l'impératrice, dessiné avec des turquoises juxtaposées; des pierres de la même espèce, mais d'une bien plus forte dimension, ornaient la bride et le mors. Le duc donna un coup d'éperon, s'approcha de l'estrade où siégeait l'impératrice, et après s'être découvert, parut attendre un compliment.

L'impératrice se leva, s'approcha de la balustrade, sourit au cavalier, et caressa de sa main la tête du bel animal que montait Biren. De son côté, l'animal allongea sa tête sur la rampe, comme si cette première caresse ne lui suffisait pas. Il en demandait encore une seconde. Alors des noms plus tendres les uns que les autres furent donnés par l'impératrice à cette noble bête que Biren avait l'habitude de nommer le Diamant de ses écuries. On ordonna d'apporter un morceau de pain, que le cheval prit des mains mêmes de l'impératrice. Les dames de la cour paraissaient admirer cette scène, toute l'âme des petits pages brillait dans leurs yeux petillants de joie. Mariolizza seule ne prenait part qu'à ce qui se passait auprès d'elle, et souvent ses yeux se portaient et se fixaient sur la porte de sortie du manége.

— Partons, dit enfin l'impératrice en inclinant gracieusement la tête vers Biren, qui de son côté sauta à bas du cheval, lequel resta comme planté en terre et sans plus bouger qu'un cheval de bronze, s'avança vers l'impératrice, et l'aida à descendre de l'estrade.

A la porte du manége tremblait à l'air l'aide de camp Grosnott et un autre personnage en habit de satin rose, que l'on eût pu prendre de nos jours pour un immense ballon posé sur deux quilles ayant forme de pieds, et portant une grosse tête chauve sur laquelle, comme sur celle d'Eschyle, eût pu se briser une tortue en tombant d'en haut.

Cette tête était parfaitement vide, et si bien que si l'on eût cherché dans ce corps, il eût été difficile de trouver un cœur; ce personnage se bourrait du matin au soir de plats et de vins qui eussent suffi à dix hommes. Ce personnage n'était en effet qu'une espèce cruelle, une superfétation humaine, moins que cela encore, si vous trouvez une comparaison inférieure. En tout temps, de loin ou de près, il suivait son seigneur et maître. A peine le duc avait-il ouvert les yeux, et le stupide personnage attendait déjà dans la chambre de réception de Son Excellence. De temps en temps il se posait sur les pointes, s'avançait vers la porte de la chambre la plus proche de celle du duc, mais cela si doucement, malgré sa lourdeur, que l'on eût pu entendre

une aiguille tomber. Il collait alors son oreille contre la serrure, et, comme s'il était effrayé par quelque bruit, il revenait bien vite vers sa chaise. Si le duc toussait, il tremblait aussitôt comme une feuille de peuplier; quand enfin, le soir, le valet de chambre du duc revenait avec ses habits, indiquant par là que le duc était couché, le personnage en question quittait doucement la maison, et souvent se rappelait avec tristesse que le duc ne l'avait fait appeler qu'une ou deux fois dans la journée pour se moquer de lui.

Vous pouvez le voir encore à l'entrée du grand conseil, du sénat, du palais, et même de la chancellerie secrète; mais comprenez bien que ce n'est qu'aux séances où assistait Son Altesse; il était impossible aussi qu'on ne le rencontrât point à toutes les cérémonies, processions, dîners de gala, où était engagée Son Altesse. Cette masse de chair, qu'un caprice du bon Dieu avait créée pour voir jusqu'où pouvait aller l'élasticité de la peau humaine, se nommait Koulkowsky; son plus grand bonheur, la plus suave nourriture de son âme, était de se frotter aux côtes du premier homme de l'empire, quel que fût cet homme. Pendant le règne de Catherine Ire, il était l'ombre de Mentzickoff; au règne de Pierre II, il était l'ombre de Dolgorowski; à cette heure il était celle de Biren; c'est ainsi qu'il passait, comme un héritage de flatteries, de servilité et de bassesse,

d'un favori à un autre, sans inspirer de crainte à qui que ce fût, et que tous les changements qu'il éprouva le virent toujours content et heureux de sa fortune. Là où se trouvait l'usurpateur se trouvait aussi Koulkowsky; on avait même pris l'habitude de dire que là où était Koulkowsky était l'usurpateur. Devenir une chose nécessaire, fût-ce le crachoir de Biren, résumait le but et l'ambition de son existence, et il atteignit ce but. Par habitude de voir tous les jours les mêmes physionomies basses, rampantes, Biren s'ennuyait lorsque Koulkowsky tombait malade.

Matin et soir le favori le voyait en souriant, quelquefois même en faisant la grimace. Mais grimaces ou sourires étaient toujours reçus par le courtisan comme un don du ciel. S'il arrivait quelquefois au duc d'être de bonne humeur, il daignait faire semblant de tirer de la tête de Koulkowsky trois ou quatre cheveux blancs que celui-ci n'avait jamais eus. Pour le récompenser de ses services, il était autorisé, au jour de l'an, à annoncer les bonnes et les mauvaises nouvelles. Une fois seulement dans le courant de sa vie, c'était du temps de Catherine Ire, on lui confia une mission tant soit peu sérieuse concernant l'Italie; mais après l'avoir stupidement remplie, il revint dans son pays s'étant fait catholique, et même cette dernière apostasie ne l'avait-il accomplie que dans le seul but de faire sa cour au pre-

mier personnage de Rome, c'est-à-dire au pape, dont il fut autorisé à baiser la mule. Cette apostasie, qu'après son retour à Pétersbourg il avait cachée avec soin à tout le monde, venait d'être révélée à l'impératrice, qui cherchait dans son esprit à l'en punir, non pas comme on punit les membres sérieux d'une société, mais pour en rire, comme d'une moitié d'homme, comme d'un bouffon. Pourtant il faut lui rendre cette justice qu'il savait garder le silence sur tout ce qui se passait devant ses yeux et qu'on lui défendait de dire, fût-ce à propos du plus petit bouton éclos sur la joue de Son Altesse.

Lorsque l'impératrice, en sortant du manége, aperçut Koulkowsky, elle sourit; la princesse moldave, de son côté, au premier regard, pensa éclater de rire.

On se mit en voiture. L'ordre était donné de retourner par le bord de la Newa; l'équipage côtoya donc le mur qui allait de l'écurie au quai. Là, la tzarine, par hasard, tourna sa tête à droite, son regard rencontra la statue de glace et s'arrêta sur elle. Elle ordonna à l'instant même d'arrêter les chevaux, et appelant le duc, qui la suivait en traîneau, lui demanda ce que signifiait cette espèce de forme humaine dressée dans la cour.

On appela Grosnott.

— Que veut dire ceci? demanda Biren à son aide de camp, en lui indiquant du doigt la statue.

A travers cette question il était facile de comprendre

que cette question voulait dire, non pas ce qu'elle disait, mais ces mots :

— Imbécile ! qu'as-tu fait ?

Grosnott répondit sans sourciller :

— Les palefreniers de Son Altesse ont coulé, pour s'amuser, une statue de glace.

La réponse fut entendue par l'impératrice.

— Ce que je vois là, dit-elle gracieusement en se tournant vers Biren, me donne l'idée de faire bâtir un palais de glace orné de figures de toutes sortes.

— Comme cela s'est déjà fait du temps de Sa Majesté le tzar défunt, dit le duc.

— Avec les plus grands ornements et force inventions nouvelles, répliqua la tzarine, — oui. — A propos, ajouta-t-elle, je voulais donner une leçon à Koulkowsky, afin qu'à l'avenir il n'eût plus la fantaisie de baiser la mule du pape. Quel âge a-t-il ?

— Le mois dernier il a commencé son second demi-siècle, répondit le duc.

— Nous le marierons et nous ferons la noce au palais de glace. Faites-lui savoir, duc, que je le fais page.

— Malgré ses cinquante ans ? demanda Biren en riant.

— Je lui donne des dispenses d'âge, répondit l'impératrice. Mais nous parlerons de tout cela au chaud.

A ces derniers mots la voiture, entourée de heiduques et de trabans, s'ébranla; l'ordre fut donné à l'instant même à Koulkowsky de se présenter à la cour pour prendre son service de page et de se chercher une fiancée.

Il fallait que le fil de sa vie passât à travers le trou d'aiguille, et il entendit l'ordre, nous devons l'avouer, avec un calme héroïque, sans regarder de trop près aux félicitations des rieurs et des pages, qui, en qualité de camarades, lui offraient leur amitié et lui demandaient la sienne.

Bientôt le manége et la cour furent déserts, et après que la nuit fut tout à fait venue on emporta la statue de glace...

Où cela? vous le saurez plus tard.

IV

LE FATALISME

> L'étrangeté de ta parole tout orientale, le feu de tes regards, la finesse de ton petit pied cambré, tout en toi est créé pour la volupté et les jouissances folles.
>
> POUSCHKINE. (*A une Grecque.*)

Wolinski était étendu sur un des divans de son cabinet; il était bien décidé à ne pas quitter la maison et à se dire malade, jusqu'au moment où Zouda, qu'il

avait envoyé à la recherche du Petit Russien, lui aurait rendu réponse.

Ce Petit Russien se trouvait être pour lui une pénible énigme.

Son cœur bouillonnait à l'idée seule que Biren, non content de passer sur les cadavres de ses victimes, posait déjà son pied sur les degrés les plus élevés de la Russie.

Le duc avait sa cour, le duc avait déjà sa garde.

Comme par méprise, quelques-uns lui donnaient déjà le titre d'Altesse impériale, — et il ne s'en fâchait point; — on sollicitait même l'honneur du baise-main. L'impératrice sortait tous les jours et s'occupait des affaires de l'État; mais elle s'éteignait visiblement, et le favori, il n'y avait pas à si méprendre, guettait le moment de s'emparer du pouvoir.

— J'attends l'occasion de le perdre, pensait Wolinski, j'attends un changement de l'impératrice à son égard; mais quand arrivera cette occasion? bon Dieu!

A ces pensées, qui revenaient tyranniquement à son esprit, se réunissait encore un sentiment d'un autre caractère, mais tout aussi pénible que le premier :

Il était marié, et il aimait.

Quelle infortunée était donc l'objet de cet amour?

La princesse Mariolizza Lehemiko, quoique âgée

seulement de dix-huit ans, avait déjà passé à travers des épreuves qui eussent suffi à remplir la plus romanesque existence.

Étant encore enfant, elle avait perdu son père et sa mère ; sur le seuil même de sa maison brûlée et pillée par les janissaires, elle était tombée au pouvoir d'un pacha ! Il l'avait destinée à son propre harem ; mais pendant que la jeune beauté prenait son développement, l'âge devançait les désirs du pacha ; aux passions du cœur, aux aiguillons de l'amour succédèrent les désirs de l'ambition : l'idée lui vint d'employer un moyen de faire sa cour au sultan.

Ce moyen, c'était de lui faire présent de cette merveilleuse beauté.

Dès ce moment il vit dans Mariolizza l'ornement le plus précieux du harem, la future sultane favorite, et sa prévoyance alla jusqu'à compter à l'avenir sur sa protection.

Nul n'eût pris plus de soin de sa propre fille que ne le faisait le pacha de Mariolizza. Les piastres passaient à poignées dans les mains des maîtres étrangers afin de développer dans la jeune princesse tous les talents qui pourraient séduire le sultan. Les charmes extérieurs de Mariolizza, aussi bien que ses qualités morales, pouvaient bien faire que le vieillard ne se trompât point.

Quand Mariolizza, après avoir, comme dans un débat amoureux, jeté la soie noire de ses longs cheveux sur ses belles épaules, voltigeait avec un tambourin dans les mains, et tout à coup jetait innocemment sur son tuteur des yeux enflammés par la danse, ou quand, encore haletante, elle arrêtait sur lui son noir regard humide de volupté, qui semblait demander la réponse d'une question inconnue; quand ses lèvres frémissantes et vermeilles semblaient appeler le baiser, le cœur du vieillard se serrait, et il était tout prêt de renoncer à son projet de livrer Mariolizza au sultan. Il soupirait; sa barbe, sa fortune, ses honneurs, il eût tout donné pour retrouver quelques instants de sa jeunesse passée. Mais alors le prophète, invoqué par lui, lui venait en aide, et il revenait avec plus de résolution que jamais à ses idées d'ambition. Toutefois, lorsqu'il avait eu l'imprudence de prendre à trop forte dose la liqueur défendue par le Koran, il prenait la hardiesse de poser ses lèvres sur le pied mignon de Mariolizza, touchait de sa main droite son turban, et de la gauche relevait sa barbe en signe d'estime.

L'espiègle enfant alors le laissait faire par caprice, — jusqu'où ne va pas le caprice d'une femme! — elle trouvait même un certain plaisir, dont elle ne se rendait pas compte, à sentir frissonner sur ses pieds la barbe blanche du pacha. Alors, et comme par accident,

avec son petit pied enfantin, il lui arrivait de jeter à bas le turban du vieillard et de découvrir sa tête chauve; alors Mariolizza éclatait de rire, et en récompense de son humilité, elle lui permettait de reposer un instant sa tête sur ses genoux.

Au reste, elle aimait le pacha, elle l'aimait comme son bienfaiteur, comme son parent, et savait même, au milieu de toutes ses folies juvéniles, lui prouver son amitié.

Mariolizza eut tous les maîtres qu'elle voulut avoir; elle dansait admirablement, jouait de la guitare avec un charme extrême; et comme sa maîtresse de danse et de musique était une Française, elle apprit en très peu de temps à lire, à écrire et à parler le français. De la religion chrétienne, dans le sein de laquelle elle était née, il ne lui resta que des souvenirs fort vagues et une petite croix d'or qu'on lui avait trouvée sur la poitrine.

Comment cette croix s'était trouvée là, c'était ce qu'ignorait la jeune fille; elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait sauvée des flammes, lors de l'incendie de la maison paternelle, lui défendit de jamais quitter ce symbole du Christ, qui était la bénédiction de son père.

Ce fut cette même femme qui la vendit au vieux pacha.

La maîtresse française ayant appris que Mariolizza était née chrétienne, tâcha, en lui parlant la langue que ne comprenaient point les esclaves noirs, d'initier son élève aux principaux dogmes de sa religion. L'effet de ces préceptes et de l'éducation du harem fut de produire dans l'âme de Mariolizza, âme tout à la fois rêveuse et bouillante, un singulier mélange de fatalisme musulman et de mysticisme chrétien. Dans le ciel créé par sa brillante imagination habitaient et les esprits purs de la Bible, et les voluptueuses houris du paradis de Mahomet; toutes les actions humaines étaient soumises, selon elle, à la grande et terrible loi du fatalisme.

Comme nous l'avons dit, le vieux pacha avait commencé de l'aimer comme un objet destiné à ses plaisirs, ensuite comme un moyen d'atteindre aux faveurs; enfin, il en arriva à la chérir comme sa propre fille. Il la dispensa de faire les sorbets, les bonbons et autres bagatelles de ce genre confiées ordinairement aux femmes. Il supportait ses caprices, la gâtait en tout point, et la conservait comme une précieuse perle sur laquelle, de peur d'en ternir l'éclat, il craignait de respirer. Les serviteurs, changés en argus, de crainte de punition la gardaient nuit et jour. Pas un coup d'œil de jeune homme ne s'égara jamais sur ses charmes juvéniles, ce riche poëme qu'un demi-dieu lui-même eût

désiré lire et relire pendant une éternité, comme il était arrivé à ce solitaire qui, pendant cent ans, avait écouté le chant d'une fauvette. Le temps arriva où Mariolizza dut être amenée à la cour du sultan. Mais, sous un nouveau prétexte, le pacha retardait son départ. Le jour de la séparation se leva enfin; mais ce fut bien plus l'effet de la Providence ou du fatalisme, comme disait la Mariolizza, que celui de la volonté de l'un ou de l'autre. La guerre éclata entre la Turquie et la Russie; la place du pacha fut donnée à son fils, le célèbre Calchan-Pacha. Dès ce moment le vieillard sentit naître en lui une haine implacable pour le sultan, détesta son fils sans prendre soin de cacher sa haine, et jura de le déshériter de tous ses trésors, et du plus précieux de tous, de Mariolizza, qu'il était décidé, disait-il, à donner à un chien de chrétien, plutôt que de la livrer à ceux qui avaient offensé sa vieillesse et payé d'ingratitude ses longs services. En ce moment, comme pour seconder la vengeance du vieillard, eut lieu un combat entre les Turcs et les Russes, où la victoire resta aux derniers.

La ville ainsi que la contrée commandée par le pacha fit retour à la Russie, et la belle Mariolizza, avec les richesses du père et du fils, et plus de deux mille prisonniers des deux sexes, tomba au pouvoir des vainqueurs : ce fut le pacha lui-même qui la présenta à

Munich comme une princesse moldave et le pria de la recommander aux soins de l'impératrice en personne. Les malheurs de la princesse tombée aux mains des infidèles touchaient le guerrier; il la prit sous sa protection particulière, et l'envoya, sous la garde d'un officier vieux et blessé, à Pétersbourg, après avoir écrit à l'impératrice sa romanesque histoire.

A cette époque, à la cour et parmi les grands, la fantaisie pour les petits Kalmoucks était aussi grande que quelques années plus tôt elle l'était pour les fous, les bouffons et tous les conteurs des autres sortes. On s'emparait avec avidité des enfants de la race asiatique, comme s'il s'agissait d'un chien ou d'un cheval précieux, et plus d'un mari eût souffert de la froideur de sa moitié, s'il ne lui eût fait présent à la nouvelle année d'un petit monstre oriental. On s'amusait à les faire passer dans le sein de la religion chrétienne; on les gâtait, on les couchait avec soi, comme on eût fait d'un ouistiti, d'un king-charles ou d'une perruche, après quoi on les poussait : on en faisait des officiers, ou si c'étaient de jeunes filles, on les donnait pour femme à des hommes d'épée, en les dotant parfois au détriment de ses propres enfants.

Jugez par là de l'effet que produisit à Pétersbourg l'arrivée de Mariolizza : sa vie, ses antécédents romanesques, sa beauté, sa naissance, tournèrent la tête à

toute la ville, au point que plus d'une grande dame, si elle l'eût vue, aurait volontiers donné la moitié de sa fortune pour s'approprier la princesse moldave.

Aujourd'hui on dit avec un dépit concentré :

— Ah ! j'enrage, ma chère, de ne pas avoir l'empereur à ma soirée.

Alors on disait avec un soupir mélancolique :

— Comment trouvez-vous cet Allemand Munich qui ne nous envoie qu'une seule princesse moldave ? on dit pourtant que les nôtres en ont pris tout un mille, mais selon toute probabilité l'Allemand les a gardés pour sa patrie. Oh ! je le mordrais volontiers !

L'impératrice était enchantée de Mariolizza ; elle la plaça tout auprès de sa chambre, avec les demoiselles d'honneur, lui fit faire un costume demi-oriental, demi slave, et lui choisit pour précepteur de langue russe le fameux poëte Vasily Kyrylovith Trétiakowsky, attaché à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Bon Dieu ! qu'il était savant, ce digne poëte, et quelle langue ne connaissait-il pas !

Il écrivait les vers français mieux encore que les vers russes. Le Télémaque de Fénelon rejaillit de son cerveau sous la forme de la célèbre *Télémaquide*, renforcée de caractères grecs, latins, hébreux, et ainsi de suite.

Comme en deux coups un buveur aguerri vide une choppe, en deux coups il vida le génie de Rollin, son maître. En ce qui concernait Mariolizza, il dut lui enseigner la langue russe par le moyen de la langue française. Douée de moyens extraordinaires, et poussée à la science par cette force intérieure qui crée des miracles, il ne fallut à Mariolizza que quelques mois pour parler librement la langue russe.

Mariolizza eut à peine le temps de se reconnaître au milieu de cette nouvelle position et de cette nouvelle existence qui n'avait aucun rapport avec celle qu'elle menait au harem du pacha, que sa beauté eut déjà le pouvoir d'attirer toute une légion d'adorateurs. Les flatteries des hommes, leurs attentions serviles, la poursuivaient au point qu'elles finirent par lui être à charge; les vieilles femmes qui n'avaient pas de filles ne se lassaient pas de l'admirer et de le lui dire; les jeunes à tout bout de champ l'assuraient qu'elles perdaient la tête pour elle, faisaient semblant de l'adorer, mais l'enviaient au fond.

Deux ans avant son arrivée à Pétersbourg, la guerre n'étant pas encore commencée, et au moment où les deux gouvernements avaient déjà entamé des pourparlers politiques, le vieux pacha, son tuteur, aimait à répéter en riant que si Mariolizza ne l'aimait point, il la donnerait volontiers à l'ambassadeur russe, c'est-à-

dire à Wolinski, dont la réputation était parvenue jusqu'en Turquie.

— Est-il jeune? est-il beau? demandait de son côté en plaisantant Mariolizza.

Par un concours étrange de circonstances, quand Mariolizza arriva à Pétersbourg, elle logea au palais, et ce fut ce même Wolinski qui le premier entre les courtisans vint la féliciter de son arrivée.

Voir un homme beau, bien fait, avec des yeux qui remuaient le fond de l'âme et troublaient toutes les pensées du cœur, un homme aux yeux noirs et perçants, aux cheveux noirs tombant librement sur les épaules, — Wolinski ne portait jamais de poudre, — et faire la comparaison de cet homme avec un vieux pacha à barbe de bouc, ou bien avec un eunuque éthiopien, fut l'affaire d'un instant pour Mariolizza, et cette comparaison ne fut pas, comme on le comprend bien, à l'avantage de ces deux derniers.

Le ministre ne connaissait aucune langue étrangère. Il avait près de lui, pour traducteur, un homme dont le parallèle ne pouvait que lui donner un nouveau relief.

C'était le poëte Trétiakowsky.

Une face ronde comme une sphère, bleuâtre et veinée, étranglée par une cravate crasseuse, sur laquelle reposait un menton à deux étages; une verrue sur la

joue gauche, une physionomie grotesquement grave, un front bombé, luisant, encadré d'une perruque à mortier, qui était toujours grassement poudrée, tel était le portrait du poëte.

Chaque fois que Mariolizza le regardait, elle secouait tristement la tête.

— C'est dommage, se disait-elle, que ce soit ce laid personnage, et non pas cet homme charmant qui ait à s'expliquer avec moi.

Et elle soupirait.

Quant à Wolinski, il n'avait pas le temps de faire de grands frais de discours; entraîné par les beautés surhumaines de la jeune Moldave, il employait le temps à faire parler ses yeux, bien plutôt que son traducteur; et il avait raison, car il arriva plus facilement ainsi à faire entrer des sentiments inconnus dans le cœur de la jeune fille : elle voulut nécessairement demander le nom de celui qui lui était envoyé par l'impératrice; mais au nom seul de Wolinski la princesse faillit perdre la tête. Ce fatalisme dont elle s'était pénétrée dès son enfance lui dit que c'était celui-là même qui lui était prédestiné par la Providence, et vers lequel elle était amenée tout exprès de son pays, et qui devait devenir son maître et son soutien.

Ajoutez à cela une âme éminemment remplie de passions méridionales, une imagination ardente, un sang

bouillant : tout ce volcanisme humain d'un côté; de l'autre, une grâce insinuante, un esprit plein de naïveté, de la passion dans chaque mouvement du corps et dans chaque intonation de la voix, et la recette de l'amour est faite. Le petit médecin aux boucles blondes, aux ailes dorées derrière les épaules, venant au secours de deux pareils malades et venant à eux le plus souvent possible, et chaque fois après avoir taillé proprement une des plumes de ses ailes, leur écrivant la recette suivante : — Allez toujours en avant et doublez la dose, eut bientôt achevé non pas la cure, mais augmenté la maladie, dont ni l'un ni l'autre ne voulut plus guérir.

Wolinski prit enfin congé de la princesse Moldave; mais tout le long de la route il ne vit plus que deux grands yeux brillants qui le poursuivaient partout; partout il rencontrait des lèvres vermeilles, et il eut donné beaucoup pour être changé en abeille afin de pouvoir se poser entre elles, et y mourir.

Chemin faisant, Trétiakowski l'obsédait de questions, mais chaque fois Wolinski, ou bien répondait de travers, ou bien ne répondait pas du tout. Il laissa donc courir librement son imagination et oublia la politique, la cour, Biren, ses amis et même jusqu'à sa femme,

Bientôt tout se concentra en deux mots :

Lui et elle.

Les entraves, Wolinski n'y pensait pas : il avait l'habitude de les surmonter. Ces entraves, d'ailleurs, ne pouvaient venir du côté de Mariolizza, jeune, inexpérimentée, élevée pour le harem, avec des yeux trahissant des vices, où roulait non pas du sang, mais du feu. Quel obstacle pourrait-elle opposer à un amour qu'elle partageait?

— Ma femme, ajoutait-il, sera longtemps encore à Moscou; il y a moyen de l'y retenir.

Puis tout à coup une pensée, pensée sombre, coupable, criminelle, traversait ses esprits.

Si elle mourait, murmurait-il, le reste regarderait mon expérience; la jeune fille peut faire semblant de m'aimer, mais aussi elle peut m'aimer véritablement.

Ainsi donc voici la princesse Lehemiko installée au palais.

Mariolizza sortait partout avec l'impératrice, et partout rencontrait Wolinski. Bientôt, de son côté, elle ne vit plus que lui seul; tous les jeunes gens lui parurent des poupées, des perroquets, des êtres sans âme. Au commencement il ne put que lui parler du regard, mais à chaque rencontre ses regards lui bouleversaient l'âme au point qu'elle semblait prête à s'élancer de son corps; souvent il dansait avec elle. Mariolizza, vous le voyez, s'était faite rapidement aux coutumes européennes. La pression de la main de Wolinski pénétrait déjà, par un

poison subtil, tout l'être de la jeune fille; un sentiment inconnu pour elle s'infiltrait jusque dans la moelle de ses os; et quand, effrayée de ces sensations nouvelles, elle voulait retirer sa main, elle n'en avait plus la force. Le jour suivant, la main de Mariolizza répondit à la pression de la main de Wolinski, et il lui parut qu'à cet instant le ciel s'ouvrait devant elle.

Époque délicieuse, printemps de l'amour! époque qu'ils n'oublieront ni dans les voluptés ni dans les douleurs de la passion!

De retour dans sa chambre, Mariolizza se sentit toute de flamme, et s'endormit au bruissement des ailes des anges.

A en juger par les tabatières et les bagues qui, à chaque instant, passaient des mains de Wolinski dans celles du maître d'éloquence, il était facile de voir que ce dernier secondait les désirs du ministre et agissait d'après ses instructions. Les premiers mots qui furent enseignés à la jeune princesse furent ceux-ci :

— Ami, je t'aime!

Et comme elle les disait bien ces mots!

Trétiakowsky lui-même en l'écoutant se grattait le crâne comme s'il y sentait un charbon ardent. Bien entendu qu'il avait été expressément défendu au précepteur de laisser même soupçonner à Mariolizza que Wolinski fût marié.

Cet ordre fut sacré pour Trétiakowsky.

Il était, d'un autre côté, impossible que cette idée vînt à Mariolizza, que l'homme qu'elle aimait pût avoir des liaisons indestructibles, qu'il la trompait enfin.

Elle ne cessait de parler de lui à Trétiakowsky, mais, toutefois, en le suppliant de ne pas répéter une seule de ses paroles à Wolinski.

Le maître promettait, mais ne tenait sa parole que jusqu'au moment où il rencontrait son protecteur.

Bientôt elle fut en état de comprendre elle-même les expressions d'Artémy Pétrowitz, expressions d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient aussi neuves pour elle que l'amour même.

Il est facile de deviner que l'amour, entouré de circonstances si propices, court avec la rapidité du feu sur une traînée de poudre.

C'était le *fatalisme* qui avait arrangé tout cela.

V

MESSAGE MYSTÉRIEUX.

— Dis-moi en quoi consiste la science.
— Elle consiste en ce qui justement te manque, répondit le voisin, la patience.
KRYLOFF.
— Est-ce la victoire? Est-ce la mort? Arrive que pourra, pourvu que ce ne soit pas la honte. JAZIKOFF.

Ainsi donc, comme nous l'avons dit Wolinski était couché sur le divan de son cabinet, agité par deux passions de caractère tout à fait différent.

L'amour pour Mariolizza, la haine pour Biren.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée d'un nègre qui lui présenta un paquet du duc. Le ministre fut visiblement troublé, car ces sortes d'envois à cette époque-là signifiaient toujours ou une faveur extrême ou une chute terrible.

Il brisa le cachet, et à son étonnement extrême, un autre paquet cacheté avec soin comme le premier, et portant l'adresse écrite de la main même de Biren, frappa son regard.

Supposant que c'était un document quelconque, il ouvrit avant tout la lettre.

Le duc, avec une apparence de sincérité, lui faisait des compliments de condoléance sur sa maladie. Il ajoutait qu'on se trouvait à la cour comme sans bras droit; que Sa Majesté portait le plus grand intérêt à son état, et la preuve en était qu'elle lui faisait présent de vingt mille roubles à l'occasion de la paix faite avec les Turcs.

— Ah! se dit Wolinski en interrompant sa lecture, le favori croit, par ce cadeau, m'acheter! Vous vous trompez, monseigneur, il en sera ce qu'il en sera, mais je ne vendrai pas le bien-être de mon pays pour tous les trésors et toutes les faveurs de la terre.

Il reprit sa lecture.

On demandait aussi dans la lettre comment allaient les préparatifs de la fameuse fête de la cour. On lui annonçait encore que l'impératrice voulait y faire quelques changements, notamment de bâtir la maison de glace où devait avoir lieu la noce de Koulkowski, auquel on était en train de chercher une fiancée. Sa Majesté désirait que ce fût aussi Wolinski qui s'occupât de la bâtisse de la maison de glace.

Le dessin, ainsi que le plan de la bâtisse, devaient lui être envoyés le lendemain au point du jour.

Wolinski connaissait trop bien le machiavélisme de Biren pour s'étonner de la tournure amicale de la lettre aussi bien que de la proposition de nouvelles occupa-

tions. Au reste, il avait prévu cette nouvelle charge qu'on lui imposait, mais ce qui l'étonnait surtout, c'est que dans la lettre on ne soufflait mot du paquet.

« Vous voulez savoir, écrivait une main inconnue, et avec des caractères où perçait la précipitation, où est passé le Petit-Russien qui manquait à votre revue; non-seulement je m'en vais vous le dire, mais je vous citerai même tous les détails inconnus pour vous de sa disparition. Je paye par là mon impôt, non point à votre position sociale, non point à votre richesse, non pas même à un calcul de mon ambition, qui désire une faveur quelconque de votre crédit, mais à la haute dignité personnelle que je vous trouve.

« Il y a longtemps que votre grande âme m'attire à vous. Ne faites point de démarche pour savoir qui je suis; vous risqueriez par là de me perdre et de vous priver d'un soutien utile dans la lutte que vous entreprenez contre le favori. Vous êtes entouré de ses espions, vous en avez même un à votre service particulier. Ils sont à l'affût de toutes vos paroles, actions et mouvements, pour en rendre compte au commissaire de la cour, Lipmann, — l'espion en chef. Vos amis eux-mêmes sont observés, votre complot contre Son Altesse est connu. Jusqu'à ce moment je n'ai pu savoir encore lequel de vos proches vous trahit, mais je le saurai.

« Par le contenu de cette lettre vous pouvez voir que

de mon côté je ne suis pas étranger au duc. Je vous le répète, ne tâchez pas de connaître qui je suis; un temps viendra où je me découvrirai moi même. Sachez seulement que je suis d'origine étrangère. Comblé de biens par la générosité de la Russie, j'ai trouvé une seconde patrie. Je veux la servir comme ferait un de ses fils les plus dévoués. J'ai le cœur ulcéré de voir que toutes les idées, toutes les sentences, toutes les actions de Biren tournent autour de sa propre personne; qu'il vit seulement pour lui seul, et non pour le bien et la gloire du pays. Cet empire ne lui est étranger que par cette raison seule qu'il le regarde comme son propre domaine. Voyez comme il vous traite. Ne connaissant ni la langue ni les mœurs des Russes, ne cherchant pas leur sympathie, mais au contraire vous méprisant à ce point qu'il ne se donne pas la peine de se cacher, il vous mène comme ses propres esclaves. »

A ces mots, les yeux de Wolinski exprimèrent la fureur, sa main trembla.

« Le temps est arrivé, continuait le correspondant mystérieux, où vous pouvez tout dévoiler à l'impératrice : l'affaire concernant l'indemnité des Polonais à l'endroit du passage de nos troupes sur leurs terres; l'affaire sur laquelle vous fondez si justement vos espérances, — vous voyez que tout m'est connu, jusqu'à vos pensées, — passera bientôt sous les yeux du conseil

impérial. A la première possibilité je vous ferai parvenir les documents et les observations nécessaires; et, cette fois, je ne vous écrirai que deux mots : *A présent, ou jamais.*

« Oh ! alors, abattez, et avec toute l'énergie et toute la rapidité dont vous êtes capable, le mur devant lequel il donne ses feux d'artifice, et derrière lequel il étouffe, écrase et assassine le peuple russe.

« Dévoilez tout à l'impératrice. Avec toute votre noble hardiesse et votre éloquence, avec votre patriotisme et votre attachement sincère pour le bien de l'impératrice, vous seul pouvez faire le coup. Si vous succombez dans cette affaire, vous succomberez avec honneur. C'est alors que je me ferai connaître, et partagerai votre sort, quel qu'il soit je le jure sur mon honneur !

« Si vous saviez comme brûle mon âme d'être pour quelque chose dans votre gloire ! Il se peut que dans cent ans on écrive l'histoire de notre époque; alors on placera mon nom près du vôtre, et l'on dira en parlant de nous : — *La Russie est fière de ces deux hommes.*

« J'écris trop, mais mon cœur avait besoin de s'ouvrir devant le plus noble de nos contemporains. Il y a longtemps que je n'ai eu aucune communication avec des cœurs de la trempe du vôtre. L'occasion s'offre, je

là saisis. Le duc m'ayant donné cette lettre, est parti au palais, où on le redemanda aussitôt son retour à la maison.

« Maintenant je remplis votre désir à l'endroit du Petit-Russien.

« C'est un noble de l'un des gouvernements de la Petite-Russie, connu sous le nom de Gordenko; il occupait une assez bonne place et attira sur lui l'attention de ses chefs, par cela même qu'il alla contre l'ordre du duc, de punir le paysan quand il ne payait pas ses impôts, en le plaçant pieds nus sur la neige, et lui versant de l'eau sur le corps. Ayant entendu une fois des mots offensants dits par le duc à un seigneur russe, il eut la maladresse de dire :

« — Je lui eusse répondu à ma manière, si c'était à moi que se fût adressé ce chien de Biren!

« Le Petit-Russien fut mandé chez le woivode, envoyé en Petite-Russie, rien que pour cette affaire.

« — Oh! quand les affaires touchent l'orgueil du duc, elles sont bientôt bâclées.

« En ce moment le coupable était malade; on l'apporta sur des draps devant le grand juge, et, pour le punir de sa hardiesse, il dut entendre, de la bouche même du woivode, les mêmes injures qu'il avait déclaré ne vouloir pas supporter de la bouche de Biren.

« Quand il eut la force de répondre comme le deman-

dait son honneur offensé, on lui donna la bastonnade; après qu'il fut guéri, il écrivit à l'impératrice une supplique où il lui détaillait les cruautés du favori et ses relations avec les Polonais. Il parcourut toute la Petite-Russie pour demander aux personnes les plus marquantes qu'elles certifiassent la vérité de ce qu'il racontait, et, muni du papier, il arriva jusqu'à Twer, où il eut l'adresse de prendre la place du Petit-Russien qui était choisi comme type pour figurer à la fête que vous allez donner; mais les espions de Biren se mirent à sa suite lors de son arrivée à Pétersbourg. Vous vous rappelez qu'il vous manqua à la revue. Votre second secrétaire, Podatchkine, vous dit que le Petit-Russien avait pris la fuite tandis que l'on conduisait chez vous ces malheureux couples.

« Le fait est qu'il était arrêté. On en usa avec lui selon la coutume et la manière de Biren : on le mena dans la petite cour des écuries; là, après l'avoir déshabillé jusqu'à la chemise et attaché à un arbre, on le tortura pour lui arracher la supplique écrite par lui; mais il eut probablement le temps de la remettre à quelqu'un, ou de la jeter loin de lui Après avoir reçu quelques seaux d'eau sur la tête, le noble martyr mourut glacé. C'est mon ami Grossnott qui fit cette belle action, ni plus ni moins que s'il eût bu un verre de rhum.

« Au reste, il était dit à Lipmann qu'il arrangeât cette affaire comme il l'entendrait pourvu qu'il l'étouffât.

« Je termine : au cas où vous auriez besoin de mes éclaircissements, placez vous-même ou faites porter par un homme sûr votre lettre, et placez-la dans une fente de pierre qui se trouve au coin gauche du jardin d'été, du côté de la Néwa. »

Après avoir lu ce papier, sur la véracité duquel on ne pouvait conserver aucun doute, Wolinski se livrait tantôt à l'heureuse idée de rechercher les faits graves que l'on pouvait reprocher à Biren et qui devaient concourir à sa perte, c'est-à-dire à la délivrance de la Russie, tantôt se perdait dans des conjectures concernant l'inconnu, son mystérieux correspondant.

Il était étranger. — Il y avait tant d'étrangers autour de Biren ! — et aucun de ces étrangers, Wolinski le savait bien, ne lui était dévoué. Celui-ci, pour un sourire de Son Altesse, était prêt à rôtir un homme innocent comme l'enfant qui vient de naître; celui-là ne demandait pas mieux que de porter sur son dos, sans y regarder de trop près, pourvu que l'argent fût mesuré selon le poids, les actions les plus infâmes de son voisin; le troisième était parent du grand espion Lipmann et détestait Wolinski. Flottant ainsi de l'un à l'autre, il ne trouvait personne à qui s'arrêter.

De quelle manière l'ami mystérieux pouvait-il connaître son désir à lui de savoir où était le Petit-Russien.

La préoccupation fut telle, qu'il oublia l'envoyé du duc; si bien que lorqu'il s'en souvint et qu'il le fit demander, l'envoyé, ennuyé de ne pas recevoir de réponse, avait disparu.

Quand Wolinski voulut pénétrer quel pouvait être l'espion envoyé par Lipmann dans sa propre maison, il s'égara comme un homme qui, entrant dans une forêt sombre, craint à chaque pas de mettre le pied sur un reptile.

Qui aurait pu engager un des hommes de sa maison à le dénoncer? Il était réputé pour un des meilleurs maîtres qui existassent au monde.

Dans sa maison, il n'était jamais question de chevalet, de fouet, de martinet, de fouetteur, de bourreau, enfin de ces instruments de supplice si bien reçus à cette époque dans presque toutes les maisons seigneuriales. Ses punitions à lui se réduisaient à ce que l'homme qui avait fait une mauvaise action était banni. Les domestiques à son service, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, étaient chaudement accoutrés, bien nourris, et par-dessus le marché recevaient aux grandes fêtes de l'année, en forme de gratifications, dix copeks et un pain blanc. Les services rendus aux aïeux de

Wolinski n'étaient jamais oubliés. Les vieux serviteurs devaient être respectés par les jeunes, et souvent on les nourrissait de la table même du maître. Les infirmes n'étaient jamais renvoyés, mais placés dans des hospices créés par le maître. On exigeait des mœurs sévères, Wolinski lui-même, qui, hors des murs de sa maison, avait la réputation d'avoir des mœurs fort légères, ne se fût pas permis chez lui de toucher à la plus modeste fleur de son parterre. Les mœurs étaient respectées au point qu'une fois le majordome ayant vu une jeune fille assise sur les genoux d'un homme, mit sur pied toute la maison ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un incendie. Par bonheur, en remontant à la source, il fut reconnu que c'était le père qui tenait sa fille sur ses genoux.

Quelle occasion pouvait donc pousser un de ses hommes à être son espion? Les serviteurs eussent traité cet homme de Judas.

Ne serait-ce pas, par hasard, la maîtresse de maîtresse, la femme au casaquin brun?...

Mais de quoi pouvait-elle être mécontente? sa garde-robe seule devait suffire à doter ses enfants jusqu'à la troisième génération, elle a assez d'argent pour prêter sur gages : décidément elle n'avait point à se plaindre.

Au reste elle avait changé de visage quand il avait

été question du Petit-Russien. Il se peut que l'impatience de voir son fils officier la poussât. Le secrétaire Zouda avait fait observer plusieurs fois au ministre que c'était une femme dangereuse; mais si c'était elle, comment avait-elle pu pénétrer jusqu'au fond des secrets du maître? comment aurait-elle pu savoir des choses que Wolinski n'avait dites qu'à huis clos, entre amis, en petit comité?

Zouda?...

Celui-ci, par son intelligence, pouvait, s'il trahissait devenir plus dangereux que tous les autres; mais le cœur d'Artemy saignait à cette seule idée,

— Non, se dit-il à lui même, tantôt marchant à pas précipités dans la chambre tantôt se rasseyant. — Non, tout en moi repousse ce soupçon. — Il est Russe, mais noble. Il n'aime ni l'argent ni les honneurs : hors de cela, qui peut le pousser à me trahir et à faire le lâche devant le favori? S'il me demandait de l'or, je l'en couvrirais. — Désirerait-il des grades? vingt fois je lui ai proposé de le pousser sur l'échelle de la vanité. — Chaque fois il m'a refusé en me répondant qu'un honneur nouveau était une charge de plus. Il est trop homme de cabinet; il aime trop le calme pour inventer des calomnies; non, ce n'est pas dans son caractère; et puis il m'est impossible de concevoir cette idée que Zouda m'est infidèle. Voici tantôt dix ans qu'il est dans

ma maison. Voici tantôt dix ans que je lui ouvre mon cœur et qu'il y lit comme dans un livre. Autant vaut mourir que d'être désillusionné au point de croire à ces choses-là; mais le démon qui m'espionne au cœur de ma maison, j'en jure Dieu, je finirai par le découvrir!

Wolinski sonna son nègre.

Le nègre entra.

— Nicolas, lui dit Wolinski avec une vibration de joie toute particulière, — m'aimes-tu, Nicolas?

— Quand vous me parlez de la sorte, répondit le nègre attendri, je crois toujours entendre la voix de mon vieux père égorgé sous mes yeux; — vous avez pris près de moi sa place, celle de ma mère et celle de ma patrie.

— M'as-tu jamais trahi?

— Moi, seigneur! je suis prêt à verser mon sang pour vous; que saint Nicolas, mon patron, me punisse si cela n'est pas vrai!

— Écoute alors, reprit Wolinski; nous avons dans la maison un méchant homme, un homme qui emporte les secrets de la maison à la semelle de ses souliers; un homme enfin qui dénonce son maître.

— Je le sais, répondit le nègre.

— Tu le sais? répondit Wolinski tout étonné; qui est-ce donc?

Le nègre mit le doigt sur ses lèvres épaisses, et secoua la tête.

— Parle, je te l'ordonne.

— Je n'ose.

— Comment, tu n'oses?

— Oui, Zouda me l'a défendu.

Wolinski éclata.

— Comment, s'écria-t-il, c'est Zouda qui est désormais votre maître? C'est donc Zouda qui commande ici? Zouda! Ah! j'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse, ajouta Wolinski profondément atterré.

Le nègre se jeta aux pieds du ministre.

— Non, dit-il, non, je ne le puis! J'ai juré par saint Nicolas, mon patron. — Zouda dit qu'il faut se taire, et que c'est pour votre propre bien.

— Quel est ce mystère? pensa Artemy Pétrowitz., Voyons où tout cela va nous mener.

Puis, élevant la voix :

— C'est bien, dit-il, relève-toi; fais ce que Zouda l'ordonne; ne souffle mot sur ce que je t'ai dit, et toujours mets-toi en sentinelle à ma porte du moment où je serai en tête-à-tête avec quelqu'un; relève-toi vite, voici Zouda.

Effectivement, à peine le nègre se retrouvait-il debout, que le secrétaire du ministre entra.

Au premier coup d'œil, Zouda vit à la figure du nègre

et du maître que quelque chose venait de se passer. Mais il fit semblant de ne rien voir, se présenta avec son calme ordinaire, et attendit tranquillement qu'Artemy entamât la conversation.

— Laisse-nous, dit Wolinski au nègre.

Et se tournant vers le secrétaire, il ajouta avec affabilité :

— Eh bien! Zouda, qu'as-tu appris de nouveau sur le Petit-Russien?

— Il est arrêté et est enfermé dans la chancellerie du maître de police.

— Arrêté?

— Oui, Excellence : que trouvez-vous là d'étonnant?

— Où as-tu puisé ce renseignement?

— J'ai vu de mes yeux celui que nous cherchons.

— Tu l'as vu?... quel mensonge!

— Permettez-moi de vous demander de quel mensonge vous parlez, Excellence, et quel est le menteur.

— Tiens, lis, dit Wolinski perdant patience, lis ce papier qui m'est tombé du ciel, et explique-moi comment il se fait que les morts ressuscitent à notre époque, au reste si fertile en miracles.

Et Wolinski présenta à Zouda le message de l'inconnu, lui raconta comment il l'avait reçu, s'étendit sur le divan, tâchant d'observer l'impression que produirait sur le visage du secrétaire la lecture du papier; et

quand il vit que ce dernier commençait à lire, il lui demanda si la main qui avait tracé ces caractères ne lui était pas connue.

Zouda écarquilla les yeux, les rapprocha, abaissa sur eux ses sourcils, relut une seconde fois, et répondit avec conviction :

— Non, c'est la première fois que je vois cette écriture.

Et il relut pour la troisième fois la première phrase.

Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, il serra les épaules, se gratta du doigt le milieu du front avec acharnement, laissa transparaître sur sa figure, tantôt la joie du singe qui a attrapé le morceau friand tantôt le désappointement du même animal lorsqu'il se brûle les doigts aux châtaignes qu'il tire du feu.

A la fin, Zouda laissa pendre près de lui la main qui tenait le papier, et de nouveau hocha la tête.

— J'ai lu, répondit Zouda avec un calme imperturbable.

— Eh bien ! voyons alors, que vas-tu me dire?

— Je dirai que le duc aidé de Lippmann étoufferait un régiment, que demain un régiment pareil sortirait de terre ; je dirai que je vous connais trop bien, vous, eux et encore quelqu'un pour ne pas savoir que la force, l'intrigue et le bonheur prendront le dessus sur les sentiments nobles et l'intelligence ; c'est ma convic-

tion. Je vous en ai souvent parlé, et je vous conseille, comme toujours au reste, de céder le pas au favori; oui, de céder le pas... Écoutez ce qu'en dit le peuple.

— Je suis curieux de savoir ce qu'il en dit : parle.

— Le peuple dit qu'il est si avant dans les bonnes grâces de l'impératrice, que l'on ne doit point oser en parler. Se peut-il, après cela, que quand les autres n'osent point parler vous, vous veuillez agir?

— Je ferai ce qu'ont fait, dans tous les temps, les vrais fils de la patrie pour renverser ceux qui l'opprimaient; je n'écouterai que mon cœur, et le mystérieux mais noble conseiller dont la lettre se trouve entre tes mains.

— Ce conseiller qui, ne connaissant ni votre propre personne, ni vous, ni les circonstances, vous mène à votre perte, et se précipite lui-même à la sienne? Rappelez-vous bien mes paroles; laissez passer le nuage, qu'il s'éclaircisse de lui-même; sauvegardez-vous vous-même, pour vous, vos amis et votre femme.

— Comment! par cette lâche raison que je puis encourir la disgrâce, l'exil, l'échafaud; que je puis me perdre enfin, je dois assister tranquillement aux plaies, aux tortures, à l'agonie de ma patrie; entendre sans pitié le cri du cœur Russe qui retentit d'un bout à l'autre du pays? Faut-il que je te dise — tu les connais, au reste, trop bien toi-même — les horreurs qui se pro-

duisent journellement autour de nous, sans compter celles qui se font plus loin? Il suffit de soulever le rideau sombre qui couvre Pétersbourg pour être épouvanté de ce qui se passe. Le prélat [1], demi-mort dans les tortures pour sa foi et son amour de la vérité, use ce qui lui reste d'existence au fond d'un cachot. Les moines, tirés par force de leurs cellules et amenés ici pour se parjurer, par force, de la sainte promesse qu'ils avaient faite à Dieu; et cela, par la seule raison d'être agréable à l'usurpation allemande. Le système des dénonciations et de l'espionnage porté à ce point, que le regard, le geste, le signe, ont leurs savants interprètes; système qui change chaque maison en chancellerie secrète, fait de chaque homme un cercueil mouvant où se trouvent cadenassés tous ses sentiments, toutes ses opinions, toutes ses pensées. Les liens d'amitié, de parenté, d'alliance sont rompus, à ce point que le frère voit dans son frère un délateur; le père voit dans son fils un espion! La nationalité est conspuée tous les jours; la Russie de Pierre, cette Russie si large, si forte, si puissante; cette Russie, Dieu nous pardonne! a pris la forme d'un parvenu. C'est assez pour se faire son mandataire vis-à-vis du trône de l'impératrice, et, s'il le faut, périr pour accomplir son mandat.

1. L'archevêque de Tiver, Théophile.

Ici Wolinski s'arrêta en jetant un regard perçant sur son secrétaire, lequel ne songea pas même à répondre, car tout ce qu'avait dit le ministre n'était, par malheur, qu'une vérité amère, que lui Wolinski, par les circonstances existantes et par son caractère imprudent, ne pouvait pas changer. Il se contenta de hocher la tête.

Deux chandelles, posées sur le bureau [1], brûlaient en tremblotant et en éclairant à peine. L'ombre gigantesque du ministre se dessinant sur la muraille avec le mouvement de son bras, paraissait être l'ombre d'un génie qui se levait pour être le champion de la Russie.

Il continua :

— Comment! s'apprêtant à combattre l'ennemi de la patrie, on s'arrêterait quand des amis efféminés vous diront : Prenez garde! vous alliez risquer vos jolis doigts et vos pieds mignons ; réfléchissez donc que vous abandonnerez derrière vous une veuve en deuil et des enfants orphelins? Laissez l'ennemi fouler aux pieds les abondantes moissons, incendier les chaumières, violer les femmes et les filles. Allons donc! est-ce nos champs que l'on écrase? nos maisons que l'on brûle? nos femmes et nos filles que l'on déshonore? Non! nous sommes haut placés, et l'on n'atteindra pas encore à

1. Les bougies de cire ne furent introduites à la cour de Russie que par Catherine II.

nous de sitôt. Jusqu'à ce que cela arrive, nous aurons le temps de dormir chaudement dans les bras de nos maîtresses! Est-ce ainsi que doivent penser les vrais patriotes? est-ce ainsi que je dois penser moi-même?

— Permettez, fit Zouda.

— Non, monsieur, je ne vous écoute pas, dit Wolinski, je n'écouterai pas vos conseils flasques et égoïstes; pour raffermir mon cœur, j'aime mieux encore une fois relire la lettre de l'ami mystérieux.

Wolinski saisit le papier et lut à haute voix : « Il vous domine comme des esclaves. » Entendez-vous, monsieur, comme des esclaves! et voilà ce que dans sa noble colère dit un inconnu.

Ces derniers mots étaient imprégnés d'une telle ironie que la respiration manqua un instant au ministre.

Mais il reprit avec une énergie nouvelle :

— Eh! nous autres Russes, nous tendons nos cous de taureaux au méprisable envahisseur, nous trouvons plaisir à nous voir tous fourrés dans la bergerie, il nous fouette avec des lanières découpées dans notre propre peau : l'homme du peuple lui-même ne veut plus supporter sa tyrannie. Des villages entiers émigrent en fuyant en Pologne et en Bessarabie, tandis que les nobles russes, oubliant leur naissance et les services de leurs aïeux, ayant brûlé toute honte et en ayant jeté les cendres au vent, s'abaissent de toute façon, rampent

devant le palefrenier et lui baisent la main. Les princes, les descendants des premières familles de la Russie, dont les pères moissonnèrent leur part des lauriers fauchés par l'immortel Pierre le Grand, les fils de ceux qui étaient arrivés au sénat par cette seule raison qu'ils avaient la hardiesse de dire la vérité au grand tzar, font queue aux portes de Biren pour tâcher de prendre au plus vite dans son palais les rôles de bouffons. Ne me conseillerez-vous pas de m'élancer aussi dans cette grotesque danse pour le plaisir de son altesse palefrenière? ne m'ordonnerez-vous pas d'aller lui baiser le bout des doigts? Non, monsieur, non; ce n'est pas moi qui ferai cela. Je dévorerai plutôt la main qu'il me tend, au risque de m'étrangler avec cette infâme nourriture. Danser au son de son chalumeau, tourner en toupie sous son fouet, baiser la hache couverte du sang de mes frères, non, non. Battez-vous à mort à qui ramassera l'or, les bijoux, les cordons qu'il vous jettera du haut de ses fenêtres; ma mission à moi est tout autre... Là, Wolinski releva la tête et ajouta avec plus d'énergie encore :

— Je suis un boyard, et non un bouffon. Tu sais que j'ai donné à mes amis ma parole de marcher contre l'invasion étrangère et contre son chef.

J'ai juré sur le Christ.

C'est le sort qui m'a donné cette croix à porter. Je l'ai ceinte en guise de baudrier, et aujourd'hui mon épée

y est suspendue. Je suis chevalier porte-croix, et si jamais je me parjure, ce sera comme si j'écrasais du pied le crucifix.

—Avez-vous tout dit, monseigneur? demanda Zouda aussi tranquillement que s'il s'agissait d'une chose ordinaire.

— Oui, j'ai dit tout ce que j'ai dû dire, et ce que j'ai dit je l'accomplirai.

— Alors permettez-moi, de mon côté, Excellence, de vous faire aussi une question, — une seule.

— Nous vous écoutons, et allons vous répondre.

— Soit. Mais il se peut que ce ne soit pas avec la même fermeté que vous venez de le faire.

— Nous allons voir. — Au but, au but, monsieur l'opposant!

— Oui, opposant à tout ce qui peut vous conduire à votre perte. Qui ne conviendrait qu'elle est noble, superbe, élevée, cette tendance pour le bien de l'État? personne, sans contredit. Mais ces sortes d'affaires veulent une condition fort grave : vous préparant à cette croisade comme un chevalier énergique, vous devez dépouiller toutes les passions vulgaires. Est-ce là ce que vous faites? Votre noble femme est oubliée, et une fée sous le nom de Mariolizza vous enlace de ses chaînes de fleurs. Il faut choisir l'une ou l'autre voie, ou bien l'exploit grand et difficile, ou bien...

— Les amourettes, veux-tu dire? interrompit Wolinski en rougissant. Ceci, c'est une bagatelle; cette passion n'est pas plus dangereuse que les mille autres oubliées déjà. Tu sais, froid prédicateur, qu'avec mon caractère je ne saurais m'attacher à une seule femme. C'est vrai, Mariolizza est charmante, délicieuse, mais un seul baiser, et ma passion disparaîtra comme un feu follet.

— Oui, mais ce feu follet incendiera cette fleur du Midi, et vous, fils du Nord, chevalier porte-croix, armé d'une cuirasse d'acier, cette passion vous prendra juste le temps pendant lequel vous eussiez accompli vos grandes actions. Et l'honneur donc! vous qui vous vantez d'être si fort sur ce chapitre : l'honneur! que deviendra alors votre noble et digne femme, qui vous aime si tendrement.

— Oh! c'est un cœur calme, et elle voit mes folies d'un œil indifférent.

— Tant que ces folies ne deviennent pas dangereuses, oui : que sera-ce alors avec votre noble projet, avec vos amis que vous-même y avez entraînés?

— Assez, assez, saint Père de l'Église, ou tes sermons dureront jusqu'à demain. Dis mieux. Voyons, que penses-tu de mes espions domestiques?

— Je tiens déjà le principal d'entre eux.

— Je ne te comprends pas.

— Je ne puis cependant en dire davantage, bientôt vous saurez tout. Mais avant votre croisade, ajouta Zouda en soupirant, ne feriez-vous pas bien de faire votre provision d'armes dans l'arsenal de Machiavel?

— Tu veux dire que j'ai besoin de la ruse et de la prudence qui me manquent.

— Comme aussi il faudrait laisser de côté un peu de cette noblesse et de cet enthousiasme qui vous gêneraient dans votre lutte avec Biren.

— Oh! en cela, je suis de ton avis, Zouda. Mais revenons à Machiavel : as-tu introduit dans la traduction que je t'ai commandée, des œuvres de ce grand homme, la phrase qui concerne *le Courlandais* Borgia?

— Je l'ai fait, quoique avec prudence, dit tristement le secrétaire, comme s'il voulait dire par là que tout ce qu'il avait pu faire ne mènerait pas à grand'chose; ne voudriez-vous pas écouter le dernier chapitre?

Wolinski fit un signe d'assentiment, et bientôt on apporta un gros cahier écrit d'une belle écriture. Zouda s'assit, et commença la lecture à haute voix du chapitre : *Il principe*.

Il avait traduit ce chapitre par ordre du ministre pour que celui-ci le présentât à l'impératrice.

Mais à peine avait-il eu le temps de lire deux ou trois pages, qu'apparut le nègre annonçant l'arrivée de Trétiakowsky.

— Qu'il entre, dit Wolinski, que cette visite réjouissait visiblement ; mettons de côté, Zouda, Machiavel et s politique.

Le poëte entra.

VI

LE PÉDANT.

M'efforçant de mettre au jour une monta-
je n'arriverai cependant qu'à enfanter
souris.
(Préface du *Télémaque* traduit par
TRÉTIAKOWSKI.)

Oh certes ! vous l'eussiez reconnu à l'instant même, rien qu'à sa face empreinte de ce vaniteux et stupide contentement de sa personne, cachet qui appartient à toute incapacité laborieuse et scientifique.

Pédant !

Ce mot paraissait s'étendre sur son front comme une de ces bandelettes antiques qui sacraient les rois. Il portait sous son bras un pesant in-folio.

Il portait, en un mot, la traduction de *Télémaque*, cette œuvre splendide qui, jusqu'à l'apparition de

l'*Alexandroïde*, œuvre du même auteur, ne trouva point sa pareille.

— Hôte inestimable, soyez le bien-venu, dit Wolinski, moitié riant, moitié désespéré, car la vue du terrible in-folio modérait la joie qu'il avait de voir le maître de langue de la princesse Mariolizza.

Le poëte, qui se tenait encore sur le seuil de la porte, fit un salut si profond, que son corps en arriva, par un miracle de gymnastique, à former un angle aigu avec ses jambes.

Il s'avança de deux pas, et salua encore plus profondément; puis, se posant carrément sur les talons de ses souliers, il en écarta les pointes et porta les deux petits doigts de ses deux mains à la couture de sa culotte à la manière des soldats.

Sa figure rayonnait de joie, sa voix était visiblement émue, probablement en raison du même sentiment.

Enfin, prenant la respiration, il prononça du ton le plus emphatique :

— Grand homme, pour exprimer ma haute et profonde considération, j'accours vers vous, et ose me permettre de déposer à vos pieds l'enthousiasme de mon bonheur.

— Voyons, répondit Wolinski en souriant, raconte, raconte, grand homme; de quoi s'agit-il? — J'ai cependant une condition à t'imposer, c'est que tu prennes

un siége. Je vais donner libre cours à mon imagination, et vais croire que je cause avec Homère, discutant sur les mérites de la belle Hélène.

— En grâce, Excellence, je connais trop ma place; un homme comme moi doit se tenir debout devant un homme vous.

— Eh! vrai Dieu! assieds-toi donc, quand je te le dis.

Trétiakowsky s'assit et commença de pérorer, en accompagnant ses paroles d'une mimique pleine de majesté.

— Telle est la faiblesse de la nature humaine, dit-il, que quand l'homme devient la proie d'une passion quelconque, il semble tournoyer dans le dédale infini de ses pensées avant qu'il puisse devenir maître des mots à l'aide desquels il exprime ses sentiments. Je me trouve dans cet état; mais, comme l'Hercule antique, l'esprit peut tout entreprendre, je suis au septième ciel. Je descends de l'Olympe, je quitte le comité des dieux. Jugez, Excellence, de mon bonheur, de ma joie...

— Tu viens de voir l'impératrice, je parie?

— J'ai joui de sa divine vue; mais ce n'est pas tout encore...

— Elle t'a parlé?

— Mieux que cela; plus que cela.

— Oh! tu m'impatientes, Trétiakowsky!

— Eh bien ! apprenez, Excellence, que j'ai été appelé au palais des tzars, pour y lire ma *Télémaquide*. Toute l'illustre cour était réunie pour m'entendre. Je ne savais quelle pose je devais prendre pour me tenir devant son auguste Majesté ; je pensai que la plus convenable était de me mettre à genoux, et c'est ainsi, en effet, que je lus le premier chant de mon poëme. Excellence, je ne me vante pas, mais je fus assourdi par les louanges. L'impératrice daigna se lever, prit la peine de s'approcher de moi, et, de sa généreuse main, me gratifia d'un soufflet impérial !

Wolinski pensa étouffer de rire ; Zouda se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

— Ne pensez pas, ô grand homme ! continua Trétiakowsky, que ce soufflet ressemble en rien à celui que donne la main d'un simple mortel. Non, la main qui le donnait était légère, soyeuse ; elle mettait en mouvement toutes les fibres du cœur, tous les ressorts les plus secrets de l'âme ; c'était un attouchement pareil à celui d'un être d'essence divine ; aussi à peine ma joue fut-elle en contact avec sa main que tout mon être rayonna d'allégresse. Je ne puis vous dire précisément ce qui se passa en moi, mais il me sembla que l'aile d'un séraphin m'effleurait en passant. La reconnaissance pénètre mon cœur, elle s'en échappe en cascade, elle demande à chanter ce bonheur qui vient à moi, descendant de

celle que la Providence a placée au-dessus des autres mortels.

— Je t'en fais mon compliment bien sincère, dit Wolinski.

Ne sachant comment échapper à l'enthousiasme de son visiteur, et craignant de l'offenser en passant rapidement à un autre sujet de conversation, c'est-à-dire à celui qui occupait son cœur et sa pensée, il demanda au futur professeur d'éloquence quel était le livre qu'il tenait entre ses mains.

— C'est justement l'œuvre qui est la source de la haute considération dont je suis l'objet à cette heure. Il m'est ordonné — vous devinez d'où vient cet ordre — de vous la faire connaître; et comme aujourd'hui j'ai le temps de vous la déclamer tout entière, chant après chant, dans leur ordre et sans intervertir un mot, je suis venu chez vous à cet effet.

— Merci, merci! s'écria Wolinski, trop d'honneur en vérité! Pourquoi diable te donner cette peine?

— Ce ne sera point une peine, mais un bonheur, Excellence, et un bonheur doublement répété, puisque je viens déjà de l'éprouver chez l'impératrice.

Wolinski dut consentir à l'offre de Trétiakowsky, il prit le volume des mains du poëte, sous prétexte de ne rien perdre de sa docte diction, mais ajoutant que ce serait à une condition, c'est qu'après la récitation du

poëme, le poëte lui donnerait quelque bonne nouvelle concernant Mariolizza.

Trétiakowsky sourit, posa mystérieusement la main sur son cœur, cligna de l'œil en montrant Zouda, comme s'il eût voulu dire que Zouda était de trop, et se hâta de revenir à son sujet.

A peine la lecture commença-t-elle, lecture ennuyeuse s'il en fut, que Zouda disparut.

Et en effet les compositions de Trétiakowsky étaient tellement lourdes, embrouillées, filandreuses, tellement impossibles enfin, que quand Catherine seconde voulait punir un de ses familiers, elle avait l'habitude de le forcer à lire une page de la fameuse *Télémaquide* ou de toute autre œuvre du poëte.

Par bonheur pour Wolinski, il s'était promptement absorbé dans une autre pensée. Son oreille était frappée de vains sons dont le sens ne pénétrait pas jusqu'à son esprit; en feuilletant machinalement les feuillets du livre, il trouva un papier...

Sur ce papier étaient écrits quelques mots seulement; mais ces quelques mots, à son avis, valaient mieux que tout le poëme.

Voici ces mots :

— Mariolizza, — ta Mariolizza, — Mariolizza s'ennuie.

Ces mots, tracés de la main de la jeune fille, si peu qu'ils parussent dire, devinrent cependant on ne peut

plus significatifs pour Wolinski. Il y vit tout un avenir, et un avenir prochain, où les chiffres de leurs deux noms, comme ceux d'Angélique et de Médor, entrelacés de fleurs, resplendiraient sur les autels de l'amour, au fond de bosquets mystérieux et sombres, dans des pavillons secrets éclairés par la lune; il vit enfin toute la fantasmagorie des amoureux. Que n'expliqua-t-il pas, que ne traduisit-il pas, que n'ajouta-t-il pas surtout à ce peu de mots qu'il avait sous les yeux. L'amour est le meilleur professeur d'analyse des mots tracés par l'amour?

— O Mariolizza! chère Mariolizza! pensait-il, c'est à peine si nous nous sommes vus, et après nos regards, voilà nos idées mêmes qui se rencontrent; nous nous ennuyons aussitôt que nous sommes loin l'un de l'autre. Entourée de bouffons, tu te trouves obligée d'écouter leurs platitudes; j'écoute aussi ce bouffon, mais je ne le tolère que parce qu'il vient de chez toi, que souvent il a entendu ta voix, qu'en te quittant il apporte involontairement avec lui une partie de toi-même, ce livre où s'est posée ta main si chère, et que parce que, pareil à un écho, il répète les mots qu'ont dits tes lèvres passionnées.

En ce moment même, et tandis que Wolinski, amoureux comme un jeune homme de vingt-cinq ans, se grisait ainsi lui-même avec sa passion, ses regards

tombèrent sur le portrait de sa femme suspendu aux lambris.

Elle était peinte dans toute la fleur de sa beauté et de son bonheur, avec le sourire sur les lèvres et la couronne de fleurs sur le front.

Cette vue fixa le regard de Wolinski.

On eût dit que le portrait, se détachant du mur, venait à sa rencontre.

La voix de la conscience parla en lui et fit courir un frisson jusqu'à son cœur.

Mais ce ne fut que pour un instant. Ses yeux se tournèrent de nouveau vers ces mots magiques : *ta Mariolizza!* et tout, excepté l'enchantement, tout fut oublié.

Artemy, dans l'enthousiasme du bonheur, leva ses yeux ardents vers le ciel, implorant Dieu de venir en aide à ses désirs, comme si ces désirs n'étaient pas un crime aux regards de Dieu.

— Oh! triomphe et gloire au travail immense, déclama frénétiquement Trétiakowski, croyant que l'enthousiasme peint sur le visage de Wolinski s'adressait à l'un des passages du poëme. Quel est le passage qui vous exalte à ce point? Daignez indiquer au père glorieux l'heureux enfant qui vous doit la vie, afin qu'il puisse lui-même le connaître et le couvrir de caresses.

Wolinski, pris à l'improviste et serré ainsi, s'empressa de faire disparaître le billet, jeta au hasard les yeux dans le livre, et, montant sa voix au diapason le plus élevé, il lut ces quelques lignes :

« Aux dieux, juchés sur les hauteurs de l'Olympe, la boule terrestre apparaît comme une taupinière; les mers immenses et infinies ne sont plus pour eux que quelques gouttes d'eau qui, par-ci par-là, scintillent sur cet infime et sale monticule. »

— Oh ! cet endroit surtout est superbe ! s'écria Wolinski quelle vigueur d'expression ! quelle force d'image ! Je ne connais vraiment rien qui puisse être comparé à cela.

— Ce n'est pas là le plus beau passage, ce n'est pas le plus beau passage ! hurla le poëte hors de lui-même; ces passages magnifiques, permettez que je vous les lise. Par exemple, il y a l'endroit où Calypso, enflammée d'amour et de jalousie, s'emporte contre Télémaque et son Mentor. — Écoutez ! écoutez !

Et s'enflammant lui-même de la fureur de Calypso, le poëte beugla à faire passer un frisson dans l'âme de son auditeur, cette imprécation :

« Hors de ma vue ! Fuis au plus vite, drôle inconstant, et en même temps que lui, vieillard insensé, sors de ma présence ! »

— Sentez-vous, monseigneur, sentez-vous, sécria le

poëte, tout ce que donne de force et de beauté au vers ce mot : — *hors!* — Nous appelons cette forme poétique la figure abaissante.

— Démon assommant et stupide ! murmura Wolinski, fatigué par l'orgueil du pédant.

Mais à haute voix il ajouta :

— C'est par trop de luxe, cher poëte; le beau ne doit pas être versé à flots si prodigues. Laissez donc à mon esprit fatigué par les beautés de ce chapitre le temps de se reposer, je vous prie.

— Oh ! vous, vous êtes un vrai Mécène, Excellence; vous m'avez compris et me rendez justice entière. Et à cette occasion je veux vous citer une petite anecdocte qui vous prouvera à quel point peuvent errer les grands hommes.

— Voyons l'anecdocte, cher ami, et au plus vite, dit Wolinskï, et ensuite donne à celui qui a soif une goutte d'eau. De grâce, un mot de la princesse; dis-le-moi, ce mot, et je te donne le droit de choisir dans ma garde-robe une paire de mes vieux habits.

Les yeux du futur professeur d'éloquence brillèrent non pas d'inspiration, jamais il n'avait connu la chose, mais tout simplement de cupidité; les savants eux-mêmes sont soumis à cette faiblesse : il salüa profondément et à plusieurs reprises.

— Je vais donc, Excellence, dit-il avec plus de cha-

leur encore, vous citer une petite anecdote qui se rapporte directement à moi et à Pierre le Grand. Vous n'ignorez pas certainement que j'ai reçu les premiers éléments de la science et des langues anciennes à l'école d'Arkhangel; dès ma plus tendre jeunesse je donnai de grandes espérances. Une fois que notre institution fut honorée de la visite du défunt empereur Pierre Ier, le professeur me conduisit vers Sa Majesté Impériale, et me présenta comme l'élève le plus assidu et le plus capable sur toute matière, et surtout sur la poésie et la rhétorique. Je n'avais point quatorze ans que je savais par cœur le chapitre de l'*Invention*, avec toutes les citations et tous les commentaires; je le savais comme je sais *Notre Père*. C'est à cet âge aussi que je composai cet admirable acrostiche : *Comment doit-on honorer les dieux terrestres?* Cet acrostiche fut présenté à Sa Majesté Impériale, qui daigna dire : « *Mieux eût valu qu'il écrivît sur les pêcheurs de cette contrée.* » Comprenez-vous, moi, Excellence, m'occuper des pêcheurs d'Arkhangel! Pierre Ier fut certainement un grand monarque; mais que voulez-vous? J'ajouterai, sans toutefois fatiguer l'attention de Votre Excellence, qu'il ne s'occupa jamais de rhétorique, et ne connut jamais ni le grec ni le latin, et c'est bien dommage, car que n'eût-il pas créé avec de pareilles connaissances! Mais je reviens à mon récit. L'empereur défunt, d'au-

guste mémoire, daigna s'approcher de moi, releva de ses doigts impériaux les cheveux qui cachaient mon front, me jeta un regard perçant, et me frappant le crâne de son autre main, de celle qui tient le sceptre, il dit :

— Ah! ce gaillard-là est un bon élève? eh bien, je vous dis, moi, que ce ne sera jamais une intelligence créatrice.

Ce qui fait que, de mon côté, je pourrais ajouter:

— Pierre Ier fut un grand empereur, et cependant il se trompa sur mon compte.

Et les yeux et les mains au ciel, il ajouta :

— Descends donc aujourd'hui, ombre divine, sur ma *Télémaquide* et sur mon Rollin, revu, corrigé et augmenté, et conviens de ton ignorance et de ta honte !

Wolinski sourit d'un de ces sourires dont il avait pris l'habitude avec les circonstances, et qui n'appartenaient qu'à lui; mais, pour couper court aux récits du professeur, qui menaçaient de n'avoir pas de fin si on laissait à l'orateur la liberté de la parole, il donna l'ordre au nègre d'apporter les habits promis au poëte et saisit en même temps cet intervalle de repos pour obliger Trétiakowsky à lui donner des nouvelles de la princesse moldave.

Alors ce dernier raconta d'un ton mystérieux que la

princesse avait été on ne peut plus attristée en apprenant la nouvelle de la maladie de Son Excellence, qu'elle avait demandé entre autres choses, avec un petit air de jalousie qui n'avait pu échapper à sa perspicacité, si toutes les beautés de Pétersbourg venaient à la cour, et s'il n'en était point qui lui fussent inconnues. Ensuite elle avait fait question sur question à propos des jeux et coutumes du carnaval en Russie, s'apprêtant le jour même, à minuit, après que la lune serait couchée, à descendre sur son perron avec ses amies, et là à faire des conjurations pour arriver à savoir quel serait son futur époux. Enfin, pendant toute la leçon de russe, elle n'avait fait, pour essayer sa plume, que de tracer son nom à elle, avec des mots qui, à son avis, ne signifiaient pas grand' chose. Mais, si peu de sens qu'eussent ces mots, il avait voulu avoir le papier; mais la princesse moldave s'y était constamment refusée, de peur, disait-elle, qu'il ne tombât aux mains d'Artemy-Petrowitz; et cependant nous avons vu que, par l'entremise de la *Télémaquide*, ce papier était parvenu à celui auquel il était destiné.

Wolinski sachant désormais tout ce qu'il voulait savoir, renvoya Trétiakowsky, et celui-ci, après avoir enveloppé dans un mouchoir de poche les riches habits qui passaient de la garde-robe du ministre dans la

sienne, sans oublier sa fameuse *Télémaquide*, s'achemina vers la porte, muni de son trésor.

En ce moment on vint annoncer au ministre qu'une troupe de masques — le lecteur se rapellera qu'on était en plein carnaval — demandait la permission de se présenter devant lui.

Wolinski ordonna qu'on fît entrer.

VII

LES MASQUES

> Écoute : si une autre fois tu restes aussi niais, je te préviens d'une chose, c'est que ton arrogance ne passera pas si facilement. Pour cette fois, que Dieu te pardonne ; mais prends-y garde, et connais bien d'abord celui avec lequel tu plaisantes. KRYLOFF.

Le ministre avait à peine donné cet ordre, que des rires, des cris, des croassements, des piaulements et des chants de toute espèce se firent entendre sur l'escalier. Le professeur d'éloquence était tombé au milieu de la foule masquée, qui profita de la bonne fortune que le hasard lui envoyait. Il fut assourdi, roulé, renversé, bousculé ; la poudre de sa perruque, s'élevant en nuage

au-dessus de sa tête, indiquait seule où il était, car il avait disparu au milieu des flots vivants, comme ses lamentations s'étaient éteintes au milieu des clameurs générales; mais, disons-le à son honneur, au milieu de cette bourrasque, le grand homme ne songea point un seul instant à lui-même. Non, comme le Camoëns luttant contre les flots, il ne s'inquiéta que de sauver sa *Télémaquide*, ainsi que les habits donnés par le ministre; il en résulta que le malheureux poëte, pris, entouré, enveloppé, ne put, préoccupé qu'il était du sublime poëme et des précieux vêtements, se faire jour; et, se trouvant entraîné par la foule joyeuse, rentra avec elle dans les appartements du ministre, où la foule, comme un immense serpent à sonnettes, commença de dérouler ses anneaux infinis, sans toutefois lâcher le malheureux rimeur qu'elle tenait prisonnier dans un de ses replis, et qui commençait de succomber à la fatigue.

Au reste, c'était bien véritablement une mascarade qui venait d'entrer chez le ministre : on y voyait au premier rang un inca, un grand d'Espagne et une senora sévillane, qu'on reconnaissait à sa mantille noire; sa tête était coiffée d'un petit bonnet à agrafes de diamants, et la queue de sa robe était portée par deux nains; un marchand de coco, ayant pour ventre un énorme coussin, donnait la main à un Turc tout

couvert de paillettes ; un ramoneur conduisait du petit doigt une brillante Sémiramis en paniers ; un diable traînait un capucin par son cordon ; après eux venait une grue dont le corps était fait avec l'envers d'une pelisse, le cou formé par sa manche, où l'on avait passé un balai auquel s'adaptait une immense cheville de bois qui faisait le bec ; les pieds de l'oiseau étaient ceux de l'homme lui-même, qui était chaussé d'immenses bottes à chaudron ; à côté de la grue hurlait un ours ; enfin on pouvait prendre là, d'un seul coup d'œil, une idée de ces mascarades naïves où nos pères cherchaient non pas l'élégance, mais le plaisir ; non pas le beau, mais le grotesque. Il est vrai qu'alors la joie n'était point glacée par la vanité qu'avait chacun de briller aux dépens de son voisin.

Un seul chevalier, couvert de la tête aux pieds d'une armure, se distinguait par sa tenue et la recherche de son costume ; lui seul gardait le silence.

Il y avait encore une remarque à faire, c'est que les mains de la Sémiramis et de la senora paraissaient plus propres à manier le sabre que l'aiguille.

Un des masques s'arrêta sur le seuil, et à sa rencontre accourut la maîtresse de maîtresse.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda le masque.

— Après la revue la bohémienne est restée longtemps en tête-à-tête avec le ministre, répondit en bais-

sant la voix la maîtresse de maîtresse. Faites-la mettre à la torture et vous en saurez plus long; quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, on m'observe.

Ils furent interrompus par un bruit de pas qui se faisait entendre sur l'escalier.

Ils se séparèrent, et chacun courut de son côté.

L'interrupteur de ce dialogue mystérieux était un mage à bonnet pointu, au manteau orné d'hiéroglyphes, tenant d'une main une longue baguette, et de l'autre une urne.

Les masques s'amusèrent, dansèrent, assiégèrent le maître de la maison de questions, en contrefaisant leurs voix, lui faisant de temps en temps sentir, à l'aide de mots à double sens, que les secrets les plus intimes ne leur étaient point cachés. Quoique toutes ces divulgations se bornassent à des plaisanteries, Wolinski ne laissa point que d'éprouver une certaine inquiétude : il envoya son maître d'hôtel prendre des informations près des cochers des masques. Ceux-ci commencèrent par refuser de parler, mais un pourboire progressif leur délia la langue; on sut alors que les principaux masques étaient l'intendant de la cour, Peroquine, et le conseiller Chtourkoff, avec leurs parents, tous ou presque tous amis de Wolinski. On apprit aussi que les masques sortaient du palais, où ils avaient amusé l'impératrice malade.

En effet, une fois prévenu, Wolinski, en observant la taille et la voix des masques, reconnut la plupart d'entre eux; les nains eux-mêmes étaient ceux qu'il avait vus chez l'intendant de la cour, Peroquine, et chez le conseiller Chtourkoff. Tous ces seigneurs étaient déjà loin d'être des enfants et même des jeunes gens; mais, dans ces jours de folie, on n'était pas si sévère sur l'étiquette de l'âge et du rang, de sorte que souvent, quels que fussent le rang et l'âge, les grands seigneurs s'abandonnaient à ces sortes de fantaisies dans la société de leurs intimes et pour leur propre compte, ou quand l'ordonnaient les impératrices.

Le Turc déclara avoir soif et demanda à boire au marchand de coco, qui lui versa un verre de tokai.

— Arrêtez! s'écria Wolinski, on ne va pas au monastère.

Et, brisant le verre de tokai, il ordonna de mettre sens dessus dessous le fond de la cave, afin de déterrer ses plus vieux vins.

Dix minutes après l'ordre accompli l'orgie commençait d'élever la voix, les verres se choquaient, les toasts s'échangeaient et faisaient le tour du cercle; une mer de vin, dans laquelle on eût pu se baigner, coula sur le parquet; l'inca, le Turc, la Sémiramis burent à la russe, c'est-à-dire copieusement; le capucin prétendit, en vidant coup sur coup son verre, que c'était

le diable qui le tentait ; le diable, de son côté, en ingurgitant force rasades, affirmait que c'était le voisinage du capucin qui le perdait. Les masques continuèrent de bavarder à qui mieux mieux, en déguisant leurs voix et en lâchant de temps en temps quelques lardons bien salés sur Biren et ses partisans. L'amphitryon, se laissant emporter par la vivacité de son caractère, lâcha son mot comme les autres, et cribla le duc, sinon de flèches, du moins d'épingles empoisonnées ; le chevalier lui seul ne souffla pas mot, ce qui ne l'empêchait pas, il faut lui rendre cette justice, de boire pour deux. Quant à Wolinski, il avait promis de respecter l'incognito de ses hôtes et tint scrupuleusement sa promesse ; mais, en son lieu et place, Zouda allait de l'un à l'autre et questionnait chacun de sa voix pateline et mielleuse, tâchant de deviner, par le sens de leurs réponses ou l'intonation de leur voix, les personnes auxquelles il avait affaire.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il à l'inca.

— Tu le vois bien à mon costume, répondit celui-ci, du Pérou ! j'ai fui la capitale du soleil, où j'étais brûlé par ses rayons tout aussi bien que sur les grils des Espagnols ; eh ! ma foi, je viens me rafraîchir en Russie.

— Prenez garde, altesse indienne, dit Wolinski, vous êtes dans le faux, j'en ai peur ; on ne recourt pas

ici à la flamme et à la braise pour griller les gens, c'est vrai, mais on les grille à la gelée.

L'Indien jeta de côté, au diable, un rapide regard, que le diable lui rendit.

En ce moment, le mage s'approcha de Wolinski et le tira par le pan de son habit.

— Que me veut celui-ci ? demanda le ministre. Ah ! c'est vous, seigneur sorcier !

— Eh bien ! oui, cette science de faire griller les gens sans braise, je l'avoue, n'est pas de notre pays ; elle est née de l'autre côté des mers et a été importée chez nous par un démon qui n'appartient pas à l'enfer russe.

— Et d'où vient ce démon ? demanda le Turc.

— J'ai soif de la réponse, cria le diable.

— Il vient d'un pays inconnu appelé le pays des Usurpateurs, dit Wolinski, pays où les principales vertus sont l'Audace et le Bonheur ; le malheur est qu'il ne retourne pas au pays d'où il vient, et cela pour l'éternité !

— Bravo ! tu m'as surpassé moi-même dit le diable en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Peux-tu me dire quel est ce marchand de coco ? dit le devin, entraînant Wolinski dans le coin le plus éloigné de la salle.

— Ah ! pardieu ! tu dois mieux le savoir que moi, répondit le ministre ; il est de ta société.

— Non pas!

— D'où vient-il donc?

— Il s'est accroché à nous au bas de l'escalier; j'ai peur...

— De quoi?

— Que ce ne soit quelque espion du duc.

— Il est bien facile de s'en assurer, dit Wolinski.

— Comment cela?

— En lui ôtant son masque, donc.

— Deux mots encore.

Le devin quitta Wolinski et courut à Zouda.

— Ton maître va se perdre, lui dit-il; il prend ceux qui l'entourent pour des amis. Mon cœur se serre à cette seule idée qu'il va de plus en plus se compromettre; il va aller au marchand de coco et le démasquer; alors tout sera découvert, et pas moyen de reculer : c'est la guerre ouverte.

Pendant ce temps, Wolinski s'était approché du marchand de coco et le regardait avec persistance.

— Tu m'as assez regardé pour me reconnaître, j'espère! dit le marchand de coco à Wolinski.

— Aussi je te reconnais, répliqua celui-ci.

— Qui suis-je alors?

— Peroquine.

— On ne peut te rien cacher!

— Une autre fois, si tu veux me cacher quelque

chose, mets plus de soin à masquer tes grosses lèvres et la verrue qui orne ton oreille; laisse en outre à la maison tes nains, que j'ai reconnus tout de suite.

— Eh bien! quelles nouvelles, alors ?

— Elles sont graves.

— Voyons.

— Le Petit Russien.

— Artemy-Petrowitz! Artemy-Petrowitz! de grâce, venez, cria Zouda, entraînant avec lui le mage.

Puis il ajouta le mot d'ordre convenu entre eux, et dans lequel devait toujours se trouver le nom de Machiavel quand il s'agissait d'éveiller le soupçon.

— Il est fin comme Machiavel.

— Machiavel! répéta Wolinski; je te suis.

Et, quittant le marchand de coco, il s'élança vers Zouda et le magicien, qui l'attirèrent dans le coin le plus reculé de la salle, loin de tout le monde.

— Vous vous perdez! lui dit le mage en lui saisissant la main et en la lui serrant expressivement.

— Écoutez! écoutez? lui soufflait en même temps Zouda à l'oreille; écoutez! ou le danger sera si grand, qu'il n'y aura plus moyen de lutter contre lui.

Puis, tout haut :

— Eh bien! seigneur sorcier, dit-il, êtes-vous donc le seul qui ne buviez pas?

— Ne m'obligez pas à boire, dit le mage, je déteste

le vin; et si vous n'insistez pas, je vous dirai votre bonne aventure en manière de remercîment.

— Soit. Mon horoscope?

— Tirez-le vous même de l'urne du destin.

Wolinski plongea sa main dans l'urne et, tandis qu'il en tirait un billet roulé, le mage chanta des paroles plaintives dans une langue inconnue.

— A moi, mes gens! cria Wolinski, affectant la folie comme les autres. Si le sorcier me prédit quelque disgrâce, malheur à lui! Je le fais noyer dans le vin!

Trois hommes accoururent à la voix de Wolinski, et firent semblant de s'emparer du sorcier, qui, avec ces trois hommes et Zouda, forma un groupe assez considérable pour cacher Wolinski aux autres masques.

A cette manœuvre, qui ne lui échappa point, le chevalier silencieux quitta sa place, et quoiqu'il ne pût rien entendre, trop éloigné qu'il était du groupe, il fixa sur lui un regard qui flamboya à travers l'ouverture des yeux de son masque. Pendant ce temps, Wolinski dépliait le papier et y lisait les lignes suivantes:

« Prenez garde! la plupart de vos hôtes ne sont que des espions de Biren qui jouent le rôle de vos amis. On veut pénétrer jusqu'à votre cabinet. N'offensez pas surtout le chevalier, c'est le frère du duc! »

L'écriture du billet était la même que celle de la lettre mystérieuse.

— Ah! par ma foi! s'écria Wolinski, cachant son inquiétude sous un bruyant éclat de rire, voilà une belle et surtout grave prédiction : Je serai malheureux dans mes amours! Magicien, tu mériterais d'être berné.

— Doucement, doucement, ajouta-t-il à voix basse et en s'adressant à un de ses serviteurs qui, prenant la chose au sérieux, allongeait déjà la main sur le sorcier, bernez-le, mais de manière à ce qu'il ne reçoive pas une égratignure.

— On s'empara du sorcier, que l'on fit sauter dans une couverture, mais avec tant de précaution, que, selon l'ordre du maître, tout se passa sans le moindre accident, quoique les cris à l'aide desquels le sorcier déguisait sa complicité avec Wolinski eussent pu faire croire qu'on lui brisait l'un après l'autre tous les os.

Au milieu du brouhaha causé par le bernage du sorcier, Wolinski trouva moyen, sans être remarqué, de donner à ses domestiques l'ordre de veiller à ce que personne n'entrât dans son cabinet.

A cet ordre il joignit celui de renvoyer tous les traîneaux des masques, de faire atteler les siens à leur place, et de les faire attendre à la porte en remplacement des traîneaux renvoyés.

Après quoi, le visage souriant comme si rien ne s'était passé, Wolinski rejoignit le faux Peroquine,

lequel se hâta de reprendre la conversation où elle en était restée.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— La fin.

— La fin de quoi ?

— La fin de l'histoire du Petit Russien, que tu avais commencée.

— Ah ! c'est vrai, dit Wolinski. Eh bien ! je disais donc qu'au moment juste où vous arriviez, je venais de recevoir une supplique adressée à l'impératrice et signée du nom d'un Petit Russien, de Gordenko, je crois, et avec celui-là d'autres noms assez importants. Il était question dans cette supplique des atrocités d'un certain Biren. — Mais, entends-tu, mon cher Peroquine? on demande du vin. Pardon, c'est une demande à laquelle ne peut se refuser un maître de maison. Demain, à huit heures du matin, viens chez moi avec tous les nôtres, et je te raconterai l'aventure.

— Pourquoi pas ce soir ? il se peut que demain il y ait quelque empêchement.

— Non, ce soir on pourrait nous entendre.

— Alors entrons dans ton cabinet.

Wolinski sourit, en se rappelant l'avis du devin :

— Impossible ce soir, parole d'honneur, cher maître, dit-il.

Puis se rejetant au milieu des masques :

— Par ici les verres ! par ici les bouteilles ! cria-t-il.

Et prenant un verre plein, il le leva en l'air en entonnant à pleine voix la chanson nationale :

Ma coupe, ô ma coupe argentée,
Quelle lèvre te videra ?

Et quelle coupe ! continua-t-il s'interrompant au second vers, — elle contient non-seulement du vin, mais du fiel.

— Prends garde que ce ne soit la tienne, dirent deux ou trois voix.

— Plus tard, c'est possible, répondit Artemy-Petrowitz entre les dents ; mais pour ce soir, mes hôtes, je réponds que c'est vous qui la viderez, cette coupe, non-seulement jusqu'au fiel, mais jusqu'à la lie du fiel.

Puis, se tournant vers ses majordones :

— Est-ce que l'on ne m'a pas entendu ? cria-t-il. — Du vin, encore du vin, toujours du vin ! Buvez, mes hôtes, buvez. Ceux qui ne voudront pas boire, je vous en préviens, seront punis d'un supplice inventé d'hier. On les mettra pieds nus sur la gelée et l'on en fera des statues de glace en leur versant des seaux d'eau sur la tête.

D'un coup d'œil il montra la porte au devin, qui ne se le fit pas dire deux fois, et disparut.

Le diable, qui sans doute puisait dans sa nature surhumaine une prescience de l'avenir, s'approchant du chevalier silencieux :

— Que dites-vous de tout cela, monseigneur? demanda-t-il.

Le chevalier ne desserra pas plus les dents qu'il n'avait fait jusqu'alors; seulement, d'une façon expressive, il frappa du plat de la main sur la poignée de son sabre.

— Vous vous trompez, noble seigneur, dit Wolinski, dont la colère allait croissant et qui s'enivrait de ses propres paroles bien plus que du vin, vous avez bouclé le sabre du brave là où devait pendre la hache du bourreau.

— Sabre ou hache, tu n'y échapperas point, répondit le chevalier d'une voix aussi sourde que si elle sortait d'une tombe.

Une flamme passa sur le visage de Wolinski, mais elle s'éteignit presque aussitôt.

Ces paroles échangées avaient été entendues, non pas de la généralité, mais de quelques-uns des convives, et particulièrement de la reine Sémiramis, qui gardait le silence, inquiète de la façon dont tout cela finirait.

— Pourquoi notre Sémiramis se tait-elle? demanda l'inca.

— Elle se tait, dit Wolinski, parce qu'elle vient de s'apercevoir seulement du compagnon qu'on lui a donné, et qu'elle en a honte. On peut avoir fait tuer son époux pour régner, mais ce n'est pas une raison pour courir la ville bras dessus bras dessous avec le bourreau. A la santé de Sémiramis ! ajouta Wolinski à voix haute, et souhaitons-lui à l'avenir meilleure compagnie.

Les masques les plus éloignés de Wolinski n'avaient entendu que le toast porté.

Ils répétèrent donc d'une seule voix :

— A la santé de Sémiramis !

— Vivat ! cria le Turc.

— Vivat ! vivat ! et le cri national : Hurrah ! dit Wolinski avec une force qui dominait le tumulte, est-ce qu'il n'y aura pas une voix pour le répéter avec moi ?

— Ce n'est que quand l'armée va au-devant de Sa Majesté que l'on crie hurrah à Pétersbourg, répondit un des masques.

— L'armée reçoit l'ordre des Allemands qui la commandent, répliqua Wolinski ; mais nous, ici, nous sommes libres et ne recevons d'ordre que de nous-mêmes. Hurrah ! que Dieu soit en aide à l'impératrice et que sa mémoire vive par delà les siècles.

— Comment ! tu te tais ? dit le diable au capucin en le poussant du coude.

— Et pourquoi parlerais-je ? demanda celui-ci.

— Parce qu'on entonne le chant des morts, à ce qu'il me semble du moins.

— Tu as raison, répondit le capucin, le noble chevalier, lui aussi, l'a entendu ; tous tant que nous sommes, nous l'avons entendu, et il ne manquera pas de témoins s'il s'avise de renier ses paroles.

Mais Wolinski ne songeait pas à nier, au contraire, et, se croyant trop avancé pour reculer :

— Allons, dit-il, ces messieurs sont jaloux du devin ; ils désirent être bernés comme lui, mais mieux que lui, vous entendez. A tour de bras! mes amis, à tour de bras.

Puis, passant dans les rangs de ses serviteurs :

— Vous entendez ! rudement et vivement ; c'est le mot d'ordre. Brisez les os à tous ces misérables.

On eût dit qu'une armée de berneurs n'attendait que ces mots pour faire irruption dans la salle. Un instant après, le Turc, le diable, le capucin, *e tutti quanti*, bondissaient et rebondissaient comme des volants sur une raquette. Ils avaient beau crier : Doucement! ils avaient beau crier : Grâce ! les berneurs étaient sourds.

Le chevalier, sans doute, eu égard à son rang ; Sémiramis, comme reine ; et Trétiakowski, vu son innocence, furent les seuls exceptés de cette danse forcée.

Pendant ce temps, Wolinski changeait de costume,

mettait un riche cafetan de cocher, et une fois ses hôtes bien bernés, leur proposait de faire une promenade en traîneau.

Le premier mouvement de ceux à qui, après ce qui venait de se passer, l'étrange proposition était faite, eût été de refuser, si le visage de Wolinski, exprimant à la fois la volonté et la menace, ne leur eût pas fait comprendre qu'un refus était dangereux.

On accepta donc ; et toute la bande, de joyeuse qu'elle était, devenue grave, descendit l'escalier et se trouva à la porte du palais.

Cette manœuvre s'était faite entre deux rangs de serviteurs prêts à obéir aux ordres de Wolinski.

Mais, à la porte du palais, leur étonnement fut grand : au lieu des équipages qui les avaient amenés, les masques ne trouvèrent plus que des traîneaux appartenant à Wolinski, conduits par des hommes qui leur étaient complétement inconnus.

— Je vous demande bien pardon, mes chers amis, leur dit Wolinski ; mais vos cochers s'enrhumaient, vos chevaux gelaient ; j'ai renvoyé tout cela. Prenez place sans crainte dans mes traîneaux, à moi ; vous serez promenés par la ville et reconduits à vos maisons.

Bon gré mal gré, il fallut que les *chers amis* acceptassent la proposition ; le visage de Wolinski disait plus

que jamais que ce n'était pas l'heure de plaisanter.

Tous les masques, conservant leur incognito avec plus de soin que jamais, se placèrent donc dans les traîneaux; mais à peine y furent-ils, que, d'une voix tonnante, Wolinski cria :

— Ventre à terre au cimetière des Loups!

— Et une fois au cimetière des Loups? demanda l'un des cochers.

— Verse toute cette sale marchandise à terre, et qu'elle devienne ce qu'elle pourra, répondit Wolinski.

Puis, s'adressant à ceux dont il disposait si cavalièrement :

— Plaisanterie pour plaisanterie, messieurs, ajouta-t-il; maintenant riez de moi tant qu'il vous plaira. Fouettez, cochers!

Les cochers fouettèrent. On entendit encore un instant, mêlés aux sifflements des conducteurs, aux tintements des grelots, les cris des victimes; puis, de même que, pareille à un tourbillon, toute cette masse disparaissait dans la nuit, tous ces bruits divers s'éteignirent dans l'éloignement.

Un traîneau était resté vide.

— Maintenant, dit Wolinski prenant sur le siége de ce traîneau la place du cocher, et s'adressant au chevalier à moitié ivre, permettez-moi de reconduire Votre Altesse au palais d'été. Vous êtes déjà assez puni

par la peur, j'ajouterai même par la honte, et cette honte doit être grande, de vous être mêlé à une misérable bande d'espions. Sachez bien une chose, c'est qu'une heure avant votre arrivée j'étais prévenu et prêt à vous recevoir. Mes espions valent ceux du duc. Maintenant, ceci posé, vous comprenez que mes plaisanteries sur votre frère n'avaient d'autre but que de fournir matière à vos rapports. Tâchez donc de le faire comprendre à votre frère, car ni moi ni mes amis ne sommes disposés à être le jouet des siens ni de lui-même. Je suis tranquille, la calomnie, si venimeuse qu'elle soit ne saurait changer le blanc en noir. Notre dévouement à l'impératrice est connu de tout le monde; nous n'avons jamais manqué, extérieurement du moins, aux marques d'obéissance et de respect indiquées par la plus stricte étiquette. Il est certain que toutes les plaisanteries de cette soirée seront faussement rapportées et malveillamment interprétées; mais je ferai au duc, aujourd'hui même, mon rapport pour lui dire les offenses que, dans ma maison même, j'ai reçu de ses propres espions. Maintenant il me reste une espérance, c'est que, si vous voulez que cette histoire reste inconnue de l'impératrice, vous soutiendrez la vérité de mon rapport. Et maintenant, nous sommes arrivés au palais d'été, veuillez descendre, et rendez grâce à votre parenté avec le duc de Cour-

lande, qui vous sauve du châtiment qu'à cette heure reçoivent vos compagnons. Bonne nuit, Gustave Biren.

Sans rien répondre, le chevalier descendit du traîneau et disparut dans le palais.

Ce ne fut pas aussi tranquillement que se termina la nuit de ses compagnons. L'ordre de Wolinski fut rempli à la lettre : on les abandonna au cimetière des Loups, qui devait ce nom pittoresque aux loups qui venaient pendant la nuit, selon une tradition populaire, y dévorer les cadavres de ceux qui, dans leur vie, n'avaient pas eu pitié de leurs frères, et qui, après leur mort, n'en obtenaient que le mépris.

Figurez-vous une bande de masques au milieu d'un cimetière, et quel cimetière, mon Dieu ! un cimetière où les corps n'avaient pas de sépulture et où les loups rôdaient par troupeaux.

Tel fut le divertissement qui termina la soirée de ces héros, dont les prouesses consistaient à faire de faux rapports, et qui, pour comble de malheur, furent contraints de faire plusieurs verstes à pied pour regagner chacun son domicile respectif.

Wolinski, quoique triomphant cette fois, se dit pourtant qu'à l'avenir il se tiendait sur sesgardes. C'était, au reste, ce qu'il se disait toujours, mais trop tard. Reprenant donc les rênes de ses chevaux, après la rentrée au palais d'été du frère de Son Altesse le duc de Cour-

lande, il passa lentement avec son traîneau devant le palais d'hiver.

La lune, fraîche et brillante comme une jeune fille, semblait glisser sur un ciel d'azur. Les rues étaient désertes. La réfraction de ses rayons et le calme de la nuit donnaient à ces demi-ténèbres une teinte mystérieuse que l'on ne trouve que sous notre latitude. Sur l'autre rive de la Newa, tous les feux étaient éteints, toutes les lumières avaient disparu ; le palais seul était resplendissant de lumières qui se jouaient à travers les vitres, et la lune, qui l'éclairait en plein, faisait scintiller le givre de ses tours et le changeait en un château féerique tout enchâssé de diamants. Comme un héros de nos légendes enchantées, Wolinski veillait aux pieds des murailles qu'habitait la princesse de son cœur. Les ombres projetées par ses chevaux, qui tantôt, dans leur course, se mêlaient aux ombres du palais, tantôt s'étendaient au loin sur les glaces de la Newa, semblaient des esprits qui l'accompagnaient et le poussaient en avant.

Le prétendu cocher passa une première fois sous les fenêtres de Mariolizza et devant le perron désert du palais ; puis, après avoir fait trois ou quatre tours dans les rues voisines, il repassa de nouveau, et il lui sembla cette fois distinguer quelques têtes qui se hasardaient par l'entrebâillement de la porte du perron. Il

se rapprocha, et tous ses doutes cessèrent; ces têtes appartenaient à des femmes. La neige qui couvrait l'escalier cria légèrement sous de petits pieds, le cœur de Wolinski cria comme la neige ; il ralentit le pas de ses chevaux.

C'était un groupe de jeunes filles suivies de leurs camériste s ; ces jeunes filles venaient probablement chercher leur horoscope, comme c'est l'usage à l'époque du carnaval.

Elles riaient, jetaient leurs souliers devant elles et envoyaient leurs suivantes les ramasser, en demandant de quel côté était tourné le talon ou la pointe, riant comme des folles aux réponses qui leur étaient faites.

Au moment où le traîneau de Wolinski passa près d'elles, il entendit ces mots :

— Parle-lui, disait l'une.

— Parle-lui, toi, répondait l'autre.

— Non, toi, reprenait la première.

L'une d'elles enfin, la plus hardie sans doute, fit alors quelques pas du côté du cocher, et lui cria :

— Quel est ton nom, mon ami?

Au son de cette voix, Wolinski frissonna involontairement. Il avait reconnu la voix de Mariolizza.

— On m'appelle Artemy, répondit-il en ôtant son bonnet.

— Artemy! repéta d'un air pensif la princesse mol-

dave. Et son sang, affluant au cœur, teignit de pourpre son beau visage.

— Artemy ! crièrent d'une seule voix et en riant les autres jeunes filles, oh ! le vilain nom.

— Quel qu'il soit, il me plaît, répondit vivement la princesse.

— Qui donc pourrait être votre fiancé? continuèrent les jeunes filles; tous ceux que nous connaissons sous ce nom sont ou laids ou mariés.

— Je connais mon fiancé, moi, celui que me réserve la Providence, pensait Mariolizza, ardente d'amour et de fanatisme.

Les jeunes filles riaient; quant au cocher, il semblait cloué à la place où il s'était arrêté.

Enfin, à son tour, et s'enhardissant :

— Et moi, demanda-t-il, m'est-il permis de m'informer quel est votre nom?

— Catherine, Doria, Nadine, Marie, crièrent les jeunes filles.

— Ce n'est pas vrai, dit avec impatience une petite voix qui, malgré cette impatience, conservait toute sa douceur, on me nomme Mariolizza.

Le cocher soupira, remit son bonnet sur sa tête, et lâchant la bride à ses chevaux, s'éloigna en chantant une de ces chansons que chantait si bien Wolinski.

De retour chez lui, Artemy trouva le traducteur de

Fénelon, l'élève de Rollin, endormi à la même place où il l'avait laissé. Notre amoureux eut l'idée de saisir cette occasion favorable.

— Je vais, pensa-t-il, écrire un billet et le cacher à mon tour dans les feuillets de la fameuse *Télémaquide*. Il n'est rien de si sûr qu'un Mercure qui ne sait rien. Elle trouvera le billet, me répondra si elle m'aime véritablement, me donnera un rendez-vous; et, si elle me donne un rendez-vous, Mariolizza est à moi.

Wolinski, sans réfléchir plus longtemps, prit une plume, du papier, et se mit à écrire. Ardent comme il était, il ne songea point un instant au terrible avenir qu'il préparait à la fois à sa femme et à la jeune fille innocente et inexpérimentée comme l'oiseau qui, pour la première fois, se hasarde hors du nid et s'élance dans l'atmosphère orageuse de l'été.

Voici ce qu'il écrivit :

« Je ne puis me contenir plus longtemps; les forces humaines sont trop faibles pour qu'après t'avoir vue on ne t'aime pas, et pour qu'après t'avoir aimée on puisse se taire. Fuir? et où veux-tu que je te fuie, avec un cœur déchiré par l'amour? Mes pensées se confondent, la fièvre bout dans mes veines. Un mot de toi, Mariolizza, un seul mot, une goutte d'espoir, et je suis heureux comme les anges du ciel. Regarde-moi, je suis à tes pieds, je les embrasse, je baise la trace de tes pas,

comme l'esclave qui voit en toi sa maîtresse et son Dieu, tout ce qui lui est cher sur la terre et dans le ciel. O chère Mariolizza ! voudrais-tu par ta froideur me plonger dans le gouffre du désespoir? voudrais-tu me voir mourir sous tes fenêtres? Décide de ma vie; mets ta réponse où tu trouveras ma lettre, et renvoie-moi le livre demain matin, au nom de Trétiakowski. »

Mais il était plus facile à Wolinski d'écrire le billet que de le faire parvenir à son adresse. Il défit le mouchoir qui serrait le volume, que le poëte, tout endormi qu'il était, pressait sur son cœur; mais, à peine Wolinski eut-il touché du bout du doigt le précieux volume, que Trétiakowski ouvrit les yeux et sembla se réveiller; mais le nouveau Jason resta immobile; les yeux du poëte se refermèrent, et il se rendormit. Alors, aidé du nègre, qui glissait un autre livre à la place de la *Télémaquide*, Wolinski parvint à s'emparer de celle-ci.

Le dessous de la reliure fut un peu coupé, et dans l'interstice Wolinski introduisit la lettre. Au moindre mouvement et dès qu'on ouvrait le volume, le billet devenait visible.

Alors le nègre reçut l'ordre d'aller à l'instant même au palais et de remettre, de la part de son maître, la *Télémaquide* à la princesse Lehemiko : elle était priée de bien faire attention à la reliure, de ne donner le

livre à personne, et de le rendre le lendemain, de grand matin, à celui que l'on enverrait pour le reprendre.

Et le cœur plein d'espérance et de crainte, comme il arrive en pareille circonstance, Wolinski fit partir son noir messager.

VIII

LE PIÉGE.

Qui de l'un ou de l'autre trompera avec plus d'habileté, KRYLOFF.

Après leur scène avec le cocher, les demoiselles d'honneur, dont les souliers étaient imprégnés de neige fondue, remontèrent par les escaliers du palais et se réunirent au plus vite dans la chambre de Mariolizza.

— Les demoiselles russes sont habituées au froid et à la neige, dit la femme de chambre de Mariolizza en s'adressant à sa maîtresse et en la suppliant de changer de chaussures; mais pour vous, princesse, c'est autre chose, vous êtes chez nous un oiseau de passage venu des tièdes contrées.

— Et moi aussi, je veux être Russe ! répondit Mariolizza.

Et toutefois elle changea de chaussures, sentant que ses pieds étaient glacés.

On plaça la princesse dans un immense et vieux fauteuil couvert de velours foncé, qui servit de vigoureux repoussoir à cette belle et charmante créature rougie par le froid.

Là elle ressemblait à une feuille de rose tombée sur la soutane d'un moine ou à un jeune cygne couché mollement sur de sombres roseaux.

Entouré de compagnes qui la regardaient, enviant, l'une la finesse de ses cheveux qui tombaient en nattes brunes jusqu'à sa ceinture ; l'autre, sa peau fine et soyeuse comme le papier de Chine le plus velouté ; celles-ci, sa taille flexible ; celles-là, la richesse de ses épaules ; remarquant dans leurs regards l'admiration accordée à sa beauté, que répétaient au reste les glaces qui éclairaient l'appartement, Mariolizza rappelait Vénus à sa toilette, entourée des nymphes de son amoureux royaume.

La femme de chambre la déchaussa, prit, l'un après l'autre dans ses deux mains, les petits pieds de la princesse, et tâcha de les réchauffer, soit en les couvrant de son haleine, soit en les pressant contre sa poitrine ; après quoi, posant un de ces petits pieds sur la paume

de sa main, et, dans sa naïve admiration, le montrant aux compagnes de la princesse, elle sembla leur dire:

— Avez-vous vu quelque chose de pareil? Quant à moi, je n'ai jamais rien rencontré de si beau!

Quoique toutes ces louanges extatiques fussent agréables à Mariolizza comme à toute jeune fille, elle appuya sa tête dans ses mains et soupira à plusieurs reprises.

En ce moment on frappa à la porte.

La servante sortit et rentra presque aussitôt, portant un immense in-folio venant de la part de Trétiakowsky.

— Ah! dit la princesse en frappant légèrement du pied, est-il assez ennuyeux, ce cher poëte!

— On vous fait savoir aussi, madame, ajouta la suivante du ton d'une leçon apprise par cœur, que votre professeur de russe est couché chez le grand veneur Wolinski; il vous prie de prendre bien soin du livre, et surtout de faire attention à la reliure, de ne prêter ce livre à personne, et de le remettre demain de grand matin à un domestique que l'on enverra exprès pour le prendre, parce que ce livre, comme vous le fait dire votre professeur, lui est indispensable.

A ces paroles, l'idée que ce livre pouvait renfermer quelque secret passa comme un éclair de feu dans la tête intelligente et, disons-le aussi, amoureuse de la

jeune fille; le cœur, ce devin si intelligent, battit dans sa poitrine : au premier moment, Mariolizza demeura rêveuse comme un mathématicien qui cherche la solution d'un problème, mais elle cacha dans son âme les sentiments qui l'assaillaient, et, sérieuse comme un président, elle commença sa lecture.

Dès les premières lignes « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » et ainsi de suite, les demoiselles d'honneur furent dans l'enchantement.

— Oh ! que c'est ravissant ! s'écrièrent-elles ; en vérité, cela vous tire l'âme.

Mais tout à coup elles partirent d'un éclat de rire en se regardant les unes les autres, lorsqu'on en vint à la description du naufrage.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point la prose de Fénelon, mais la traduction de Trétiakowsky qui causait cette explosion d'hilarité.

— Laissez-moi donc tranquillement étudier le russe, dit Mariolizza en ayant l'air de se fâcher sérieusement.

Mariolizza se reprocha ce premier mouvement de mauvaise humeur, dont elle n'avait pas été maîtresse, mais il était déjà trop tard, ses compagnes avaient disparu.

Cependant elle se consola bien vite ; elle regarda si elle était bien seule, et commença de feuilleter le livre et de fureter entre ses pages.

Mais l'idée ne pouvait lui venir que dans la cloison qui séparait sa chambre à coucher de celle de Grouchka, sa camériste, une ouverture invisible avait été pratiquée : pouvait-elle supposer que le grand commissaire Lipmann avait donné ordre formel à cette même Grouchka d'observer toutes les actions de sa maîtresse ?

Cette fente était surtout pratiquée pour espionner tout ce qui pourrait venir de la part de la part de Wolinski. L'espion inconnu qui habitait sa maison avait déjà fait savoir au duc cette inclination de Wolinski, laquelle avait eu le temps de percer dans ses conversations avec Trétiakowski et Zouda. Or c'était une première occasion pour noircir le ministre ennemi aux yeux de l'impératrice, très-sévère sur les mœurs.

La camériste aimait sincèrement sa maîtresse, et ce sentiment éprouvé par Grouchka était celui qu'inspirait Mariolizza à tout ce qui l'approchait. Certes elle eût bien préféré être chargée par elle de mener une affaire d'amour, dans laquelle elle eût pu montrer tout son art, que de l'espionner ; mais aller contre les ordres de Lipmann, grand commissaire de la cour, favori de Biren et filleul de l'impératrice, autant eût valu mettre son cou dans le nœud coulant du bourreau.

Juif de naissance, il était resté juif, quoiqu'il tâchât de changer son extérieur à force d'eaux et de parfums

amenés de Courlande; presque nu, dénué de tout et enrichi par le duc, il était prêt à son moindre désir, à calomnier, à étrangler et à noyer qui que ce fût.

La pauvre servante dut donc obéir, et ce fut en se signant et en disant des prières qu'elle accomplit l'ordre du terrible espion.

Connaissez-vous ce jeu où l'on cherche, au son de la musique, un objet caché? La musique s'adoucit ou redouble, selon que l'on s'éloigne ou s'approche de l'objet.

Ce fut ainsi que Mariolizza feuilleta le livre de Trétiakows y, guidée, au lieu de musique, par les battements de son cœur, de ses artères et de ses tempes, et son sang circulait follement, comme font les rouages d'une montre quand la chaîne en est brisée.

Mariolizza sentit enfin la lettre.

La tirer de la reliure, la lire, s'abreuver de ses expressions passionnées, y marquer les plus petites nuances d'amour, fondre ces nuances dans un seul arc-en-ciel d'espoir, plaindre Wolinski, aller jusqu'à verser des larmes en pensant aux souffrances qu'éprouvait le pauvre Artemy, qui l'aimait tant, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Elle baisa la lettre une première fois, la rebaisa une seconde, la regarda avec une tendresse qui allait jusqu'à la passion, la cacha dans son sein, et, toute brûlante d'exaltation :

— Il est à mes pieds, murmura-t-elle, il est à mes pieds! Il les presse contre sa poitrine! il les embrasse! Oh! quelle tendresse! quelle passion! Wolinski, que je t'aime!...

Puis Mariolizza tira de nouveau le billet de sa poitrine, le mit sous son oreiller, dit à sa suivante qu'elle avait envie de dormir et de se mettre au lit.

Après s'être déshabillée, elle jeta encore un regard dans la glace, comme pour s'assurer qu'elle était bien véritablement jolie et méritait les adorations dont elle était l'objet; sauta, avec la silencieuse légèreté d'une chatte ou d'une panthère, sur le moelleux duvet de son lit; se promit de répondre, le lendemain dès le matin, au billet, bien persuadée que la vie du malheureux Wolinski était attachée à cette réponse, et s'endormit enfin d'un sommeil tout à la fois agité et délicieux.

Grouchka avait tout vu; au fond, elle éprouvait une grande pitié pour sa maîtresse, et ne pouvait se décider à accomplir l'ordre de Lipmann. Mais la pensée des mines de la Sibérie, où sans aucun doûte elle serait envoyée en cas de désobéissance, lui rendit la force près de s'évanouir. Elle fit le signe de la croix, comme si elle eût voulu par là se laver d'un crime involontaire, fit une prière, et s'approcha doucement du lit de sa maîtresse. La crainte de réveiller Mariolizza, la pensée qu'elle pouvait rencontrer son regard au moment

même où elle accomplirait le crime, lui coupaient la respiration.

Elle avait tort de craindre ; Mariolizza dormait avec toute l'insouciance enfantine de son âge ; ses joues flamboyaient d'incarnat, le sourire des anges rayonnait sur ses lèvres.

La main de la camériste plongea sous l'oreiller. Mariolizza soupira ; Grouchka sentit ses jambes faiblir : son cœur était près d'éclater.

— Oh ! si elle ouvre les yeux, murmurait-elle, je tombe morte à ses pieds !

Mais encore une fois sa pensée se tourna du côté des mines ; sa main s'enfonça sous l'oreiller, ses doigts crispés touchèrent le billet ; encore un dernier effort, et la lettre fut en son pouvoir.

Les yeux de Grouchka se remplirent de larmes ; mais il n'y avait pas un moment à perdre ; Mariolizza pouvait se réveiller, chercher son billet adoré, voir qu'il était absent. La camériste quitta la chambre sur la pointe du pied et se trouva dans le corridor.

Là, par l'entremise d'un laquais, elle fit venir un page de service, lui remit le billet en lui racontant comment il était tombé entre ses mains, et le pria de le remettre au duc quand celui-ci repasserait des appartements de l'impératrice dans les siens.

Le billet devait être rendu cette nuit même.

Les pages, à cette époque, savaient on ne peut mieux traiter ces sortes d'affaires. La femme de chambre se mit en sentinelle à la porte de la princesse, et le page disparut dans les corridors sinueux et à peine éclairés du palais.

Le duc ne se fit pas longtemps attendre.

Les deux pages, voyant par le trou de la serrure qu'il approchait, lui ouvrirent précipitamment les deux battants de la porte et s'inclinèrent profondément.

Le duc leur fit un léger et gracieux signe de tête, tira une bourse de sa poche, et, leur donnant quelque menue pièce de monnaie :

— Vous êtes alertes, mes garçons, leur dit-il, j'aime cela ; voici pour acheter des bonbons.

Les pages lui baisèrent la main.

L'un d'eux saisit cette occasion de lui glisser le billet.

Le duc fit semblant de ne rien remarquer, et, se tournant vers le page, lui dit :

— Viens, garçon, tu vas me conduire.

Dans la chambre la plus voisine le duc s'arrêta, et, caressant l'enfant en lui mettant la main sur la tête, il lui demanda :

— De qui la lettre?

— Des appartements de la princesse moldave, répondit le page avec vivacité ; c'est un billet apporté de la maison de Wolinski, et caché dans le livre du maître

de langue russe : la femme de chambre attend qu'on lui rende le billet.

Biren s'exprimait mal en russe, mais le comprenait mieux qu'il ne le laissait voir. Il lut le billet, et de joie ses mains tremblèrent.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, séduire dans le palais même la favorite de l'impératrice ! il y en a déjà assez là pour perdre un rival. Mais, ajouta-t-il avec son diabolique sourire, est-ce à Biren à trancher cette liaison dès son commencement? Non, il ne sera pas si niais ; il lui faut au centraire la renforcer, la fortifier, l'aider même, y pousser Wolinski, et alors... nous verrons.

En attendant, il tira son carnet et ordonna au page de copier la lettre. Quand cela fut fait, il collationna l'original avec la copie, et dit à son secrétaire d'occasion :

— Ah ! ah ! voilà une bonne écriture ! tu as une main précieuse, mon ami. Où as-tu appris cet art?

— Chez le grand majordome de la cour Ispolatoff, répondit le page tout joyeux.

— Vivat ! Ispolatoff ! dit le duc en lui frappant sur l'épaule ; seulement, mon ami, continua-t-il, dans les affaires il faut être exact.

Le page croyait avoir été aussi exact qu'il était humainement possible de l'être ; aussi, son visage inquiet interrogea-t-il celui du duc.

— Oh! fit Biren, il s'agit d'une bagatelle; marque de ta main dans mon carnet le quantième du mois et le mois de l'année, tout, jusqu'à l'heure; et, comme tu n'as pas de montre, tiens, je te donne la mienne.

Le page baisa de nouveau la main du duc, et ajouta à la copie de la lettre ce qui y manquait.

— Écoute, lui dit le duc, je te place ici; ton devoir sera de te tenir au courant de toutes les nouvelles qui viendront des appartements de la princesse moldave; il s'y passe de vilaines choses, des choses que déteste l'impératrice : la débauche, qui ne saurait être permise dans un État, est moins tolérable encore dans le palais. Nous devons faire un exemple, et la leçon te profitera quand tu seras grand.

Cette leçon donnée, Biren, qui venait de faire bien pis en récompensant et en encourageant l'espionnage et la trahison chez un enfant, Biren renvoya le page chez la femme de chambre, en lui faisant rudement observer que, quelque chose qu'il vît et entendît, il devait, pour tout autre que Biren, être aveugle et muet.

Quant à la camériste, elle ne devait point s'attendre à être récompensée; c'était par crainte qu'elle avait agi, c'était par crainte qu'elle devait agir.

Elle attendait, aussi tremblante que si elle eût été exposée à la bise glacée de la nuit.

Après avoir pris le billet des mains du page, elle

rentra à pas de loup dans la chambre de sa maîtresse et parvint à replacer le billet sous le coussin.

— O pauvre enfant ! comme tu dors tranquille ! pensa-t-elle ; peut-être vois-tu en songe l'homme qui t'aime, et tu es loin de penser aux trames qui s'ourdissent autour de toi, et c'est moi, moi, maudite, qui dois t'entraîner à ta perte !

Au reste, ajouta-t-elle avec un soupir, si ce n'était pas moi, ce serait une autre !

Et, ayant ainsi parlé, Grouchka s'étendit sur son dur matelas, pria, pleura, et ne s'endormit qu'au jour.

Mais de grand matin, et avant que la princesse fût levée, elle renvoya l'in-folio chez Trétiakowsky, se décidant à dire qu'on l'avait envoyé chercher.

On sait qu'il était recommandé de renvoyer le livre le plus tôt possible. La femme de chambre, tout en trahissant cette fois encore sa maîtresse, la trahissait du moins à bonne intention. Sans cette précaution, la jeune princesse eût répondu à Wolinski, et sa lettre saisie lui eût dans l'avenir occasionné de nouvelles douleurs.

IX

SCÈNE SUR LA NEWA.

Et le cadavre fut englouti par une profonde rivière. POUSCHKINE.

Minuit. — L'obscurité était épaisse; la lune, perdue dans un océan de sombres nuages, projetait à peine une pâle et douteuse clarté.

Pas une âme vivante ne se voyait dans les rues.

Seulement, vers la halle à la poix, un galop de cheval se faisait entendre.

Sur un traîneau bas on distinguait dans l'ombre deux paysans; l'un d'eux tenait les rênes, l'autre était accroupi, les jambes pendantes à l'arrière du traîneau; leur barbe était couverte de givre, et entre eux on pouvait apercevoir un sac assez bien fourni.

Un pareil fardeau porté à minuit, à cette époque, ne présageait rien de bon.

Le traîneau commença de descendre sur la Newa. Celui qui conduisait se tourna en arrière, fouetta le cheval, et demanda à son camarade s'il ne voyait rien.

— Sacrebleu ! répondit l'autre, tout le temps que la route a duré, je n'ai vu devant mes yeux qu'une tache noire et mouvante, qui tantôt s'élargissait et tantôt se rapetissait.

— Et cela dure encore ?

— Non, cela vient de disparaître.

— Tu as cru voir ! Au reste, le démon a pu se jouer de nous. Il est minuit, et nous menons un cadavre.

— Nous en avons, au reste, tant mené par le même chemin, qu'il est temps de s'habituer à cet office. Ah ! mon ami, c'est que les temps sont changés ! Ce n'est pas pour rien que l'on dit que dans tous les quartiers de la ville les poules ont chanté comme des coqs, et que les coqs ont pondu des œufs. On dit même que le loup-garou court par la ville sous la forme d'une truie : la sentinelle qui est près du palais l'a vu et a voulu lui donner un coup de baïonnette ; mais la baïonnette s'est brisée.

— Que veux-tu ? il n'y a rien de bon à attendre. L'Allemand a envahi la vieille terre russe, et le malheur est si grand, que moi, pour mon compte, je songe à fuir de Saint-Pétersbourg.

— Oui, sans doute, répondit son compagnon ; mais il faut avouer aussi qu'il y a Allemands et Allemands. Il s'en trouve aussi de bons, et nous n'avons pas be-

soin de chercher loin pour en trouver. Ainsi, par exemple, le neveu du commissaire. Eh bien! quoiqu'il ne porte pas de croix, il n'en est pas moins un brave homme; je ne l'oublierai de ma vie.

— Depuis que tu as fait connaissance avec le martinet, et que c'est le neveu du commissaire qui devait compter les coups, c'est ton avis, n'est-ce pas?

— Ah! je me le rappelle. A peine le bourreau commença-t-il sa besogne, que les larmes lui coulèrent comme deux ruisseaux. Je lui ai même vu glisser au bourreau une pièce d'argent blanc.

— C'est pour cela aussi que pour lui je perdrais mon âme.

— Et nous, quoique chrétiens, que faisons-nous? Nous faisons disparaître des hommes, nous enterrons nos frères captifs sans prières et sans prêtre!

— Hoc! hoc! hoc! fit l'autre en laissant échapper cette exclamation populaire, qui, par son intonation, indique la tristesse native du Russe; ce que c'est que la force! j'en aurais volontiers donné à goûter au favori.

— Je l'eusse volontiers fait passer aussi par le supplice qu'il infligeait à ce pauvre Petit Russien.

— Écoute, frère, et réponds. Le Petit Russien avait-il une croix?

— Oui, et même grande.

— Alors, il ne risque pas de tomber sous la griffe du diable.

L'un des deux paysans, lesquels n'étaient autres que les deux palefreniers de Biren, se signa, et dit :

— Reçois, mon Dieu, dans ton ciel infini, l'âme de ton esclave!

L'autre fit de même; après quoi, tous deux soupirèrent et se turent.

Ils descendirent en même temps sur la Newa.

Sur la glace du fleuve, on avait, de place en place, pratiqué des ouvertures qui, par le mouvement du fleuve, semblaient autant de bouches béantes, prêtes à engloutir les victimes qu'on leur apportait.

— Quel terrible cimetière! dit un des palefreniers, déguisant sa terreur sous une apparence de gaieté; ce n'est pas la peine, ici, de prendre la fatigue de creuser des fosses; elles sont toutes faites. Eh! mère Newa, tu nous donnes de bons lavarets; mais souvent aussi nous te donnons de fière nourriture!

Là, celui qui conduisait le cheval l'arrêta sur le bord du trou le plus proche.

— Tu as tort de plaisanter, dit l'autre en descendant du traîneau; une fois, il est arrivé... mais, Dieu du ciel! que se passe-t-il donc sur le quai? Vois, le cœur m'en manque de frayeur.

— C'est un traîneau qui passe.

— Ne nous poursuit-on pas?

— Les voilà qui descendent sur la rivière. Quelle chose étrange!

— N'est-ce pas *lui-même* qui envoie inspecter, pour savoir comment nous nous acquittons de notre besogne?

— Fourrons-le au plus vite à l'eau.

— Et pouvoir! les mains me tremblent d'angoisse.

— Poltron! tiens le cheval; je vais tirer le corps d'une main, et de l'autre prendre mon bâton pour me défendre, s'il en est besoin.

Pendant qu'ils prononçaient ces paroles, le traîneau qui les inquiétait descendit sur la Newa et s'arrêta à une cinquantaine de pas d'eux. Il en sortit un petit personnage, ressemblant aussi bien à un singe qu'à un homme; mais, tout à coup, ce petit personnage sembla grandir de plusieurs archines, et le géant commença d'arpenter la rivière à grands pas, en venant droit aux palefreniers.

A cette apparition, ceux-ci, plus morts que vifs, s'élancèrent dans leur traîneau, poussèrent un cri, et disparurent dans l'obscurité.

Les ayant perdus de vue, le géant revint à sa taille première.

En ce moment une seconde personne, sortant du traîneau, le rejoignit, Un rayon de lune perça les

nuages et éclairoit la figure du nègre de Wolinski; le petit personnage était Zouda.

Des échasses l'avaient aidé à effrayer ceux qu'il avait besoin d'éloigner.

Tous deux étaient restés toute la nuit en sentinelle près des portes des écuries de Biren, d'où était parti l'étrange enterrement.

Le sac fut ouvert par eux, et la hideuse statue de glace brilla à leurs regards.

Il fallait toute la puissante acuité de la pensée humaine pour pénétrer à travers cette écorce et y distinguer l'être humain qui naguère encore faisait partie du monde vivant. Ce monceau de glace recouvrait cette portion du Créateur divin incarnée dans l'homme; celui auquel avaient été donné et l'amour, et l'honneur, et les sentiments nobles, et la charité pour le prochain. Autour de lui était roulé son cercueil de glace. Au-dessus de cette tombe étrange, qui lui servait en même temps de linceul, se tenait un Européen, un Russe, c'était Zouda, et près de lui, sur le fleuve glacé, le noir esclave, fils des chauds et libres déserts de l'Afrique, qui, dans sa noire enveloppe, portait peut-être l'âme d'un empereur.

La féerique clarté de la lune, parlant d'un autre monde, peut-être aussi misérable, mais aussi cher que le nôtre à ses habitants, le silence de minuit s'éten-

dant sur la nature glacée, et tout à coup, loin, un frémissement de cloche derrière. Quelle rayon de la lune, si tout cela n'est pas un spectacle pour le poëte et le philosophe, je ne sais plus ce que c'est que c'est que la philosophie et la poésie.

. . . . . .

Après avoir examiné avec attention la statue de glace, Zouda et le nègre l'enterrèrent pieusement dans la neige.

X

LA LANGUE.

Mais sais-tu que ce noir Télègue a le droit d'aller partout? nous devons le laisser passer.

Le matin nos bohémiens quittèrent l'hôtellerie, où un logement leur avait été donné avec les autres camarades emmenés à la revue.

Le palais, l'impératrice, les voitures dorées, la belle princesse moldave, tout cela tourbillonnait encore devant les yeux de la vieille bohémienne. Son cœur bondissait d'enthousiasme; elle paraissait avoir grandi à la hauteur des toits. Elle rêvait qu'avec Mariolizza,

nuages et éclair- pétersbourg, tout le peuple russe lui apparte-
petit personnat, et qu'une seule de ses paroles, si elle le vou-
Des échas- devenait un ukase impérial.

Mais comme il fallait peu de chose, hélas ! pour que tout cet enthousiasme et tout ce bonheur tombassent en poussière ! Il lui suffisait seulement de se rappeler les paroles du valet de cour : « Ne la touche pas; vois-tu comme elle ressemble à la princesse moldave? ne dirait-on pas sa mère ou sa sœur aînée?. »

— Et tout à coup de princesse redevenir bohémienne ! se disait Marioulla en suppliant derechef son ami, son camarade et son serviteur, de venir en aide à son infortune.

A lui seul elle pouvait confier une partie de son secret.

L'âme du bohémien Basile, quand il s'agissait de quelque secret relatif à Marioulla, était pareille à un cercueil, qui, une fois fermé, ne se rouvrait plus pour personne.

Hier encore Basile avait fait tout ce qu'il avait pu, avait réuni tous les efforts de son esprit et de son imagination pour tranquilliser sa bienfaitrice : enfin elle inventa un moyen.

Il faut savoir que Basile avait été, dans sa jeunesse, matelot russe ; mais poussé par sa nature de bohème, par cet amour de la liberté qui l'emportait chez lui

sur tous les autres sentiments, il déserta, rôda plusieurs années par tous les coins et recoins de la Russie, courut la Bessarabie, la Moldavie, fit le maquignon, acheta, vola, revendit des chevaux, trompa qui il put, et finit par tomber sous la griffe de ce même cadi qui était le tuteur de Mariolizza. Dans cette fâcheuse position, il rencontra Marioulla, qui le connaissait de longue date, et qui se trouvait alors dans les bonnes grâces du pacha.

Marioulla le sauva.

Lui devant sa liberté et son bien-être, il ne la quitta plus et vint avec elle à Saint-Pétersbourg. Il ne devait plus craindre de retourner dans la capitale. Il était trop difficile de reconnaître dans le gras et dodu vieillard le maigre coquin qui, vingt ans auparavant, avait dérouté la police russe. La statistique de toute la ville, en commençant par les palais de briques et en finissant par les étables à porcs, lui était connue comme l'intérieur de ses poches. Depuis l'époque de sa fuite d'ailleurs Pétersbourg avait peu changé, et dans le service que Basile voulait rendre à la bohémienne, il pensait surtout à la protection d'une vieille amie de cœur à lui.

C'était une paysanne du quartier des pêcheurs qui tenait de son père l'art de médicamenter au moyen de simples. Ayant appris qu'elle était en bonne santé, il résolut de conduire chez elle Marioulla.

Les bohémiens arrivèrent bientôt à la *Grande-Perspective*. Ce nom ambitieux était donné à la rue qui, coupée de place en place par des endroits déserts et marécageux, commençait aux prairies de la Newa et finissait au faubourg d'Amiskoff.

A cette époque, la ville de Pierre commençait à traverser la Newa, et à passer de l'île où elle était née sur la rive gauche du fleuve, et par cette raison, la perspective de Newsky se couvrait peu à peu de maisons *magnifiques;* seulement, quelles étaient ces maisons *magnifiques ?* On peut en juger par la plus belle, qui n'était autre que celle du théâtre russe, bâtie, comme le dit une des descriptions de cette époque, pour *manœuvrer* des comédies, des tragédies et des opéras.

Les autres maisons, d'un extérieur plus modeste, que le gouvernement bâtissait de ses deniers sur la perspective, étaient dignes aussi de se montrer au grand jour avec leurs toits en tuiles à la hollandaise; le bazar en bois à deux étages, avec ses nombreuses petites arcades, commençait à sortir de terre au même endroit où se trouve aujourd'hui le bazar actuel. Il touchait encore à un charmant bois de bouleaux, qui lui avait cédé une portion de son terrain, et qui semblait garder l'autre pour le faubourg d'Amiskoff, qui se cachait modestement sous son ombre hospitalière. Mais là aussi la population de la capitale augmentait de jour

en jour, et ne donnant ni trêve ni repos aux pauvres hamadryades, qu'elle chassait de buisson en buisson, élevait, au beau milieu des bouleaux qui commençaient à dépérir à vue d'œil, un marché qui devait plus tard s'appeler du nom antipoétique de Stchukine-Dwor, *marché aux poux*.

Où sont maintenant les faubourgs d'Amiskoff, le magnifique théâtre et les petites et coquettes habitations qui se montraient sur la perspective, étalant leurs toits en tuiles, comme les marchandes, les jours de fête, viennent étaler sur leurs portes leurs visages peints de blanc et rouge, sous le prétexte de voir les passants, mais, en réalité, dans le but de se faire voir par eux ?

Hélas ! où sont toutes les choses dont nous avons parlé ?

Des lignes d'immenses pierres, classiquement tirées au cordeau, classiquement taillées, s'étendent sur l'emplacement de ce Pétersbourg disparu, comme s'étendent ces froids et grandioses monuments, élevés par l'orgueil des héritiers sur les cendres des poëtes populaires les plus aimés.

Quant à moi, j'aime à me reporter vers ce Pétersbourg primitif, aïeul du Pétersbourg moderne ; mais l'été seulement, lorsque le coucher du soleil jette sur lui ses fantastiques rayons ; il se dessine gracieuse-

ment avec ses châteaux, qui regardent, du haut de leur grandeur, les petites cabanes, leurs humbles voisines, lesquelles font, de leur côté, tout ce qu'elles peuvent pour se faufiler dans le grand monde des briques et du granit. Les seuls toits des maisons, par leur diversité et leur étendue, sont déjà une joie pour l'œil du poëte. Avec quelle volupté la lumière se joue dans l'herbe de ces toits, qui change de couleur à chaque saison; comme le soleil aime ces tuiles roses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme des chapeaux superposés, dont les uns ont la forme de minarets, et les autres de terrasse! comme l'astre du jour caresse la boule de l'aiguille de l'Amirauté, et comme elle semble nager au sommet d'une fontaine jaillissante! comme la flamme scintille sur les croix d'or des églises et fait jaillir des gerbes de lumière du faîte des maisons, et les perrons qui ne se contentent pas de se cacher dans l'intérieur des cours et qui apparaissent fastueusement dans la rue, et les modèles de vaisseaux posés sur les portes cochères, et les moulins sur la plage de l'île de Barile, qui, en faisant tournoyer leurs ailes, semblent se réjouir à la vue du palais, et qui se regardent avec le palais Mentschikoff dans le miroir de la Newa, et tout auprès ces petites huttes en terre qui s'étendent sous le nom de colonie française, et la Newa dénuée de ponts et couverte ici de petits ba-

teaux, là de forêts de mâts, qui semblent une masse de gigantesques roseaux, et partout par la ville ces prairies et ces forêts : est-ce que tout cela ne serait pas du pittoresque et de la poésie?

Mais pendant l'hiver, et surtout pendant l'hiver de 1739 à 1740, j'eusse été bien malheureux, je l'avoue, de me trouver dans ce primitif Pétersbourg. C'eût été en même temps la Hollande et la Sibérie, l'une appelée, l'autre autochtone, se trouvant tout étonnées de s'être rencontrées sur les bords éloignés du golfe de Finlande, et se regardant de mauvais œil, comme si l'une voulait absolument chasser l'autre. Il est clair que la Sibérie, pendant les fortes gelées, prenait le dessus et régnait même sur la fameuse perspective, par la majorité des endroits déserts, par les maisons, qui semblaient être des hôpitaux dont les habitants apparaissaient aux fenêtres comme des malades, effarés de leur agonie, par les rues, qui n'étaient rues que parce que de chaque côté s'étendait un rang de palissades, par les canaux sans parapets, par les montagnes de neige, par la rareté des habitants, par les horreurs de Biren. Certes, ce n'est pas un gracieux tableau.

C'était au milieu de ce dernier Pétersbourg que s'avançaient Marioulla et Basile, quand tout à coup, on ne sait d'où, se répand le cri du *qui vive?* On eût dit que ce cri donnait le signal de la fin du monde. Ce cri

expiré, tout se tait, le pouls ne bat plus, comme si la vie était étouffée en un instant sous le talon du Dieu vengeur. Les balances, les pieds, les mains, les bouches restent dans le même état où ce cri mortel les a surpris. L'ouïe seule, rassemblant ses facultés, étouffe le reste des sentiments, l'ouïe seule fait supposer dans tous ces hommes la présence de la vie : tout écoute, tout n'est qu'oreille.

Derechef on entend le cri; il ondule, il s'élève, comme s'il montait d'un degré à l'autre. Il approche! on peut déjà distinguer ces mots : La langue! la langue!

— Où mène la langue? répètent avec terreur cent voix.

Ces paroles sont redites dans les deux étages du bazar, dans les rues, sur les places publiques; elles se communiquent comme le souffle d'une épidémie; on abandonne marchandises, argent; les uns ferment les boutiques et se sauvent, les autres s'enferment eux-mêmes; on se pousse, on se coudoie, on fuit; on se jette sans savoir où; on se pousse dans les premières portes que l'on trouve ouvertes; on se verrouille, on se cadenasse, on se cache dans les caves, on cherche un asile dans les greniers; les chevaux s'élancent ainsi que dans un combat, et semblent comprendre avec les hommes l'approche du danger. Il suffit de quelques

instants pour que la Grande-Perspective elle-même, le bazar et les parties principales de la ville soient vides comme un désert.

Seulement sur la petite place qui s'étend devant le bazar, aussi immobiles que s'ils eussent été pétrifiés, restaient deux êtres humains; en effet, ils ne comprenaient, ni ce que voulaient dire ces mots : *la langue ;* ni pourquoi, en les entendant, chacun fuyait épouvanté, mais, par instinct, ils s'attendaient à quelque chose de terrible. Ces deux êtres humains n'étaient autres que Basile et Marioulla.

Ils se retournent.

Sur eux venaient directement, conduit par des fantassins et un homme à cheval, un être monstrueux, de loin du moins paraissait-il ainsi.

Les bohémiens alors essayèrent de fuir comme les autres : mais où? comment? c'était trop tard, le cavalier ne pouvait-il pas les atteindre en deux élans de sa monture? D'ailleurs qu'ont-ils à craindre? ils n'ont rien sur la conscience. Certes ce n'est pas à eux que l'on en veut.

En échangeant entre eux ces réflexions, et quoique le cortége s'avançât vers eux, ils ne bougeaient point.

L'être monstrueux n'était plus qu'à quelques pas, déjà même on pouvait distinguer que c'était un homme couvert de la tête aux pieds d'un sac en toile, dans le-

quel étaient percés seulement deux trous, un pour les yeux, un pour la bouche.

Cet homme était véritablement un être effroyable, et ce n'est point pour rien que la terreur et la fuite le devançaient.

Quand du petit trou percé devant la bouche se font entendre ces mots magiques : *Parole et action*, ces deux mots vous mènent à l'enquête, à la torture, et vous tuent avant la mort.

C'est un des grands et terribles supplices dont nous a sauvés Catherine la Grande.

Qu'était-ce donc que *cette langue ?*

On nommait ainsi l'action de conduire par la ville un grand criminel vêtu du costume décrit plus haut, afin qu'il dénonçât les complices, réels ou non, du crime qu'il avait commis.

Comme Venise avait ses bouches de bronze, Pétersbourg avait ses dénonciateurs voilés. Le gouvernement voulait-il quelque vengeance personnelle, assouvir quelque haine privée, voulait-il que cette haine ou cette vengeance se voilât du masque de la justice, alors le funèbre cortége se mettait en route, s'arrangeait de façon à rencontrer la victime désignée d'avance; l'homme voilé qui était censé être le coupable, et qui n'était le coupable que quand, dans l'espérance de sa grâce, ou du moins de quelque allégement à sa

peine, il consentait à jouer ce rôle infâme, la désignait du doigt à travers le sac de toile. L'homme à cheval prononçait les mots sacramentels, et presque toujours c'en était fait de la personne désignée.

Comprenez-vous maintenant pourquoi tout le monde fuyait quand une première voix effrayée poussait ce cri ; La langue, la langue !

La langue s'approcha de la bohémienne effrayée; le sac alors s'agita : on put distinguer à travers la toile une main qui s'étendait dans la direction de Marioulla.

— Est-ce cette femme ? demanda l'homme à cheval.

— Oui, répondit d'une voix sourde le personnage voilé.

— *Paroles et actions*, dit l'homme à cheval.

A ces mots le cortége entoura la bohémienne, et le cavalier, qui n'était autre qu'un agent de police, lui donna ordre de le suivre.

Tremblante de frayeur, perdant même la faculté de réfléchir, elle voulut parler ; mais ses lèvres ne purent que balbutier des paroles inintelligibles. Cédant néanmoins à la force, elle marcha prisonnière au milieu du cortége.

— Emmenez-moi avec elle ! criait Basile. Si elle a fait quelque mauvaise action, j'y suis de moitié. Je ne la quitte ni le jour ni la nuit. Sans moi, elle ne couperait pas le cou à un poulet.

— Tu n'es pas désigné par la langue, répondit l'agent de police; nous n'avons que faire de toi.

— Vous devez me prendre avec elle; je me dénonce moi-même comme son complice.

Mais le pauvre Basile n'obtint pour réponse que des coups de crosse de fusil.

— Frappez-moi, martyrisez-moi, tuez-moi, exterminez-moi! continuait de crier Basile. Déchiquetez mon corps, arrachez-moi le cœur par morceaux, mais je n'abandonnerai pas mon amie.

Et sans avoir égard aux menaces, il continua de suivre celle dont il était le compagnon et l'esclave.

XI

L'ENQUÊTE.

La terreur chassait toute les personnes des rues où passait *la langue* conduisant sa victime : ce n'était que bien rarement qu'une voiture de grand seigneur osait la croiser.

Quand la pauvre bohémienne fut revenue à elle, sa première pensée fut à Mariolizza.

— Ma chère enfant, disait-elle, ces méchantes gens ne me donneront pas la joie de te voir heureuse. Ah!

si je te voyais épouser le riche et fastueux Wolinski, je mourrais tranquille, et cependant je crois avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir de faire, plus peut-être que tout autre n'eût fait. Que j'entende seulement un mot tendre de ta bouche, qu'une larme tombe de tes yeux avant que je ferme les miens, et je serai consolée. Mais non, il est affreux de penser que tu verras ta mère dans la bohémienne, et cette pensée est plus terrible pour moi que cette mort où l'on me conduit maintenant. J'ai fait ton bonheur bien grand et bien élevé. Je ne le tirerai pas dans la fange, et la méchante engeance qui m'entoure ne le foulera pas aux pieds. La tête sur le billot, en prononçant ton nom chéri, je prierai Dieu qu'il me remplace auprès de toi.

Et la bohémienne, levant les yeux au ciel, puis jetant un dernier regard du côté du palais, marcha plus tranquillement.

Mais, à mesure qu'elle avançait, les pensées se croisaient dans son cerveau; un horrible soupçon envahissait son esprit, son cœur bouillonnait comme l'Océan un jour de tempête, et puis tout à coup redevenait froid comme celui du cadavre déjà couché dans son linceul.

N'avait-on pas pénétré ce mystère qu'elle cachait avec tant de soin? peut-être cette ressemblance, cette horrible ressemblance... n'est-ce point à ce propos que

l'on va la torturer? Oh ! nulle torture, si terrible qu'elle soit, ne la fera parler; que lui font les tortures, à elle, pourvu que le nom de Mariolizza ne soit pas prononcé?

La mort était dans le cœur de la pauvre mère:

Elle se hâtait, elle allait plus vite que le cortége pour en finir plutôt, et tout en courant elle priait Dieu de veiller sur cette tête chérie.

On conduisit Marioulla dans une espèce de baraque, située derrière les jardins du duc; avant d'entrer, on lui arracha sa pelisse. Quant à Basile, on le laissa sur le perron extérieur, où il résolut de l'attendre, dût-il mourir de froid. Il se réfugia alors dans une chambre sale et enfumée, qui servait à garder le bois de chauffage, et dans laquelle il n'y avait pour tout meuble qu'un banc boiteux et un seau d'eau.

Quant à Marioulla, on l'introduisit dans une chambre plus grande, mais non moins funèbre. Une table oblongue en occupait la moitié; le plancher était tellement élastique qu'en pesant sur un bout de la planche, on faisait vaciller le tout, les vitres glacées reflétaient une lumière bleuâtre; l'araignée filait sa toile, pareille aux ailes d'une chauve-souris, le long des murailles. Il y avait un tas d'in-folio, recouverts d'une telle couche de poussières, que Cuvier lui seul eût put les exhumer. La seule idée rassurante était

celle qu'inspirait la présence des trois ukases qui règlent les droits des prévenus et qui se trouvent dans tous les tribunaux [1].

Mais ce souvenir de la grande idée du tzar réformateur était obscurci par la vue des instruments de torture suspendus dans la chambre à côté, qu'on avait laissée entr'ouverte.

C'était la chancellerie de la police du duc.

L'aspect de tous ces objets fit frissonner la hohémienne; celui des personnages n'était pas plus rassurant. A la table, sur le siége du juge, était assis un hideux personnage, sec comme une momie, avec des cheveux qui pendaient sur ses épaules; sa tête, maigre et allongée, avait la forme d'une tête de cheval recouverte d'une peau humaine: des yeux de hyène, une bouche et des oreilles d'orang-outang, situées si près les unes de l'autre, que lorsque se mouvaient les mâchoires, les oreilles accompagnaient le mouvement, lequel était en outre suraccompagné du hérissement de ses cheveux roux; alors ses yeux, en s'arrêtant, prenaient tantôt une teinte foncée, tantôt brillaient d'un feu féroce; comme une sonde ou comme une épée, son regard cherchait soit la profondeur de l'Océan,

1. Chaque tribunal en effet, est obligé d'offrir dans la chambre du conseil trois ukases réunis dans trois cadres, sur la table et devant le président.

soit les défauts de la cuirasse, tâchant d'épouvanter l'âme en la tenant suspendue au-dessus de l'abîme.

Quant à son vêtement, il se composait d'un justaucorps couleur de brique, avec des bas de soie du même ton; des manchettes de dentelle tombaient sur ses poignets, et faisaient ressortir la malpropreté des mains.

Près de lui était assis un jeune homme de vingt-cinq ans, maigre et étiolé; pas une goutte de sang ne colorait son visage blême; ses yeux, sans vie et somnolents, dénonçaient une nature maladive ou nonchalante. Du reste, on soupçonnait un certain mystère dans ses paroles et dans ses gestes : il ressemblait à l'énigme du sphinx thébain avant qu'elle fût expliquée; c'était à regret qu'il semblait tenir la plume; il regardait plus le papier que les personnes qui l'entouraient. Le premier de ces deux hommes était le digne séide de Biren, le grand commissaire de la cour, Lipmann. Le second, secrétaire du premier, était son neveu, qu'il élevait comme un fils et aimait pour lui même. Sachant à peine écrire son nom, Lipmann employait cette arme vivante pour toutes ses affaires judiciaires. Sans enfants, n'ayant personne à qui passer ses richesses, il avait voulu revivre en lui, et lui avait trouvé ce poste auprès du duc; il allait obtenir celui de secrétaire du cabinet.

C'est un étrange désir que celui de se survivre à soi-

même. Souvent les descendants, tout un peuple, toute l'humanité même, moissonnent le champ ensemencé par l'amour-propre d'un seul homme.

D'un côté de la table on plaça Marioulla, de l'autre la langue, c'est-à-dire l'accusateur. Elle, belle encore, bien mise, vêtue d'une robe de soie constellée d'étoiles d'or. La mère de la princesse Lehemiko se fût crue abaissée à ses propres veux en mettant une robe moins riche. Elle, pâle et tremblante d'effroi; l'accusateur dans son sac de toile noire, à travers les ouvertures duquel étincelaient ses yeux gris, se dessinaient ses deux lèvres prêtes à s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de mort.

On procéda à l'enquête. On pouvait juger d'après le prélude quel serait le concert.

Écoute, bohémienne, dit d'une voix terrible le juge aux cheveux roux; faisons nos conditions : dis-moi la vérité, ou sinon tes os la crieront pour toi.

Et il lui montra la chambre voisine où, nous l'avons dit, on entrevoyait les instruments de la torture.

Et son regard passa sur le cœur de la bohémienne comme les dents d'une scie.

— Je n'ai point de faute à confesser, répondit Marioulla; mais questionne-moi, et je suis prête à répondre, — pourvu que ce ne soit pas sur ma fille Mariolizza, pensa-t-elle, — car, d'elle, je ne parlerais même

pas au milieu des tortures que me promet la chambre voisine.

— Encore un amendement à nos conditions, dit Lipmann; si tu m'avoues, à l'instant même et sans réticences, le délit dont tu es accusée, nous ne te retiendrons pas longtemps.

Maintenant à l'œuvre.

— A vos ordres, monseigneur!

— Vois-tu ce démon dans ce sac? il a perdu plus d'une âme; il prétend qu'en venant de Moskou ici, tu as été en relation intime avec le chef de sa bande, qui, sous le nom du Petit Russien Gordenko, tâchait de passer à Pétersbourg pour voler la caisse du trésor?

— Ah! pensa la bohémienne en prévoyant ou en voulait venir ce questionneur, grâce à Dieu, il ne s'agit pas de ma fille; du moment où il n'est point question d'elle, peu m'importe le reste.

Un rocher sembla se détacher de sa poitrine; mais la joie, qui avait passé comme un éclair dans son regard, la trahit.

— N'y a-t-il que cela? demanda-t-elle involontairement au juge.

— N'est-ce point assez? Des relations intimes avec le chef d'une bande de voleurs! mais cela mène tout droit au billot. Langue, à ton tour, redis-nous ce dont

tu l'accuses; quel est son nom, quels étaient ses projets, de concert avec ton chef?

L'homme au sac commença sa dénonciation artificieusement composée, mais mal apprise par cœur; et, quiconque eût connu la voix de Feraponte Podatchkine, n'eût pas hésité un instant à dire que c'était cette voix qu'il venait d'entendre.

En effet, c'était le fils de la maîtresse de maîtresse, ou plutôt de la servante maîtresse, à qui l'on faisait jouer le rôle de la langue pour calomnier la bohémienne, qui était en relation intime avec celui qui, bien que glacé par la mort et par le supplice même, se survivait dans ses projets. Cette bohémienne, qui avait su gagner les bonnes grâces de Wolinski, avec lequel, après la revue, elle avait eu, on se le rappelle, un tête à tête très-prolongé, Gordenko ne lui a-t-il pas communiqué la dénonciation qui avait été la cause ou le prétexte de sa mort? Cet acte accusateur n'est-il pas tombé entre les mains de l'ennemi le plus acharné du duc? La personne de Son Altesse n'est pas en sûreté sous ce rapport. Eh! qui ne sait pas que la personnalité d'un favori l'emporte sur tout? Ce n'est rien que de rendre une bohémienne criminelle, ce n'est rien que de lui susciter deux ou trois crimes, c'est le seul moyen de la faire parler, et alors, d'après la circonstance, on peut la gracier ou la punir;

sa grâce ou sa punition sont au bon plaisir du duc.

C'était, comme nous l'avons vu, l'adroit Lipmann qui avait été chargé de mener l'affaire à bonne fin.

— C'est vrai, répondit la bohémienne avec fermeté, c'est vrai que Marioulla est mon nom; c'est aussi vrai que ce Petit Russien, Dieu sait ce qu'il est, m'a prise en affection pour ma ruse; que souvent il s'est entretenu avec moi, et...

— T'a remis... demanda avec impatience Lipmann; mais parle donc, bonne femme.

— Je comprends, pensa Marioulla; je suis au fait de tout et j'avouerai tout. Que m'importent les affaires d'autrui? je n'ai, moi, qu'une seule affaire au monde. Faites sortir ce sac, ajouta-t-elle tout haut en se tournant vers le juge, je sais ce que vous voulez.

La tranquillité et la fermeté avec lesquelles avait parlé la bohémienne promettaient à l'enquête un prompt dénoûment; les nuages qui obscurcissaient le majestueux visage du commissaire de la cour commençaient à se dissiper; d'un signe de la main il renvoya la langue.

Aussitôt que cet ordre fut rempli, la bohémienne continua d'une voix ferme :

— C'est le papier de Gordenko qu'il vous faut, n'est-ce pas?

— Oui, oui, chère femme, répliqua Lipmann d'une

voix tremblante; le papier... ce papier... que tu sais, tu comprends bien?...

— Non, seigneur, répondit Marioulla, je ne sais rien, au contraire.

— Comment, rien? s'écria l'instructeur d'une voix de tonnerre. Mais, damnée bohémienne que tu es... n'est-ce pas toi-même?...

— Je ne sais pas ce que contient ce papier. Mais ce papier...

— Eh bien?

A ces paroles, Lipmann se souleva involontairement en s'appuyant sur les bras du fauteuil qu'il occupait; son regard aigu s'enfonça comme la griffe de Satan, dans la pauvre âme de Marioulla, pour en arracher son secret.

— Où est ce papier? s'écria-t-il avec impatience.

— Chez moi et même sur moi, répondit la bohémienne.

Si elle eût dit autre chose, à coup sûr le commissaire de la cour l'eût mise en pièces.

Ravi de sa réponse, au contraire, il était prêt à l'embrasser.

Sans demander permission au juge, Marioulla alors s'approcha de la fenêtre, tourna le dos à Lipmann, et tira de sa poitrine une enveloppe cachetée qu'elle remit au juge en lui demandant :

— Est-ce bien cela?

Lipmann, en retroussant ses manchettes, prit d'une main tremblante le papier, rompit le cachet, passa la dénonciation au secrétaire, et, d'une voix haletante, lui demanda :

— Est-ce cela?

Le secrétaire prit machinalement le papier, le parcourut avec ses yeux endormis, et, poussant un bâillement prolongé, répondit :

— Oui, c'est bien cela.

Puis il commença de lire le papier avec plus d'attention.

Avant que les mots : *c'est bien cela,* eussent frappé les oreilles du vieillard, il semblait prêt à dévorer son neveu pour le peu d'empressement qu'il mettait à lui répondre; mais, la réponse faite, toute son âme triomphante sembla s'exhaler dans l'interjection :

— Ah!

C'est cette même exclamation qu'eût poussée un alchimiste en trouvant la pierre philosophale. Ainsi dut s'écrier Christophe Colomb en apercevant la terre de l'Amérique.

Alors la rusée Marioulla, initiée par Gordenko dans quelques secrets politiques concernant Biren, sut raconter, sans toutefois compromettre en rien Wolinski,

comment ce papier était tombé dans ses mains; comment Gordenko, chef de bande ou non, — elle ignorait ce qu'il était, — l'avait suppliée, au cas de mort, de présenter ce papier à l'impératrice.

— Je l'ai bien promis, continua-t-elle; mais tout en promettant je me disais : Si Dieu nous l'enlève, je me hâterai de jeter la feuille au feu; car en la gardant je m'exposerais à tant de déboires que j'en ferais rire le diable.

— Je commence à croire, répondit Lipmann, que tu n'as pris aucune part aux méfaits de ce brigand. J'avoue, pauvre femme, que tu me faisais de la peine, car, au bout du compte, tu as un bon cœur, et voilà pourquoi tu as la vie sauve; et de plus, tu peux t'attendre encore à différentes grâces du duc lui-même. C'est un puissant seigneur; il n'y en a pas, comprends-le bien, de plus puissant que lui en Russie. Que dis-je? en Russie! pas même sous le soleil; il est bon, généreux; il faut seulement le bien connaître pour l'estimer à sa juste valeur.

— Oh! oui, seigneur, répondit Marioulla, on n'entend dire que du bien de lui chez nous, et même jusque chez les Turcs.

Un léger sourire de doute passa sur les lèvres du jeune homme; mais, s'apercevant de son imprudence, il tâcha de le déguiser par un bâillement; puis il re-

plaça les papiers sur la table, allongea les jambes, et rentra dans sa somnolence.

— Je vais te poser encore deux questions, dit Lipmann, et si tu y réponds avec la même célérité et la même franchise, tu recevras un magnifique cadeau.

— Dites, seigneur.

— N'as-tu pas aperçu un second papier sur le Petit Russien ?

— Je n'ai rien vu.

— Ne lui est-il rien échappé sur ce papier?

— Rien, seigneur, jamais.

— Ne t'a-t-il pas communiqué ses intentions secrètes?

— Il m'a seulement dit qu'il cherchait quelqu'un sur qui il pût venger son offense; mais il ne m'a dit ni sur qui ni de quelle façon il voulait s'y prendre pour arriver à cette vengeance.

— Maintenant, voici ma dernière question :

— Quel fut l'objet de ton entretien secret avec Artémy-Petrovitz Wolinski, hier, en son logis?

La bohémienne pâlit visiblement; sa respiration s'oppressa; elle put à peine articuler les mots suivants :

— Mais, rien, seigneur. Je vous jure que... rien...

— Hum! hum! rien?... Mais tu pâlis, tu trembles!... Rien? Tu vas me dire immédiatement ce dont il s'est agi entre vous, ou bien. .

— Oh ! mon bon seigneur ! je vous avoue, puisqu'il le faut... je vous jure par mon Dieu que cela n'avait aucun rapport avec votre affaire : c'étaient des niaiseseries !...

— Mais alors, puisque c'étaient des niaiseries, pourquoi les cacher avec tant d'opiniâtreté?

— Seigneur, j'ai fait un serment.

— Holà ! le maître d'entre les épaules[1] ! cria Lipmann.

A ces mots, le tortureur entra.

— Oh ! puisque vous en êtes venu jusqu'à cette extrémité, faites-moi martyriser si vous le voulez, mais je ne dirai pas un mot de plus.

A cette réponse, dans laquelle s'exprimait toute la force d'âme de Marioulla, elle releva la tête d'un air hautain et demanda :

— Où faut-il aller pour subir la torture?

Le jeune homme fut tiré de sa somnolence par cette exclamation de Marioulla. Il se pencha vers son oncle et lui dit en allemand :

— Pourquoi la tourmenter, puisqu'elle vous a divulgué l'existence du papier? elle vous eût probablement découvert aussi tous les secrets du Petit Russien ou toutes les trames de Wolinski, si elle les connais-

1. Nom donné à l'exécuteur.

sait. Ne voyez-vous pas qu'il y a quelque histoire d'amour là-dessous? On aura demandé son aide. Ne vous a-t-on pas déjà dit quelques mots de cela?

Puis il ajouta en russe, s'adressant à la bohémienne et en tâchant de l'encourager de la voix et du regard :

— Quelque amourette, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Marioulla. Mais je vous préviens que c'est mon dernier mot.

— Que ne le disais-tu depuis longtemps, ma petite colombe? fit Lipmann en adoucissant sa voix et en faisant signe de la main au bourreau de s'éloigner : Je comprends, maintenant; mais c'est une belle fiancée! Mais sais-tu bien qu'elle te ressemble à vous prendre l'une pour l'autre? Marioulla, dis-moi, n'as-tu pas habité la Moldavie chez un petit hospodar quelconque?

— Cessez ces plaisanteries, répondit Marioulla avec gravité.

En ce moment, elle eût voulu être abîmée dans les entrailles de la terre.

— Oui, oui, c'est une bonne affaire! continua ironiquement le vieillard; le prétendant est riche, et cela peut rapporter de beaux cadeaux à l'entremetteuse.

Les mots de *prétendant* et de *fiancée* tombèrent comme des coups de marteau sur le cœur de la pauvre mère.

— Nous ne vous gênerons pas le moins du monde dans vos arrangements de noces; mais, quant au reste, prends garde! ajouta Lipmann avec emphase, et en menaçant la bohémienne du doigt.

— Quant au reste, répondit la bohémienne avec force et après s'être remise complétement de son effroi, il mourra dans ma poitrine.

— C'est bien, je suis satisfait. A propos, encore une affaire.

— Ordonnez, seigneur.

— Le Petit Russien, l'atman, non pas l'ataman... au reste, nomme-le comme tu voudras, — a disparu.

— Eh bien! quoi?

— Le Petit Russien, que le voyvode avait désigné pour aller aux jeux, et que Gordenko a remplacé par un autre, est à présent ici. Vois-tu, si l'on apprend qu'il a disparu pendant quelque temps et que le brigand a voulu se faire passer pour lui, tout cela pour insulter le pouvoir et les chefs, le voyvode passera un mauvais quart d'heure; puis viendra l'interrogatoire, un embrouillamini du diable, dans lequel on pourra t'attirer aussi; — ne plaise à Dieu! — Alors, vois-tu, tâche de bien comprendre : mieux vaut finir tout de suite l'histoire d'un seul coup, en disant, par exemple, que pendant la route tu as connu un Petit Russien... tu comprends le reste.

— Je ne sais même pas ce qu'est ce Gordenko dont vous parlez.

— Ta ta ta! fine mouche!

— Et la femme du Petit Russien?

— Tu n'as pas besoin de t'en occuper, car elle, le préposé et tous ceux qui ont connu en route ce damné Petit Russien qui nous a fourré dans cette mauvaise histoire, nous ont déclaré sous serment...

— Je ne demande pas mieux que de prêter serment aussi, interrompit Marioulla.

— Prends garde, car tu sais maintenant à qui tu auras affaire : cela peut te conduire tout simplement à être enterré vive.

— Faites-moi tirer les chairs avec des tenailles s'il m'échappe un seul mot. Et puis, quel profit aurais-je à dire des choses qui peuvent me nuire à moi-même; qui sait? peut-être me serez-vous utile un jour!

— Oh oui! certainement, brave femme. Mais tu es tout simplement un trésor! Je te promets, ma chère, que tu ne resteras pas sans récompense de *Lui-Même*.

Et pour imiter celui qu'il nommait *Lui-Même*, Lipmann tendit sa main à la bohémienne en signe de grâce, souriant de ses grosses lèvres de telle façon que s'il y a un public en enfer, ce public applaudit certainement à ce soure archidiabolique, en admettant toutefois que les spectateurs de là-bas aient la faculté

de voir les représentations que donnent leurs confrères sur la terre.

Ainsi se termina cet interrogatoire. Marioulla, au lieu du châtiment auquel elle s'attendait, remporta avec elle quelques roubles argent de plus, et de plus l'assurance de la protection de l'homme le plus puissant de l'empire.

On peut se figurer la joie de Basile lorsqu'il revit Marioulla revenant à lui libre, gaie et contente.

XII

LA FEMME MÉDECIN.

— Vassia [1], mon ami, remplis vite ta promesse ou je serai forcée de me pendre, dit la bohémienne, dont le cœur se brisait de dépit de ce que l'on avait de nouveau trouvé une ressemblance entre elle et la princesse Lehemiko.

Le bohémien ne répondit rien, mais regarda avec tous ses yeux sa commère chérie, afin d'être bien sûr qu'elle était effectivement libre, vivante et revenue à lui; puis il la conduisit à la slobode [2] des pêcheurs.

1. Diminutif de Basile.
2. Quartier.

Naturellement ils évitèrent la Grande Perspective et la place de Gostinordwor, où tout avait repris son train habituel, et où l'on ne parlait dans tous les coins que de ce que la langue avait entraîné la bohémienne, laquelle était, disait-on, la femme d'un chef de brigands, et qui avait perdu bon nombre d'âmes. Faites circuler dans la foule le bruit le plus absurde, et la foule absurde y croira.

On arriva enfin au bourg des pêcheurs. A l'extrémité de la rue, Basile frappa à la porte d'une chaumière tellement enfumée qu'on l'eût crue bâtie avec du charbon. Du côté de la rue, elle semblait frapper du front contre terre; sa coiffure de paille, abondamment poudrée de neige, était tout ébouriffée par les tempêtes : elle semblait déserte au premier abord.

Cependant, au retentissement du coup frappé par Basile, quelqu'un ouvrit en dedans un carreau de la fenêtre tendu en peau. Un nuage de fumée en sortit, suivi d'une tête de vieille femme, jaune comme de la cire et ridée comme un pomme cuite ; elle toussa, et chaque quinte sembla lancer une bouffée de vapeur hors de sa bouche.

— Que demandez-vous? fit-elle aux bohémiens d'une voix caressante.

— C'est à toi que nous en voulons, mère, répondit

Basile; laisse-nous entrer, et tu ne t'en repentiras point.

— Quoique vous veniez à une heure indue, dit la vieille, entrez toujours, vous devez vous apercevoir qu'il n'est pas bon de rester dans la rue par le temps qu'il fait.

Alors, par un grand escalier, d'un aspect aussi sale et aussi fragile que le reste de la maison, nos voyageurs montèrent jusqu'à la chambre de laquelle la vieille avait regardé par un carreau. Arrivé là, Basile écarta la courte barre de fer qui servait de serrure à la porte, qui, en s'ouvrant, l'eût probalement entraîné avec elle si son poids à lui n'eût surpassé celui de la porte.

Les bohémiens se trouvèrent dans un petit vestibule qui séparait la partie habitée de la chaumière de celle qui ne l'était pas, et qui remplaçait probablement la pharmacie, car le parfum des herbes champêtres s'y faisait sentir.

Après avoir renouvelé leur demande près de cette seconde porte, ils entrèrent dans l'isba, bien calfeutrée et bien éclairée. Là ils se trouvèrent inondés tout à la fois par la chaleur et la lumière, resplendissant comme s'ils eussent été couverts de diamants. Trois bougies de cire fine brûlaient, attachées au coin où l'on pose les images, et que le paysan russe nomme

l'iskossoque. Ce coin était orné de fleurs desséchées et de branches de saule : les bougies éclairaient une image embellie d'une auréole en argent, couverte de rubans de toutes couleurs, de bagues et de croix, *ex-voto* donnés par la ferveur des malades. Le temps et la fumée avaient tellement bruni le visage de la Vierge, qu'à peine en apercevait-on les traits ; mais la foi y retraçait avec les plus vives couleurs tout un monde de miséricorde et de clémence.

Une paysanne pâle et malade était couchée sur un banc de bois, la tête tournée du côté de l'image ; ses yeux brillaient des lueurs fauves de la fièvre, son sein respirait lourdement, ses cheveux en tresses tombaient jusqu'à terre, ses mains et ses pieds étaient liés et cordés, et, à ses côtés, un gardien gigantesque murmurait d'une voix nasillarde des imprécations contre les esprits ; la vieille, petite et bossue comme un point d'interrogation, était vêtue d'une saraphane bleue ; elle était propre comme une noix tirée de son écorce ; elle lisait une prière à voix basse, et, tout en lisant, elle fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir. Une fille d'environ quatorze ans, fraîche et rose comme si elle venait de se laver dans la neige, se tenait au schestœ[1], en jetant dans un fragment de vase de terre une espèce

1. Marbre rustique.

de parfum qui répandait dans l'isba des flots de fumée aromatique. En ce moment l'homme, s'adressant au démon dont la femme était possédée, prononça d'une voix lente, mais tonnante, les mots : Va-t'en. La malade gémit, grinça des dents, et, sur tous les tons de la gamme de la douleur, poussa d'horribles cris; tantôt ces cris étaient l'aboiement d'un chien, le grincement d'une charrette, tantôt le grognement d'un porc. De temps en temps elle tombait dans des convulsions, blasphémait et roulait des yeux qui semblaient prêts à jaillir de leurs orbites; elle brisa les cordes qui la liaient, et alors, insaisissable comme l'ombre, elle bondissait comme un poisson posé sur la glace, mettant ses pieds contre le mur et se roidissant avec une violence qui pouvait faire croire que ses muscles allaient se briser. Il semblait que chaque membre de son corps acquérait la force d'un ressort d'acier; son ventre tout à coup grossit démesurément et ne s'aplatit que lorsqu'à son tour sa poitrine prit un développement extraordinaire : alors les veines de son cou se roidirent comme des cordes. Son gardien, aidé d'un autre bohémien qui vint à son secours, essaya de la retenir; mais leurs deux forces réunies furent celles d'un enfant, comparées aux forces de la convulsionnaire; elle les écarta violemment et fouetta, dans le mouvement qu'elle fit, la joue du jeune homme avec

une de ses tresses, qui laissa sur cette joue l'empreinte d'une cicatrice rouge.

A cette vue, l'effroi glaça le cœur de Marioulla, ses cheveux se dressèrent. La femme qui remplissait les fonctions de médecin fut la seule qui continua de prier tranquillement.

Bientôt, cependant, la possédée devint plus calme; elle rendit des flots d'écume et exhala un nuage de fumée. Lorsque ce nuage se fut évanoui, la vieille s'approcha de la malade, fit avec ferveur sur elle le signe de la croix, prononça une prière, balbutia des phrases inintelligibles et promena sa main sur le corps et sur les yeux de la malheureuse créature; elle prolongea pendant longtemps ce geste calme et mystérieux. Pendant cette opération, les yeux de la malade reprenaient leur expression naturelle, et une tache d'un rose pâle, et qui allait s'élargissant, s'épanouissait sur sa joue jaunie; en même temps elle devenait plus tranquille et tournait un regard tout resplendissant de reconnaissance sur la vieille, regard qui se reporta de la bonne femme à la Vierge, inondée de lumières; puis elle soupira, fit le signe de la croix et s'endormit le sourire sur les lèvres.

On couvrit sa figure d'un linge; la jeune fille s'empara de ses pieds et s'assit; la vieille, fatiguée, fit quelques pas vers un banc, s'y coucha et s'y endormit

bientôt profondément; le jeune homme, après avoir éteint les bougies, fit signe aux bohémiens de ne pas faire de bruit et s'en alla tranquillement.

Alors il se fit un tel silence dans l'isba, que l'on eût cru que le génie du sommeil venait d'y descendre et de la couvrir de son aile.

La chaleur tropicale engageait au repos. La chaleur des dormeurs amenait peu à peu l'assoupissement. Ne pouvant résister à cette double influence, Marioulla et son compagnon se couchèrent à leur tour sur les bancs restés libres, et en peu d'instants, comme cédant à une pression magique, tous les êtres vivants renfermés dans la chaumière dormaient d'un profond sommeil.

Il était encore nuit quand tout le monde se réveilla. Une chandelle brûlait sur une table couverte d'une nappe à bords rouges. La jeune fille, vive comme un écureuil, la chargea de grands morceaux de pain noir, au milieu desquels brillait une salière ornée de ciselures contournées. Un jeune chat jouait avec un morceau de papier attaché à une ficelle qu'une enfant de trois ans faisait descendre jusqu'à lui des patalis[1] où elle avait dormi, et dont on ne pouvait voir que deux grands yeux bleus, brillants, à travers une chevelure

1. Espèce d'échafaudage construit en planches pour y dormir.

blonde, dont les mèches, moulées par le peigne, tombaient comme un rideau d'or.

La maîtresse rentra.

— Il ne faut pas nous en vouloir, mère, lui dit Basile, de ce que nous nous sommes endormis chez toi : la chaleur qu'il fait dans ton isba paraît double après le froid qu'il fait dehors.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser de cela, répondit la vieille, car vous devez être fatigués de la route ; il faut avouer que la neige est profonde ; elle embarrasse la marche. Maintenant dites-moi d'où et dans quel but le bon Dieu vous amène?

— Tu as l'air de ne pas me reconnaître, Agraphina Paramonowna ! répondit Basile.

— Ne t'en fâche pas, répliqua la vieille à son tour, fixant sur Basile ses yeux éteints.

— Il est vrai que beaucoup d'eau s'en est allée depuis que nous ne nous sommes vus, continua Basile, et beaucoup plus encore depuis que nous fîmes connaissance ; moi, d'un jeune et beau garçon, je suis devenu un vieillard ventru ; et toi, d'une belle fille flexible et droite, te voilà devenue vieille et bossue. Hélas ! la main du temps a du même coup emporté notre jeunesse et notre beauté.

Et le bohémien tirant de sa poche un peigne le passa dans ses cheveux, autrefois noirs comme l'é-

bène, aujourd'hui grisonnants, les sépara à la russe, et présenta aux yeux de la vieille sa figure barbue.

— Comment te reconnaître?

Une autre que notre hôtesse eût dit :

— Aide-moi, mon Dieu!

Mais celle-ci n'employait le nom de Dieu que dans les grandes occasions.

Basile reprit :

— Souviens-toi donc comment, un jour que tu revenais de chez le médecin allemand où ton père t'avait envoyée, deux soldats allemands t'avaient arrêtée dans ton chemin et voulait t'entraîner dans un champ. Je vins à toi, je pris ton bras et te reconduisis honnêtement à la maison, au seuil de laquelle je ne fis que t'embrasser — sur ta joue rouge comme une fleur.

Le visage de la vieille se colora sous une expression de contentement.

— Basile, mon petit Basile, mon enfant, c'est toi! s'écria-t-elle.

Et mettant cordialement sa main sèche sur l'épaule du bohémien :

— Comment t'oublier? est-ce là tout ce que tu m'as fait? Tu sauvas mon pauvre homme estropié et infirme de l'incendie.

— Et je vous volai un cheval, continua Basile en riant.

— Bon ! toujours blagueur comme dans le temps, reprit gaiement la vieille. Ah ! il y a bien des années que nous nous connaissons. Qu'est-ce que cette jeunesse-là ?

— C'est ma maîtresse, — c'est-à-dire ma maîtresse à moi.

— Ah ! ah ! tu t'es enfin laissé prendre à la corvée, à ce qu'il paraît ?

— Moi, esclave ! non pas. Paramonowna, tu ne me connais pas encore. Qui m'eût jamais forcé de quitter le service du bon tzar, si je n'avais ma sœur à moi dans la tête, cette diablesse de liberté ! Quant à Marioulla, vois-tu, — et il montra la bohémienne, — elle m'a fait joliment du bien, va ! pas plus pourtant que de m'avoir sauvé du billot. Voilà pourquoi je la sers en la nommant ma maîtresse, tandis qu'elle, elle me nomme son parrain, son frère, que sais-je, moi ? Au surplus elle est bohémienne, et par conséquent des nôtres ; et elle me nommerait son valet que je la saluerais et lui obéirais de même, attendu que je l'aime plus que l'on aime une sœur. Eh ! Marioulla, venez donc embrasser ma vieille amie.

Marioulla obéit avec plaisir à l'ordre du bohémien, tout à la fois son serviteur et son compagnon.

— Et à quel propos viens-tu donc à Pétersbourg ? demanda la vieille. Serait-ce pour voir les yeux du diable

que ta compagne est si élégante? Moi et mes petits enfants avons admiré pendant qu'elle dormait les étoiles de sa robe; elles sont, ma foi, aussi brillantes que si elle les avait prises au ciel!

— Marioulla avait envie de voir Pétersbourg; quant à moi, comme je me trouve aussi bien à un endroit qu'à un autre, pourvu que j'y trouve ma liberté et mon pain quotidien, je n'ai pas mieux demandé que de l'y accompagner; je n'ai rien à craindre pour mes anciens péchés. Du moment où tu ne m'as pas reconnu, personne ne me reconnaîtra. Si nous sommes de leurs fêtes, c'est qu'ils nous traitent, qu'ils nous habillent et nous donnent bien à manger; toi, nous venons te demander une ordonnance, voilà tout.

— Ce que je puis faire, tu peux être tranquille, Basile, je le ferai pour un ancien ami.

— Te souviens-tu qu'un jour une jeune fille étique vint trouver ton père, et gémissait de temps en temps et sans interruption, toussait, toussait comme si quelque chose s'était introduit dans sa gorge? Eh bien! il lui donna une drogue, lui recommanda d'en prendre tous les matins une goutte dans un verre d'eau. — Prends garde de briser le flacon, lui dit-il, sans cela il en résulterait des choses qui te dégoûteraient du jour du bon Dieu.

— Oui, et la petite sotte fit sur le lieu même tomber

le papier qui servait de bouchon à la bouteille; le liquide s'enfuit et lui brûla la main, de façon à lui laisser jusqu'au jour de sa mort des traces aussi rouges que si on l'eût aspergée avec du jus de sorbier.

— Oh! oh! dit significativement le bohémien en jetant un regard à sa compagne, dont le cœur battait le long de sa poitrine comme le battant d'une cloche contre ses parois et dont les yeux engageaient Basile à se taire; il ne faut pas rire avec la médecine; mais nous ne sommes pas si fous qu'elle, et nous nous tiendrons sur nos gardes.

— Et pour qui donc, cette médecine? demanda la vieille; tu ne me parais pas poitrinaire! Elle cracha et fit le signe de la croix. — Ta prétendue maîtresse, quoiqu'elle ne soit pas bien gaie, et que le bon Dieu la bénisse, se porte à ravir.

— Voici ce que c'est, ma mère, dit à son tour Marioulla, se mêlant à la conversation : une dame très-riche, de Pétersbourg, m'a demandé un remède contre la consomption, en me promettant de m'enrichir si je la guéris. J'ai conté cela à Basile, et il s'est souvenu que ton père avait soulagé quelqu'un du même mal, et m'a amenée ici. Viens à mon aide, Paramonowna, et partageons la gratification.

— C'est dit, j'ai ce qu'il vous faut. Quant à la gratification, n'en parlons pas, nous nous entendrons bien

sans partager; je suis encore loin d'avoir payé ma dette à Basile.

Cela dit, la vieille s'approcha d'une caisse, appela sa fille aînée, lui fit tirer de cette caisse avec précaution une bouteille marquée au bouchon d'un fétu de paille, et remit la bouteille à Marioulla, en lui prescrivant très-sérieusement de ne donner de ce remède à la malade que par goutte, et encore étendue dans beaucoup d'eau.

— Augmenter la dose, insista-t-elle, c'est non-seulement en détruire l'effet, mais encore risquer la vie de la malade. Mets cela de côté et tu le reprendras soigneusement demain après avoir prié Dieu, car je présume que vous passez la nuit ici : le froid est terrible, et, en sortant à une pareille heure, on peut être enseveli sous la neige.

Basile et Marioulla remercièrent et consentirent à attendre le jour. Cette dernière déposa avec un vif battement de cœur le flacon à la place indiquée. On mangea le modeste repas. La petite fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds descendit, pieds nus, de son entre-sol et vint occuper la place d'honneur près de sa grand'mère, tout en examinant les étrangers avec ses grands yeux sauvages. L'aînée servait à la table. Après le souper, on causa, comme de coutume, de la cruauté des temps actuels et des tueries du temps passé. Ce

sujet de conversation est le lieu commun dans les régions peu civilisées des peuples de tous les siècles. Pour le moment il y avait une amère rivalité : on se plaignait du favori, des besoins du peuple; on compatissait à l'impératrice, qui n'avait personne auprès d'elle qui pût lui dire la vérité en faveur de ses enfants. On gémissait aussi sur le sort de quelques campagnes voisines du faubourg des Pêcheurs, où régnait une épidémie qui frappait à droite et à gauche, mais qui, Dieu merci! avait jusqu'à présent ménagé le faubourg. On s'entretint des fêtes qui se préparaient à Pétersbourg, des éléphants, des chameaux, des ânes et des autres animaux qui devaient conduire les invités à travers les rues, et même de la maison de glace, dont le bruit avait déjà, en moins de vingt-quatre heures, trouvé moyen de pénétrer dans les palais et dans les chaumières. La conversation était de temps en temps interrompue par des malades qui venaient chercher des médicaments. Les uns demandaient un remède pour le mal « de dents »; les autres, pour une paralysie ou un simple mal de tête. La vieille tâchait de secourir tout le monde en lisant des prières, en faisant des conjurations et en ajoutant des gestes qui, aujourd'hui, seraient du magnétisme. Elle renforçait tout cela en donnant aux uns un clou en bois, aux autres un flacon d'eau salée. Toutes ces recettes étaient payées par une

dizaine d'œufs, une terrine de lait; mais, malgré le peu de valeur de ces dons, la vieille femme, qui traitait ces malades au seul nom du bon Dieu, se montrait beaucoup plus satisfaite de cette récompense que ne l'eût été un médecin qui, pour consultation, eût reçu une tabatière d'or.

La vieille bossue semblait répandre autour d'elle une clarté divine qui est l'auréole du bienfait.

XIII

LES ONDINES.

Son enfant, pour elle, n'était-ce pas l'humanité tout entière? BALZAC.

La nuit amena le sommeil dans l'isba : mais ce ne furent que la vieille grand'mère et la petite fille, l'une dans la piété de la vieillesse, l'autre dans la virginité de l'enfance, toutes deux prêtes à paraître devant Dieu, qui dormirent profondément. Quant à Marioulla, elle ne put fermer l'œil de la nuit, tant sa tête était assiégée d'idées diverses et de projets différents.

Quant à l'aînée des petites filles, après s'être re-

muée sur les *patalis*, elle les quitta avec précaution, mit un *souchoun* blanc et s'esquiva légère comme un fantôme.

Ce fut au tour du bohémien d'être inquiet : il avait vu comment s'était esquivée la jolie fille et avec quelle adresse elle avait quitté la chambre commune. La curiosité lui donna une telle secousse, qu'il gagna sur ses pas le vestibule qui conduisait dans la cour, allais-je dire, oubliant que la chaumière n'avait ni cour ni enclos, et que, pareille à un orphelin, elle était isolée, sans parents et sans protecteurs.

La nuit était claire comme la veille, la neige argentée paraissait s'être fondue et dispersée sur la nappe blanche de la plaine. Au plus loin que l'œil pouvait s'étendre, il distinguait le plus petit buisson, qui, au moindre vent, prenait la forme mobile d'un homme ou d'un animal quelconque; des villages entiers, avec leurs toits neigeux, prenaient l'aspect d'une file de tentes blanches qui se suivaient les unes les autres.

Par ci par là un petit feu égaré les éclairait d'une lueur craintive, tranquillisait de loin les pas du voyageur égaré : seul, Pétersbourg reflétait quelques feux pareils à ceux que jette un lampion à travers un décor, seul et dernier débris d'une illumination magnifique, mais éteinte.

Le bohémien jeta les yeux dans la rue pour voir où allait la jeune fille, mais sa trace même avait disparu. L'oreille tendue, il était comme perdu dans ce silence profond et froid, quand tout à coup il entendit un bruit de pas éloigné. Il redoubla d'attention et s'aperçut que ce bruit n'était pas celui d'un piéton isolé; ce bruit alla bientôt s'augmentant, et l'on entendit marcher très-vite et comme si une grande foule s'approchait.

Cependant Basile ne voyait personne, et il avait beau jeter les yeux de tout côté, tout était désert.

Sur ces entrefaites minuit sonna longuement, tristement! Outre le froid, une autre sensation commençait à gagner le bohémien : il avait peur.

Quoique médiocre catholique, il fit le signe de la croix.

Sans doute ce signe de la rédemption de l'homme lui rendit tout son courage, car à peine l'eut-il achevé qu'il se hasarda de descendre l'escalier. Vous pouvez le voir tournant l'angle de la chaumière, et se hasardant dans cette demi-obscurité que nous avons essayé de décrire.

La première chose qui s'offrit à ses yeux fut un tonneau enduit de goudron qui brûlait au milieu des champs; il fit un pas de plus et il lui sembla que, comme une bande d'oiseaux, s'envolait toute une nuée

d'ondines, aux cheveux épars et vêtues selon la tradition que les poëtes ont mises à la mode dans leur humide royaume.

En un clin d'œil tout disparut.

Basile resta immobile.

Ses yeux l'avaient-ils trompé? Non, car il lui semble que la neige foulée crie encore sous leurs pas.

Que se passe-t-il donc? Ces sortes d'apparitions présagent toujours un malheur. Ces bruits populaires qui disent que les pêcheurs sont en rapport avec les ondines, et que Basile a pris jusque-là pour des mensonges, seraient-ils une vérité? Sans doute : c'est aujourd'hui le jour de leur fête, et ce tonneau qui brûle est une illumination en leur honneur.

Nous en faisons autant, nous autres mortels, le jour de la Saint-Jean.

Étonné de ce qu'il venait de voir, se frottant les yeux, tendant l'oreille, Basile regagna le palier de l'escalier.

Mais dès qu'il y fut il entendit de nouveau le même bruit, mais seulement plus fort et plus distinct, et toujours à une distance plus rapprochée. Jusque-là les ondines l'avaient fui, mais maintenant elles venaient à lui; cette fois il les voyait en face; la lune dessinait leurs formes charmantes. Les sibylles aquatiques font le tour du faubourg. Basile, qui sent ses jambes flé-

chir sous lui, est forcé de s'asseoir et prononce une prière.

Au fur et à mesure que les ondines s'avancent, sa présence d'esprit l'abandonne. Depuis longtemps il serait rentré dans l'isba, s'il ne craignait, en se levant, d'attirer leur attention. Qui sait ce qui arriverait de lui s'il était vu par elles? Mais comment échappera-t-il à leurs regards? Les voici qui touchent presque à la chaumière; elles n'en sont plus qu'à deux pas; le bohémien respire à peine. Deux d'entre elles devancent les autres; elles portent un objet qu'elles serrent contre leur poitrine, comme elles feraient d'un enfant: une troupe tout entière les suit, et, au milieu de cette troupe, il est facile de reconnaître la jolie petite fille de l'isba. Comment est-elle là? Que fait-elle au milieu des ondines? Qui le croirait? une si sage enfant, modeste comme une sainte, calme comme l'eau dormante de l'étang, et qui fait le signe de la croix ni plus ni moins que le meilleur chrétien!

En ce moment Basile peut voir quels objets portent les deux femmes qui marchent en tête de leurs compagnes: l'une porte un chat noir, l'autre un coq noir. Le chat miaule, le coq chante; seulement on ne saurait dire si ce n'est pas le coq qui miaule ou le chat qui chante.

Le cortége se termine par une jeune ondine, jolie,

mais jolie à tel point, qu'on l'embrasserait volontiers, quel que soit son âge; car, selon toutes probabilités, tout en paraissant quinze ou seize ans, elle a quelque chose comme trois ou quatre mille ans.

Une autre porte un peloton de fil qui tourne de lui-même, et si vite qu'on le croirait vivant.

Puis vient une charrette attelée d'une douzaine de ces êtres mystérieux, et qui fait voler la neige autour d'elle.

A mesure que la troupe fantastique défile, le courage revient au bohémien. La curiosité s'empare de nouveau de lui, à ce point qu'il n'hésite pas à quitter son poste sur l'escalier, et, se cachant derrière l'angle de la chaumière, à regarder où elle va et ce qu'elle devient.

Les nocturnes esprits s'arrêtèrent près du tonneau en flammes, nouèrent les deux bous du fil qu'ils avaient dévidé, firent un trou dans la neige, y enterrèrent le chat et le coq, firent le tour du foyer en criant des imprécations qui parurent diaboliques à Basile; puis, s'étant, derrière les murailles de flammes, dépouillées de leurs habits d'ondines, elles reparurent vêtues comme les jeunes filles des faubourgs.

Puis elles éteignirent le feu en y jetant de la neige, et se dispersèrent de tous côtés.

La petite fille que Basile avait particulièrement sui-

vie des yeux se sépara alors de ses compagnes et, regagnant l'escalier, rentra dans l'isba sans voir celui qui l'épiait.

Le bohémien s'y précipita derrière elle, croyant la voir pâlir et se troubler en sa présence; mais un événement terrible et inattendu se passait dans l'isba, qui attira à lui toute l'attention de Basile.

Marioulla, comme nous l'avons déjà dit, ne pouvait fermer les yeux; elle était poursuivie par une idée qui ne lui laissait ni trêve ni repos; c'est que sa ressemblance avec sa fille pouvait être fatale à celle-ci: d'autres mères eussent été heureuses de cette ressemblance; Marioulla en était épouvantée.

Wolinski lui avait dit de revenir au palais; elle avait promis de le faire; elle se faisait une joie de revoir Mariolizza et de lui parler; mais comment, lui ressemblant trait pour trait, commettre une pareille imprudence? Au palais, elle serait vue par les grands seigneurs, par l'impératrice; elle serait vue côte à côte de cette belle princesse Lehemiko, portrait vivant de sa jeunesse. Un seul propos, une seule supposition suffisait pour perdre Mariolizza dans l'esprit des courtisans, sa chère Mariolizza, qu'elle aimait plus que sa vie, plus que son âme.

C'est cette idée qui l'obsède, qui la tue, qui ne lui laisse pas un instant de repos.

Il faut donc repousser cette inquiétude, jeter hors de soi ce tourment.

Malgré elle, les yeux de Marioulla reviennent sans cesse se fixer sur ce flacon qui contient le liquide corrosif.

La vieille n'a-t-elle pas dit que si ce liquide touchait une partie quelconque du corps, il y produirait des brûlures que la mort elle-même ne pourrait effacer?

Qu'a-t-elle de mieux à faire? Basile est sorti; s'il était là, sans doute il s'opposerait à son projet. Ce projet peut avoir des suites funestes; mais, pour elle, Marioulla les brave. Une seule idée, comme la flamme d'un incendie, l'envahit tout entière. Une autre s'arrêterait devant la douleur, hésiterait devant le danger, tout au moins y regarderait à deux fois; quant à elle, depuis longtemps et du premier coup sa résolution était prise.

Froide et brûlante à la fois, frissonnant comme un malfaiteur, Marioulla quitte son lit, pose en tremblant son pied sur le parquet; elle regarde autour d'elle, sonde l'espace de ses yeux, s'arrête, écoute!

Tout dort!

Elle fait deux ou trois pas, des pas légers comme ceux d'une ombre.

Elle étend les bras. Sa main s'égare dans les ténèbres; enfin elle a touché le flacon.

Elle enlève le papier qui lui sert de bouchon. Miséricorde ! Que s'est-il passé en une seconde ?

Des gouttes de plomb fondu ont brûlé l'un de ses yeux, labouré son visage, sa cervelle bouillonne dans son crâne ; des flammes semblent jaillir devant l'œil dont elle voit encore ; des milliers de poignards lui traversent la poitrine comme des fers rougis, et cependant toutes ces souffrances ne lui arrachent qu'un faible gémissement, qu'un grincement de dents étouffé ; même au milieu de cette agonie, la pensée que c'est pour Mariolizza qu'elle subit toutes ces tortures la soutient ; cette idée l'emporte sur toutes.

Cependant la douleur devient intolérable.

Que faire ? Il faut mourir sur la place. Il lui semble que l'âme a quitté ce corps qui souffre tant ! On réveille la vieille pour lui demander quelque soulagement.

Pourquoi Basile n'est-il pas là ?

— O mon Dieu ! secourez-moi ! murmure-t-elle.

Et, chancelante, elle s'élance vers la porte par laquelle elle l'a vu sortir ; mais, à chaque pas qu'elle fait, il lui semble qu'elle marche sur des lames tranchantes, sur des pointes aiguës. Tout à coup la porte s'ouvre d'elle-même et lui livre le passage.

C'est la petite fille qui rentre de sa promenade nocturne. S'appuyant à la muraille, Marioulla gagne le

palier. Elle entend son nom prononcé par Basile, que sa vue effraye. Un gémissement est sa seule réponse. Elle le saisit par la manche de son habit, s'y cramponne et se retient à lui pour ne pas tomber. Le bohémien sent des gouttes brûlantes rouler sur sa main; il frissonne. Il attire Marioulla à lui, la regarde à la clarté de la lune; il voit son œil droit brûlé, sa joue ravagée et couverte de larmes de sang. Il ne doute plus et jette un cri de douleur: Marioulla s'est défigurée par dévouement pour sa fille.

— Oh! Marioulla! Marioulla! qu'as-tu fait? s'écrie Basile en pleurant.

Et, l'enlevant entre ses bras comme un enfant, il l'emporte dans la chaumière, réveille tout le monde par ses cris, et, d'une voix lamentable, demande du secours.

La jeune fille et la vieille femme se précipitèrent éperdues.

Deux mots et un seul coup d'œil suffirent pour lui tout apprendre. Comment se tromper à cet œil perdu, à ce visage sillonné comme par une lave? Mais que faire? Comme le feu grégeois, la terrible liqueur n'a pas d'antidote. Elle emploie néanmoins toutes les ressources que lui suggèrent son art et son zèle, mais ce n'est qu'au point du jour que le calme reparaît dans la chaumière, où jamais, depuis sa fondation, pareille scène ne s'est accomplie.

s'était appelée Marioulla et qui avait été tant admirée par ceux qui l'avaient vue dans sa jeunesse.

Elle jeta les yeux sur elle-même dans ce fragment de miroir, fit une grimace involontaire, mais presque aussitôt un sourire d'ange reparut sur ses lèvres. Ce sourire reflétait le bonheur de la chère Mariolizza. Marioulla autrefois avait été belle; Marioulla maintenant n'était plus que mère.

Quant à Basile, qui était digne de comprendre le sacrifice qu'avait fait la pauvre martyre, il avait, pendant la cure, repris toute sa gaieté. Sa maîtresse bien-aimée avait atteint son but et était hors de danger.

Enfin un jour il voulut avoir le cœur net de l'apparition des ondines. Il profita de l'absence de la jeune fille pour tout raconter à la vieille mère.

Celle-ci se mit à rire.

Ce n'étaient point des esprits des eaux qu'avait vus Basile, mais bien des jeunes filles du faubourg : ce n'était point à une évocation diabolique qu'il avait assisté, mais à une coutume nationale, et qui aujourd'hui se pratique encore dans la Petite Russie.

— Lorsque nous apprenons, lui dit la vieille, que nos voisins sont attaqués de quelques fléaux épidémiques, les jeunes filles se rassemblent, entourent le village et le faubourg encore sains et saufs d'une ficelle, et enterrent vivants un coq et un chat noir, à l'endroit

où les deux bouts de la ficelle se rejoignent. Moyennant cette précaution, ajouta-t-elle, nous sommes sûrs que le fléau dépassera le cercle tracé. Maintenant, ajouta-t-elle encore, si tu demandes à quoi servent le coq, le chat et le tonneau enflammé, je te dirai tout simplement de t'adresser à une plus instruite que moi.

Nos pères faisaient ainsi, et nous faisons comme nos pères.

Mais quoi que lui eût dit la vieille, Basile faisait de temps en temps rougir la jeune fille comme un pavot en lui rappelant la nuit des ondines.

XIV

Atteindre son ennemi, le mettre sous le vent et le vaincre n'est pas une chose facile.
CANTEMIR.

Nous prions le lecteur de retourner d'une pauvre chaumière de pêcheur dans le palais ducal, et nous lui demandons la permission de lui donner quelques mots d'explication, mots dont ne peuvent, comme on sait, se passer les romanciers, et même notre grand-père Walter Scott.

Qui donc, excepté les paysans, n'a pas deux portes à sa maison ; celle de la rue, ouverte à tous, puis une autre porte, porte de service qui bien souvent devient porte secrète? Ces deux entrées et sorties de tout ce qui existe, et par conséquent de tout ce qui sent et pense, auraient pu, dans une autre maison, fournir à un nouveau Fou-Viesen assez de matériaux pour tout un livre étincelant d'esprit. Je ne crois pas qu'un escalier, surtout celui qu'on appelle l'escalier de service, présente en aucun lieu du monde des scènes d'un intérêt pareil à celles qui se passent en Russie; mais, sous ce point de vue, nous en reparlerons un autre jour. Maintenant, je me bornerai à la description de tout ce qui se réunissait chez le duc de Courlande, en passant par les deux portes, à l'heure de la matinée où nous sommes arrivés.

Avec le commencement de la journée la vie commença de circuler dans le palais du duc. Seulement, quelle vie! Une vie craintive, timide, frissonnante, effarée. D'abord elle rampa humblement avec les palefreniers, les chauffeurs et les valets de troisième ordre, à travers les cours, les corridors et les antichambres; mais à peine ces mots : « Il vient de se réveiller » eurent-ils retenti dans la maison, que tout prit un aspect de terreur : les démarches, les mouvements, les paroles, les regards, les respirations, tout s'accorda et

marcha en mesure. Les innombrables conduits de ce grand conducteur Biren eurent en un moment mis tout Pétersbourg sur le même ton; on eût dit que quelqu'un avait donné le mot d'ordre aux âmes, et l'âme de chacun se mit au port d'armes pour exécuter son thême monotone.

D'immenses passages conduisaient à la maison; des sentinelles de la garde du duc étaient échelonnées de distance en distance, mais en vue l'une de l'autre, dans toute la longueur de ces passages, ainsi que sur l'escalier; chacune d'elles, couverte d'or de la tête aux pieds, semblait un tison enflammé; toutes ensemble avaient l'air d'une longue chaîne d'or à laquelle, hélas! au-delà du seuil s'attachait invisiblement une autre chaîne de fer, qui enveloppait la mine de tous ses réseaux. L'énorme salle d'attente était envahie par une quantité de causeurs, de heiduques, de Turcs, de hussards, de chasseurs, de courriers, enfin par tout le domestique magnifiquement vêtu d'un grand seigneur, comme l'est un champ de blé par les sauterelles. Parmi tout ce monde impertinent comme d'habitude, se mêlaient des officiers d'ordonnance des régiments de la garde. Rien qu'à voir les regards de travers de ces gens de service, leurs grossières réponses ainsi que leurs bâillements et leurs contorsions sur les banquettes à l'entrée des personnages peu importants, vous eussiez

reconnu à l'instant même que le maître était un favori.

Koulkowski était déjà, selon son habitude, assis dans la salle de réception, tout à côté de la salle d'attente. Il était venu pour la dernière fois s'incruster sur sa chaise, et jouir du déclin de son service près du premier personnage de l'empire, à la condition d'être suivi d'un œil protecteur dans sa condition nouvelle. On pouvait aisément s'apercevoir de son émotion; et d'ailleurs comment eût-il pu être gai et sans souci comme auparavant? Il faisait ses derniers adieux au salon de réception du duc comme à une patrie. Ici, près de ce lambris doré qui représente un satyre aux pieds fourchus, faisant des bonds grotesques, on lui a souri une fois. Là, près de cette table en marbre, la main toute-puissante et toute gracieuse, qu'il s'était empressé de baiser aussitôt, s'était posée sur son épaule. Plus loin Son Altesse, tout en pinçant amicalement sa joue pleine et fraîche, l'avait un jour amené devant une immense glace récemment apportée de Venise, afin qu'il y pût admirer sa face rubiconde et sa tête chauve, à laquelle deux longues oreilles étaient collées par derrière.

Et cette chaise! cette chaise, trône précieux de sa grandeur déclinante, oh! il la portera dans son cœur à travers tous les orages et toutes les éventualités de ce monde! Pour la dernière fois il apporte des nouvelles toutes fraîches aux chercheurs de fortune, et

notamment que la jument favorite du duc a mis bas pendant la nuit un poulain mâle; puis il faut bien se mettre au niveau de la circonstance : que son habit de page, présent du duc, était déjà prêt; enfin que Érikler, le neveu de Lipmann, était promu au grade de secrétaire du cabinet, ce que tout le monde ignorait encore, excepté lui, Koulkowski, et le duc lui-même. Les sourires des illustres seigneure qui lui demandaient de ne pas les oublier à la cour, la poignée de main qu'échangeaient en passant avec lui le valet de chambre du duc, tout cela illumina, hélas! pour la dernière fois, la carrière de son service passé. Quelle position l'attend dorénavant? Le rôle de bouffon, ce serait encore quelque chose, puisqu'il serait, vu l'illustration de sa race le premier bouffon de l'empire. Mais les pages sont de malicieux coquins : ils feront de lui le plastron de leurs moqueries, ils ne lui donneront pas le droit de se reposer dix minutes sur une chaise; les nouvelles ne passeront plus par lui. Seigneur! Seigneur! la fortune est éphémère!

Peu à peu la salle de réception, d'envahie qu'elle était, fut encombrée par les gens en place, le nez en l'air, crachant au ciel une fois hors du palais, mais ici, pliés, courbés, avec des regards humbles et timides, attendant leur sort de la porte des appartements intérieurs. Parmi ces nouveaux arrivés on n'entend

aucune conversation ; on remarque seulement de muets mouvements de lèvres et de mains, et des sourires savamment étudiés d'après la mesure de la plus humble crainte. Tous cependant sont des gens de poids et de crédit. Ils mesurent les velours et les brocarts de leurs coudes et de leurs épaules. Quand ils se furent rangés le long des murs et des fenêtres, on eût été aveuglé de les voir, tant la vivacité des couleurs de leurs habits et l'or dont ils étaient couverts étaient éblouissants. On ne voit ici ni pauvre veuve implorant une pension à la mort de son mari ou la réception d'un pauvre orphelin dans un collége, ni vieux paysan gémissant sur ses jeunes enfants vendus un à un ou bien enlevés pour l'armée en avance des conscriptions suivantes. On n'y voit ni marchand avec des propositions de nouvelles et lucratives spéculations, ni artiste mandé d'une manière inattendue et inespérée pour recevoir la récompense de son infatigable travail, qu'il commença pour la postérité et qu'il finit par vendre pour un morceau de pain. Pas un seul solliciteur parmi les arrivants : des courtisans, — âge d'or. — Ils attendent une heure, deux heures et plus.

Comme vous pouvez le voir, l'atmosphère des appartements extérieurs est glaciale. Voyons quelle est la température des appartements intérieurs.

Après avoir jeté en passant un coup d'œil dans le

cabinet de toilette de la duchesse, d'où sortent et entrent sans cesse des facteurs de toute espèce, adroits et affairés, de tout pays et de toute condition, des joailliers et des fournisseurs, des couturiers et des secrétaires mâles et femelles, pénétrons dans la tanière de l'ours lui-même, dans le cabinet du duc.

Le duc aimait la magnificence ; on peut donc se figurer comme les fantaisies avaient dévoré la chambre d'où les brûlants rayons de sa toute-puissance incendiaient la Russie. Vêtu d'une robe de chambre élégante, reposant un de ses pieds chaussé d'un bas de soie et d'une pantoufle sur le splendide velours d'un coussin, appuyant l'autre sur le tapis de Perse qui recouvrait le plancher, il était assis sur un fauteuil au dossier duquel brillait la couronne ducale, en or massif, et de temps en temps jetait un regard ferme, mais cependant circonspect, sur une glace dans laquelle il pouvait se voir de la tête aux pieds, ainsi que tous ceux qui entraient dans l'appartement. Il poussait le soin de sa toilette jusqu'à une telle coquetterie, — pareil à un habile calligraphe désireux d'enchanter un connaisseur par le moindre trait pittoresque de son écriture, — que malgré toutes les souffrances que le coiffeur lui faisait endurer, il était aussi patient qu'aurait pu l'être un de ces mannequins en carton sur lesquels s'exerce le peigne des artistes en cheveux. Il n'y avait dans le

monde entier que son coiffeur qui pût se permettre d'en agir aussi despotiquement envers lui sans craindre les représailles. Après le coiffeur venait le tour du valet de chambre, qui l'habillait de la tête aux pieds. Quiconque eût vu le terrible favori, sa toilette achevée, admirant sa tournure, le sourire du triomphe sur les lèvres, eût pu croire que le but de son existence était simplement de plaire et de charmer.

Il venait d'en être ainsi. Au moment où nous en sommes venu, le duc, frisé, rasé, pommadé, se contemplait complaisamment dans la glace, assis dans une pose gracieuse. Le valet de chambre venait de sortir, lorsque le monstrueux Grosnott, celui que nous avons vu assister à l'exécution du Petit Russien, se présenta avec les dépêches. On en décacheta une première, puis une seconde, enfin une troisième, et l'homme élégant, le charmant grand seigneur, disparut pour faire place au véritable Biren. Le tigre a été caressé à rebrousse-poil : ses yeux s'injectent de fiel, sa figure se contracte, il se mord les lèvres. — Ah ! le niais ! dit-il à demi-voix, il se mêle de ce qui ne le regarde pas ! Et, en prononçant ces mots, il met en pièces ses manchettes en point d'Alençon, qui, en quelques secondes, onchent le tapis de Perse de leurs débris.

La gracieuse épithète qui venait de lui échapper s'appliquait à son frère Gustave, qui avait pris une

sotte part à cette expédition de bal masqué qui s'était faite contre Wolinski. La lettre qui contenait le rapport de cette expédition gisait, toute froissée, aux pieds du duc. Il était furieux, et, d'habitude, quand il se trouvait en cet état, il avait besoin d'une victime. Les manches d'Alençon étaient en pièces, il est vrai, mais la dentelle, c'est un objet et non un être qui puisse ressentir les souffrances. Grosnott était devant lui. Il se jeta sur Grosnott.

— Et toi ! s'écria-t-il, bégayant de fureur, sot animal !...

L'aide de camp, espèce de marbre vivant, — nous n'osons pas dire animé, — habitué à ces sortes d'explosions, se taisait. Pas un vestige de frayeur, pas une trace d'amour-propre blessé, ne se trahit sur sa figure impassible.

— Vous êtes un coupable, monsieur, et je vous parle comme à un coupable ! s'écria durement Biren.

L'aide de camp restait muet, et son maître, ne trouvant pas de résistance, s'apaisait de plus en plus.

— Dites à un âne de garder un champ, dit le duc, et il ravagera tout votre blé ! Donnez des commissions à ces messieurs, il en est de même : ils vont droit au but sans garder les convenances ! Hier vous avez, par exemple, reçu l'ordre de donner la question à ce Petit Russien : eh bien ! qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai gelé, grâce à un seau d'eau de trop, répondit froidement Grosnott. C'est un coquin de moins sur la terre, et voilà tout.

— Je sais que c'était un coquin, un drôle, un chien, mais toujours fallait-il sauvegarder les apparences... de la légalité, au moins... ne pas faire cette exécution chez moi, dans ma cour. Par ma foi! on a choisi une belle place pour donner la question à un homme, là où pouvait se trouver ma toute gracieuse souveraine, qui voit tout, remarque tout. Eh bien, cela est justement arrivé.

— Nous n'avions pas eu le temps de remettre la chose à un autre jour, Votre Altesse; Lipmann m'avait donné l'ordre d'en finir au plus vite.

— Que le diable vous emporte, vous et Lipmann! Vous n'avez qu'à vous en tirer maintenant comme il vous plaira, lorsqu'il faudra en répondre. Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je veux que le mort soit vivant, entendez-vous bien?

— Parfaitement, Votre Altesse.

— Et si le Petit Russien est mandé auprès de Wolinski, je veux qu'il soit là en chair et en os, dussiez-vous entrer vous-même dans sa peau, entendez-vous? sinon, je vous envoie en Sibérie commander les forteresses de mineurs.

— La faute en est à moi et à M. le grand commis-

saire. Que la responsabilité en retombe donc sur nous! Heureusement que les circonstances ont déjà corrigé les événements.

— Je serais curieux d'apprendre de quelle façon.

— Je puis seulement vous assurer que ni loups ni fossoyeurs ne trouveront rien à gagner sur le corps de Gordenko, et que le Petit-Russien, paré pour la fête, se trouve ici en chair et en os. Mais comment cela s'est-il fait? C'est ce que M. Lipmann lui-même aura l'honneur d'expliquer à Votre Altesse. Moi, je ne sais que ce que l'on m'ordonne de savoir.

— C'est bien, si c'est ainsi, dit le duc en s'apaisant tout à fait. Je vous aime, je me suis habitué à vous, vous m'êtes attaché et vous êtes actif quand on vous commande; c'est pourquoi je voudrais de tout mon cœur que vous vous tirassiez sain et sauf de cette méchante histoire. Mais voici le grand commissaire; allez à vos affaires.

L'aide de camp Grosnott et le grand commissaire Lipmann pouvaient entrer à toute heure du jour et de la nuit chez le duc sans être annoncés, mais le degré de confiance à l'égard de ces deux personnages était différent; chacun d'eux avait sa charge et ses devoirs : le premier n'était qu'un exécuteur sévère et silencieux des condamnations secrètes, une excellente machine à exterminer les gens, ce qu'il faisait, sans savoir pour-

quoi il exterminait; en un mot, un instrument muet et prêt à serrer le nœud, au premier signe de son maître; l'autre, espion adroit et spirituel, conseiller et juge partout où l'esprit d'un homme ou le cœur d'un citoyen laissait soupçonner un noble antagonisme de l'ambitieuse personnalité du favori, cet antagonisme ne se fût-il trahi que par quelques mots ou même quelques allusions. Biren n'avait qu'à toucher à cette corde pour la faire vibrer dans tous les coins de la Russie. Si quelqu'un, à l'exemple du barbier du roi Midas, avait eu l'idée d'ensevelir son secret dans la terre, et que le duc eût eu besoin de le connaître, Lipmann aurait planté un roseau sur cette terre, et le vent, balançant ce roseau, aurait trahi le secret. Le favori lui-même avait beau étudier les détours et les ruses du diplomate malveillant, il avait beau tâcher d'imiter le machiavélisme du vice-chancelier d'alors, — Ostermann, — c'est-à-dire un modèle achevé dans l'art de se masquer selon les circonstances, cependant il ne put jamais atteindre à la perfection de cet art, n'ayant ni assez d'esprit ni assez de puissance sur lui-même pour parvenir à ce but. Dans le cas où la violence de son caractère pouvait le trahir et son astuce être impuissante, Lipmann le remplaçait, travaillait comme une taupe dans son terrier, terrier qui avait assez de conduits pour le mener partout, à commencer par le palais, à finir

par les plus humbles cabanes des derniers mendiants.

C'est ainsi que chacun des deux rivaux, le duc de Courlande, comme Wolinski, avait son conseiller également astucieux. La différence entre eux était que Zouda, avec son âme noble et élevée, n'agissait qu'en raison de son attachement désintéressé pour son ami et au nom de tout ce qui est grand et beau, et Lipmann, prêt à toutes les bassesses comme à toutes les noirceurs, ne servait son digne protecteur qu'en vue des honneurs et des richesses.

Lipmann entra dans le cabinet, joyeusement cambré comme un chat qui veut bien caresser son maître ; mais, apercevant tout à coup les morceaux de dentelles éparpillés comme des débris d'un vaisseau naufragé, il dissimula tant soit peu son contentement.

Son premier mot fut à propos du Petit Russien.

Il tombait mal, le duc commençait d'en avoir assez.

— Toujours lui ! s'écria-t-il avec colère. Ne me laissera-t-on pas tranquille avec ce misérable? Croyez-vous vraiment que je m'embarrasse de cette sotte affaire? Croyez-vous que si quelqu'un s'avisait, il ne me suffirait pas d'un seul mot?

— Votre Altesse, répondit Lipmann avec humilité et en souriant, ne veut certainement pas me forcer de regagner de nouveau son inappréciable confiance, que je croyais déjà posséder sans conteste comme le prix

de tant d'années de service et d'attachement. Je pense donc...

— Que je plaisante, n'est-ce pas? Eh bien! oui, cher Lipmann, je plaisante, car j'ai remarqué quelque chose de joyeux. Je sais bien que notre affaire est grave à l'endroit de la Pologne, mais je sais aussi que nous avons dans la personne de notre grand chancelier un ami dévoué et vigilant qui ne laissera point l'ennemi arriver jusqu'à nous.

— Vous avez deviné juste, Altesse; cette affaire un peu embrouillée, que Grosnott avait eu l'imprudence de trancher d'un seul coup d'épée, est heureusement terminée.

— Oui, oui, dit le duc tout joyeux, Grosnott s'est laissé emporter; c'est pourquoi je lui ai déclaré qu'en cas de malheur il répondait de tout: un garçon bon et dévoué, mais, il faut le dire, gauche comme un Turc.

— C'est vrai, reprit Lipmann, j'ai eu le bonheur de justifier la confiance de Votre Altesse; mais aussi il faut avouer que l'intelligence des gens qui nous sont dévoués nous a énormément aidés.

— Ces gens étaient choisis par vous, mon modeste ami.

Lipmann rejeta sa crinière rousse en arrière, et sa figure resplendit de toute la plénitude de son contentement.

Il salua et continua, mais à voix si basse, que la plus fine oreille écoutant derrière la porte eût perdu son temps.

— Le voyvode, dit Lipmann, un de nos agents, et qui, pour ne pas inspirer de soupçons, avait signé la dénonciation de Gordenko, et qui me tenait au courant de tout, suivait les traces toutes chaudes du vaurien. A Tiver, il eut vent de la soustraction et du remplacement du Petit Russien. Paré pour la fête et devinant que Gordenko était réservé pour un autre jeu, il ne laissa pas faire grand chemin au fuyard et me l'envoya juste à temps. Gordenko n'est plus, mais le vrai Petit Russien est ici; quiconque dira non se fera une mauvaise affaire. Il y a bien eu une bohémienne, astucieuse et spirituelle comme un démon, qui a failli se mêler de tout cela; cependant, grâce aux moyens de répression que je tiens de Votre Altesse, j'en ai eu fini si vite avec elle, que moi-même j'ai été surpris de ce prompt dénoûment.

Ici Lipmann raconta ses soupçons, son interrogatoire, le succès de ses mesures; enfin la dénonciation originale fut triomphalement remise au duc, qui, l'ayant lue et relue plusieurs fois, pressa autant de fois la main du grand commissaire.

— Maintenant, Lipmann, arrangez-vous avec les dénonciateurs comme il vous plaira, dit le duc, prenant

sur son bureau plusieurs feuilles de papier et les donnant à Lipmann, ainsi que la dénonciation originale de Gordenko. Tenez, voici des blancs seings; mais que tout soit fini. Ayant choisi dans tous ces chiffons ceux qui vous sont nécessaires, brûlez le reste.

Puis gracieusement :

— Vous m'avez fait un cadeau, ajouta-t-il, mais je ne resterai pas votre débiteur : votre neveu est fait secrétaire du cabinet; annoncez-lui cette nouvelle et ajoutez que, comme commencement de maison, je lui donne deux chevaux de mon écurie et un équipage correspondant.

— Vos bontés sont infinies; croyez que je les apprécie dans mon cœur, seulement je ne trouve pas de mots pour exprimer ma reconnaissance. Permettez donc, ô mon protecteur, que mon neveu lui-même offre à Votre Altesse, — j'allais dire Impériale...

— Ne vous pressez pas de m'accorder ce titre, Lipmann, il me porterait malheur.

— Oh! pour cette fois-ci, croyez-moi, je suis bon prophète, et dans six mois ce n'est pas moi seulement qui vous donnerai ce titre, mais la Russie tout entière.

— Flatteur! fit Biren en le menaçant du doigt.

Puis, regardant autour de lui :

— Eh bien! mais où est-il donc, votre neveu? demanda-t-il.

Le tigre jouait avec le renard.

— Monsieur Erikler! cria le grand commissaire en entr'ouvrant la chambre la plus proche du côté des appartements intérieurs; monsieur Érikler! Son Altesse désire vous voir.

Erikler, — vous connaissez le personnage long et endormi qui répondait à ce nom, — Erikler apparut à cet appel, salua comme un étudiant à son premier début dans le monde, commença par marcher sur les pieds de son oncle, et enfin se tint debout et immobile, son nez de bécasse en avant.

— Rendez grâce à Son Altesse des nouvelles bontés dont elle daigne vous combler, lui dit Lipmann faisant signe à son neveu de baiser la main du duc; vous êtes fait secrétaire du cabinet.

L'oncle ne s'adressait jamais à son neveu qu'en se servant du mot *vous*.

— Ah! sans doute, vos bontés... Votre Altesse... le souvenir des bienfaits est impérissable... balbutia le neveu, s'interrompant et saluant entre chaque mot, mais faisant semblant de ne pas comprendre l'invitation de son oncle à baiser la main.

— Assez, assez, dit Biren en souriant avec malice; par ma foi, voilà un orateur des plus éloquents. Ce n'est pas tout à fait un Démosthène, mais enfin... Du reste, quant aux Démosthènes, nous n'en avons que faire; en

revanche, il rédige les affaires non moins bien qu'un ministre d'État. Ostermann, — on peut compter l'opinion d'Ostermann pour quelque chose, je pense, — Ostermann trouve en lui l'étoffe d'un grand diplomate. (Erikler salua profondément.) J'aime, au reste, continua Biren, qu'un subalterne pense quand on lui dit de penser, et non quand il lui plaît de le faire. Continuez, continuez, jeune homme, et souvenez-vous que la principale vertu d'un secrétaire d'État, c'est la modestie, la modestie toujours, et que sa langue est sa première ennemie.

Ici Biren fit à Erikler une légère inclinaison de tête, et quand celui-ci, ayant compris que son audience était terminée, eut fait sa sortie et salué si gauchement que le ceinturon de son épée s'accrocha à un fauteuil, qu'il traîna un instant à sa suite, le duc se retourna vers le grand commissaire.

— Votre neveu, mon cher Lipmann, dit-il en souriant, n'est pas encore dégourdi, quoique voilà plus d'un an qu'il soit secrétaire près de vous; mais avec le temps la cour le polira. Et maintenant que l'affaire de ce Petit Russien est terminée, je suis content de mon côté; seulement vous vous rappelez qu'il nous en reste un seconde bien autrement importante.

— Voulez-vous parler de notre guerre avec le fougueux, l'indompté, mais non indomptable Wolinski?

— Justement. C'est un homme étrange, que rien ne satisfait ni n'effraye; partout où il peut le faire il me contredit; jusque dans mon sommeil il m'apparaît comme l'épée de Damoclès, que je m'attends à me sentir tomber sur la tête à chaque instant. Tant qu'il vit, je ne vis pas, moi; mes mouvements sont paralysés, ma puissance est incomplète... vous comprenez, n'est-ce pas, Lipmann?

— Oui; sa chute est nécessaire à votre tranquillité, mais une chute mortelle... Il est le chef d'une association qui veut la perte de tout ce qui n'est pas Russe.

— Les infâmes révolutionnaires!... ah! je leur ferai beau jeu!... Des paysans qui infectent l'oignon! Ils nous doivent tout, et voilà leur reconnaissance... Ah! vous avez beau vouloir apprivoiser le loup, il pense toujours à sa force. Vers créés pour ramper, ils veulent être des hommes. Ah! je leur prouverai que la dernière rosse des écuries du duc de Courlande vaut mieux qu'un Russe. Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent, il ne s'agit pas d'un Koulkowski cette fois.

Et en disant ces mots Biren tremblait convulsivement, ses dents grinçaient malgré lui; mais, s'étant un peu calmé, il continua:

— Au reste, si l'on vous en croit, Lipmann, nous avons trouvé le côté faible de cet Achille.

Lipmann n'avait jamais lu Homère, et cependant il devina aussitôt de quelle chose il s'agissait.

— Ah! dit-il, vous voulez parler de son intrigue avec cette princesse de Moldavie? Oui, c'est un excellent moyen. J'avais prédit à Votre Altesse qu'il était possible de le faire tomber dans ce piége; et quand vous m'aurez raconté vos succès, je vous dirai, moi, ce que j'ai fait de mon côté.

— Ah! nous avons une fille de chambre qui travaille assidument pour nous auprès de la princesse. Hier un page m'a apporté un billet que notre héros adresse à sa bien-aimée. Oui, en effet, cela commence bien, mais il faut conduire habilement la chose. Il faut rendre la correspondance plus active, ménager quelque rendez-vous, et là, le diable m'emporte si nous n'attrapons pas l'oiseau sur son nid! Dans ce moment il faudra...

— Vous amener là, vous, ou l'impératrice elle-même.

— Mon cher, vous saisissez mes pensées au vol aussi rapidement qu'un amoureux saisit au passage les regards de sa maîtresse. Elle l'adore comme son enfant, c'est pour elle un talisman qui la préserve du mauvais œil. C'est tout à la fois son jouet et sa consolation, et voilà que tout à coup le démon lui-même, sous la forme de Wolinski, vient lui enlever ce trésor.

Un éclair d'infernale joie passa sur le visage du favori.

— Alors la tête du traître sera bientôt en votre puissance, se hâta d'ajouter avec un air de triomphe le digne confident du duc. Eh bien, pour compléter la fête, nous tâcherons de le rendre furieux dans le palais même. Comme Votre Altesse, je le tiens pour un homme dangereux. Mais nous conduirons adroitement l'affaire, et je réponds de la réussite sur ma tête. La bohémienne nous aide sans le savoir. C'est elle qui protége les amoureux; il faut que Votre Altesse ménage à cette chaldéenne la libre entrée près de notre sotte princesse.

— Oui, l'impératrice aime qu'on lui dise sa bonne aventure; depuis que l'astrologue Buchner lui a promis la couronne, elle tourmente continuellement le professeur d'astronomie par les horoscopes qu'elle se fait tirer. Un astrologue en jupons, c'est quelque chose de nouveau, nous exploiterons cette curiosité.

— Et la bonne semence donnera une ample moisson!

— Lipmann, vous avez une tête qui vaut son pesant d'or; il faut que je vous fasse ministre.

— Merci, Altesse, mais je ne veux pas déchoir, je suis votre ministre, à vous. Ah! j'oubliais encore une chose : il faut propager par tous les moyens possibles les bruits sur le veuvage de Wolinski, c'est indispensable, autrement dès le commencement nos plans peuvent échouer; de mon côté j'ai déjà fait sous ce rapport tout ce que j'ai pu.

— Je vous promets de vous seconder, Lipmann.

— Il faudrait, pour un temps, retenir sa femme à Moscou. Mais, quant à cela, la chose ira toute seule, son fidèle époux s'en occupant lui-même.

— Et nous ne pourrions rien faire de mieux. En vérité, Lipmann, dit le duc en riant, viens ici, il faut que je t'embrasse.

Et le duc de Courlande baisa au front son acolyte, aussi humblement courbé devant lui que s'il eût été prosterné sous la bénédiction d'un prêtre.

Encouragé par cette haute faveur, Lipmann continua :

— Puis vous avez encore ce livre qu'a dérobé la femme de charge dans le cabinet de Wolinski. Comment donc le nommez-vous? le titre m'échappe.

— L'histoire de Jeanne de Naples, en marge duquel, de la main du traître, sont tracés ces deux mots :

— ELLE ! ELLE !

— Il a fait là une heureuse comparaison, il faut l'avouer ! il se met lui-même la corde au cou ; — de plus, hier soir...

— Ah ! je vous interromps là, mon cher, dit Biren d'un ton pincé et hochant la tête ; je vous avoue qu'hier cette histoire de bal masqué m'a fort chagriné pour vous. Malheureux ! venir du *cimetière aux loups* à pied, par cet abominable froid !

— Ne vous inquiétez pas à propos de moi ; mon âme

et mon corps sont prêts à braver pour vous feu comme glace; pour vous, je déterrerais de mes mains, monseigneur, les cadavres de ce cimetière, et les remplacerais par des corps vivants. Nous avions tout préparé à merveille; mais tout a été gâté par je ne sais quel masque qui nous suivait : il chuchota quelques mots à l'oreille du maître de la maison, et tout fut retourné, — de l'envers à l'endroit; — de plus, le frère de Votre Altesse a assez mal à propos fait le chevalier.

— Mon frère sera mis aux arrêts, ne fût-ce que pour les apparences; il faut donner satisfaction à Wolinski, qui se prétend offensé. Mais je serais curieux, Lipmann, de connaître ce masque impertinent et mystérieux qui sait si bien nos secrets.

Puis soucieusement :

— Nos secrets! ajouta le duc; songez-y, Lipmann, cela ne doit pas être.

— Oh! je retrouverai le personnage, dût-il m'en coûter un doigt de la main, et Dieu m'est témoin que je vengerai sur lui ma promenade nocturne, ainsi que nos inquiétudes, qui valent bien qu'on lui détende les nerfs avec des tenailles. Mais ce ne sont là que des misères comparées à nos succès. — A propos, Wolinski, hier encore, a parlé un peu trop légèrement sur le compte de l'impératrice. Il a porté sa santé tout en chantonnant le *De profundis*.

— Diable! voilà qui sera d'un grand effet près de l'impératrice, qui est malade.

— Il vous a envoyé... quant à vous, et Lipmann ricana en se frottant les mains.

— Au diable? Tu ne m'annonces là rien de nouveau, Lipmann. Seulement nous verrons lequel de nous deux fera le premier le voyage de l'enfer. En attendant, tout va bien.

— Permettez-moi alors, monseigneur, de solliciter deux grâces de Votre Altesse.

— Accordé d'avance.

— Vous avez votre rival, j'ai le mien. Le vôtre est dangereux, le mien aussi. Zouda travaille à notre perte de tout son pouvoir. La servante-maîtresse, qui nous est dévouée, est soupçonnée par lui, et, d'un moment à l'autre, s'attend à un malheur. Il faut la sauver, ne fût-ce que pour faire enrager son maître.

— Et le moyen? ne lui appartient-elle pas? n'est-elle pas femme de serf?

— J'y ai déjà pensé; mais attendez, monseigneur, l'impératrice veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout à l'endroit de Koulkows i; on lui cherche une promise parmi les femmes du peuple.

— Alors rien de mieux que cette drôlesse : nous la ferons demander par l'impératrice à Wolinski pour son page quinquagénaire.

— Et Wolinski n'osera point refuser. Seulement il faut se presser, Votre Altesse...

— Mon premier soin, une fois au palais, sera de m'en occuper.

— Son fils, — si vous voulez bien me permettre encore de vous entretenir de ceci, — son fils, quoique fort sot, nous sert avec zèle. A l'instant même il vient de jouer avec grand succès le rôle de *la langue*.

— Eh bien?

— Eh bien! Altesse, on lui a promis le grade d'officier, en récompense de ce qu'il a amené nos comparses à la fête.

— Vous pouvez le nommer officier, je vous y autorise.

— Mon rapport est terminé, monseigneur, et je me hâte de me rendre à mes travaux. Votre antichambre et votre salle d'attente sont depuis longtemps pleines d'une foule impatiente de saluer son soleil.

— Bon! la foule n'a qu'à attendre. Il est bon, mon cher Lipmann, de lui tenir la dragée haute, sinon elle s'émanciperait. Du bruit et du clinquant pour les sots; beaucoup de sévérité pour les gens d'esprit, et tout va bien. Envoyez-moi Koulkowski, je veux m'en amuser un instant et prendre des mesures sur son mariage.

A la place de Lipmann, qui se retira en saluant jusqu'à terre, apparut Koulkowski.

— Cher page, lui dit le duc, nous nous séparons donc?

— Je vais être privé de la contemplation du visage de Votre Altesse, dont je vivais depuis tant d'années comme de la manne du ciel, répondit le page quinquagénaire en venant baiser la main du duc.

— Oh! oh! pourquoi se lamenter ainsi?— Et retirant sa main, mais trop tard, Koulkowski avait eu le temps de l'attraper de ses lèvres au vol : Sois persuadé que je ne t'abandonnerai pas dans ta nouvelle carrière, mon cher Koulkowski, et pour te prouver mes bontés, voici ce que je viens de faire pour toi; seulement ne me fatigue pas de ta reconnaissance, entends-tu?

Koulkowski, autant que le lui permettait son énorme rotondité, s'inclina avec un servile empressement pour prêter l'oreille à ce qu'allait lui annoncer de faveurs nouvelles son bienfaiteur.

— L'impératrice a appris que tu avais souillé tes lèvres en baisant la pantoufle du pape. Pour expier les belles promesses que tu as faites à Rome, tu méritais d'aller un peu surveiller la chasse aux martres et aux renards bleus. Mais j'ai intercédé pour toi. J'ai fait observer qu'avec ton gros ventre tu parcourrais la Sibérie tout entière avant de mettre la main même sur une souris. Enfin nous avons tourné l'affaire de telle façon que te voilà à la cour avec un nouveau service. Mais, —

Biren le menaça du doigt, — jeune page, vous êtes un mauvais sujet, un grand vaurien. — Koulkowski fit un salut aussi profond qu'il put. — L'impératrice craint pour le repos de ses filles d'honneur, et veut absolument te marier. As-tu entendu parler de cela?

— Sa Majesté m'a fait l'honneur de me le dire elle-même, et de son auguste bouche.

— Eh bien ! je t'ai trouvé une fiancée, Koulkowski. Je ne saurais te dire qu'elle soit jeune et belle, ou de naissance illustre; mais en revanche c'est mon choix.

— Ordonnez-moi d'épouser une chèvre, Altesse, et je serai trop heureux d'obéir à votre volonté sacrée.

— Une chèvre! il y a une idée là-dedans, Koulkowski; seulement nous garderons son application pour une autre circonstance. Quant à toi, je 'ai choisi pour épouse la première femme de chambre de Wolinski.

— La première femme de chambre !... balbutia le pauvre page anéanti.

— Oui, elle, justement; elle a pour dot mes bontés et le pardon de notre souveraine pour tous tes vieux péchés. Je sais bien qu'à ces mots de *première femme de chambre*, les ossements de tes ancêtres, les khans de Tartarie ou les princes de Lithuanie, ont tressailli dans leur sépulcre. Sans doute ils déploient leurs parchemins noircis aux yeux de leur descendant qui se

mésallie, mais leur descendant s'est mis dans une fâcheuse passe, et il faut qu'il accepte de bon gré le trésor qu'on lui propose, avec l'accompagnement que j'ai dit, ou sinon on le lui fera prendre pour rien.

Le page de service entra et annonça le vice-chancelier Ostermann.

— Qu'il entre, répondit le duc.

Puis, se retournant du côté de Koulkowski, et avec une intonation qui le glaça jusqu'à la moelle des os :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, ai-je votre consentement, illustre seigneur?

— Vos bontés sont immenses, Altesse, répondit le malheureux Koulkowski, j'épouserai.

— Vite, balayez-moi tout cela, cria Biren aux laquais, en leur montrant les fragments de dentelle d'Alençon qui jonchaient le parquet.

Mais, plus prompt que les laquais, le descendant des khans de Tartarie et des princes de Lithuanie se précipita ventre à terre pour ramasser les précieux débris qui jonchaient le plancher.

Le duc lui aida en lui poussant du pied le dernier lambeau.

XV

LES RIVAUX.

Quel terrible spectacle! Ils se sont rencontrés, ils luttent, et tantôt celui-ci, tantôt celui-là fait plier l'autre.

Ostermann, fils d'un ecclésiastique du village vestphalien de Bokoum, puis étudiant de l'université d'Iéna, où il s'occupait de sciences abstraites, tout en plaisantant avec son professeur de langues orientales et lui plantant des cornes sur la tête, avait eu le malheur, à la suite d'une querelle avec un de ses camarades, de l'égratigner assez grièvement pour se voir obligé d'aller chercher un refuge là où les gens de talent étaient certains de trouver un asile, c'est-à-dire à la cour du réformateur de la Russie. Là, apprécié dignement par le tzar qui avait deviné son génie, Ostermann, par reconnaissance et au moyen de la diplomatie, fit rentrer sous le sceptre de l'empereur les provinces baltiques qui avaient été sur le point de lui échapper, et cela sans

mésallie, mais leur descendant s'est mis dans une fâcheuse passe, et il faut qu'il accepte de bon gré le trésor qu'on lui propose, avec l'accompagnement que j'ai dit, ou sinon on le lui fera prendre pour rien.

Le page de service entra et annonça le vice-chancelier Ostermann.

— Qu'il entre, répondit le duc.

Puis, se retournant du côté de Koulkowski, et avec une intonation qui le glaça jusqu'à la moelle des os :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, ai-je votre consentement, illustre seigneur?

— Vos bontés sont immenses, Altesse, répondit le malheureux Koulkowski, j'épouserai.

— Vite, balayez-moi tout cela, cria Biren aux laquais, en leur montrant les fragments de dentelle d'Alençon qui jonchaient le parquet.

Mais, plus prompt que les laquais, le descendant des khans de Tartarie et des princes de Lithuanie se précipita ventre à terre pour ramasser les précieux débris qui jonchaient le plancher.

Le duc lui aida en lui poussant du pied le dernier lambeau.

[illegible]nce

[illegible] no-

[illegible]urdi

[illegible] mais

[illegible] dans

LES [illegible], qu'il

[illegible] même

[illegible] natio-

[illegible] en eux-

[illegible] : il était

[illegible]pératrice

Ostermann, fils d'un ecclésiastique du village [illegible]. Il tenait phalien de Bokoum, puis étudiant [illegible] moins au d'Iéna, où il s'occupait de sciences abstraites, [illegible]r cette complaisantant avec son professeur de langues [illegible] l'empire, et y lui plantant des cornes sur la tête, avait [illegible]t au-dessus des à la suite d'une querelle avec un de ses [illegible]ne. Mais tout en l'égratigner assez grièvement pour [illegible] ce calcul, il perdit chercher un refuge là où les gens de [illegible]u de nationalité en tains de trouver un asile, c'est-à-dire [illegible]té existe dans chaque formateur de la Russie. Là, [illegible]et que, par conséquent, tzar qui avait deviné son génie, [illegible] personne de celle qui, naissance et au moyen de [illegible] le Grand, c'est-à-dire du le sceptre de l'empereur [illegible]ne de faire naître cette po-

parler des autres hauts faits du ministre pour l'utilité de sa nouvelle patrie. Ce même Ostermann, riche à son tour d'argent et de domaines, reçu chancelier-comte, ayant su conserver comme par droit d'hérédité la faveur et la bienveillance de deux empereurs, de deux impératrices, d'un régent et d'une régente, et, ce qui est plus difficile encore, de trois favoris tout-puissants, Russes et étranger, était sous le règne de l'impératrice Anne Ivanowa une espèce de contre-poids entre les partis rivaux. Connaissant la puisssance de Biren, le favori de l'impératrice Anne, en même temps qu'il était le chef du parti allemand, s'appuyant sur le trône, appréciant la force de l'archevêque de Novogorod et la terreur qui dominait toute la population, le souple ministre agissait en secret en faveur de ce parti, mais ne s'attaquait pas ostensiblement au parti russe, à la tête duquel se trouvait Wolinski, connu par ses éminents services et pour être d'un caractère noble et ferme, sûr en outre de l'amitié de quelques patriotes prêts à sacrifier leur vie pour une cause juste; portant d'ailleurs un nom russe et jouissant de la bienveillance de l'impératrice. Il jouait ce système de bascule jusqu'à ce qu'il se présentât un cas où il faudrait opter entre les deux rivaux. Il voyait naître la lutte entre le despotisme de l'un et la popularité de l'autre; mais il savait parfaitement que les soutiens de cette popularité n'étaient que quelques

têtes chaudes, et non un peuple fort de la conscience de sa dignité.

Et en effet le peuple d'alors, sans en excepter la noblesse, croupissait dans une ignorance crasse, engourdi dans sa crainte d'esclave, gémissant, souffrant, mais allant chercher une distraction à ses souffrances dans les exécutions auxquelles on livrait ses défenseurs, qu'il voyait mourir avec la même indifférence et la même curiosité qu'il eût vu mourir ses oppresseurs.

Ostermann savait donc qu'il n'y avait aucune nationalité en Russie, et que ceux qui la résumaient en eux-mêmes entreprenaient une chose hasardeuse : il était en outre persuadé que l'attachement de l'impératrice pour Biren finirait toujours par triompher. Il tenait par conséquent, sinon ostensiblement, du moins au fond, pour le parti de Biren, et avait su par cette combinaison conserver la seconde place de l'empire, et y paraître si parfaitement ancré, qu'il était au-dessus des caprices et même des revers de la fortune. Mais tout en se plongeant dans les abstractions de ce calcul, il perdit de vue que, malgré le manque absolu de nationalité en Russie, le germe de cette nationalité existe dans chaque individu, là où il y a un peuple, et que, par conséquent, il était facile de l'évoquer en la personne de celle qui, en sa qualité de fille de Pierre le Grand, c'est-à-dire du père de la patrie, était à même de faire naître cette po-

pularité plutôt qu'une assemblée de patriotes agissant par elle-même. Il croyait suffisant de tenir Élisabeth Petrowna à l'écart et se trompait. Cette erreur, il la paya de tout ce que lui avaient valu ses services aux tzars et à la Russie. De telles erreurs de la part des politiques les plus raffinés nous font reconnaître que l'œil de la Providence ne se ferme pas, comme on pourrait le croire : sous la lueur de ses éclairs mûrit la moisson du Très-Haut.

C'est une apparition vraiment étrange dans notre histoire que cet Ostermann. Quelle route étonnante n'avait-il point parcourue depuis son berceau, placé dans un coin oublié de l'Occident germanique, jusqu'à Bérésoff, recevant des mains du sort son bâton de voyageur sur le seuil d'une cabane ecclésiastique ! Il finit plus tard au sceptre du plus grand empereur, et de ce bâton et de ce sceptre réunis, il traça les combinaisons sociales, les actes d'alliance entre rois et peuples, et les lois qui assurèrent la durée séculaire de la Russie, désignant le tour de rôle des souverains à venir, et déposant enfin tristement et modestement ce bâton, au bout de son voyage, dans les steppes glacées de la Sibérie !

— Bokoum, Iéna, Nischtadt, Bérésoff ! il paraît qu'il fallait que cela fût ainsi !

Mais je me laisse entraîner par la destinée de l'un des plus puissants moteurs de la civilisation russe, qui

jusqu'à ce jour n'a pas été apprécié dignement et qui attend un historien.

Revenons à notre roman.

Un moment suprême s'ouvrait pour Ostermann. Jusqu'à présent il soutenait le duc comme favori d'une souveraine qu'il avait lui-même, Ostermann, placée sur le trône. Mais, maintenant que son ambition avait été mise au jour, il fallait ou lui aplanir les degrés du trône ou lui retirer l'appui prêté jusque-là. Dans ce dernier cas le vice-chancelier assurait le triomphe du parti russe et faisait occuper à Wolinski la première place dans le cabinet et dans l'empire. Il alla donc chez Biren après avoir bien arrêté la ligne qu'il avait à suivre dans son double rôle, jusqu'au jour où les événements lui indiqueraient celui des deux chemins qu'il devait suivre.

Immédiatement après son arrivée chez le duc un page entra, venant de la part de l'impératrice; il avait mission de dire à Biren qu'Élisabeth l'attendait.

Biren fit répondre qu'il allait immédiatement se rendre à ses ordres.

La tête mal peignée, le costume plus que négligé du ministre faisaient un contraste remarquable avec les dehors si élégants du favori. En entrant dans le cabinet, Ostermann s'appuyait sur sa canne comme un homme auquel les forces sont près de manquer.

— Comment va la santé ? lui demanda Biren avec une sollicitude visible et en l'établissant dans un fauteuil. Koulkowski, une banquette, un coussin, ce que vous voudrez, sous les pieds de notre précieux hôte. Je suis sûr que vous souffrez de la goutte; vite un traversin derrière le dos.

Le vieux page ayant mis un petit banc sous les pieds du ministre et ployé un coussin derrière son dos, se retira, le visage empourpré par les efforts que ce service lui avait coûtés, et le ministre gémissant, remerciant, levant les yeux vers le ciel, afin que personne ne pût y lire, répondit :

— Votre Altesse connaît mes infirmités. Maudite goutte!... oh! oh! joignez à cela que je commence à mal voir et à ne plus entendre du tout.

— En effet, tout ne parvient pas à vos oreilles ; mais sous ce rapport nous vous aiderons d'une certaine façon. Et en approchant son fauteuil de celui d'Ostermann : Quant à la vue, vous avez l'intellectuelle, à défaut de l'autre, et celle-là n'a pas besoin de lunettes.

Le vice-chancelier le remercia en baissant la tête, arrangeant ses cheveux en souriant et se servant de ses cinq doigts comme d'un peigne.

Biren continua :

— Samson se soumit à une femme faible mais rusée; — la finesse de l'esprit vaut la force du corps ; — la

santé, la force de l'âme vous sont nécessaires, mon cher comte, surtout dans un moment où nos ennemis agissent contre nous par tous les moyens possibles, ouvertement et en secret. Je dis nos ennemis, parce que je ne sèpare pas ma cause de la vôtre.

— Certainement, duc, répondit Ostermann, je tiens à vous, et j'existe par vous. — Oh! cette jambe! interrompit-il. Et il se frotta la jambe en faisant une grimace, paraissant éprouver une telle douleur qu'il lui était pour le moment impossible de proférer une parole. Enfin il reprit : — Oui, je tiens à vous comme une vigne affaiblie par de nombreuses récoltes tient encore appuyée à un chêne dans toute sa beauté et dans toute sa force.

Le Courlandais lui serra amicalement la main.

— Mais est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau depuis le dernier entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Votre Altesse? continua le vice-chancelier.

— Je dois vous avouer, monsieur le comte, que l'esprit anarchique de Wolinski — à notre honte ministre du cabinet — s'accroît journellement d'une façon insolente. Peruskine, Soumine, Koupschine, Etschoukow et bien d'autres encore, forment le parti russe. Mus par le démon de la révolte et se rapprochant chaque jour du trône, complotant notre perte auprès de l'impéra-

trice, — leur mot d'ordre est : Mort à tous les Allemands! Jamais ils n'ont agi avec autant d'ensemble et de ruse à la fois. Vous connaissez la haine qu'ils professent pour tout ce qui n'est pas russe; mais vous ignorez à quel point ils me haïssent personnellement. Croiriez-vous une chose? c'est que bientôt il me sera impossible d'obtenir les redevances du peuple; ils veulent parvenir à faire refuser l'impôt, afin de briser les ressorts de toute administration et me rendre solidaire des suites funestes que cela doit produire; ils entretiennent le populaire et la noblesse de mes cruautés, soulèvent contre moi des villages entiers, en disant que je suis l'Antechrist, et des villages entiers passent la frontière. L'impératrice ne peut manquer de l'apprendre. Réfléchissez à l'avenir du malheureux empire! Que dira la souveraine qui nous a remis les rênes de l'État? que dira de nous l'histoire?

Ostermann leva les yeux au ciel et haussa imperceptiblement les épaules.

Il pensait à part lui ;

— Ce que dira de toi l'histoire, je m'en soucie médiocrement. Mais voilà où gît la chose : c'est que les paysans russes, dans un moment de mauvaise humeur, sont capables de nous mettre à la broche, nous autres mécréants, comme on a fait au médecin allemand sous le règne de Jean le Terrible.

— Que je punisse les coupables, continua Biren, ils crieront au tyran, au despote, au Néron. L'application de la loi m'est comptée comme une violence, l'observation des traités, la conservation des alliances avec nos voisins, s'appellent trahison ! Vous savez combien est juste la réclamation de la Pologne à l'endroit de l'indemnité pour le passage des troupes russes sur son territoire ?

— Juste comme il l'est, dit Ostermann, d'exiger le payement d'une lettre de change. Eh bien ! est-ce que vraiment... Oh ! ma jambe !... oh ! là, là.

— Pensez un peu, mon cher vice-chancelier, continua Biren, moi qu'ils prétendent être le maître de l'empire, je n'ose pas même faire discuter cette affaire au conseil avant de m'être assuré les voix des gens bien intentionnés et dévoués à ma souveraine qui y siégent.

— Et cette affaire, nos ennemis la préparent pour m'accuser, comme si moi !... Vraiment ! j'éprouve de la honte à le redire, même tête à tête, ce qu'ils proclament en pleine rue, dans les places publiques : c'est que moi, duc de Courlande, riche au delà de mes besoins, grâce aux revenus que je je tire de mes États, et plus encore, de ce que je dois aux bontés de ma souveraine, de celle dont un seul mot peut me donner de millions, — ils disent que je défends par cupidité une mauvaise cause.

Le page rentra en ce moment, et répéta que l'impératrice attendait le duc au palais.

— Dis que je vais m'y rendre à l'instant, répondit le duc avec un mouvement marqué d'impatience.

— Est-ce que je ne retiens pas Votre Altesse? demanda Ostermann, se soulevant avec effort sur sa canne.

— J'aurai tout le temps de voir l'impératrice, répondit Biren, et notre conversation est plus intéressante que ce que j'ai à dire ou à faire avec elle. Vous voyez donc, mon cher comte, ce qui me menace, les attentions, les bontés de l'impératrice pour moi. Sa Majesté connaît mon dévouement à sa personne, aux intérêts de la Russie... Elle me confie ses secrets les plus intimes, ses craintes sur sa santé, sur l'avenir du pays. Hélas! les têtes couronnées sont mortelles comme les autres. Si l'impératrice mourait, qu'adviendrait-il?... Je vais vous parler en ami...

— Nous verrons, nous arrangerons tout cela, dit le vice-chancelier. Les rênes de l'État tomberont-elles plus facilement des mains alors? Qui pourrait les tenir d'un bras plus ferme et plus prudent?

Et Ostermann cligna ses petits yeux de renard.

— Oui, reprit Biren, — oui, peut-être avec le secours d'un ami aussi rempli de sagacité que vous... Au reste, même en ce moment je serais prêt à céder...

— Céder serait une faiblesse, monseigneur... Votre honneur et votre gloire — l'honneur et la gloire de l'empire — exigent de vous une inébranlable fermeté.

— Je me serais sacrifié comme un second Horatius Coclès, Je me serais dévoué comme un autre Décius; je me serais précipité dans un antre béant enfin, s'il s'agissait du salut de l'empire. Mais je sais que mon éloignement serait le signe de sa perte : vous auriez immédiatement après mon départ pour chancelier un débauché, un libertin qui passe ses nuits dans les orgies, qui passe les nuits avec ses créatures, se déguise en cocher et se promène par les rues. Biren cracha avec colère. Brutal dans ses paroles, ayant même, à ce que l'on assure, la main légère; prêt à entamer un combat à coups de poings jusque dans le palais s'il y trouvait son semblable. Ah! l'on en verrait de belles avec lui! il ferait une auberge de la salle du conseil. Oh! gare alors à tout ce qui portera un nom allemand!

Tout à coup on entendit derrière la porte une conversation animée.

— Entendez-vous? c'est sa voix... Vous voyez, comte, on m'assiége chez moi, au palais, sans se faire annoncer. Comme cela sent le paysan russe! Et voilà notre futur chancelier! D'un moment à l'autre on peut s'attendre à ce qu'il vienne nous battre. Votre main, mon

cher comte; soyons unis, agissons fermement, avec ensemble, n'est-ce pas? vous et vos amis, ou sinon je m'en retourne en Courlande.

Ces dernières paroles furent prononcées à voix basse, mais avec fermeté. Le duc montra la porte avec un signe qui voulait dire : Frayez ensemble, alors.

Le vice-chancelier, écoutant les insinuations si énergiques de Biren, fit de sa main une espèce de cornet à son oreille, afin de ne pas perdre le son d'une syllabe. Il levait les épaules de temps à autre, comme pour exprimer ses regrets sur l'impossibilité d'entendre chaque parole. Cependant, quand le duc eut cessé de parler, il lui serra la main en hâte mais avec force, posa un doigt sur ses lèvres et s'empressa de remettre ses mains sur sa canne, entamant une conversation indifférente, comme pour faire diversion à celle qui venait d'avoir lieu.

Celui qui parlait derrière la porte était en effet Wolinski; mais il nous faut dire avant tout comment il était là, et avec qui il parlait d'une voix si éclatante.

Le ministre du cabinet, furieux du résultat peu favorable de son message à Mariolizza, et ennuyé des embarras que lui causaient les préparatifs de la fête d'inauguration de la maison de glace, montait l'escalier du palais d'été.

A sa rencontre marchait Erikler l'Endormi, aux lon-

gues jambes; ravi probablement de son avancement, il cheminait en comptant les étoiles du plafond. Il heurta Artemy-Petrowitz.

— Lourdaud! s'écria celui-ci.

Et voyant qu'Erikler, abasourdi, restait muet:

— Il ne songe même pas à s'excuser. En vérité, continua-t-il, tel maître, tel valet!

Erikler devint pourpre de colère, mais ne répondit pas.

Cette sortie violente de Wolinski présageait un orage; le neuvième flot [1] submergeait son âme!

Il entrait déjà dans le salon d'attente; mais, se voyant suivi de Munich, qui l'avait atteint, il s'arrêta pour lui céder le pas. Il estimait haut ce guerrier courtisan, qui venait tout fraîchement de cueillir pour la Russie de si éclatants lauriers; il voyait en lui un homme sage et utile au pays, et se posant, lui, Wolinski, en rival ambitieux en face de Biren, s'étant déjà mesuré avec lui une fois, et d'autres conflits devenant inévitables entre eux dans l'avenir, il n'y avait que Munich et Wolinski propres à devenir les favoris de l'impératrice. Quant à Ostermann, il ne pouvait prétendre qu'à l'estime constante de sa souveraine.

1. Le neuvième flot, expression éminemment russe, le flot qui submerge.

Cette prévenance du ministre à son endroit jeta Munich dans l'étonnement; il lui serra amicalement la main et lui dit en souriant:

— Vous n'aimez cependant pas, que je sache, avoir qui que ce soit devant vous, mon cher Artemy-Petrowitz.

— Personne, en effet, qui soit indigne de me précéder, dit Wolinski avec fermeté; mais je céderai toujours le pas à celui qui glorifie ma patrie et qui promet de soutenir dans l'avenir et ses intérêts et sa grandeur. Il m'est agréable donc de vous voir me précéder, général!

Ces paroles étaient prophétiques.

— Je suis Allemand, répondit Munich en riant et en mettant son bras sous celui de son interlocuteur, et la voix publique prétend que vous n'aimez pas les étrangers.

— Je vous répéterai, comte, que l'on me comprend mal ou que l'on me calomnie. Je n'aime pas les émigrants dont les qualités sont nulles, et qui ont, malgré leur nullité, usurpé par un monopole secret, par des services inconnus à la nation ou par une patience passive, le droit de nous piller, nous autres Russes, de nous supplicier ou de nous faire grâce. Redites cela, fit Artemy-Petrowitz s'adressant à Koulkowski, qui était tout oreilles, si cela vous convient; mais, conti-

nua-t-il en s'avançant dans le salon, un émigrant, fût-il Indien, pourvu qu'il aime la Russie, qui l'a nourri, qui l'a réchauffé dans son sein; pourvu qu'il la serve noblement, selon son génie et sa conscience, autant au moins qu'il ne la méprise pas, cet émigrant, je verrai en lui un frère. Vous savez si j'ai refusé mon estime à Ostermann, le ministre de Pierre le Grand; mais pas à l'Ostermann actuel, Dieu m'en garde. Je méprise l'intrus qui rampe devant les valets; mais ces misérables, — Wolinski montra du doigt la foule qui se collait humblement à la muraille, — ces laquais de nos laquais, je ne sais rien de plus méprisable et de plus honteux. Regardez ces ignobles statues courbées en arcs, ces figures souffrant et exprimant toutes les angoisses de l'attente; commandez-leur de se coucher en croix à la polonaise, et ils le feront sans honte; mais ce n'est rien encore : ordonnez-leur non-seulement d'abattre une pomme sur la tête d'un fils, mais encore sur celle d'un nourrisson tetant encore le sein de leur femme, et offrez-leur un kalach avec cette inscription sur les bords : *La faveur de Biren,* et ils auront un faisceau de flèches pour atteindre le but désigné.

Munich serra la main de Wolinski, et en souriant lui dit à l'oreille d'être plus circonspect; mais la noble indignation du ministre contre la bassesse des hommes s'étant une fois répandue comme une lave ardente, ne

pouvait plus s'arrêter qu'en brûlant tout ce qui s'opposait à son passage. Dans ces circonstances il oubliait tout, ses plans, les conseils de ses amis déclarés, ceux de son ami inconnu; il ne s'en rapportait pas davantage aux morts qu'aux vivants, à Machiavel, qu'il étudiait avec soin, qu'à Zouda, qu'il écoutait avec confiance.

Ils allaient entrer chez Élisabeth Petrowna, quand un page les arrêta, les priant de permettre qu'il les annonçât.

— Faites vite, répondit Artemy-Petrowitz, Munich et Wolinski ne sont pas habitués à attendre, même à la porte d'une impératrice.

Le page partit; mais ayant mis l'œil au trou de la serrure, il s'aperçut que le duc était en conversation très-animée avec Ostermann : il revint alors et pria le ministre et le général de patienter un peu, vu qu'il n'osait déranger Son Altesse, occupée avec le vice-chancelier.

— Oh! si c'est ainsi, dit Wolinski, entrons.

Et là-dessus il ouvrit la porte du cabinet, cédant toujours le pas à son compagnon, et suivi du page, empressé de formuler son annonce retardataire.

Le duc accueillit les arrivants avec un sourire, les invita à s'asseoir, gratifia le page d'un regard féroce, et dit à Wolinski, avec un nouveau sourire :

— Nous parlions de vous à l'instant même avec le comte, à l'occasion de votre aventure d'hier. Les coquins ! sous mon nom !... c'est indigne ! c'est honteux ! Il me semble que si nous avions quelque chose sur le cœur l'un contre l'autre, nous aurions pu nous expliquer comme il convient à des gentilshommes. C'est infâme ! je déteste cela ; et moi-même j'en ferai mon rapport à l'impératrice ; mais, avant tout, les arrêts les plus sévères à mon frère.

— Merci, Altesse ; je ne désire ni n'exige cela, répondit froidement Wolinski.

— Vous ne l'exigez pas, mais la justice l'exige, répondit le duc, Je ne ménagerai pas ceux qui me tiennent de près.

— Je crois, répondit Wolinski, les avoir assez punis par la promenade que je leur ai fait faire.

— Ah ! oui (Biren éclata de rire), c'est impayable. Au reste, M. le vice-chancelier connaît déjà l'histoire. (Ostermann sourit en faisant un signe de tête affirmatif.) Mais vous, comte, ajouta-t-il en se tournant vers Munich, vous ne la connaissez pas, et il faut que je vous la raconte.

— Je suis très-curieux de l'apprendre, dit Munich en redressant son long torse.

— Sa Grâce a promené hier quelques mauvais polissons d'une manière si rude du côté du cimetière des

Loups, que tous sont au lit aujourd'hui, et par ma foi c'est bonne justice.

— Permettez-moi de vous contredire, répliqua Wolinski, un de ces messieurs n'a été transporté que jusqu'ici et a été déposé à la porte de cette maison.

En acceptant pour son frère la dénomination de mauvais polisson, Biren continua ironiquement :

— Et Artemy-Petrowitz déguisé en cocher... On dit qu'il faut voir de ses yeux, pour apprécier dignement la chose, à quel point ce costume russe sied à notre ministre du cabinet.

La qualification de ministre fit de nouveau sourire Ostermann.

— C'est juste, Votre Altesse, répondit avec aigreur Wolinski ; mais j'ai été avec quelque succès un peu plus loin que cela. J'ai été jusqu'en Perse, et nul n'osera affirmer que j'y aie rempli mes fonctions en conducteur de chevaux et non en ministre de la Russie. Les boyards russes, non pas ceux qui nous arrivent du dehors, mais ceux qui sont nés dans l'intérieur du royaume, ont l'habitude de s'amuser avec simplicité, mais en même temps de soigner sérieusement les affaires d'État. Pierre le Grand lui-même nous en donnait des exemples, et sa simplicité eût, selon toute probabilité, frappé d'étonnement tout postulant illégitime à son trône, s'il pouvait jamais y en avoir.

— Je dis ce que vous avez fait, et non ce que vous voulez me forcer de penser. Qui oserait donc vous contester les services que vous avez rendus? Ne savez-vous pas que j'ai toujours été le premier à les apprécier dignement? et la dernière grâce...

— Grâce de ma souveraine, interrompit Wolinski avec fermeté. De nul autre que d'elle je n'en recevrai jamais. Vous avez désiré que je vinsse ici, ce n'était point, je présume, pour y fixer la valeur de mon individualité; il n'y a pas ici d'estimation, si haute qu'elle soit, qu'elle veuille accepter.

— Mon Dieu! quel orgueil asiatique! s'écria le duc. Nous causons ici dans mon cabinet particulier, et non dans celui de l'empire. Si une conversation amicale vous déplaît, je vous dirai, en ma qualité de duc de Courlande...

Et en prononçant ces mots sans signification précise à cause de leur interruption, Biren regarda Artemy-Petrowitz avec fierté et menace, croyant que son adversaire se lèverait de son fauteuil. Mais celui-ci rencontra le regard du duc, le soutint avec la même fierté et, s'il était possible, avec une plus hautaine menace, répondant sans sourciller:

— Je ne remplis aucune fonction en Courlande.

— Biren, à son tour, s'enflamma et agita sa chaise avec fureur.

consolider le bonheur de la Petite-Russie, dit Ostermann.

Wolinski lui jeta un coup d'œil de mépris, mais l'autre continua avec le plus grand calme :

— Autant qu'il m'en est revenu, je sais au reste que ses soins sont couronnés d'un succès éclatant; l'impératrice est sur le point de nommer, pour régir la Petite-Russie, un homme dont les moyens intellectuels et les qualités de l'âme assureront le bien-être de cette contrée, et qui en même temps par son épée pourra empêcher l'irruption de voisins dangereux à son repos.

Ce discours insidieux ramena Munich quelque peu du côté de Biren, qui, fort de l'appui du vice-chancelier, adressa avec plus de fermeté la parole à l'hettmann supposé, et lui dit :

— Croyez-moi, les malheurs qu'on vous raconte avec tant de chaleur n'existent qu'en paroles, et M. Wolinski lui-même se laisse abuser par ses correspondants.

— Je ne suis ni un enfant ni une femme pour me laisser induire en erreur par des bruits sans fondement, dit Wolinski; j'ai des preuves incontestables de ce que j'avance, et les fournirai au besoin, mais à l'impératrice seule. Nous verrons ce que dira Sa Majesté en apprenant qu'un père de famille, tout meurtri par la torture subie pour un reste d'impôt arriéré, a vu

couper la gorge à toute sa famille; un autre a emmené ses trois enfants dans les steppes pour les faire geler, et ne les a abandonnés que bien sûr qu'ils étaient morts.

— Inventions des mauvaises têtes, calomnies des révolutionnaires, dit Biren.

— Entends-moi, duc, dit Wolinski en bondissant de sa chaise, je l'affirme et suis prêt à sceller de tout mon sang la vérité de ce que j'avance.

Le page, envoyé pour la troisième fois par l'impératrice, parut de nouveau à ce moment, réitérant pour la troisième fois la même invitation.

— Je m'y rends à l'instant même, dit le duc en regardant ses interlocuteurs d'une certaine façon; en vérité voici trois fois que l'impératrice daigne m'envoyer chercher, et je suis retenu par de frivoles disputes.

— Votre Altesse, dit Munich, m'avait engagé à me rendre chez elle pour discuter sur l'indemnité due à la Pologne, relativement au passage de nos troupes.

— Oui, répondit Biren, et M. le vice-chancelier est d'accord sur l'opportunité de ce payement.

— L'honneur de l'empire l'exige, dit Ostermann; mais je suis d'avis que l'on remette les détails à notre première séance, vu l'inquiétude qui règne ici en ce moment dans tous les esprits depuis que cette question a été posée.

— L'honneur de l'empire! s'écria Wolinski. Hum! comme on abuse de ce mot! Eh bien! je dirai mon avis à mon tour, moi, soit ici, soit au conseil, soit au palais, devant l'impératrice, et cet avis je le répéterai partout: il n'y a qu'un vassal de la Pologne qui puisse conseiller de payer cette indemnité.

A ces mots, *vassal de la Pologne*, Munich et Ostermann se levèrent comme mus par le même ressort, le premier gémissant et se plaignant de sa goutte, tous deux se regardant l'un l'autre avec l'expression d'une pénible attente. Jamais encore Wolinski ne s'était permis une si violente sortie. Il n'avait pas pu se contraindre davantage.

— Vous payerez cher le mot que vous venez de prononcer, téméraire! hurla Biren; oh! oui, et bien cher, sur mon honneur! oh! téméraire!

— Téméraire vous-même! répliqua Wolinski.

— L'impératrice vous attend, dit Ostermann au duc.

— Oui! au château, au château. J'y vais, dit Biren, pressant de ses deux mains sa tête brûlante.

Puis, s'adressant à Wolinski :

— J'espère, lui dit-il, que nous nous sommes vus pour la dernière fois dans la maison du duc de Courlande.

— J'en suis heureux, dit Wolinski, et j'en prends avec joie l'engagement.

Et sans saluer, il sortit.

Munich et Ostermann, troublés par cette querelle dont les suites étaient incalculables, le suivirent tête basse, leurs oreilles tintaient encore des expressions de fureur sorties de la bouche de Biren ; et au moment où ils prirent congé de lui, il répéta plusieurs fois :

— Un de nous deux est de trop en ce monde.

— Oui, oui ! de trop en ce monde, répéta le favori resté seul, et en frappant la table du poing : un de nous deux doit donc périr.

— Cet orgueilleux mériterait une leçon sévère, disaient entre eux les individus qui se tenaient dans la salle d'attente, et qui avaient entendu une partie de ce qui avait été dit, au moment où Wolinski traversait cette même salle.

Il les enveloppa d'un regard de colère et d'un sourire de mépris.

— Son Altesse ! Son Altesse ! cria le page.

Cet avertissement, répété par plus de cent voix dans la longue enfilade des pièces, se fit encore entendre sur le perron.

Précédé, escorté, suivi d'un nombreux cortége, Biren traversa la grande salle, daignant honorer la foule qui l'y attendait d'un mouvement de tête protecteur ; mais que de louanges exaltées lui valut ce geste bienveillant !

— Comme il est gracieux !

— Quel homme ! quel grand homme !

— Quelle majesté dans sa démarche !

— Quelle finesse dans son regard !

— Il était bien né pour commander, celui-là !

— Vrai modèle pour l'atelier d'un grand peintre. — Aussi ma femme en est-elle littéralement folle.

Un des assistants s'avisa cependant de prétendre que, sous beaucoup de rapports, Pierre le Grand l'emportait sur le duc de Courlande, même aux yeux des artistes, même à ceux des femmes.

— Pardonnez-moi, lui répondit-on, le tzar avait seulement un beau buste; mais chez Biren, tout est irréprochable.

Au perron, une voiture dorée, tout entourée de carreaux de verre blanc poli, attendait le duc : cet équipage permettait de voir celui qui l'occupait, de la tête aux pieds, comme un magnifique coléoptère qu'un entomologiste aurait enfermé dans une boîte transparente.

Le duc y monta et partit éblouissant la foule par la magnificence de son attelage à six chevaux, et par les harnais dorés qui couvraient et caparaçonnaient leur tête de plumes blanches, et par le fracas d'un piquet de hussards entremêlés de chasseurs à cheval.

Tandis que le populaire s'étonnait du bonheur du favori, un ver rongeur pénétrait au plus profond de

son âme; son orgueil était froissé par le caractère indomptable de Wolinski.

— Oh! coûte que coûte, murmurait Biren, il faut qu'il meure!

Et son regard s'arrêta tout à coup sur un papier attaché par une épingle au galon intérieur de sa voiture.

Le duc saisit le papier d'une main tremblante et, comme s'il en pressentait le contenu, il le déplia tout frissonnant.

On jugera de sa colère, lorsqu'il y lut ceci :

« Prends garde à toi, scélérat! Le cadavre de Gordenko a été enlevé pendant la nuit d'hier, et a été enfoui dans un endroit d'où on pourra l'exhiber quand il sera temps de témoigner contre toi. Bien plus, les exécuteurs des ordres de ton complice ont fui, et en sûreté rient maintenant de ta colère. »

Ce billet eut tout l'effet désiré par celui qui l'avait tracé. Il effraya le duc par son menaçant inattendu, comme le chant du coq effraye le lion qui déjà avait posé sa griffe sur sa victime pour la déchirer. Il prit la résolution de ne pas découvrir l'offense essuyée de la part de son rival, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de l'heureuse issue de ses plans. Il fallait aussi, à tout prix, se débarrasser de Gordenko, dont le spectre le poursuivait avec tant d'acharnement.

Se préparant à un second homicide, le duc décidai qu'auparavant il se laverait du premier.

La Sibérie, les mines, la gueule des ours, le plomb fondu goutte à goutte versé sur le crâne, tous les supplices imaginables enfin, étaient passés en revue par Biren en fureur, et aucun ne lui paraissait suffire pour l'appliquer à Grosnott et punir sa négligence. Les cochers, les valets de pied, tous ceux enfin qui pouvaient communiquer avec la voiture dorée, en approcher seulement, furent voués à une vengeance furieuse. Il se promettait de connaître par les tortures les plus atroces, si besoin était, l'espion domestique de ses crimes, qui les mettait ainsi au jour. Il jurait de remuer ciel et terre pour arriver à son but, dût-il fouiller les entrailles des vivants, dût-il remuer les ossements des morts.

XVI

AU PALAIS.

L'heure est venue, mais je ne me souviens plus de rien. Je ne retrouve plus mes réponses préparées. L'amour met le trouble dans mon esprit.

Au palais ! cria Wolinski en se rejetant au fond de sa voiture.

Avec le mot palais, Mariolizza, un instant oubliée, revint à sa mémoire, ornée de tous ses charmes, parée de toutes ses séductions.

— Peut-être la reverrai-je, cette adorable Mariolizza que je ne puis chasser de mon cœur, songeait-il, et qui fera que je deviendrai fou si elle ne m'appartient pas.

Son silence à la lettre, tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin avaient exalté sa passion, au point que Wolinski avait fini par s'avouer cette passion à lui-même. Jusque-là, il avait pensé n'éprouver qu'un de ces caprices passagers auxquels sa nature romanesque était si portée ; maintenant il lui suffisait de penser à Mariolizza pour cesser d'être ministre du cabinet,

le patriote le plus zélé de l'empire, et s'avouer qu'il n'était plus qu'un amant follement passionné. Ne comprenant plus la valeur de ces mots sacrés : honneur et patrie, il alla jusqu'à se repentir d'avoir irrité le favori contre lui par un mouvement de colère de son caractère imprudent, car cela pouvait l'éloigner du palais. Insensé ! il venait peut-être de couper à leur racine les plus fraîches fleurs de ses espérances.

Pendant les moments où il pensait à Mariolizza, mais, hâtons-nous de le dire, dans ces moments-là seulement, le patriote Wolinski était prêt à céder à l'ennemi, pourvu que cet ennemi le mît en possession de l'objet de son amour. A ce prix, que lui importait que le favori profitât de ce sommeil de son patriotisme pour pendre, décapiter, exiler, torturer, martyriser ! qu'il s'amuse aux douleurs, qu'il se réjouisse aux lamentations, qu'il se baigne dans les voluptés de sang, il ne s'y opposera pas. Zouda avait bien raison de dire qu'il n'y avait pas assez de force en lui pour rompre les destinées de la Russie dans la personne de Biren.

Il se berce et se perd dans ses pensées toutes pleines de Mariolizza, comme l'oiseau du Nord dans l'air doux et parfumé du mois de mai. Tout son corps, toute son âme n'est plus qu'une onde, dans laquelle Mariolizza, réfléchit, comme la naïade dans une source, sa jeunesse et sa beauté ; comme cette onde l'entourerait de ses

cercles caressants, il l'entoure tout entière de ses pensées de flamme ; comme l'onde, chacune de ses pensées, chacun de ses désirs roule en perles sur ses épaules arrondies ; il couvre d'une écume brûlante son cou de cygne, il se glisse comme la vague dans son sein palpitant ; il se soulève jusqu'à sa bouche brûlante, il baise ses lèvres entr'ouvertes, il humecte ses belles boucles brunes, il s'infiltre dans tout son être, puis il enveloppe tout son corps, comme celui de la Vénus antique, dans un nuage de vapeur douce, fine et parfumée.

— La voiture est au perron depuis longtemps, Excellence, dit une voix forte.

Wolinski, tiré en sursaut de son rêve enchanteur, regarde alors autour de lui, voit la portière ouverte, le marchepied baissé, et son heiduque stupéfait d'étonnement, à la vue de son maître immobile blotti au fond de sa calèche.

— N'est-il arrivé aucun accident à Son Excellence? demande le laquais.

— Non, répondit Artemy-Petrowitz. Je crois seulement que j'ai dormi un peu.

Puis il descend en se grondant mentalement de sa faiblesse, et en se promettant d'être plus raisonnable à l'avenir.

Il ne pense pas, en entrant au palais, cet homme qui vient de se promettre d'être plus raisonnable, — à la

façon dont il sera reçu par l'impératrice, — il ne pense qu'à rencontrer Mariolizza. — Son cœur bondit comme celui d'un jeune homme à sa première entrée dans le monde. Le voici dans le salon de l'impératrice. Anne Ivanowna le reçoit; il la trouve jouant au billard, — occupation qui, avec le tir et l'équitation, était un de ses exercices favoris.

Wolinski, à peine entré, se voit entouré de la bande des bouffons, — de différents âges, — de positions sociales diverses. Il y en avait, si j'ai bonne mémoire, encore six d'honoraires à cette époque, parmi lesquels on comptait Koulkowski, revenu depuis le matin à son poste. Il y avait parmi eux l'Italien Pedrillo, violoncelle de la cour, qui avait trouvé plus profitable de se faire bouffon que de rester instrumentiste; Lacosta, juif portugais, qui avait gagné ses grades dans les mêmes fonctions à la cour de Pierre le Grand, duquel il tenait le surnom de Samoyède. Le vieux Balakireff, si connu par ses rapports avec le grand réformateur de la Russie, qui terminait sa carrière de fou en riant à travers ses larmes, et entouré de ses jeunes et heureux rivaux. Hélas! il ne joue plus qu'un rôle secondaire, — il est souvent triste et se plaint d'être maltraité par les étrangers, et il ne retrouve ses anciennes saillies que lorsqu'il s'agit de rire aux dépens de ces derniers. Comment ne se plaindrait-il pas? Ses anciens services

sont oubliés, ses lazzi russes ont vieilli. Les Allemands, les Courlandais, les Italiens, les Portugais, les *Nemetz* sont venus. Lacosta et Pedrillo portent à leur boutonnière l'ordre *Benedetto*, institué spécialement pour eux par l'impératrice. Et lui, lui le fou en titre de Pierre le Grand, il n'a pas reçu le *Benedetto*, et use encore un vieux cafetan que son maître, le seul que véritablement il ait jamais eu, lui a donné en 1720.

Et il a raison, le pauvre Balakireff, les bouffons contemporains, tout récompensés qu'ils sont, ne valent pas les bouffons du vieux temps. Les plaisanteries sont fades à la cour d'Anne Ivanowna; et comment pourraient-elles être piquantes et spirituelles, quand à leur esprit et à leur acuité pourrait répondre le bâton, quand surtout elles sont soumises à la féroce appréciation de Biren.

La saillie est enfant de la gaieté insoucieuse,—Yorick lui-même, le gai bouffon, qui jeune fit tant rire, — eût été triste à la cour d'Anne Ivanowna.

En apercevant Wolinski, qu'ils n'aimaient point parce que lui-même les détestait et ne leur faisait jamais de cadeaux, Pedrillo et Lacosta se mirent à crier à qui mieux mieux :

— Oh! Wolynka [1], tprou dou dou!

1. Plaisanterie à peu près intraduisible. Wolynski, que la prononciation nous a fait traduire Wolinski, a, comme on le voit par

— Ah ! ah ! dit Wolinski, il paraît que la musique de ma wolinka ne vous va point, mauvais jardiniers ! — Oui, je comprends, les accords russes sont trop vibrants pour vos têtes de verre.

L'impératrice faisait, nous l'avons dit, la partie de billard. Jugez du bonheur de Wolinski, lorsqu'il s'aperçut que c'était avec Mariolizza qu'elle jouait ! L'impératrice lui avait elle-même appris ce jeu pour avoir son partner sous la main.

C'était à Mariolizza à jouer lorsque Wolinski entra.

A la vue du beau ministre elle rougit, pâlit, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle voyait les billes se doubler devant ses yeux, le billard tournait; elle joua, et ne toucha même pas la bille sur laquelle elle jouait.

— Ah ! voilà un joli coup, dit en riant l'impératrice; j'avoue ne t'avoir jamais vue en si belle veine.

Puis, se tournant vers Wolinski :

— Ah ! c'est notre cher ministre de cabinet, ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire du monde. Comment vous portez-vous?

— Mais assez mal, Votre Majesté, dit Wolinski pâlissant, car l'émotion de la princesse Lehemiko ne lui avait point échappé.

son nom, quelque analogie avec Wolynka, nom d'un instrument de musique fort à la mode à cette époque.

— En vérité, dit l'impératrice, cela se voit sur votre visage.

— Néanmoins je me suis hâté de remplir les désirs de Votre Majesté, et j'ai déjà mis la main à l'ouvrage.

— C'est-à-dire à mon palais de glace, n'est-ce pas? pour la noce de mon petit page?

Koulkowski fit à ces mots un si profond salut, que sa tête blanche s'abaissa à la hauteur de ses genoux.

Pedrillo profita de l'occasion pour déposer sur le crâne de son confrère une claque sonore.

L'impératrice continua :

— J'ai déjà admiré de ma fenêtre la rapidité de votre ouvrage; cela me fait grand plaisir, et je suis reconnaissante que votre maladie ne vous ait point arrêté dans l'accomplissement de mes désirs.

— C'est que vos désirs sont les sources de notre bonheur, madame, répondit Wolinski.

— Ne m'en veuillez pas, messieurs, de ce que parfois je vous arrache à vos travaux d'État pour la réalisation de mes caprices : qui, de mes caprices, je l'avoue; mais vous savez bien que les vieilles femmes maladives ont toujours leurs petites fantaisies. Ce qui peut vous consoler, ajouta-t-elle avec une certaine mélancolie, c'est que les miennes ne dureront pas longtemps.

Anne Ivanowna prononça ces derniers mots avec une

intonation si triste, qu'elle eut l'air de pressentir sa fin prochaine.

Wolinski voulut répondre, mais l'impératrice le prévint en disant et en fixant sur lui son regard :

— Ne dites pas non ; vous savez mieux que personne que l'on chante déjà mon *De profundis*.

Wolinski pâlit et se prépara à faire une respectueuse dénégation ; mais l'impératrice lui commanda le silence d'un geste et ajouta :

— Néanmoins sachez, mon brave Artemy-Petrowitz, que je sais distinguer la vérité de la plaisanterie dite le verre à la main, et peut-être même dans un moment de colère. Vos actions d'ailleurs parlent plus éloquemment de votre dévouement à ma personne que les commérages que l'on me fait.

Elle tendit à ces mots amicalement la main à Wolinski, qui ploya le genou et baisa cette main avec un respectueux empressement.

En ce moment Biren entra.

Étonnée de cette entrée, l'impératrice parut d'abord éprouver une légère confusion, et après avoir lancé au nouvel arrivant un regard assez froid, elle continua, s'adressant toujours à son ministre du cabinet ;

— Je n'ai pas besoin de vous faire appeler trois fois pour que vous veniez, vous ; vous apparaissez comme

par intuition lorsque j'ai à vous parler. Soyez bien sûr, ajouta-t-elle en donnant par le son de sa voix une valeur réelle à ses paroles; soyez bien sûr que personne ne réussira à me brouiller avec vous.

Biren contemplait cette scène un sourire haineux sur les lèvres.

Puis, après un long silence, il se mit à causer tantôt avec les bouffons, tantôt avec Mariolizza.

Des clameurs s'élevèrent parmi les bouffons. Ils avaient à remettre en bonne humeur l'impératrice. Pedrillo prit le commandement sur ses confrères et les plaça en rang près du mur, à la façon dont les enfants alignent les soldats de carton, qu'ils font tomber tous en donnant une chiquenaude au premier.

Balakireff seul n'obéit pas. On s'en passa.

Pedrillo poussa le dernier des soldats de son régiment et tous s'étendirent à plat-ventre. Koulkowski, tombé comme les autres, dut faire, à cause de sa rotondité, maints efforts grotesques pour se relever.

L'impératrice daigna se dérider.

Son sourire gagna les autres spectateurs et les acteurs eux-mêmes.

Balakireff, interrogé sur le motif de son abstention, répondit sèchement:

— Un ver a fait son nid dans ma tête, et lorsqu'un pareil malheur arrive à un Russe, le prince non-seule-

ment des poules, mais même celui des vautours, ne peut parvenir à retirer ce ver [1].

La plaisanterie ne réussit point au pauvre bouffon, qui, sur un signe de Biren, fut emmené, et qui reçut autant de coups de bâton qu'il y avait de mots dans sa phrase.

Pendant ce temps, à la grande joie de Mariolizza, la partie de billard était achevée. Depuis l'entrée de Wolinski elle avait fait autant de fautes que de coups, quoiqu'elle eût appelé à son aide toute sa fermeté. L'espiègle et fantasque élève du maître était devenue embarrassée et timide comme une jeune fille au sortir d'une pension de demoiselles. Il va sans dire que Mariolizza avait perdu.

Au reste l'enjeu était étrange. De même que les anciens princes avaient des menins que l'on fouettait quand ils avaient commis des fautes, de même l'impératrice et la princesse Lehemiko avaient pris chacune un partner qui devait payer pour elles.

La princesse Lehemiko avait pris Koulkowski, et l'impératrice Pedrillo.

Or comme la princesse avait non-seulement perdu, mais encore avait perdu sans faire un point, selon les règles du billard son partner devait faire trois fois le

1. Il y a là un calembour intraduisible.

tour du billard à quatre pattes. Cette punition fut donc imposée au pauvre Koulkowski, qui était dans son jour de malheur.

Koulkowski se mit donc à quatre pattes, avec son visage toujours souriant, et commença non pas à courir, la chose était impossible, mais à ramper tout autour du billard, accompagné des cris et des huées des autres bouffons, qui faisaient autour du patient tout le bruit qu'il leur était possible. Cela alla bien tant que les bipèdes, de quelque rang qu'ils fussent et si haut qu'ils criassent, accompagnèrent Koulkowski; mais un acteur auquel on n'avait pas songé se mit de la partie : c'était la levrette favorite de l'impératrice, qui, quoiqu'elle vît bien qu'il n'était aucunement question d'un lièvre ni d'aucun animal lui ressemblant, admit Koulkowski comme un gibier quelconque, et, sans s'inquiéter de quelle espèce il était, commença de le prendre aux oreilles, comme si elle eût coiffé un sanglier. Le malheureux Koulkowski n'y put tenir cette fois et voulut se remettre sur ses pieds, mais la levrette tint bon et ne lui permit pas même de se dresser sur ses genoux. D'un autre côté les bouffons criaient qu'il avait encore un tour et demi à faire, et Pedrillo affirmait particulièrement que comme, s'il eût perdu, il eût consciencieusement fait les trois tours, Koulkowski devait faire les siens.

Koulkowski les fit, mais au dernier tour l'impératrice, qui tenait à avoir un page avec ses deux oreilles, rappela sa levrette, qui au troisième commandement se décida à obéir.

Koulkowski se releva la figure ensanglantée.

Mariolizza, les larmes aux yeux, avait dix fois prié, les mains jointes, que l'on abrégeât le supplice du bouffon; mais ses pleurs et ses prières s'étaient perdus dans le rire général et dans les clameurs universelles.

L'impératrice Anne, une fois Koulkowski sur ses pieds, lui donna cet excellent conseil, celui de se faire une amie de sa levrette, pour le cas où il arriverait que la princesse Lehemiko perdît une seconde partie sans faire de points.

La colère de l'impératrice contre Biren avait disparu pendant la chasse et s'était fondue dans son hilarité. Profitant d'un sourire de Sa Majesté, le duc s'approcha d'elle, et, lui présentant ses excuses, rejeta la faute sur l'importance des affaires d'État qui l'occupaient.

— Afin de tranquilliser Votre Majesté sur l'issue de plusieurs affaires graves, dit le duc, je suis criminel; mais la grâce, dit un proverbe russe, se trouve à côté de la colère.

L'habile diplomate savait tout employer, même les proverbes russes, lorsque les proverbes russes pou-

vaient lui être utiles, et en effet, grâce à ce proverbe, l'impératrice pardonna, mais à la condition qu'il ne serait nullement question de ces affaires entre elle et le duc. Tout en causant avec familiarité et en allemand avec le duc, l'impératrice s'approcha plusieurs fois de la fenêtre et s'y arrêta en face de l'emplacement où l'on avait commencé de bâtir le palais de glace.

Biren saisit cette occasion de louer le zèle de Wolinski à remplir les moindres désirs de Sa Majesté. Ces éloges flattèrent le sentiment de l'impératrice, qui en profita, de son côté, pour remercier le favori de son désintéressement et de sa justice. Elle exprima en outre le désir de voir se rétablir complétement la concorde parmi les premiers dignitaires de l'empire, qu'elle aimait tous, en accordant cependant une certaine préférence à l'un d'eux, car cette concorde était près de se briser, lui avait-on dit.

— Que chacun ait ce qui lui revient, dit Anne; vous n'avez rien à partager, que je sache?

Le duc, profondément touché en apparence, jura, les larmes aux yeux, qu'il céderait même de ses droits à Wolinski si cela pouvait être agréable à sa souveraine.

Mais, tandis qu'il disait cela tout haut, il faisait tout bas le serment de ne se réconcilier avec Wolinski que quand sa tête aurait roulé sur l'échafaud. Il était convaincu, grâce à l'écrit secret trouvé dans la voiture

qu'il n'était pas encore temps d'agir ouvertement, et il cachait profondément sa haine en attendant que le moment fût venu de la laisser éclater.

De son côté Wolinski, la tête pleine de son amour et radieux de ce que l'impératrice était occupée ailleurs par son entretien avec Biren, avait complétement oublié son inimitié. Il s'approcha de la princesse Lehemiko : l'amour et la pudeur, qu'on ne lui avait pas enseignés au harem, mais dont la nature l'avait douée, se montrèrent par la rougeur de ses joues et la flamme langoureuse de ses yeux, flamme dans laquelle un autre cœur était tout près de se jeter, sauf a se consumer complétement.

Lorsque Artemy-Petrowitz s'approcha d'elle, l'expression d'un tendre intérêt se fit jour à travers ses longs cils.

Ses lèvres pâles et tremblantes balbutièrent :

— Vous sentez-vous bien ?

— J'ai été malade, très-malade, répondit Wolinski, mais pas assez cependant, puisque je n'ai pas pu mourir.

Une larme brilla dans l'œil de Mariolizza ; elle fit un gracieux mouvement de tête qui voulait dire :

— Malheureux !... ou plutôt impitoyable ami, quel chagrin voulez-vous donc me faire ?

— Puis tout haut :

— Pour avoir un pareil désir, il vous a fallu de bien grands chagrins.

Wolinski fit des épaules le geste d'un homme découragé.

— Qu'ai-je donc à faire de ma vie, dit-il, puisque vous ne voulez-pas m'aider à en porter le fardeau? Mais j'ai voulu vous voir encore une fois, m'enivrer une fois encore de cette vue, et puis alors, que le Seigneur juge entre nous, ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous a-t-il transportée à Saint-Pétersbourg? pourquoi m'avoir fait subir toutes les séductions de votre regard divin? Je suis un homme, après tout, et il faudrait être de marbre pour supporter tout ce que je souffre.

Mariolizza ne répondit rien; mais son regard enveloppa Wolinski dans une étreinte passionnée. Tremblante et fiévreuse, elle posa sur la fenêtre un mouchoir dans lequel Wolinski vit apparaître l'angle d'un billet. C'était la réponse qu'elle avait écrite de grand matin, mais qu'elle n'avait pu faire tenir à Artemy-Petrowitz, à cause du renvoi de la *Télémaquide*, dont elle avait chargé sa fidèle et intelligente servante.

C'est que l'amour qu'éprouvait Mariolizza était grand; la passion la plus ardente s'était allumée dans ses veines, ses nuits se passaient tantôt à souffrir des douleurs inouïes, tantôt à faire des rêves enchanteurs. A peine hors de son lit, le feu qui la consumait troublait toutes

ses idées, et tout était mis en doute par elle, excepté cette conviction que Wolinski lui était envoyé par la Providence elle-même, non comme un hôte passager, mais comme un seigneur puissant, dont elle devait devenir l'éternelle esclave, l'amie, l'épouse, la maîtresse, tout ce qui appartient enfin aux plus grands maîtres de l'Orient et de l'Occident, auquel elle devait obéir, qu'elle devait aimer de toutes les forces de son âme, et qu'elle aimait en effet de tout son amour. Pouvait-elle donc ne pas répondre à sa lettre? Une jeune Européenne eût été arrêtée dans ce cas par un monde de préjugés et de convenances; mais elle, enfant passionnée de l'Orient, elle ne craignait que la froideur et la colère de son maître. L'amour de Mariolizza n'avait point été en s'augmentant, sa passion ne s'était pas accrue avec le temps et doublée par les sacrifices, elle ne s'était pas consolidée par l'étude approfondie des qualités de l'objet chéri. Non, il s'alluma dans un clin d'œil, l'enveloppa d'une flamme subite, et Mariolizza se trouva tout à coup aimer, et ne pouvoir aimer ni plus ni moins, ni autrement qu'elle aimait. Elle ne demanda de conseil à personne, elle ne consulta ni sa raison ni son cœur, ni les hommes ni les livres; son amour lui était envoyé d'en haut comme le firman du sultan à ses sujets. Il n'y avait que deux partis à prendre : obéir aveuglément à ses sensations ou mourir. Nul ne sut ce

qu'elle éprouvait; elle eût cru par là partager les souffrances, et elle voulait les garder pour elle seule comme son plus cher trésor; et en effet ces souffrances, elle ne les eût pas échangées contre la couronne de l'impératrice russe. Elle voulait aimer sans partage, elle voulait aimer pour aimer seule.

Wolinski aperçut le papier, et se douta que c'était une réponse à son adresse; il ne pouvait la prendre, les bouffons étaient toujours autour de lui, espionnant ses regards, ses paroles, ses gestes; mais ils firent cette fois une pauvre récolte. La conversation des amants est bien entrecoupée, mêlée de mots compréhensibles pour eux seuls. Wolinski remercia Mariolizza pour la vie qu'elle lui rendait et qu'il promit de lui vouer tout entière, puis il demanda la permission de lui envoyer la bohémienne pour prendre la réponse, lui assurant que la bohémienne était sûre et qu'elle pouvait s'y fier. Il n'y avait guère moyen de refuser une chose si simple. Le regard de la princesse tantôt s'arrêtait sur lui, tantôt semblait se réfugier sous ses longs cils, et toujours aspirait l'âme de son amant. Wolinski, de son côté, s'y noyait dans un océan de félicité, et tous deux n'eussent point tardé à se trahir si la voix de l'impératrice, appelant à elle la princesse, ne les eût sauvés.

Wolinski était radieux et triomphait d'avance; il voyait tout à travers le prisme de son amour, et cepen-

dant il n'était point tellement aveugle qu'il ne remarquât que son ennemi, le favori habile et spirituel, s'était rapproché de sa souveraine, causant et plaisantant avec elle, comme si aucun nuage n'avait passé dans leur ciel politique et amoureux, et que l'impératrice était heureuse de ce que le bon accord s'était si vite rétabli entre eux.

Anne Ivanowna était assise sur un divan de soie pareille à celle qui couvrait les parois de sa chambre, et jusque auquel conduisaient plusieurs marches couvertes de splendides tapis. Mariolizza s'était assise à ses pieds, sur la première marche.

— Quelles belles couleurs je te trouve, mon enfant! lui dit l'impératrice en l'entourant de son bras et en la baisant au front.

Le petit fez de la princesse fut dérangé par ce mouvement, et ses longues et belles tresses brunes se déroulèrent en tombant sur ses genoux.

Ah! qu'elle était belle en ce moment!

L'impératrice elle-même fut frappée de sa beauté, et après l'avoir pendant un moment contemplée avec l'expression d'une admiration toute maternelle, elle releva ses longues tresses, les tourna à deux fois sur le haut de sa tête, et posa son fez un peu de côté, à la russe.

Puis elle se remit à la contempler, et la prenant amicalement par le menton :

— Quel amour d'enfant! fit-elle.

Cette beauté était si réelle que chacun avait fait silence et regardait Mariolizza; les bouffons eux-mêmes firent trêve à leurs bouffonneries, comme s'ils eussent craint de troubler ce ravissant tableau. Wolinski était immobile et comme cloué à sa place : de cœur et d'âme il se prosternait aux pieds de Mariolizza, qu'il dévorait du regard. Pour augmenter le tourment de ses désirs, la princesse était assise à la turque, et laissait apercevoir le bout mignon d'un de ses petits pieds, chaussé d'un soulier brodé d'or. L'impératrice remarqua tout à coup la ténacité du regard de son ministre, et couvrant de la main le visage de la princesse :

— Monsieur Wolinski, dit-elle, si par hasard vous avez le mauvais œil, épargnez ma pauvre protégée; d'honneur! vous avez l'air d'un renard qui couve sa proie.

— Que Votre Majesté me pardonne, répondit Wolinski, mais je paye mon tribut comme les autres. Votre Majesté, qui est femme, ne cache même pas son admiration à la vue de la princesse.

Toutes ces louanges augmentèrent la rougeur de Mariolizza, qui n'en était pas cependant mécontente.

Pendant toute cette scène, Biren, pour ne pas succomber à l'incroyable séduction qu'exerçait Mariolizza, et pour ne pas empêcher la folle passion de Wolinski

de croître encore au profit de son malheur, jouait avec la levrette de l'impératrice, qu'il caressait, tout en ayant l'air de ne s'occuper que d'elle ; mais enfin il rompit le silence.

— Votre Majesté, dit-il, marie Koulkowski, et la preuve c'est qu'on lui bâtit sa maison de noces ; mais il me semble que nous n'avons pas encore dit un mot de sa fiancée.

— Si fait, dit Anne, et nous avons pris la peine de la lui choisir de notre main impériale ; mais si, par malheur, il arrivait que notre choix ne fût point agréable à notre cher page, nous lui donnons toute autorité de choisir dans l'empire, notre cour exceptée, une femme qui lui convienne davantage.

Koulkowski fit un profond salut, mit la main sur son cœur, et déclara en soupirant que son choix était fait, et que la nuit comme le jour il ne songeait qu'à madame Podatchkena, à ce point qu'il mourrait de douleur si elle ne devenait point sa femme.

— *O che bella ceremonia !* s'écria Pedrillo. *Corpo di Baccho !* l'un est gros comme une contre-basse, l'autre est maigre comme une flûte.

— Ce ne sera pas un couple, mais un miracle, dit à son tour Lacosta. Un serpent de trois archines va se loger dans un tonneau vide.

— Mais quelle est donc la fameuse Podatchkena, à

laquelle échoit cette bonne fortune? dit l'impératrice faisant semblant d'avoir oublié.

— J'ignore, répondit Biren.

— C'est une femme à moi, dit Wolinski, lequel commençait à comprendre le rôle de Biren. Mais je m'étonne de ce que le nouveau Pâris, sans quitter le fauteuil de la salle de réception de Votre Altesse, a pu découvrir un trésor que j'ai toujours enfermé sous des douzaines de serrures.

— J'espère, monsieur Wolinski, répliqua l'impératrice, que vous n'allez pas mettre le feu à mon palais, si nous avons enlevée votre séduisante... Comment se nomme-t-elle celle pour laquelle se sont battus les rois grecs?

— Hélène, se hâta de répondre Biren.

— Dieu m'en garde! répondit Wolinski.

— Ainsi donc vous consentez à me céder la belle Podatchkena?

— Avec bonheur, madame.

— Remercie, bouffon.

Koulkowski salua respectueusement et s'embarqua dans un dédale de remercîments.

— Cette noce se fait d'après votre désir, madame, dit sournoisement Biren; mais vous avez autour de vous des serviteurs qui sont mariés depuis longtemps, et qui cachent leur mariage à Votre Majesté.

A ces mots Pedrillo se jeta à genoux, et d'un ton lamentable, entremêlé d'éclatants sanglots, il s'écria :

— Grâce pour moi, illustre souveraine, je suis coupable, c'est vrai ! mais faites-moi grâce de la vie.

— Comment ! jusque dans mon propre palais, sans mon consentement ! s'écria Anne Ivanowna en feignant un mécontentement suprême.

— *Il cor mio* l'a voulu, dit Pedrillo, dans l'étrange langue mêlée d'italien et de russe qu'il parlait, j'aurais dû le rosser *il cor mio ;* mais le cœur ne se traite pas à coups de poings. Ah ! si Votre Majesté l'eût vue, la *mia cara,* vous m'eussiez pardonné : des yeux bleus, une peau blanche comme du lait, la voix ressemblant à une petite flûte, la jambe fine comme celle d'un cerf, et sautant, sautant... Ah ! il fallait la voir grimpant la colline, le dieu Pan lui-même en serait devenu amoureux.

Pedrillo accompagna cette description d'une gesticulation passionnée et désespérée, tantôt appuyant la main sur son cœur, tantôt levant les yeux au ciel.

Je puis certifier la vérité de ses paroles, dit Biren d'un ton sérieux.

— Qui est-ce donc ? demanda l'impératrice. A la description je parierais pour une danseuse.

— Je n'ose avouer... je n'ose avouer, disait Pedrillo.

— Parle, je le veux, dit l'impératrice.

— Une jeunesse qui habite le palais, dit Pedrillo.

— Son nom? dit l'impératrice.

— Oh! voilà la peur qui me reprend... mon cœur est éperdu... vous me ferez grâce de la vie! Majesté.

— Son nom? cria l'impératrice.

— Je n'oserai jamais.

— Son nom? je le veux!

— Hélas! hélas!

— Son nom? son nom?

— Elle s'appelle Galathée.

— Ma chèvre! s'écria l'impératrice.

Pedrillo se précipita la face contre terre.

— Et la malheureuse, continua-t-il, vient d'accoucher de deux jumeaux.

L'impératrice éclata de rire.

— Allons, dit-elle, je te pardonne.

— Et Votre Majesté viendra voir l'accouchée, dit Pedrillo; — elle me fera l'honneur de la venir voir chez moi?

— Ah! je comprends le coquin. Il connaît notre vieille coutume russe, qui consiste à apporter un cadeau à l'accouchée que l'on visite, Eh bien, soit! aussi bien la plaisanterie mérite-t-elle une récompense. Je te promets de te faire visite. Vous me rappellerez ma promesse, duc, n'est-ce pas?

— Puis-je oublier un ordre de Votre Majesté? répondit Biren.

— Cela vous est pourtant arrivé deux fois aujourd'hui, dit l'impératrice en riant.

On rit encore quelque temps de la bouffonnerie de Pedrillo. Puis chacun se retira, emportant sa part de gaieté générale, — excepté peut-être Wolinski, — qui avait senti, si détournée qu'elle fût, la pointe du poignard que Biren un instant avait dirigé contre lui.

Lorsque le duc rentra chez lui, il y trouva Lipmann qui l'attendait et qui lui annonça que l'on venait de trouver Grosnott assassiné dans sa chambre, sans doute par les palefreniers qui avaient pris la fuite à la suite du meurtre de Gordenko.

Le duc comprit qu'il était dangereux de tourner sa colère contre Lipmann. Il reçut donc la nouvelle avec calme, en recommandant au commissaire la poursuite des projets qu'il lui avait exposés, et dans lesquels il persistait plus que jamais.

Biren, au lieu de Grosnott, en trouva dix autres qui le remplacèrent avantageusement.

Ce ne sont pas les Grosnott qui manquent à la cour de Russie.

XVII

L'ACCÈS.

Plusieurs fois au milieu du combat le tsar se souvenait de sa bague, et tout en restant indifférent à la bataille, il avait l'air d'assister à un tout autre spectacle.

(*L'Opale*, par J. K.)

Le cœur amoureux a vaincu l'âme ambitieuse, et j'échange tout en larmes la liberté qu m'était si chère contre un bonheur incertain. MARLINSKY.

Wolinski avait promis d'envoyer la bohémienne à la princesse Lehemiko : son premier soin, en rentrant chez lui, fut donc de la faire mander, mais les recherches furent vaines. Tourmenté du désir d'avoir cette réponse de Mariolizza, qu'il avait entrevue préparée pour lui dans son mouchoir, et qu'il n'avait pu prendre, il se décida à s'adresser à Trétiakowsky, sans lui découvrir pourtant son secret. Par malheur, l'auteur de la *Télémaquide* souffrait pour le moment de la maladie des âmes mesquines, de l'envie.

Aussi écrivit-il à Artemy-Petrowitz qu'il était tout à la fois malade de corps et d'âme depuis que ses contemporains avaient l'injustice de le mettre au-dessous de l'auteur de l'ode sur la prise de Khotin [1], et qu'il ne pouvait reprendre le service des Muses et celui de son Mécène qu'après que ce dernier lui aurait obtenu a chaire d'éloquence et un ukase défendant à ce misérable pécheur de Kholmogory d'éditer les écrits de ses confrères.

Nous n'avions que fort peu d'écrivains en ce temps-là, sinon une coalition d'incapacités se fût inévitablement formée pour étouffer le jeune génie auquel les ailes pousssaient à peine.

Il va sans dire qu'en réponse à ses exigences Trétiakowsky n'obtint du ministre du cabinet qu'une boutade dans laquelle les qualifications de drôle et d'imbécile jouaient le principal rôle, tandis que Lomonosoff, au contraire, reçut par le premier courrier un riche et précieux cadeau.

Pendant les quelques jours qu'Artemy-Petrowitz passa sans voir Mariolizza sa passion s'accrut tellement qu'elle en fit un tout autre homme. Il devint fantasque et exigeant comme un enfant, inégal d'humeur, irritable comme il ne l'avait jamais été, mais

1. Lomonosoff.

surtout faible et froid pour ses devoirs; il n'écoutait plus les conseils de Zouda, contre lequel il se fâcha d'abord, et qu'il finit par éloigner tout à fait; mais bientôt, n'ayant plus personne à qui confier les souffrances de son âme, il se rapprocha de nouveau de lui, à la condition cependant que Zouda ne le contredirait en rien lorsqu'il s'agirait de la princesse Lehemiko.

— Il faut seulement, lui dit Wolinski, que je reçoive, relativement à la politique, le mot d'ordre de mon correspondant inconnu, et crois-moi, alors, comme je suis sûr de l'amour de Mariolizza, non-seulement ma mauvaise humeur disparaîtra, mais j'agirai.

Ce jour ne peut être loin, sois-en bien sûr; l'impératrice se fâche déjà plus fréquemment contre Biren. — Elle a été jusqu'à lui marquer son mécontentement en ma présence. — Pourquoi a-t-il caché l'offense que je lui ai faite, offense qu'il n'eût oubliée ni pardonnée, s'il n'eût senti sa faiblesse? Deux ou trois jours de colère de l'impératrice contre Biren, et puis alors un seul mot, — la seule pensée des larmes versées et du sang répandu, — et la reine, qui m'implore, m'appelle à son secours! Alors, Zouda, je suis tout entier à mon devoir; alors je meurs, s'il le faut, pour la cause sainte; alors plus de place dans mon cœur pour l'amitié ni pour l'amour, ni pour qui que ce soit au monde; alors je me voue à la patrie, je prononce un

serment solennel, et je rejette de mon cœur toutes les pensées mondaines. Mais à présent, que veux-tu, Zouda? il faut me pardonner. Je n'ai plus la force, laisse-moi jouir encore de tous ces biens terrestres, laisse-moi encore contempler ces yeux ravissants, laisse-moi encore écouter cette voix enchanteresse. Mais, je te le répète, Zouda, le jour venu, je ne ferai pas un pas en arrière, l'échafaud dût-il être au bout du chemin.

Zouda hochait avec incrédulité la tête en l'écoutant parler. Il n'avait pas autre chose à faire.

Lorsqu'on apprit à Wolinski que Podatchkine avait été avancé comme officier sans qu'on l'eût préalablement consulté là-dessus, il comprit qu'il s'était passé quelque chose qu'il ignorait. Mais il haussa les épaules avec indifférence, et se contenta de dire :

— Qu'on le fasse sénateur, si l'on veut.

Lorsque Zouda vint lui dire que Gordenko, gelé, avait été enterré au bord de la Newa, à un endroit que lui, Zouda, connaissait, et était prêt à sortir de son tombeau pour attester le crime de Biren, Wolinski répondit :

— C'est bien; mais qu'on ne tourmente plus ce malheureux cadavre, auquel on ne peut laisser de repos, même après sa mort.

Lorsqu'il fut averti que les palefreniers de Biren,

qui avaient apporté la statue de glace sur les bords de la Newa, avaient fui sur les terres de Wolinski et étaient tout prêts à reparaître comme témoins, Wolinski répliqua :

— Leur barque est à bon port, laissez-là où elle est, et employez tous les moyens possibles pour garantir leur sûreté.

Un soir un mendiant lui remit un papier sur le perron, et disparut. — C'était le texte du rapport de Gordenko, livré à Lipmann par la bohémienne, et ensuite remis à Biren. C'était un vrai trésor pour le ministre du cabinet, qui, n'ayant pas vu ce rapport, ne pouvait connaître le mystère précieux qu'il révélait. Artemy-Petrowitz, tout en se réjouissant d'abord de cette découverte, parut s'en effrayer un peu.

— Ce papier fatal ne me conduira-t-il pas moi-même, dit-il, à l'heure décisive et à ma séparation de Mariolizza, comme il a mené le pauvre Gordenko à une mort terrible?

Wolinski pensait-il à sa femme? Sans doute; mais quelles étaient ses pensées à cet égard? Une lutte terrible s'engagea dans son âme : il estimait sa bonté, honorait sa sagesse; il s'accusait d'ingratitude, se tourmentait comme un criminel, maudissait sa faiblesse, et tout cela aboutissait à ce qu'il ne vécût que de son amour pour Mariolizza.

Le portrait de sa femme lui faisait l'effet d'un accusateur fatigant qui l'écrasait de son témoignage.

Le portrait fut ôté et placé derrière le bureau. Craignant qu'elle n'arrivât, il lui écrivit qu'il passerait bientôt par Moskou, en remplissant une mission du gouvernement, et qu'il la priait de l'y attendre. Sa plume se prêtait difficilement à ces mensonges; son cœur se retournait dans sa poitrine lorsqu'il terminait ses lettres par des serments d'amour. Sa droiture naturelle était révoltée de céder la place à la tromperie. D'un autre côté, amené jusqu'au désespoir par sa passion pour Mariolizza, il se cassait la tête pour trouver un moyen de divorcer avec sa femme, et cherchait déjà pour y arriver les bonnes dispositions de quelques membres du synode.

Elle était stérile, la pauvre créature. Qu'avait-il donc besoin de chercher une autre raison? Il n'était ni le premier ni le dernier qui eût divorcé pour une raison si grave.

Les conseils d'un ami anonyme qui lui disait de se défendre contre son amour pour la princesse Lehemiko, et surtout contre lui-même, n'eurent aucun succès.

— Votre amour pour Mariolizza vous perdra, lui disait cet ami anonyme. Vos ennemis connaissent votre passion et s'en servent comme de la meilleure arme contre vous.

Mais Wolinski secouait la tête, et disait :

— Tous ces conseils cauteleux doivent venir de Zouda : deux amours peuvent bien marcher de front, quand l'un des deux amours surtout est celui de la patrie. L'un est aussi fort que l'autre, et de même que j'ai fait serment d'arracher la Russie à la tyrannie de son favori, j'ai fait serment d'arriver à l'amour de Mariolizza. Je risque ma tête pour la Russie; l'amour de Mariolizza sera ma récompense.

Plus Wolinski paraissait faible dans ces moments d'accès amoureux, plus Zouda et le confident secret du ministre du cabinet travaillaient diligemment en sa faveur. Ils avaient une conviction basée sur la connaissance de la noblesse de son caractère, que, dans le moment décisif, l'amour de la patrie dominerait tous les autres sentiments, et, dans ce cas, ils ne laissaient point échapper une occasion de lui être utile dans sa lutte avec le puissant et astucieux favori. Ils se proposaient d'établir une contre-mine à ses desseins secrets ainsi qu'à ceux de Lipmann; mais ils étaient obligés de cacher leur jeu, même à Artemy-Petrowitz, qui n'aimait lui, que les combats à ciel découvert.

Mais avant tout nous devons consigner ici un événement étrange qui se passa le soir même du jour où il avait vu la princesse dans la salle de billard du pa-

lais. Il était assez tard. Déjà Wolinski racontait à Zouda sa dernière brouille avec Biren, regrettant de ne pas avoir suivi le conseil de ses amis.

Tout à coup on entendit derrière le mur, dans le cabinet de toilette, un long gémissement suivi de sanglots douloureux.

— Qu'est cela? demanda Artemy-Petrowitz, bondissant sur son fauteuil. N'assassine-t-on pas quelqu'un chez moi? A Dieu ne plaise!

Zouda lui-même écoutait avec anxiété.

— Je ne comprends rien à cela, dit-il.

— Au secours! au secours! fit la voix. — Sauvez-moi du diable, laissez-moi mourir en chrétienne.

Wolinski et Zouda se précipitèrent dans la chambre d'où paraissaient venir les cris, mais il y faisait si sombre qu'il était impossible d'y rien voir : on entendait vaguement la respiration d'un homme qui venait de s'échapper d'une armoire placée contre le mur.

On apporta des lumières.

La Podatchkena évanouie était étendue sur le plancher, les cheveux en désordre et toute couverte d'égratignures.

Près d'elle se tenait l'Arabe, qui riait aux éclats.

— Es-tu donc devenu fou, s'écria Artemy-Petrowitz, d'effrayer de la sorte une pauvre vieille?

— Ce n'est point une femme, dit l'Arabe, mais une chienne de sorcière, et je regrette qu'elle ne soit pas crevée du coup.

— Que signifie cela? voyons, demanda Artemy-Petrowitz d'un ton sévère.

— Je vais vous l'expliquer, seigneur, dit l'Arabe. Il y a longtemps que nous nous étions aperçus, M. Zouda et moi, de ses abominables manigances. Dès que quelqu'un entre chez vous, j'entends cette coquine se faufiler dans le cabinet de toilette. J'y entrai une fois après elle, — personne. — Où diable s'est-elle cachée? me demandai-je. La fois suivante je fus plus fin, et après l'avoir vue entrer, je mis mon œil au trou de la serrure, et je la vis se glisser dans l'armoire, où elle resta cachée tant que de son côté la personne qui était avec vous y resta. — Diable! me dis-je, il faut que je communique mes observations à M. Zouda, il n'y aura pas de mal à cela. — M. Zouda m'embrassa pour la bonne nouvelle, et m'ordonna de me taire jusqu'au moment où il jugerait qu'il était temps de parler. Voilà pourquoi je ne vous ai rien dit, continua l'Arabe, dont les yeux lançaient des éclairs, tandis que ses grosses lèvres, en s'ouvrant, laissaient voir deux beaux rangs de perles.

— S'il en est ainsi, pardonne-moi de m'être fâché contre toi, dit Wolinski.

— Ah ! monseigneur, le mal n'est pas grand; mais laissez-moi tout vous dire : il y a encore que dernièrement M. Zouda a découvert une fente faite fort habilement dans le mur de votre cabinet, derrière le canapé. Nous comprîmes que cette fente devait communiquer avec l'intérieur de l'armoire. Nous nous procurâmes une double clef, et le soir, à la nuit tombante, je me suis tapi, à l'insu de madame, dans sa guérite. Je trouvai, après quelques tâtonnements, la fente susdite, et je reconnus que, grâce à cette fente, on entend de l'armoire le moindre mot qui se dit chez vous. Pendant ce temps la coquine se douta qu'il y aurait chez vous une conversation secrète entre Votre Seigneurie et M. Zouda; aussi, je l'entends qui entre à son tour, et bon ! la voilà qui se campe à mon côté. — Sois la bienvenue, gredine, que je me dis à part, moi. Mais à peine eut-elle appliqué son oreille à la fente, que je lui enfonçai une épingle dans la hanche. Comme je n'avais pas fort appuyé, elle n'y fit pas attention, se gratta un peu, et se remit à sa damnée besogne.

Alors j'enfonçai un peu plus fort l'épingle en question au même endroit où à un autre, je ne sais pas bien au juste.

Cette fois, elle étouffa un cri, fit un signe de croix et murmura un — le Seigneur soit avec nous.

Comprenez-vous une drôlesse qui ne se contente pas

de trahir les hommes, et qui veut encore mystifier le bon Dieu ?

Je lui laissai un petit temps de repos; puis, comme votre conversation devenait de plus en plus intéressante, — trop intéressante même, — je la pris à bras le corps, et me mis, tout en l'étouffant, à la pincer et à la mordre. Alors ce fut une comédie, seigneur, que je n'essayerai pas même de vous faire comprendre. Je crus, pour mon compte, mourir de rire. Et maintenant, ajouta le nègre en lançant un regard terrible à sa victime, si cela dépendait de moi, ce n'eût point été une épingle que je lui eusse mise dans la hanche, c'est mon poignard que je lui eusse planté dans le cœur, et il y eût eu un serpent de moins sur la terre.

— Elle est morte, dit un des valets accourus aux cris et qui formaient un cercle autour de la Podatchkena.

Comme en effet elle demeurait sans mouvement, on essaya de soulever un de ses bras.

Il retomba inerte.

— Il faut lui jeter de l'eau froide, dit un second valet.

— Ou la saigner dit un troisième.

— Non; un coup de fouet vaudrait mieux, dit le nègre.

— De l'eau, un peu d'eau, s'il vous plaît, par grâce, dit d'une voix éteinte la mourante, qui voyait que la consultation allait trop loin.

Wolinski, sans lui répondre, la regarda avec mépris.

Puis s'adressant aux valets :

— Que l'on jette dehors cette charogne, dit-il enfin, tous ses effets après elle, depuis le premier jusqu'au dernier, et qu'il n'en soit plus question ; — mais vite, entendez-vous bien? vite, vite, vite.

— Ah! le voilà donc enfin, votre espion familier! Il est entre nos mains, dit Zouda lorsqu'il se retrouva de nouveau dans le cabinet avec son maître, et après s'être assuré que cette fois personne n'écoutait. Je suis d'avis, moi, de lui faire subir un rude interrogatoire.

— Bon! dit en riant Wolinski, ne veux-tu pas lui faire subir la question à la manière de Biren? Que le diable soit d'elle, nous ne pouvons pas remédier au passé, n'est-ce pas? Quant à la reconnaissance que me doit cette drôlesse et qu'elle a oubliée, ne m'en parle pas, cher ami ; il y a une personne envers laquelle je suis plus ingrat qu'on ne le sera jamais envers moi.

Et Wolinski soupira en songeant à sa femme.

L'ordre donné de jeter la Podatchkena à la porte resta donc la seule punition de la fiancée de Koulkowski; seulement cet ordre fut exécuté avec la cruauté que mettent les inférieurs à remplir les ordres de leur maître, lorsque cet ordre frappe une personne longtemps puissante et longtemps détestée dans la maison.

La Podatchkena fut traînée dehors avec force coups,

cris et huées, et jetée sur la neige devant la porte de la maison. La malheureuse vieille, traînant ses hardes, se mit immédiatement en route, et alla frapper à la porte de Lipmann, où on lui rendit tous les soins que réclamaient son ancienne qualité d'espionne et son nouveau titre de fiancée de Koulkowski.

On vint annoncer un matin à Artemy-Petrowitz que la bohémienne était retrouvée; mais cependant il restait un doute dans l'esprit de celui qui lui annonçait cette nouvelle : c'était sa voix, sa démarche, la moitié même de son visage, si l'on peut dire cela, et cependant ce n'était plus elle.

Le bohémien Basile seul constatait l'identité de la belle Marioulla ; mais n'avait-il pas un motif quelconque de tromper le ministre, afin d'en tirer une récompense, et peut-être de le trahir?

Wolinski écouta le rapport de son messager avec l'étonnement que l'on peut imaginer.

— Quelle diable de peste y a-t-il dans l'air, s'écria-t-il, que tout le monde semble devenir fou? Faites entrer.

On introduisit la bohémienne dans le cabinet où Artemy-Petrowitz était seul; l'un de ses yeux était caché dans ses cheveux, sa joue droite perdue sous un voile.

— Est-ce toi, Marioulla? demanda Wolinski.

— Oui, maître, répondit celle-ci.

Wolinski reconnut la voix et regarda la bohémienne.

En effet, comme le lui avait dit son messager, ce n'était plus la belle, la gracieuse, la pittoresque bohémienne.

— Oui, dit-elle en réponse à la persistance avec laquelle, malgré sa laideur, Wolinski la regardait; oui, il m'est arrivé un malheur; je me suis brûlé le visage avec une jatte d'eau bouillante, et maintenant peux-tu encore me reconnaître?

Sa voix tremblait. Elle souleva son voile et releva ses cheveux; sa joue était couverte de taches rouges et de profondes cicatrices. Ce spectacle hideux impressionna tellement Artemy-Petrowitz, qu'il se détourna,

— Eh bien! murmura-t-elle avec un soupir, la voilà cependant, cette beauté tant vantée!

Wolinski fit un signe, et Marioulla rabattit ses cheveux et son voile.

Puis, la regardant avec compassion :

— Marioulla, lui dit le ministre, je n'avais point besoin de ta beauté; ce que je réclame de toi, c'est la fidélité, l'intelligence.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, mon bon et cher maître, que je serais heureuse de vous servir, répondit la bohémienne avec un accent dans lequel elle avait mis toute son âme.

Alors Wolinski lui avoua qu'il aimait la princesse Lehemiko, et qu'il en était aimé.

Une rougeur subite parut sur les joues de la bohémienne.

— Continuez, dit-elle.

— Je lui ai écrit; sa réponse est prête; mais nous sommes entourés de traîtres, et elle ne peut se fier à personne. Il faut que tu ailles au palais, que tu pénètres jusqu'à elle, et que tu me rapportes son billet.

— Avec bonheur, répondit Marioulla d'une voix tremblante, car son plus grand désir allait être accompli : elle allait revoir sa fille, être l'intermédiaire entre Artemy-Petrowitz et Mariolizza, aider à son bonheur si Artemy-Petrowitz l'aimait réellement; la sauver peut-être, s'il ne voulait que la tromper.

— Mais cependant, ajouta-t-elle d'une voix suppliante, c'est à une condition, que je me fais ton esclave : je t'aiderai de toute mon intelligence, de tout mon pouvoir, de toute ma fidélité, pourvu que... — elle hésita,— pourvu que tu ne rendes pas malheureuse cette pauvre fille. Elle n'a ni père ni mère, à ce que l'on assure; elle vient de loin, dit-on; ne la déshonore pas, Artemy-Petrowitz, crains la justice de Dieu; épouse-la...

— Bon! dit Wolinski en éclatant de rire, des pré-

jugés? Fais ton affaire, le reste est celle de l'entremetteuse et du prêtre.

— Eh! que suis-je donc, moi? demanda la bohémienne, sinon l'entremetteuse? Vois-tu, seigneur, j'ai déjà bien des péchés sur mon âme, et voilà pourquoi Dieu m'a punie. Quoique nous ne soyons que des bohémiens, nous reconnaissons aussi et craignons Dieu, peut-être plus que vous autres grands seigneurs; eh bien! il est temps que je vive honnêtement. Je ne veux plus tremper dans les mauvaises affaires : tu l'épouseras, n'est-ce pas?

— Pardieu! fit Wolinski.

— Jure.

— Oh! quel entêtement!

— Jure, ou je ne me charge de rien.

Wolinski pensa qu'un serment fait à une bohémienne n'avait qu'une médiocre valeur.

— Eh bien! oui, dit-il, je jure, puisque tu le veux.

— Par le Dieu tout-puissant! entends-tu?

La voix de Marioulla était solennelle, son air presque menaçant.

Wolinski, malgré son courage, sentit passer un frisson dans ses veines.

— Certainement, dit-il, au nom de Dieu, je jure de l'épouser, si *on* me le permet, cependant.

— Qui, *on*?...

— L'impératrice, par exemple.

— Oh! les boyards, lorsqu'ils le veulent bien, obtiennent tout d'elle. Souviens-toi que Dieu punit ceux qui ont juré par lui et qui manquent à leurs serments.

Wolinski s'efforça de sourire.

— Sais-tu, Marioulla, dit-il, que tu ferais un excellent prédicateur?

— C'est la crainte de la punition du ciel qui me fait ainsi parler, dit-elle.

Puis, après un instant :

— La chose est convenue, dit-elle; tu auras une femme charmante; l'orpheline, de son côté, trouvera un mari bon, riche et noble; et moi, tu me donneras un beau voile, un beau voile brodé d'or pour le premier baiser; c'est convenu, n'est-ce pas? J'en ai besoin. Quant à cette jeune fille, que j'aime comme mon enfant, eh bien! j'aurai rempli près d'elle le devoir d'une mère; par moi, elle aura été heureuse. Ah! c'est aussi un beau seigneur comme toi qui m'a fait prendre le chemin du vice! — Marioulla essuya une larme. — Je te raconterai cela un jour, mais ce jour n'est pas venu. Enfin, je suis ici non pour pleurer, mais pour agir : j'attends tes ordres.

Le noir fut appelé et reçut mission d'accompagner Marioulla au palais.

En renouvelant sa prière à Marioulla. Wolinski voulut lui donner une pièce d'or, mais la bohémienne repoussa sa main avec fierté.

— Non, non, dit-elle, ce qui est convenu : un voile, un voile, un beau voile brodé d'or!

XVIII

L'AMBASSADRICE.

O Dieu! sa mère, sa propre mère, lui met entre les mains l'instrument de mort; l'amène au bord du précipice terrible. Elle pense la conduire à son festin de noces, sur la couche voluptueuse du bonheur et de l'amour.

L'attente de son premier rendez-vous avec une maîtresse ne peut certes autant émouvoir le cœur d'un homme qu'émouvait celui de Marioulla l'attente de son entrevue avec la princesse Lehemiko : la joie et la crainte de voir sa fille de si près, le bonheur si longtemps attendu de lui parler, agitaient si violemment son sang, qu'elle en perdait la respiration et qu'elle éprouvait à la fois comme des coups de marteau sur la tête

et des coups d'aiguille dans le cœur. Plusieurs fois en chemin elle fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Le nègre marchait devant elle.

— Suivez-moi hardiment, dit-il en montant le perron de la petite entrée du palais.

Puis, tout en se tournant vers elle de temps en temps pour l'encourager du regard, il lui fit traverser une nuée de valets, plusieurs escaliers et corridors.

Il était près de neuf heures du matin, mais tout dans le palais paraissait encore à moitié endormi.

Marioulla, ne craignant plus sa ressemblance avec la princesse Lehemiko, et ne voulant pas avoir l'air de se cacher, s'était découvert le visage.

— Où diable mène-t-on ce monstre? demandèrent quelques curieux à l'Arabe.

— Où l'on m'a dit de le mener, répondit celui-ci. Vous vieilliriez trop vite si vous saviez tout.

A quelques autres le nègre se contenta de dire que c'était une fameuse bohémienne, célèbre pour sa façon de tirer les cartes, que, de la part du duc, il conduisait chez l'impératrice.

Dans un corridor où l'on marchait sur la pointe du pied, l'Arabe chargea un valet de la cour de lui amener une jeune négresse qui, en même temps que lui avait été amenée en Europe. Elle arriva vêtue d'une

robe de laine blanche, portant un collier de corail au cou. A la vue de son compatriote elle sourit affectueusement; disons même qu'il y avait dans ce sourire de la jeune et belle enfant du soleil plus que de l'affection.

Nicolas — on se rappelle que c'était ainsi que se nommait le nègre — lui dit quelques mots dans la langue natale, puis d'un signe de tête elle lui ordonna de le suivre avec sa compagne.

Arrivée à l'une des portes du corridor, elle l'ouvrit soigneusement, et dit, en passant la tête à travers les battants de la porte :

— Il y a une personne qui désire parler à la princesse, peut-on l'introduire ?

— Qui va là? fit une voix douce qui fit tressaillir toutes les fibres du cœur de Marioulla.

Ses jambes étaient près de fléchir.

— C'est une bohémienne, répondit la négresse.

A peine ce mot bohémienne fut-il prononcé, que l'on entendit quelqu'un s'élancer précipitamment, puis ces mots dits d'une voix émue :

— Qu'elle entre! qu'elle entre!

Les deux noirs se mirent à l'écart, pour parler de leur patrie et en même temps pour retenir dans le corridor la servante de la princesse, qui était allée chercher le déjeuner.

Marioulla essayait, autant qu'il était en son pouvoir, de cacher sa laideur; mais avec quelque précaution qu'elle s'y prît, l'embarras et surtout l'émotion qu'elle éprouvait dérangèrent le voile sous lequel elle se dérobait, et la princesse Lehemiko entrevit son visage.

Elle poussa un cri d'effroi et fit trois pas en arrière.

Mariolizza se retourna du côté des deux nègres pour voir s'ils étaient bien là, et s'ils pouvaient lui porter secours en cas de besoin.

Dans ce moment elle avait tout oublié, même le but de la visite de la bohémienne.

Marioulla avait tout vu, tout compris, et elle avait éprouvé un sentiment d'horrible douleur. Elle s'appuya contre la porte pour ne pas tomber; et toutes deux, princesse et bohémienne, restèrent un instant dans la même position, l'une suppliant qu'on lui pardonnât sa laideur, l'autre tâchant de se faire à ce repoussant spectacle.

Enfin Marioulla, rappelant toute sa force, se tourna de façon à ne présenter à la princesse que le côté de son visage le moins défiguré. Son beau profil la réconcilia avec la jeune fille.

Mariolizza rompit la première le silence.

— Que veux-tu, bonne femme? lui demanda-t-elle,

— Vous savez sans doute, belle dame, répondit la

bohémienne d'une voix tremblante, dans quel but Artemy-Petrowitz m'a...

Marioulla s'interrompit, ou plutôt fut interrompue, car à ce mot magique la jeune fille, oubliant la crainte que lui inspirait la bohémienne, bondit vers elle, les bras ouverts et prête à la serrer contre son cœur.

Mais la pudeur d'avouer à une inconnue les secrets de son cœur la retint.

Elle rougit et s'écria :

— Alors, c'est lui qui t'a envoyée? Oh! que tu es bonne! Voyons, assieds-toi là; dis-moi, ne t'ai-je pas offensée tout à l'heure?

Marioulla profita de cet élan de cœur pour s'approcher de la princesse, en mesurant ses pas sur l'impression qu'elle lisait dans les yeux qu'elle interrogeait, comme fait le chien en se rapprochant du maître qui l'a battu.

— M'offenser? dit-elle, oh! que non!... M'offenser, vous! cela ne se peut pas. Oui, Artemy-Petrowitz avait bien raison de me dire que je trouverais en vous une belle et bonne personne.

Puis, de l'œil qui lui restait, elle dévora Mariolizza de la tête aux pieds, contemplant avec orgueil et d'un regard tendre et touchant à la fois la beauté de sa fille: son œil noir, sa peau blanche, ses longs cheveux flottants, le contour régulier de son visage, ses lèvres de

corail, la grâce de son port, la finesse de sa taille; elle couvrait en imagination de baisers ses mains, son cou, ses épaules. Puis une idée douloureuse lui serrait le cœur : elle ne pouvait arriver à comprendre que cette belle princesse, habitant le palais, entourée de toutes les félicités du sort, fût la pauvre petite bohémienne Mariolizza, couverte de haillons, abandonnée, perdue...

Si ce n'était pas elle!

Oh! mais c'était elle; sa ressemblance, non plus avec ce qu'elle était, mais avec ce qu'elle avait été, en faisait foi.

Lorsqu'elle voyait une ombre de crainte reparaître sur le front de la princesse, elle prononçait le nom magique d'Artemy-Petrowitz, et par ce moyen elle arriva bientôt à pouvoir prendre sa main dans la sienne, et ce fut avec un bonheur et une émotion ineffable que la mère en arriva à baiser la main de sa fille.

Comme elle se sentit heureuse dans ce moment-là, qui la récompensait de tous ses maux passés et à venir.

— Tu me fais de la peine, pauvre femme, dit Mariolizza; pourquoi donc as-tu la moitié du visage ainsi défigurée?

— Vois-tu, ma chère dame, j'avais une fille de six ans. Un incendie éclata dans la maison. Que peut avoir une mère de plus cher, si ce n'est son enfant? Je vou-

lus la sauver; je tombai sur une poutre enflammée, et me brûlai la moitié du visage.

— Un incendie! un incendie! répéta Mariolizza comme une personne qui se souvient confusément; et où cela est-il arrivé?

— Oh! bien loin d'ici. Vous ne pouvez connaître cette contrée; c'était dans une ville appelée Jassy.

— Mais moi aussi je suis née à Jassy.

Alors tout bas :

— J'y fus aussi sauvée d'un incendie, murmura-t-elle.

Puis tout haut :

— Tu es donc une compatriote à moi? Car, je te le répète, c'est à Jassy que je suis née.

— Si c'est ainsi, ne me refuse pas un peu d'attachement, belle princesse; car quoique tu sois une grande dame et moi une pauvre bohémienne, nous n'en sommes pas moins nées sur la même terre.

— Ah! oui, dit Mariolizza; je t'aimerai de bien grand cœur.

Mariolizza prit la bohémienne par la main et la fit asseoir à ses côtés.

— Continue. Tu disais que tu avais sauvé ta fille.

Marioulla mourait d'envie de parler, mais craignait d'en trop dire.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas sauvée; au contraire,

elle a péri, et je n'ai pas même pu retrouver ses pauvres petits os.

Deux larmes de pitié perlèrent aux yeux de Mariolizza.

— Oh! tu peux hardiment te découvrir le visage maintenant, pauvre femme, dit la princesse, je n'aurai plus peur de toi. Et tu n'avais qu'une fille unique?

— Oui, madame. Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais elle vous ressemblait beaucoup, oh! oui, beaucoup.

— A ces mots Marioulla ressaisit tendrement la main de la princesse, et la baisa.

Mariolizza la laissa faire et l'embrassa aussi en retour.

Mais la servante pouvait revenir et troubler cette entrevue. C'en était d'ailleurs bien assez pour son cœur de mère d'avoir pu revoir son enfant, et Marioulla rappela à la princesse le but de son ambassade.

Alors la princesse tira de sa poitrine toute palpitante un billet chaud et parfumé.

— Si c'est lui qui t'a chargée de venir chercher le billet, le voici : je te le confie.

— Dieu, toi et moi serons les seuls à le savoir, répondit la bohémienne.

Et après avoir appelé toutes les bénédictions du ciel sur la tête de la princesse, elle la quitta ivre de bonheur.

Artemy-Petrowitz se sentit renaître à la réception de ce billet. Dans sa joie, dans son bonheur, dans sa reconnaissance, il eût couvert la bohémienne d'or et de pierreries.

Voici le contenu du billet apporté par la messagère:

« Lundi matin.

« Vous me demandez une réponse à votre lettre; la voici : vous y trouverez tout ce que je possède, ma pudeur, votre opinion sur moi, ma vie entière; acceptez tout cela comme un hommage de mon cœur. Je n'ai pas longtemps réfléchi si je devais ou non vous répondre; mon cœur, vos souffrances, la fatalité peut-être, m'ont ordonné de le faire.

« Vous voulez sans doute savoir si je vous aime? Si rien ne me retenait, s'il n'y avait au fond de mon âme une crainte que je ne puis définir, il y a longtemps que je vous eusse dit oui. Oui, je vous aime. Le sentiment de cet amour m'est entré dans le cœur au moment où je vous ai vu pour la première fois, et depuis il n'a fait que s'y enraciner de plus en plus. Il paraît qu'ainsi le veut le sort, et je lui obéis. Que vous me prépariez un bonheur ineffable ou des souffrances infinies, je ne puis ni ne veux éviter l'un ou les autres. »

« Le même jour, au matin.

« J'avais voulu vous envoyer ma réponse dans le gros

livre de mon maître; mais on l'a déjà renvoyé : quel dommage : Qu'allez-vous penser ? Mes yeux sont tout rouges à force de pleurer. »

« Le lendemain.

« Tu m'as dit que tu mourrais si je ne te répondais point; eh bien ! tu vois que je fais tout ce que tu désires. Maintenant vivras-tu, mon amour? Maintenant voudras-tu mourir encore, mon idole ?

« Pourquoi ne puis-je pas deviner tes désirs ? Si tu as besoin de ma vie, prends-la ! Pourquoi n'ai-je pas mille existences pour te les offrir toutes !

« J'écris *tu* au lieu de *vous;* c'est notre habitude, à nous autres. Si tu savais combien c'est doux, de dire *tu !* Écris-moi de même. »

« Mercredi.

« Toujours pas d'envoyé, et je ne te vois pas; n'es-tu point malade? Je tremble d'interroger les étrangers.

« Oh ! je sais maintenant combien il est à la fois doux et terrible d'aimer. »

« Du soir.

« Une jeune fille t'écrit; et que t'écrit-elle? Je sais bien que c'est très-mal, d'après les idées d'ici. J'ai honte de lire ce que je t'écris. On m'a dit que pour un billet pareil on punissait de mort à Khotin. Mais je ne

puis me vaincre; c'est plus fort que moi, et je t'écrirais quand même je serais à Khotin.

« J'ai demandé à mes compagnes quel était le plus caressant de tous les noms russes. « *Millii galoublchick*[1], » m'ont-elles dit. Eh bien! je veux te donner ce nom, car je n'en sais pas de plus tendre; peut-être me trompent-elles, ou n'ont-elles jamais aimé comme je t'aime. Oh! quels mots d'amour j'aurais su trouver en moldave et en turc! »

Cherchez dans le code des lois d'amour, et vous y trouverez, dans le chapitre *Lettres*, que le premier billet entre amants n'est jamais le dernier. Contient-il le serment de ne plus jamais s'écrire, le peloton épistolaire, une fois lancé sur la pente, se dévide tout seul et tant qu'il y reste une archine de soie, ou jusqu'à ce qu'un nœud mal fait le force à se rompre. D'après cette loi immuable, la correspondance dura longtemps entre nos amants. Wolinski enleva à la jeune fille jusqu'à la dernière parcelle de sa tranquillité par les lettres ardentes qu'il lui envoya et qui l'enflammèrent chaque jour davantage. C'était trop peu pour elle de rêver constamment à lui; elle éprouvait un besoin vital de le voir, de le toucher, de l'entendre sans cesse; elle ne voyait, ne sentait, n'entendait plus que par lui; obéis-

1. Mon charmant pigeon.

sant à son moindre désir, elle était devenue l'esclave de son regard même, et ce regard, disposant d'elle, la rendait triste ou gaie.

Ce regard ! il devint le régulateur de sa vie, l'arbitre de sa destinée. Innocente de fait encore, elle apprit déjà dans les lettres de Wolinski à nourrir son imagination et son cœur de toutes les séductions d'une passion criminelle.. Le poison s'infiltrait dans ses veines: la pauvre enfant était au bord du précipice.

Et lui, vivant dans un siècle où la séduction était comptée comme une gloire, et où toutes les fautes de ce genre avaient leur excuse dans les mœurs des souverains et dans les excès des favoris, qui se faisaient de leurs passions un simple jouet ; corrompu par l'absence générale des mœurs et vaincu par sa passion funeste, Wolinski ne pensait qu'aux jouissances que son amour lui préparait. Sa conscience se taisait ; Dieu fut oublié ; sa raison était perdue. L'homme ivre d'opium peut-il raisonner?

C'était à Marioulla qu'était confiée la remise des billets. Wolinski et Mariolizza tâchaient, chacun de son côté, de lui faire une position au palais. Ce fut donc la mère elle-même qui continua à développer la fatale passion de son enfant, se reposant sur la promesse de mariage et le serment du séducteur, et comme ensorcelée par les caresses de Mariolizza, pour laquelle elle

avait déjà fait le sacrifice de sa beauté et était prête à faire le sacrifice de sa vie. Peut-être avait-elle calculé, au reste, qu'en suivant pas à pas la marche de cette passion, elle pourrait arriver à temps pour sauver l'honneur de sa fille s'il était en danger. Mariolizza, de son côté, s'attacha tellement à elle, qu'elle s'asseyait sur ses genoux, entourait son cou de ses deux bras, arrangeait le voile et les cheveux de la bohémienne de manière à cacher complétement les parties brûlées de son visage, et la caressait comme sa gouvernante, comme sa nourrice, comme sa mère. Marioulla, dans ces moments d'enivrement, la nommait des noms les plus doux : — Mon enfant chéri, disait-elle, ma vie ! aime-le, adore-le, ce séduisant Wolinski ! il saura te rendre heureuse ! Mais seulement ne lui accorde pas trop de liberté avant le mariage : un baiser, rien de plus, sinon tu te perds à tout jamais, sinon tu tombes dans les griffes de Satan !

— Oh ! ma bonne, ma chère Marioulla, répondait en soupirant la pauvre enfant folle d'amour, un baiser, un seul baiser !... Mais si ce baiser me consume !...

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

I. La Revue. 1
II. La Bohémienne. 28
III. La Statue de glace 50
IV. Le Fatalisme 65
V. Message mystérieux 81
VI. Le Pédant. 104
VII. Les Masques 117
VIII. Le Piége 142
IX. Scène sur la Newa. 154
X. La Langue 160
XI. L'Enquête. 171
XII. La Femme médecin. 188
XIII. Les Ondines 202
VIV. 215

XV. Les Rivaux. 243
XVI. Au palais. 271
XVII. L'Accès. 295
XVIII. L'Ambassadrice. 312

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Paris. — Imprimerie PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LA

MAISON DE GLACE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA

MAISON DE GLACE

I

LA MAISON DE GLACE.

Je t'ai gardé le baiser de mes lèvres innocentes. TOUMANSKY.

L'ouvrage avançait. Entre l'Amirauté et le palais d'hiver s'élevait en quelque jours, comme sous la baguette enchantée d'une fée, un édifice merveilleux, tel que la Russie seule peut en construire à l'aide d'un hiver aussi rigoureux que l'était celui de 1740.

L'eau seule était entrée dans la construction de l'édifice : les fondations, les murs, le toit, les vitres, les ornements, tout enfin en était composé; l'eau servait de ciment; elle prenait toutes les formes que l'imagination de l'architecte se plaisait à lui donner; et lorsque le soleil projetait ses rayons sur cette maison de

glace, on l'aurait crue taillée d'un seul morceau de saphir et ornée de figures en opale.

Contemporain de cette construction, le respectable M. Georges Volfgang-Kraft en a laissé pour les *amateurs des sciences naturelles* une description détaillée[1]. Ne voulant pas priver M. Kraft de la gloire qui lui est due, ou plutôt craignant d'entrer en contestation avec lui, je vais le laisser parler dans son harmonie allemande de la construction, de la disposition et des ornements de ce curieux édifice[2].

« La glace la plus pure était taillée en forme de grandes pierres, façonnées en ornements d'architecture, mesurées à la règle et au compas. Puis, au moyen de leviers on superposait les morceaux de glace, et chaque rangée était arrosée d'eau, qui, se congelant instantanément, remplaçait avec avantage le meilleur ciment. De cette façon fut construite en très-peu de temps une maison ayant cinquante pieds de longueur, quinze de largeur et environ vingt de hauteur, y compris le toit. Devant la façade de la maison il y avait six canons en glace avec leurs affûts, leurs roues et tout ce qui les compose d'ordinaire, à l'exception de ce qui ne

1. Dans un livre assez rare aujourd'hui, ayant pour titre : *Description détaillée de la Maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en janvier* 1740, *et de tous les objets qu'elle renfermait.*

2. Ceux qui ne s'intéressent point aux *sciences naturelles* peuvent passer le texte de M. Kraft.

peut être en glace, et dont il sera fait mention plus loin. Ces canons étaient du calibre de ceux de trois en cuivre. Plusieurs fois l'on chargea lesdits canons de quatre livres de poudre et d'un boulet de fer ou de cuivre; avec un de ces derniers, en présence de toute la suite de Sa Majesté, une planche en chêne, ayant deux pouces d'épaisseur, fut transpercée à soixante pas de distance.

« A côté des canons se trouvaient deux mortiers sur le modèle de ceux en cuivre pour les bombes de soixante livres.

« A la porte d'entrée deux dauphins, lesquels, au moyen de pompes, lançaient pendant la nuit de la naphte allumée, ce qui était d'un aspect prodigieux.

« En arrière des canons, la maison était entourée d'une balustrade élégante, ornée de piliers carrés; le tout en glace.

« En s'approchant de la maison, on était surpris de l'art déployé dans le frontispice, orné de statues remarquablement sculptées, ainsi que celles placées de distance en distance sur des piliers carrés, reliés par une balustrade qui entourait le toit. Les encadrements des portes et des fenêtres imitaient, par la peinture, le marbre vert. On entrait par le perron dans un vestibule où de chaque côté se trouvait une chambre; le toit servait de plafond.

« Il y avait quatre fenêtres dans le vestibule et cinq dans chaque chambre. Ces fenêtres, ainsi que les doubles fenêtres, avaient pour vitre une glace claire et mince. La nuit, les fenêtres, illuminées d'un grand nombre de lumières, laissaient voir aux passants des tableaux grotesques disposés à l'intérieur, et offrant un coup d'œil des plus surprenants.

« Sur le perron, entre l'entrée principale, se trouvaient encore deux portes latérales, ornées de vases de fleurs, d'orangers et de divers arbustes, sur les branches desquels étaient perchés des oiseaux faits, comme le reste, avec un art prodigieux.

« A chaque angle de la façade on avait placé une pyramide carrée ornée d'un frontispice. Ces pyramides étaient creuses et avaient chacune son entrée par la maison. Elles étaient percées de fenêtres rondes, entourées de cadrans peints de divérses couleurs. Un homme placé à l'intérieur faisait tourner des lanternes octogones, dont l'illumination faisait voir aux spectateurs des figures bouffonnes peintes sur chacune de leurs faces.

« A drôite de la maison, sur un éléphant de grandeur naturelle, était assis un Persan, une pique à la main; deux autres Persans se tenaient debout. Cet éléphant était creux; le jour il lançait à près de vingt-cinq pieds de hauteur de l'eau provenant, au moyen de

tuyaux, d'un canal situé près de l'Amirauté; la nuit, au grand ébahissement de tous, il lançait de la naphte enflammée; en outre un homme placé dans l'intérieur lui faisait pousser des cris qui imitaient parfaitement ceux d'un véritable éléphant.

« On avait aussi construit, suivant l'habitude des pays septentrionaux, une maison de bains que l'on chauffa plusieurs fois; on s'y baigna même à la vapeur.

« Passons maintenant à l'intérieur. Dans l'une des chambres on voyait une table de toilette sur laquelle étaient un miroir, des candélabres dont les bougies, frottées de naphte, brûlaient la nuit; une montre, des vases de différentes formes; une glace était appendue au mur. Il y avait en outre un lit élégant, orné de rideaux, avec des matelas, des oreillers, des couvertures, deux bonnets, une paire de pantoufles, un tabouret; une cheminée sculptée, dans laquelle brûlaient quelquefois des bûches en glace frottées de naphte.

« Dans la seconde chambre, à gauche, une table à jeu sur laquelle il y avait une pendule dont on apercevait les rouages à travers la glace, et des cartes à jouer également en glace. De chaque côté de la table, une chaise longue sculptée, une statue à chaque coin.

« A droite, une armoire vitrée, également sculptée,

renfermait un service complet, des verres de toute espèce, un plat sur lequel était un poulet. Tous ces objets, de glace, étaient peints avec beaucoup d'art. »

Ce jour avait été désigné par l'impératrice pour sa visite à la maison de glace ; elle voulait voir comment on avait exécuté son idée, et oublier, du moins pour quelques minutes, les maux qui accablaient son corps et son âme. Pour que ce spectacle fût plus enchanteur, il avait été décidé que l'on visiterait la maison la nuit, à la lueur de l'illumination.

Tout Saint-Pétersbourg était sur pied : de tous côtés on voyait accourir les files de piétons et d'équipages. Les vieillards semblaient rajeunis et, prenant leur vieillesse à deux mains, couraient vers le but de la curiosité générale. Les enfants, accrochés aux habits de leurs parents, suivaient le flot. Il n'était resté à la maison que le malade glacé du froid de la mort, ou la mère qui n'osait exposer dans la foule l'enfant au berceau, ou bien encore l'aveugle, dont l'imagination supplée aux merveilles de l'art et même aux miracles de la nature. Mais tous attendaient impatiemment les récits dont cette prodigieuse maison de glace allait être le sujet. Le besoin, la faim, la terreur du nom de Biren et de la mort, tout était oublié. L'obscurité de la nuit faisait briller les feux de la maison de glace d'un éclat métallique. Ses lumières se reflétaient en un vaste

demi-cercle sur les têtes dont la place semblait pavée. Par moments un cri plus perçant de l'éléphant, un jet de feu plus élevé s'élançant de sa trompe, ou une nouvelle figure qui se montrait aux fenêtres, obligeait les gardes à faire rentrer les spectateurs dans la ligne tracée. Les saillies russes éclataient à chaque instant : — Vois donc, frère, disait l'un, au premier tableau l'Allemand en chapeau à cornes, en habit râpé, maigre comme une allumette, rêve, l'étrille et la brosse en mains; et le dernier tableau nous le montre devenu gras comme un porc; ses joues ressemblent à des pâtés sortant du four; il monte un cheval bai, harnaché d'or, et frappe stupidement tout le monde à droite et à gauche.

— Tu ne sais pas expliquer, répond un autre : là il arrive en Russie à pied, et ici il s'y promène à cheval; là il nettoyait un cheval, et ici il monte un cheval nettoyé.

— Jean! holà, Jean! qu'est-ce que c'est que cette maison? demande quelqu'un.

— Un bain, fut la réponse.

— N'est-ce pas bien étroit pour nos baigneurs, Simon Coudrativitch ? ajouta un quatrième.

— On n'avait guère besoin d'en construire, ajoute un autre, nous avons des bains à chaque pas à Saint-Pétersbourg.

— Eh! monsieur le garde, gardez votre époussoir pour l'avenir, il fait trop froid ici...

— Passez plus loin, monsieur le centenier, vous voyez bien qu'il y a plus d'un mille derrière nous.

— Entendez-vous? l'éléphant crie!...

— Et il vociférera des pierres dans les temps difficiles, prononça un pédant d'un ton important et magistral.

C'est de cette manière que nos Beaumarchais et nos censeurs de places publiques se délectaient la langue et les yeux. Ils paraissaient vouloir, par ces plaisanteries, se venger de leur pauvreté et de leur abaissement, et se réconforter contre le froid terrible qui régnait.

— L'impératrice! l'impératrice! crièrent les gardes.

Et tout se tut d'un silence respectueux. La neige cria, foulée, brisée sous les pas de plusieurs centaines de chevaux. Un escadron de hussards parut, puis le traîneau de Sa Majesté, suivi d'une rangée d'équipages. Quelques courtisans, Wolinski en tête, se rangèrent sur le seuil de la maison de glace. Quand son traîneau y fut arrivé, l'impératrice fit approcher Wolinski, le questionna gracieusement sur la construction de l'édifice, et rit beaucoup des figures grotesques qui se montraient tour à tour aux fenêtres. Le ministre du cabinet donna des explications ingénieuses. Tout à coup, à un

changement de personnage, une voix irritée cria, derrière le traîneau de l'impératrice :

— Sottise bien digne de son créateur, c'est tout à fait ridicule !

La voix qui avait prononcé ces paroles appartenait à Biren ; Sa Majesté, pas plus que ceux qui l'entouraient, ne pouvait s'y méprendre. Elle frissonne à ces paroles inattendues, fronce les sourcils, et dit en frémissant :

— Je ne sais pas de quel côté est la sottise !

C'était le premier mouvement assez marqué d'impatience qu'elle manifestât envers Biren depuis qu'elle le connaissait. En ce moment elle se retourna, et le regard de son favori, debout sur le marchepied, rencontra hautainement le sien. Après un soupir d'ennui, l'impératrice continua de s'adresser au ministre du cabinet.

— Expliquez-moi, mon cher Artemy-Petrowitz, la signification de ces tableaux.

Ils ne pouvaient pas être une énigme pour les personnes initiées aux secrets de Biren. Ils représentaient :

1° Scène de la congélation de Gordenko, dessinée comme d'après nature ;

2° Scène sur la Newa ; un fantôme vient arracher à des palefreniers le cadavre de glace ;

3° Les héros de la mascarade au champ de Walkoff ;

4° Assassinat de Grosnott.

— Votre Majesté se rappellera, répondit Wolinski, qu'en sortant du manége du duc, elle remarqua une statue de glace dans la petite cour attenant aux écuries de Son Altesse?

— Oui, je me le rappelle.

— Ce fut cette statue qui donna à Votre Majesté l'idée de faire construire une maison en glace, dont elle a bien voulu me confier l'exécution; c'est pourquoi j'ai tenu à rapporter dans ces tableaux l'événement qui en fut la cause. Je suis parvenu à obtenir la véritable statue, et l'ai fait transporter dans l'une des chambres que j'aurai le bonheur de montrer à Votre Majesté. Les autres tableaux sont de l'imagination du peintre.

— Je vous suis très-obligée de votre intention, et si vous avez fait une sottise, ainsi qu'il a plu à *un autre* de le dire; c'est moi qui la première vous en ai fourni le sujet. Je partagerai avec vous l'effet de la colère de Son Altesse, quoique du reste je n'en comprenne nullement la cause.

L'ironie perçait non-seulement dans les paroles, mais la voix même de l'impératrice en était empreinte.

— Il est en effet temps d'expliquer pourquoi ce jouet de glace déplaît si fort à Son Altesse, répliqua Wolinski triomphant.

— Oui, il est temps!... prononça Biren avec trouble, sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Il murmurait encore quelques mots insaisissables, lorsqu'il se sentit tirer par la manche de sa pelisse. Il s'arrêta et, cherchant à voir quel était l'impudent capable d'une telle liberté, ses yeux rencontrèrent un visage pâle, maigre, regard phosphorescent, des oreilles d'orang-outang, toujours en mouvement.

C'était Lipmann.

Il fallait qu'il fût mû par un motif bien puissant, le prudent Lipmann, pour venir ainsi le tirailler derrière le traîneau de Sa Majesté. C'est ce que confirmait encore le désespoir imprimé sur toute sa personne, bouleversée d'une manière convulsive.

Biren sauta du marchepied, et, sur un mot de son confident, ils disparurent ensemble, comme si la terre se fût entr'ouverte sous leurs pas.

L'impératrice s'aperçut du mouvement du duc... Elle frissonna, effrayée et troublée, pressentant quelque chose d'extraordinaire; elle baissa la tête et tomba dans une profonde méditation... Tout était silencieux. l'éléphant lui-même se taisait. Le traîneau restait immobile. Près du traîneau se tenait Wolinski, puis le cercle des courtisans; l'escadron de hussards était en avant, en arrière une foule d'équipages, et au loin le peuple en masses compactes et immobiles.

C'était un spectacle magique, que ce palais de glace au milieu de la nuit, se réjouissant seul de ses feux, que cette impératrice paraissant clouée pour toujours à son équipage d'hiver; ces chevaux, ces soldats, cette cour, ce peuple qui l'entouraient sur un sol de neige, tous blanchis par le givre. Comme dans les savanes, tout était fixe, muet, mort.

Pour compléter l'illusion, des bouffées de brouillard répandues dans l'atmosphère auraient pu faire croire que des esprits invisibles tendaient un rideau de fumée au-dessus de l'impératrice.

L'éléphant poussa un cri, Sa Majesté fit un mouvement, et tout s'anima de nouveau. Après avoir fait avancer son traîneau, l'impératrice dit à Wolinski de se tenir auprès d'elle; ils firent le tour de l'éléphant, puis se disposèrent à visiter l'intérieur de la maison.

Pendant ce temps, Biren irrité y était accouru, précédé seulement de Lipmann.

— C'est impossible, disait-il avec fureur. M'aurait-il joué ce maudit tour?... est-ce bien vrai?... De qui le tiens-tu?

— De mon neveu, répondit Lipmann; mon neveu ne ment pas, vous le savez.

— Où est-ce?

— C'est ici.

A ces mots ils entrèrent dans la chambre où était la

table à jeu. Dans un coin, Cupidon, une massue sur l'épaule, semblait posé en sentinelle; un autre Cupidon, accoudé sur la fenêtre, avait un doigt sur les lèvres, et tenait de la main droite une corne d'abondance, voulant sans doute montrer que la discrétion est la source de tous les dons de la fortune.

Jusque-là, il n'y avait rien qui pût motiver la colère de Son Altesse, lorsque le duc aperçut dans un enfoncement qui avait la forme d'un cercueil perpendiculaire, un homme le visage pâle, une huppe de glace au sommet de la tête, nu-pieds, vêtu d'une chemise gelée... Sa main tremblante tenait un papier. On aurait dit qu'il venait d'être couvert de glace à l'instant même; des filets d'eau coulaient légèrement le long de sa chemise, sa figure était empreinte d'une sueur glacée par la mort.

— Encore lui!... partout lui!... s'écria Biren avec épouvante.

Comment ne pas être épouvanté! il envoyait par an des centaines d'âmes aux Champs-Élysées, et jamais aucune victime n'en était revenue pour le tourmenter; et voici que partout il retrouvait ce Petit Russien maudit. C'était étrange! ne lui donnerait-il donc plus un instant de repos?

Biren ne craignait rien autant que lui. C'était à le rendre fou. Il leva sa canne pour en frapper cette figure

détestée; elle le menaça... Sa canne retomba malgré lui, et une sueur glacée perla sur le front du favori. Il resta une seconde immobile, tremblant de colère et de frayeur; puis, revenant à lui, il se mit à rire, et, agitant sa canne avec frénésie, fit voler en éclats la statue de glace.

Un masque et une main tombèrent devant lui; cette dernière s'étant accrochée à sa pelisse, semblait ne point vouloir la lâcher; les fils de fer recourbés qui se trouvaient à l'intérieur s'étaient enfoncés profondément dans le velours, et Lipmann ne parvint pas sans efforts à l'en détacher. A l'endroit d'où la main avait été mise en mouvement, il restait une petite ouverture tournée vers le quai de la Newa.

Pendant que Biren, avec autant de soin que s'il eût essuyé des éclaboussures de sang, ôtait de sa pelisse les morceaux de glace qui s'y étaient attachés, son confident prit le papier, le lui tendit, et chercha attentivement parmi les éclats, de crainte qu'il ne s'y trouvât encore quoi que ce fût de caché.

Le duc parcourut le papier du regard, puis il lut :

« Impératrice! je suis Gordenko, noble Petit Russien, gelé vivant pour avoir osé dire la vérité. Il y a des milliers de personnes qui, comme moi, sont torturées pour la même cause, et tout cela par ordre de Biren. Ton peuple souffre. Questionne le ministre du

cabinet Wolinski et adoucis le triste sort de la Russie en éloignant de ta personne un homme méchant, hypocrite, haï de tous. »

Après avoir serré convulsivement la lettre dans sa poitrine. Biren demanda d'une voix brève :

— Où allons-nous mettre tout cela?

Un bruit se fit entendre derrière eux... ils frissonnèrent... Quelqu'un entra. C'était Koulkowski. Il avait comme flairé que le premier homme de l'empire avait besoin de lui, et il accourait.

— Tu viens à propos, mon cher, dit Biren se tournant vers le page, emporte tout ceci au plus vite, Lipmann t'aidera. Mets ça n'importe où... dans ta poche, si tu veux; une grâce pour chaque morceau!

Sans attendre la fin du discours de son patron, le page se mit à fourrer les morceaux de glace dans ses poches, dans sa poitrine, dans sa bouche même, pour prouver jusqu'où allait son dévouement à l'homme puissant. Il parvint à transporter en deux fois la glace dans un des recoins de la maison, nettoya le lieu de la scène, et tout cela si promptement que son adversaire Lipmann en demeura pétrifié. Puis, mouillé, transi de froid, il se faufila parmi la suite de l'impératrice, qui entrait en ce moment dans la maison. C'était l'occasion de s'écrier : Abnégation sublime, digne d'un Romain! expression dont Biren aimait à se servir dans les cir-

constances où l'on sacrifiait les intérêts de la patrie à son profit particulier.

L'impératrice visita toutes les parties de la maison, s'arrêta devant chaque objet, l'examinant attentivement, mais elle ne parla plus de la statue de glace, craignant sans doute de s'attirer quelque nouvelle humiliation. Elle remercia Artemy-Petrowitz en se servant des expressions les plus flatteuses, tant pour lui que pour ses amis, et s'efforça de lui témoigner toute la bienveillance qu'elle lui portait. Le parti de Wolinski triomphait.

Au moment où l'impératrice sortit de la maison, le brouillard était tellement épais, qu'il était impossible de rien distinguer. Par instant on entrevoyait soit une tête, soit une queue de cheval, ou un soldat semblant nager dans l'air, ou un sabre qui brillait comme un serpent; puis c'était un traîneau sans coursiers qui passait comme mû par une force magique. Des taches de feu (les fenêtres des maisons éclairées) étaient répandues dans l'air comme les yeux fixes d'effrayants fantômes, puis les feux errants de personnes marchant avec de la lumière. Des chevaux invisibles hennissaient et frappaient des pieds, puis s'emportaient effrayés et ennuyés d'être restés si longtemps exposés au froid; alors les traîneaux s'accrochaient.

L'animation de la police, les cris des cochers, les

gémissements de ceux qu'on étouffait, le bruit des équipages, tout présentait un véritable chaos.

— Dieu! qu'est-ce que cela? Seigneur, ayez pitié de nous! exclama, en se signant, l'impératrice effrayée. Cherchant quelqu'un du regard, elle voulut crier : Artemy-Petrowitz, arrachez-moi de cet enfer! Mais sa voix, glacée d'épouvante, articulait des sons inintelligibles.

Wolinski n'était plus là. Voyant l'impératrice entourée de ses amis, il s'était arrêté pour dire quelques mots à la princesse Lehemiko, et... il s'était oublié. Le duc de Courlande avait profité de cette occasion pour se rapprocher de l'impératrice, qui tourna vers lui des regards suppliants.

— Que Votre Majesté se rassure! prononça-t-il du ton de la plus profonde soumission; elle me trouvera toujours près d'elle dès que sa vie sera en danger.

— Ma vie en danger? Pour l'amour de Dieu, ne me quitte pas!

Elle lui saisit fortement la main, que jusqu'au palais elle n'abandonna plus.

Le traîneau de l'impératrice s'avança, entouré d'un grand nombre de torches.

— Mais c'est un cercueil! c'est un enterrement!... On veut m'enterrer vivante!... s'écria Anne Iva-

nowna de plus en plus effrayée par ce spectacle, et près de s'évanouir.

— Emportez les torches! Qui vous a ordonné d'en apporter? cria le duc d'une voix menaçante.

— Son excellence Artemy-Petrowitz Wolinski, répondit quelqu'un d'entre les courtisans.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de l'impératrice.

— Qui que ce soit, c'est un étourdi! s'écria Biren.

D'esclave cauteleux, il se réveillait encore maître insolent,

Wolinski s'approcha, mais l'impératrice ne le voyait plus. Sur l'ordre de Biren on apporta des lanternes, et Sa Majesté, presque entièrement évanouie, fut transportée dans son traîneau et ramenée au palais.

Le trouble régnait parmi les courtisans; tous se hâtaient, les uns de se rendre au palais pour leur service, les autres de gagner leur maison. Chacun ne pensait qu'à soi.

Les demoiselles d'honneur, effrayées, trouvèrent des chevaliers complaisants qui leur donnèrent place dans leurs voitures et se chargèrent de les accompagner. Mariolizza ne craignait rien, *il* était près d'elle. Wolinski demanda son équipage, mais personne ne répondit. Ses amis avaient disparu, ses domestiques aussi... Alors la fatalité, l'amour firent le reste. Artemy-Pe-

trowitz dut reconduire à pied la princesse au palais.

Ils sont heureux !... Il se noie avec elle dans le brouillard, il presse avec passion sa main dans les siennes; cette main, il la couvre de baisers. Leur conversation, c'est une espèce de bégayement de syllabes, une suite de doux noms, d'épithètes répétées plus souvent que ne le sont des formules de politesse par un Chinois; un galimatias toujours éloquent pour les amants, mais qui ne peut se traduire en notre langue vulgaire que par des points d'exclamation. On fit la question obligée, lieu commun de tous les amoureux :

— M'aimes-tu ?...

Mariolïzza ne répondit pas, mais Artemy-Petrowitz sentit sa main pressée avec tendresse contre le satin, sur un cœur qui palpitait fortement.

Leurs pieds vont au hasard de la première impulsion qu'ils ont reçue. La pensée des amants est concentrée dans leurs cœurs, ou pour mieux dire, ils n'ont aucune pensée; tout leur être est absorbé par un sentiment d'extase.

Il a saisi sa taille par sa pelisse entr'ouverte, et l'attire tendrement vers lui. Il sent sur sa bouche le feu de sa figure; sans savoir comment, ses lèvres rencontrent d'autres lèvres brûlantes, et Wolinski boit jusqu'à la dernière goutte d'un baiser doux et épuisant... Le

sort n'en donne jamais deux pareils sur cette terre, tant il est jaloux des mortels!

Ce baiser parcourut toutes les veines de Mariolizza; elle devint tout entière un brûlant baiser. Elle étouffait malgré le froid... La pelisse de Wolinski glissa de ses épaules, il ne s'arrêta pas pour cela.

Le froid est extrême à Pétersbourg : autour d'eux règne une atmosphère tropicale. Ils ont oublié le temps, le palais, l'impératrice, le monde entier.

Qui sait combien d'heures ils auraient erré par la ville, si le cri d'une sentinelle à laquelle ils s'étaient presque heurtés ne les avait rappelés sur cette terre?

Troublés, ils parurent se réveiller d'un songe agréable, ils semblèrent tombés du ciel.

Ils se tranquillisèrent néanmoins en se voyant près de l'office des gens du palais. Il suffisait de quelques minutes pour arriver au petit palier. Ils entrèrent au palais, se faufilant comme des malfaiteurs; il leur semblait que chacun dût lire sur leur figure le récit de cette soirée.

Heureusement dans le corridor le laquais de service sommeille sur sa chaise; pas un seul de ces pages dont la malice est si dangereuse en semblables occasions! Comme exprès, personne ne les remarque, nul ne les rencontre, les bougies elles-mêmes brûlent d'une lueur sourde, et quelques-unes sont éteintes.

On voit que le palais, dans la partie habitée par l'impératrice, n'est occupé que de la frayeur de Sa Majesté. Les voici enfin parvenus à la chambre de la princesse... Ici, sans nul doute, Wolinski va la quitter, en emportant un doux butin d'amour. La chambre d'une jeune fille ! c'est un sanctuaire interdit.

Criminel est l'homme qui en franchit le seuil avec des pensées de séduction. Insensé ! il est temps d'y songer... Wolinski a tout oublié, tout ce qu'il y a de saint... Il entre derrière Mariolizza ! Une seule bougie brûle, personne n'est là !... L'obscurité et le silence d'une cellule !

La pauvre jeune fille tremble sans savoir pourquoi, comme un enfant timide : elle le prie, le supplie de partir.

— Accorde-moi encore une heure de bonheur, mon âme ! mon ange ! dit-il en la faisant asseoir sur un canapé ; encore un baiser, et je te quitterai le plus heureux des mortels !

Il lui entoure la taille de ses bras, cueille sur ses lèvres un nouveau baiser dans lequel le ciel s'entr'ouvre tout entier ; il imprime cent fois le feu de sa passion sur son cou de neige, sur ses épaules blanches comme les lis, sur la pourpre de ses joues, sur les tresses noires de ses cheveux soyeux, qui se confondent avec les siens.

Pauvre Mariolizza ! faible créature ! elle a encore une fois oublié la terre entière.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Lipmann paraît à l'improviste, hors d'haleine, criant comme un fou :

— Princesse ! princesse ! l'impératrice est très-malade !... depuis longtemps elle vous...

En apercevant le ministre du cabinet, il resta court, ne sachant que dire; cependant il reprit vite son aplomb et continua, avec des hésitations de coquette, les yeux ironiquement en coulisses, regardant cet hôte imprévu :

— L'impératrice vous... demande depuis longtemps... on vous cherche partout... voici la seconde fois que je me présente chez vous... pardonnez-moi d'entrer dans un moment inopportun...

Le fourbe ne continua pas sa phrase; sa bouche s'épanouit jusqu'aux oreilles; celle-ci remuèrent comme celle d'un lièvre devant un chou.

La foudre tombant aux pieds de Wolinski l'aurait moins effrayé que l'apparition de cette figure. Aux paroles de Lipmann, sa poitrine se gonfla de colère, et le mot : gredin ! fut l'accueil fait au grand commissaire, au grand espion de la cour.

— Je ne sais qui Votre Excellence gratifie de cette épithète, dit celui-ci très-froidement en continuant de sourire. Il me semble que ce nom revient de droit à

celui qui ravit à une pauvre jeune fille son plus beau trésor. D'après cela...

— Qu'entends-tu par ces mots, malheureux? s'écria Wolinski prêt à le saisir au collet.

Il aurait étranglé le juif si Mariolizza, les mains croisées sur sa poitrine, ne l'eût arrêté d'un regard suppliant. Dans ce regard elle se mettait à ses genoux. En même temps, Wolinski réfléchit qu'une rixe au palais, dans la chambre de la princesse, attirerait un nouveau et irrésistible déshonneur sur la tête de la jeune fille, rendue déjà assez malheureuse par lui.

Lipmann se rapprocha de la porte, mais sans perdre son sang-froid et mesurant ses paroles :

— Ce que je veux dire, hein? Il me semble que cela n'a pas besoin d'explication. C'est que moi, grand commissaire de la cour, j'ai trouvé Votre Excellence introduite comme un séducteur auprès de la demoiselle favorite de l'impératrice, et, hem! que Sa Majesté en sera informée quand je jugerai à propos de rapporter...

— Qui voudra croire un juif baptisé... un flagorneur, un vaurien souillé de boue de la tête aux pieds?

— Il y a des témoins que je puis appeler, si vous le désirez.

Existe-t-il des paroles pour dépeindre les tortures d'une pauvre jeune fille dans la situation de Mariolizza?

Comme elle est tombée! plus bas que de princesse à bohémienne!... Couverte de honte par l'apparition de Lipmann, sujet de dispute entre celui qu'elle aime par-dessus tout et un homme vil et méprisable qui tient son honneur entre ses mains. Ne sentant que son opprobre, elle sanglote; elle ne songe ni au changement de l'impératrice à son égard, ni à son éloignement inévitable de la cour, ni à la pauvreté, ni même à son abaissement; mais son ami peut souffrir; à cette idée, elle oublie le sentiment de sa honte, elle se lève d'un bond, et sans laisser à Artemy-Petrowitz le temps de prononcer une parole, elle dit d'une voix ferme :

— Mensonge! mensonge! Il n'est pas coupable; je l'ai prié de me reconduire. Faut-il t'en dire plus, homme impitoyable? Je l'aime, je dirai moi-même à l'impératrice que je l'aime; je suis prête à l'annoncer à tout Pétersbourg, au monde entier!

— L'annoncer! ce serait assez comique! Je vous plains extrêmement, princesse. Votre Hautesse sait-elle *qui* elle honore d'une attention si bienveillante?

Ce mot renfermait une ironie diabolique. C'était un de ces mots qui vieillissent de plusieurs années l'homme contre lequel ils sont dirigés; de ces mots qui dessèchent le cœur, qui empoisonnent la vie; un de ces mots dont le souvenir fait dresser les cheveux au milieu d'un festin, au moment où la coupe circule, — qui

fait frissonner, même dans les embrassements de l'amour.

Mariolizza, la figure en feu, saisit convulsivement la main d'Artemy-Petrowitz, et ne put que répéter avec colère :

— *Qui?* le sais-je?...

Wolinski, tremblant d'humiliation, craignant que Lipmann ne divulguât le secret de son mariage, sentant l'affreuse position où il avait placé Mariolizza, qui sacrifiait pour lui ce qu'elle avait de plus précieux, sa pudeur de jeune fille, furieux, abattu, céda à son ennemi. Il se tut.

Lipmann tenait, suspendu par un cheveu, un glaive sur la tête de Wolinski, et jouant avec ce glaive, il continua sur le même ton :

— Savez-vous que Son Excellence ne peut être votre époux?

— Et pourquoi? demanda Mariolizza avec une curiosité pleine de jalousie.

Le scélérat s'apprêtait à achever son ennemi : il remuait déjà les oreilles en signe de triomphe; mais ayant saisi au vol un regard terrible de Wolinski et un mouvement de sa main vers un candélabre en bronze, lisant dans ce mouvement et dans le regard qui l'avait accompagné une mort certaine, il se hâta de saluer humblement et de se retirer.

— Mais, dit-il, avec le temps, quand il sera nécessaire... Maintenant j'ai accompli l'ordre de Sa Majesté, et soyez convaincus que quant à présent tout ceci restera enterré dans ma poitrine.

Dès qu'il fut parti, Mariolizza, éperdue, se jeta dans les bras d'Artemy-Petrowitz.

— N'en aimes-tu pas un autre? lui demanda-t-elle. Ne me trompes-tu point? Oh! parle plus vite! On ne meurt pas deux fois.

Il la consola de son mieux, mentit, fit des serments, et, après avoir tranquillisé la malheureuse martyrisée par la jalousie, il la porta sur un canapé, baisa son front pâle, ses yeux remplis de larmes, et se hâta de fuir la scène déchirante, ouvrage de ses ennemis.

Mais, à peine hors de la chambre, il rencontra une cohorte de pages, et plus loin, dans le corridor, un groupe de courtisans; au milieu d'eux Biren, l'air triomphant. Tous souriaient, et ce sourire infernal, qui alla jusqu'au cœur de Wolinski, fut le juste prix des fautes qu'il avait commises ce soir-là.

— Lâches! dit-il assez haut pour que ses espions pussent l'entendre.

Il resta deux minutes devant eux, comme pour les provoquer à un combat honorable, et en les voyant s'éclipser pour toute réponse, il continua son chemin. Mais comment retourner jusque chez lui sans pelisse?

A qui pourra-t-il en demander une? Quel prétexte donner?

Il ne demande que son équipage; on lui répond que son traîneau est venu au palais; mais que, comme on n'avait pu le trouver nulle part, on supposait le ministre parti, et le cocher avait été renvoyé.

Erikler, le long et mince Erikler, le rencontre. Regrettant que la pelisse de Son Excellence ait probablement été renvoyée avec le traîneau, il offre la sienne; Wolinski repousse avec dédain les services du neveu de Lipmann, dictés sans doute par la malice et la ruse.

Le ministre se dirige vers le palier, décidé toutefois à s'adresser à un valet sur la discrétion duquel il croit pouvoir compter, pour se procurer une pelisse. Sur ce palier stationne une femme tenant quelque chose :

— Est-ce vous, Artemy-Petrowitz? demande-t-elle d'une voix mystérieuse.

— C'est moi, ma colombe [1]. Que veux-tu?

— La princesse vous envoie sa pelisse; il fait nuit; personne ne vous remarquera... J'attendrai ici que vous la renvoyiez.

Au milieu des sensations pénibles qui viennent l'accabler, Mariolizza ne pense qu'à lui, ne s'occupe que

1. Expression familière employée très-souvent en Russie.

— Mais, dit-il, avec le temps, quand il sera nécessaire... Maintenant j'ai accompli l'ordre de Sa Majesté, et soyez convaincus que quant à présent tout ceci restera enterré dans ma poitrine.

Dès qu'il fut parti, Mariolizza, éperdue, se jeta dans les bras d'Artemy-Petrowitz.

— N'en aimes-tu pas un autre? lui demanda-t-elle. Ne me trompes-tu point? Oh! parle plus vite! On ne meurt pas deux fois.

Il la consola de son mieux, mentit, fit des serments, et, après avoir tranquillisé la malheureuse martyrisée par la jalousie, il la porta sur un canapé, baisa son front pâle, ses yeux remplis de larmes, et se hâta de fuir la scène déchirante, ouvrage de ses ennemis.

Mais, à peine hors de la chambre, il rencontra une cohorte de pages, et plus loin, dans le corridor, un groupe de courtisans; au milieu d'eux Biren, l'air triomphant. Tous souriaient, et ce sourire infernal qui alla jusqu'au cœur de Wolinski, fut le juste prix des fautes qu'il avait commises ce soir-là.

— Lâches! dit-il assez haut pour que ses espions pussent l'entendre.

Il resta deux minutes devant eux, comme pour les provoquer à un combat [illegible] et en les voyant s'éclipser pour toute [illegible] chez
Mais comment [illegible]

A qui pourra-t-il en demander une? Quel prétexte donner?

Il ne demande que son équipage; on lui répond que son traîneau est venu au palais; mais que, comme on n'avait pu le trouver nulle part, on supposait le ministre parti, et le cocher avait été renvoyé.

Erikler, le long et mince Erikler, le rencontre. Regrettant que la pelisse de Son Excellence ait probablement été renvoyée avec le traîneau, il offre la sienne; Wolinski repousse avec dédain les services du neveu de Lipmann, dictés sans doute par la malice et la ruse.

Le ministre se dirige vers le palier, décidé toutefois à s'adresser à un valet sur la discrétion duquel il croit pouvoir compter, pour se procurer une pelisse. Sur ce palier stationne une femme tenant quelque chose :

— Est-ce vous, Artemy-Petrowitz? demande-t-elle d'une voix mystérieuse.

— C'est moi, ma colombe [1]. Que veux-tu?

— La princesse vous envoie sa pelisse; il fait nuit; personne ne vous remarquera... J'attendrai ici que vous la renvoyiez.

Au milieu des sensations pénibles qui viennent l'accabler, [illegible] ne pense qu'à lui, ne change que

de sa santé. Que cette soirée ne soit cause d'aucun mal pour lui, c'est tout ce qu'elle désire. Elle ne songe en rien à elle-même, elle est prête à s'offrir aux traits dirigés contre lui.

Wolinski mit en souriant la pelisse, donna sa bourse à la messagère, et la chargea de dire à sa chère et inestimable maîtresse qu'il lui baisait mille fois les pieds. En route, il se rappela ses amis du champ de Wolkoff.

Le lendemain la police lui renvoya sa pelisse.

Personne dans sa maison ne lui apprit qu'on y avait collé un papier contenant ces mots :

— *Payement de la même monnaie avec les intérêts ducaux.*

II

LE VOILE.

Je regarde en silence le châle noir, et mon âme glacée est navrée de tristesse.
POUSCHKINE.

Le lendemain une bohémienne, repoussée du palais où elle voulait entrer, s'en retournait tristement, lorsqu'à quelques pas elle s'entendit appeler par son nom. Se retournant, elle vit une grande femme à l'air commun, qui lui faisait des signes avec son manchon en peau de chien.

Marioulla s'arrêta, chercha à se rappeler où elle avait vu ce visage de safran, cette coiffure faite d'un fichu brun foncé, cette pelisse jaune à grands ramages; ces yeux gris trouble, dans lesquels on lisait une tranquillité féline, cette tête qui paraissait posée sur un fil de fer. Oui, elle avait vu ce physique dans la maison de Wolinski, c'est sa *dame de charge*.

— Elle vient du palais... Peut-être apprendrai-je quelque chose concernant Mariolizza, pensa la bohé-

mienne, et, après s'être rapprochée de Podatschkena, elle lui demanda ce qu'elle désirait.

Podatschkena respira d'abord, essoufflée qu'elle était de sa marche rapide, et regardant si personne ne les écoutait, elle répondit, en mâchant un clou, comme une vache qui rumine :

— Grâces à Dieu, je n'ai besoin de rien; c'est pour ton bien que je t'appelais.

— Je te remercie, ne fût-ce que pour l'intention; permets-moi, ma colombe, de te demander de quoi il s'agit.

L'expression *ma colombe* sonna désagréablement, comme étant trop familière, aux oreilles de la dame, mais ayant en perspective d'entrer au palais, elle refoula cette offense dans son cœur, se promettant de la faire payer largement par sa fierté, lorsqu'elle se nommerait madame Koulkowski.

— Tu vas, je crois, du côté de Viborg, reprit-elle d'une voix caressante.

— Oui, je vais à l'auberge.

— C'est mon chemin, ma chère, c'est mon chemin. Oh! les tas de neige augmentent chaque année, mais c'est peu de chose; aussitôt mariée je les ferai enlever. Le malheur, c'est que tout va mal; ce n'est pas pour rien que le blé a manqué et qu'il a gelé le double des autres années! Les hommes sont devenus de vraies

bêtes fauves : ils se dévorent les uns les autres; ils se creusent des précipices les uns pour les autres. Tous ont oublié Dieu (ici la dame se signa). Pardonne, très-sainte Mère de Dieu, si je me permets de juger le monde !

— Ce sermon ne m'annonce rien de bon, pensa Marioulla.

— Tiens, il n'y a pas besoin de chercher loin. Artemy-Petrowitz... que Dieu lui pardonne ses péchés! voulait me manger vivante, avec les os même; mais notre grande protectrice m'a défendue contre lui; m'a élevée, moi indigne, au-dessus de mes services. — Je ne sais si tu en as entendu parler : grâce à notre mère Anne Ivanowna, je vais bientôt m'unir par le mariage à un noble de première classe.

Vois-tu, mon Petinka [1] est comme un prince, il approche l'impératrice, la petite chienne de Sa Majesté, et s'il lui en prenait fantaisie, il pourrait faire bien du mal à Wolinski lui-même. Comme il est page, personne n'est rien pour lui. Ah ! oui, la mère ! si cela arrive, on arrachera au loup des larmes comme à une brebis. Jamais je ne me souillerai par une dénonciation... non, il pourra oublier que je... (ici notre dame de pique se mit à gesticuler avec son manchon). Ne vous

[1] Diminutif de Pierre.

pavanez pas tant, monsieur Wolinski! je serai noble aussi, moi, et j'irai de pair avec votre chère compagne, et l'impératrice Anne-Ivanowna me donnera la main, et la duchesse même, l'épouse de Biren, me recevra en particulier.

Un sentiment d'ennui, mêlé de gaieté et de tristesse, assiégea Marioulla. Elle toussa impoliment deux fois, mais sans succès, pour interrompre le fil de ce discours.

— D'après moi, dit-elle, Artemy-Petrowitz est un homme comme il est rare d'en rencontrer.

Podatchkena poursuivit sans s'arrêter, comme si elle n'eût point entendu cette interruption louangeuse :

— Qu'il me dise un seul mot tant soit peu rude, je lui arracherai les yeux, et Petinka lâchera sur lui la chienne de l'impératrice; qu'il ose toucher à un seul de mes cheveux! Ah! oui, il vaut bien mieux pour nous être du côté de Biren; oui, que le Seigneur me pardonne, mais j'aimerais mieux perdre un nom honorable, être appelée négligente, sale, ceci, cela, plutôt que de ne pas voir la tête de mon ennemi sur le billot, et vivre, et vivre, et vivre...

Les yeux de Podatchkena roulaient dans leurs orbites; sa tête, en harmonie avec son manchon, s'agitait de plus vite en plus vite, à mesure que sa colère aug-

mentait; enfin la voix lui manqua, elle toussa, fondit en larmes, et resta anéantie au milieu d'un monceau de neige.

— Je ne puis vous donner le nom de votre père, que j'ignore, ma bonne dame, dit la bohémienne avec impatience en la relevant, mais vous ne m'avez encore rien dit de ce que vous m'aviez promis.

La future grande, mais pour le moment seulement longue dame, se dégagea du tas de neige en s'appuyant gravement sur la bohémienne, et après avoir repris haleine, elle continua :

— Ne t'impatiente pas, ma mère, ton tour arrivera. Aux grands vaisseaux il faut beaucoup d'espace, les petits doivent attendre que les grands soient passés. Vous autres bohémiens, vous êtes un peuple rusé, mais j'ai trouvé beaucoup de franchise en toi.

— Peut-être est-ce parce que j'ai du sang russe, repartit Marioulla souriant avec malice.

— Tu renfonceras bien profondément ton sourire, quand tu sauras ce que l'on dit de toi. Et toujours pour ton favori Wolinski, que le sort lui soit contraire, le misérable! (Elle cracha, oubliant son clou.) Je poserai un cierge d'un mois devant l'image de la sainte Vierge de Tikwin. (Elle fit un grand signe de croix). Mère très-sainte, souveraine, ne laisse pas longtemps ce scélérat sur terre... Ah! ah! mon clou? où est-il?

Elles s'arrêtèrent et se mirent à chercher dans la neige,

— Je ne puis marcher sans avoir un clou. On dit que la peste nous vient du pays des mahométans, d'où est la princesse Mariolizza.

La bohémienne trouva le clou et le lui donna.

L'attente dans laquelle la plongeait ce discours avait mis sa patience à bout. Podatchkena continua :

— Merci, ma mère, ma chère amie ; qui oserait faire de toi un objet de scandale?... Aider un misérable, à tromper, à perdre une orpheline, une princesse encore! Elle est chrétienne, quoiqu'elle soit étrangère parmi nous; elle observe nos carêmes.

— Perdre? c'est faux! repartit Marioulla rougissant de colère.

— C'est aussi vrai que nous sommes en hiver et qu'il fait froid. Oh! oh ! vous ne me tromperez pas!... je sais tout. Quant à toi, écoute, mon cygne, et ne m'interromps plus : l'impératrice se repose sur la princesse; malheur s'il se trouve une plume mêlée au duvet de son oreiller ! et vous entraînez au tombeau, dans l'abîme, dans l'enfer, une sincère... Mais sais-tu bien où il t'entraînera? sous la hache du bourreau en ce monde, et dans l'autre il te fera danser à la broche de Satan.

Ces mots firent monter le sang à la tête de Marioulla.

— Mais il promet de l'épouser? dit-elle en bégayant.

— Que dis-tu? Dieu me pardonne, tu deviens folle! est-ce que nous vivons chez les Tartares ou chez les Turcs? est-ce qu'on peut, ayant une femme vivante?...

— Une femme vivante! exclama Marioulla demi-morte; mais après une minute de réflexion elle partit d'un tel éclat de rire que Podatchkena se signa et se recula en frissonnant.

— Il n'y a pas à de quoi rire, ma mère.

— C'est que je vois que tu me prends pour une imbécile, dont on peut se moquer à son aise.

— Quelle dérision!... Je te parle comme chrétienne, par pitié pour toi, pour te tirer d'un danger imminent. Quant à Wolinski, le premier venu te dira qu'il est marié. Sa femme, Nathalie Andrewna, est en ce moment à Moskou, chez ses parents. Elle était tombée malade, mais le Seigneur l'a guérie, pour son malheur, je crois. D'après moi, mieux vaudrait être morte que vivre avec un mari pareil. Ce n'est pas son premier crime : le nombre de ses maîtresses est incalculable; et elle, si tu la connaissais! c'est la bonté même, c'est un ange sur la terre! Et quelle beauté! Il ne la vaut pas, à beaucoup près; et comme elle l'aime, ce vaurien!... Combien de fois lui ai-je dit : « Abandonnez-le, Nathalie Andrewna. — Je ne le puis, chère Accoulina-Savichna; — car, ma chère colombe, elle me nomme

toujours du nom de mon père. — Je ne peux pas; l'abandonner me serait plus pénible que de renoncer à la lumière du ciel! — Aussi, si elle arrive, quel sera son chagrin!...

Marioulla ne respirait plus. Qu'est-ce que cela lui aurait fait si l'amant de sa fille eût été un mahométan et eût eu plusieurs femmes? N'aurait-il pas aimé Mariolizza plus que toutes les autres? n'aurait-elle pas été la première? Mais en Russie la bigamie est impossible, elle le savait (elle ne connaissait pas l'histoire et n'avait jamais vécu dans le grand monde). En Russie, l'amour de Mariolizza pour un homme marié, c'est sa perte.

— Marié!... c'est impossible! pensa-t-elle, cherchant une lueur d'espoir. Comment ne l'aurais-je pas su plus tôt, il y a quelques semaines?... Il peut avoir été marié à quelque Nathalie Andrewna et être veuf! La dame ménagère vient d'être chassée de chez lui et cherche à se venger, c'est sûr!

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la maîtresse dame, s'accrocha des deux mains à sa pelisse, et dardant sur elle son œil unique, s'écria d'une voix stridente :

— Tu as menti!...

On pouvait traduire ce peu de mots par : le cas échéant, tu n'en seras pas quitte ainsi... je te déchirerai en morceaux...

Podatchkena, effrayée, songeait déjà à s'arracher des mains de la bohémienne, quitte à leur abandonner sa pelisse jaune, lorsqu'elle aperçut un domestique de Peroquine qui se dirigeait de leur côté.

— Tu viens à propos, compère, dit-elle en le saluant profondément, tu vas me justifier. Artemy-Petrowitz est-il ou n'est-il point marié? ne serait-il pas devenu veuf?

Marioulla observait de son œil, de tout son être, avec toutes les forces de son âme, si la dame ne ferait pas au domestique quelque signe convenu d'avance.

Ce dernier prit une prise de tabac, examina flegmatiquement des pieds à la tête le couple si amicalement enlacé, et répondit :

— Qui peut le savoir mieux que vous, Accoulina-Savichna, ma commère? n'avez-vous pas grandi dans la maison de Son Excellence? ne l'avez-vous pas bercé, soigné? n'avez-vous pas mangé du miel à sa noce et assisté au lever des nouveaux époux? Cependant, puisque vous me questionnez, chère commère, afin, comme je m'en aperçois, de convaincre cette dame bohémienne, je ne refuserai pas de répondre : l'épouse légitime de Son Excellence, Nathalie Andrewna, est la sœur de mon maître; et celui-ci a reçu hier une lettre dans laquelle elle lui annonce son arrivée pour ces jours-ci. D'après cela, il est présumable qu'elle est en bonne santé.

toujours du nom de mon p
baudonner me serait plus
lumière du ciel! — Aussi
chagrin!...

Marioulla ne resp
aurait fait si l'amant
et eût eu plusieurs
riolizza plus que
la première? Mais
elle le savait
vait jamais v
l'amour de M.
perte.

— Mari
une heu
tôt, il y
à quelq

[redacted]istre du cabinet; il donne ordre

au domestique d'aller au bazar.
revenir. Puis on l'introduit dans

le, ses jambes fléchissent, elle se
est forcée de s'appuyer contre la
e tomberait.
ne voix fait entendre ces mots:
oulla, entre.

ssis dans un fauteuil. Devant lui, sur
osée une riche voilette.
alheureuse mère! elle veut parler, elle
omme le plus insensible aurait senti son
re en la voyant.
u? qu'as-tu donc? demanda Wolinski d'un
pé... Quelqu'un t'a-t-il offensée?
a hocha la tête d'un air de reproche.
ue j'ai?... Où est ton honneur? où est ta con-
Parle, boyard russe... as-tu un Dieu?
t'ai promis un voile pour le premier baiser...
rde-le pour mon enterrement ou pour le tien!
ds aussi ton argent, il me brûle, il me déchire

le tira de sa poche l'or que Wolinski lui avait

La malheureuse mère ne put se contenir davantage; elle s'arracha les cheveux, déchira ses vêtements et s'enfuit, disant des mots sans suite :

— Ah! ah!... quel homme!... vaurien!... misérable!... vendre sa... Marie!... débauché!... Seigneur, ne permets pas au scélérat...

La dame et le serviteur étaient encore à la même place quand la bohémienne revint sur ses pas, gesticulant comme une insensée, puis partit en courant dans la direction de la demeure de Wolinski, et ils la perdirent bientôt de vue.

— Que signifie cela? dit le domestique en prenant tranquillement une prise.

La dame de charge ne répondit rien, et ils se séparèrent après avoir échangé un salut.

La bohémienne, effrayant tous les passants par sa figure et sa démarche désespérées, se rendait effectivement chez Wolinski. En route elle s'arrêta un moment, près de défaillir, épuisée de lassitude et de chagrin.

— Que je suis sotte de me tourmenter ainsi! se dit-elle, tout n'est pas encore perdu, tout peut encore se réparer.

Mais arrivée au lieu de sa destination, derechef son courage faiblit. Elle monte lentement, pesamment l'escalier.

On l'annonce au ministre du cabinet; il donne ordre de la faire attendre.

Elle l'entend dire au domestique d'aller au bazar. Elle voit le serviteur revenir. Puis on l'introduit dans le cabinet.

Son âme chancelle, ses jambes fléchissent, elle se tient au mur, elle est forcée de s'appuyer contre la porte, sans quoi elle tomberait.

De l'intérieur une voix fait entendre ces mots:

— Ici, ici, Marioulla, entre.

Elle s'avance...

Wolinski est assis dans un fauteuil. Devant lui, sur une table, est posée une riche voilette.

Pauvre et malheureuse mère! elle veut parler, elle sanglote. L'homme le plus insensible aurait senti son cœur se fendre en la voyant.

— Qu'as-tu? qu'as-tu donc? demanda Wolinski d'un ton préoccupé... Quelqu'un t'a-t-il offensée?

Marioulla hocha la tête d'un air de reproche.

— Ce que j'ai?... Où est ton honneur? où est ta conscience? Parle, boyard russe... as-tu un Dieu?

— Je t'ai promis un voile pour le premier baiser...

— Garde-le pour mon enterrement ou pour le tien! reprends aussi ton argent, il me brûle, il me déchire l'âme.

Elle tira de sa poche l'or que Wolinski lui avait

donné à différentes reprises, et lui montrant un ducat:

— Regarde, lui dit-elle, il y a sur chacun d'eux la figure du diable avec ses griffes...

Et elle jeta tout à ses pieds.

— Est-tu devenue folle, Marioulla?

— Considère-moi si tu veux comme une bohémienne sotte et insensée; mais toi, boyard russe, je te le répète, où est ta conscience? où est ton Dieu? Que m'as-tu promis quand tu as voulu séduire une pauvre innocente jeune fille, quand mes mains impures t'ont aidé à acquérir ce trésor? N'as-tu pas promis de l'épouser? Et qui as-tu pris en témoignage!... Homme méchant, impie et sans conscience! homme marié, tu as perdu une fille sans défense; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement, et peut-être recevras-tu ta punition en cette vie...

Quoique troublé par les paroles de son accusatrice, Wolinski cherchait à conserver autant que possible un extérieur calme.

— Que t'importe que je sois marié? dit-il, ce n'est pas toi qui es ma maîtresse!

— Ce que cela me fait?... je ne suis pas ta maîtresse?... voilà ce qu'il dit maintenant!... Mais si tu savais que je...

Elle s'arrêta éperdue; elle se jeta aux pieds de Wolinski, les baisa en sanglotant et leva sur lui des

regards suppliants. Mais à cet instant les forces l'abandonnèrent; elle ne put soutenir plus longtemps l'étrange lutte de la nature avec le désir de voir sa fille conserver dans le monde la position qu'elle occupait; elle n'osa pas se dire, elle, bohémienne, la mère de la princesse Lehemiko... et elle tomba en proie à des convulsions effrayantes.

Elle resta longtemps sans donner signe de vie. Après lui avoir fait reprendre ses sens on la reconduisit à l'auberge qu'elle occupait, recommandant qu'on ne la laissât manquer de rien, et donnant à cet effet la meilleure des recommandations, c'est-à-dire de l'argent. Mais quel bien-être pourra jamais compenser, pour la pauvre mère, le bonheur de sa fille?

Wolinski ne pouvait s'expliquer la cause du profond attachement de la bohémienne envers la princesse Lehemiko; il se souvint de leur ressemblance extraordinaire et flotta dans un vague soupçon.

Sa conscience le tourmentait d'autant plus qu'il était fermement convaincu de la sincérité de la passion qu'avait Mariolizza pour lui.

Depuis ce moment il entendit souvent retentir à ses oreilles ces mots :

— Impie! tu es marié! tu as perdu une jeune fille innocente; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement!

Souvent, dans ses rêves, il entendait les sanglots de Marioulla, il la voyait suppliante à ses pieds. Il ne pouvait s'en délivrer!...

III

RÉCIT DE LA BOHÉMIENNE.

Pour satisfaire la curiosité de mes lecteurs, je ne remonterai pas jusqu'à l'arbre de la science du bien et du mal, mais seulement jusqu'à l'arbre généalogique orné d'une branche du nom de *minna*. Je m'empresse de commencer. MARLYNSKY.

Pendant plusieurs jours consécutifs, l'infortunée Marioulla tenta, mais en vain, de parvenir jusqu'à la princesse Lehemiko.

Même durant les heures de la nuit glaciale, elle se postait en sentinelle devant le palais, essayant d'entrevoir, ne fût-ce qu'à travers une fenêtre, le visage de sa fille chérie, qui, hélas! n'était par aucun instinct attirée vers le cœur de sa mère; enfin la bohémienne apprit que la princesse avait été souffrante, qu'elle était rétablie, et que sa faveur continuait auprès de l'impératrice, ce qui lui apporta un peu de tranquillité. On se

préparait au mariage de Koulkowski, pour lequel les bohémiens avaient été commandés pour égayer plus de trois cents invités.

Le compagnon de Marioulla, Basile le vétérinaire, continuait le trafic des chevaux, mettant des dents à ceux qui n'en avaient plus, rendant la vue aux aveugles, et faisant d'une vieille rosse un jeune cheval, tâchant de recevoir le plus d'argent et d'en donner le moins possible.

Au milieu de ces occupations qui sont inhérentes au sang des bohémiens, et qu'ils n'abandonneraient pas pour tout l'or du monde, Basile n'oubliait nullement sa compagne, objet constant de sa sollicitude. Lorsqu'il apprit le récent chagrin qui l'avait frappée, il s'ingénia à lui créer une série de nouvelles espérances.

Pourquoi Wolinski ne divorcerait-il pas, puisqu'il n'aimait plus sa femme? Cela s'était déjà vu dans la sainte Russie.

Nathalie Andrewna était malade; il se pourrait, pour le bonheur de Marioulla, qu'elle vînt à mourir!

L'impératrice ordonnerait peut-être à Wolinski d'épouser la princesse, qui l'aimait tant!

Et au fait, pourquoi Marioulla ne trouverait-elle pas l'occasion de remettre à l'impératrice une supplique qui dirait qu'après avoir promis d'épouser une jeune fille vivant sous l'aile protectrice de Sa Majesté, Wo-

linski avait nié à la pauvre bohémienne cette promesse d'alliance et avait trompé tout le monde?

— Ne t'afflige pas, ma chère Marioulla, continua Basile; détourne tes regards du passé; regarde plutôt vers l'avenir. Il est vrai que la vieille jument hargneuse est toujours moins prompte à se réveiller que le jeune cheval fringant! Mais, afin de conduire plus sûrement l'affaire, raconte-moi tout, à partir de l'époque la plus lointaine, dusses-tu commencer au cheval fabuleux qui sait tout, et à la construction de Moskou, la ville aux pierres blanches. En un mot, apprends-moi comment ta fille est devenue princesse.

Les consolations de Basile ramenaient des lueurs d'espérance dans le cœur de Marioulla, et y renouvelaient la vie. La bohémienne berçait ses espérances, les caressait, les cajolait avec le soin d'un enfant pour sa poupée favorite. Elle ne pouvait donc refuser à celui qui les faisait naître le récit qu'il attendait.

La chambre où ils se trouvaient était triste comme une prison; une chandelle l'éclairait faiblement; sur les murs, noircis par l'humidité, deux nartis [1], servant tour à tour de lits ou de divans, étaient appendus.

S'assurant par un coup d'œil du côté de la porte, que

1. Sorte de couchette suspendue, faite en planches.

personne ne pouvait l'entendre, elle commença en ces termes :

— Lorsque tu me connus à Jassy, tu pus encore juger de ma beauté, quoique j'en eusse déjà beaucoup perdu; le chagrin n'embellit pas ! Si tu m'avais vue à vingt ans, l'âge qu'a ma fille !

Une tribu de bohémiens nous engagèrent, mon père et moi, à entrer parmi eux. Cette tribu était de celles que l'on fait venir dans les réunions du monde; ma voix, ma figure surtout, rapportaient beaucoup d'argent.

Nous parcourûmes la Russie, la Pologne et la Turquie ; partout je fus proclamée la plus belle, et partout l'on comblait nos vieilles femmes d'argent pour m'entraîner à mal. Mais ce que n'avait pu faire l'argent s'accomplit par la puissance des yeux noirs d'un prince moldave nommé Lehemiko. Il était jeune, beau; par ses douces paroles, mon cœur fut enlacé comme par les filets d'un pêcheur, il fit taire ma raison. Je l'aimai...

Il me combla d'argent et de présents. Je ne pris pas l'argent; je ne voulais que son amour; avec ses présents je me parais pour lui seul. Puis vint le jour où, dans un coin de la tribu, sous une charrette, je mis une fille au monde. Mon père me maudit, me battit et exigea de l'argent.

J'allai trouver le prince ; je revins de chez lui avec

de l'or pour mon père, et mon enfant baptisé, portant à son cou une croix bénie où étaient inscrit le jour et l'année de sa naissance, croix que porte encore maintenant celle qui fut ma petite Marioulla. Peu de temps après, la mère du prince ayant appris qu'il avait une bohémienne pour maîtresse, le força à épouser une demoiselle riche et de grand nom.

En me quittant il mouilla ma poitrine de ses larmes; je pleurai amèrement aussi, croyant ne pouvoir survivre à cette séparation. Mais regardant ma petite Marioulla, je la serrai contre mon cœur, que cette étreinte calma.

De ce moment elle devint pour moi le monde entier. Ses yeux étaient mon soleil, mes étoiles brillantes, mes pierres précieuses; son sourire était mes fleurs : sa santé était le but de toutes mes pensées; sa vie, c'était ma vie!

J'avais été mauvaise fille, peut-être n'aurais-je pas été bonne épouse, mais Dieu m'avait créée bonne mère.

Ma fille ne manquait de rien! en me quittant, le prince m'avait laissé une forte somme.

Je chantais pour elle des chants dignes de bercer un enfant de roi.

Non-seulement moi et mon père, mais la tribu entière l'aimait. Je la nommais ma princesse, et tous

l'appelaient ainsi. Mon idée fixe, c'était qu'elle ne pouvait devenir autre chose qu'une grande dame, peut-être même une sultane. J'aurais étranglé qui m'eût dit le contraire.

Lorsque nous voyagions, Marioullinka [1] désignait-elle du doigt une jolie fleur, c'était à qui se précipiterait pour la lui apporter. Montrait-elle un papillon, tous les enfants s'élançaient à sa poursuite. Et quand, sous un beau ciel, nous dressions notre tente, il fallait voir comme jeunes et vieux la servaient à l'envi ! Et combien elle était déjà belle de distinction lorsque, appuyée sur son oreiller blanc, parée de rubans et de bijoux, elle jetait de ses petites mains du pain, des bonbons et parfois de l'argent aux gens sales et déguenillés qui l'entouraient.

La bohémienne s'arrêta, et son bonheur passé rayonnant en elle, faisait briller son unique œil, colorait ses joues, tremblait dans ses paroles.

Après quelques minutes de recueillement, elle reprit en soupirant :

— Après avoir pendant deux ans parcouru l'Ukraine et la Russie, et répandu l'argent en vraies princesses, nous revînmes en chercher à Jassy. Lehemiko m'aimait toujours, mais je refusai son amour. J'avais trop peur

1. Diminutif.

d'avoir un autre enfant, ou que je n'aurais pas aimé, ou qui aurait enlevé à Marioullinka une part de l'affection que je lui portais.

Lehemiko n'avait pas d'enfant de sa femme ; les médecins avaient déclaré qu'elle ne serait jamais mère. La vieille princesse était morte. Il me supplia de lui donner Marioullinka, me jura qu'il l'adopterait et lui laisserait tous ses biens; que dans le cas où je refuserais, je n'aurais plus rien à attendre de lui, et que nous pourrions nous traîner misérablement par le monde.... Je tombai à genoux et joignis les mains; donner ma fille, c'était donner ma vie !

Mais aussitôt mon imagination me montra Marioullinka, la princesse, la reine de la tribu, ayant des vêtements usés, du pain dur à la bouche. Quand je la vis en vraie mendiante, exposée aux injures des autres bohémiens, mon âme se révolta. Les guenilles ! la vie errante ! les sarcasmes ! le besoin ! et ce qui l'attendait encore au delà !...

Ces pensées se heurtaient dans mon cerveau, qu'elles ébranlaient.

Quand vint la nuit et que mon enfant bien-aimée fut endormie, je l'enveloppai, l'arrosant de mes larmes, et l'emportant dans son berceau, je sortis en courant de la tribu.

Suivant les instructions que j'avais reçues, je dépo-

sai le berceau et une lettre au milieu des fleurs d'un parterre qui s'étendait sous les fenêtres de la demeure princière.

Ma séparation fut déchirante. A peine éloignée d'une dizaine de pas, je revenais précipitamment. Enfin eut lieu l'effort suprême : j'entendis en m'en allant les cris de mon enfant, et... je poursuivis mon chemin!...

Par la lettre et d'après les quelques mots de Marioullinka, on devait penser qu'elle était de haute naissance, qu'elle avait été volée par des bohémiens, qui, faute de moyens pour l'entretenir, l'abandonnaient.

Ce qui avait été prévu arriva.

L'excellente princesse demanda à son mari la permission de garder l'enfant envoyé par le bon Dieu.

A dater de ce moment, Marioullinka devint Mariolizza, puis fut élevée au rang de princesse Lehemiko.

En apprenant son bonheur, ma douleur se calma. Je me fixai à Jassy, dans un quartier retiré. J'apercevais souvent ma fille se promenant avec *sa mère;* mais j'avais toujours soin de me cacher pour ne pas être remarquée, même des domestiques de la princesse, car Mariolizza me ressemblait déjà beaucoup, ce qui était du reste une joie pour mon cœur.

Une fois, il était juste minuit, je me réveille en sursaut par une douleur aiguë; en ouvrant les yeux, je m'aperçois que ma chambre est éclairée comme en plein

jour. Je me précipite vers la fenêtre, et que vois-je?... la ville en feu! les flammes s'élevaient comme des langues ensanglantées.

— Dieu! Mariolizza! m'écriai-je. Et à peine vêtue je m'élance dans la direction de sa demeure.

La ville bout comme une chaudière, les toits se soulèvent, les vitres se brisent, les flammes se débattent dans une fumée épaisse, la foule crie, le tocsin sonne; mais plus haut que tout cela une seule voix se fait entendre dans mon cœur : Sauve ta fille!

Folle de terreur, je cours vers la maison du prince; je me fais jour à travers l'encombrement des portes; j'arrive à l'escalier encombré de meubles et de caisses, et j'aperçois un janissaire, les mains ensanglantées, qui emmène une petite fille... C'est elle!... Je la saisis, poussant de toutes mes forces le janissaire, qui roule sur l'escalier. Mariolizza se cramponne à moi; je l'emporte jusque dans la rue, et... ce qui se passa ensuite, je l'ignore complétement.

Tout ce dont je me souviens, c'est que je fus longtemps malade, et que ma première parole, dès que j'eus la force de desserrer les dents, fut pour m'informer de la jeune princesse Lehemiko.

Personne ne sut me dire ce qu'elle était devenue. On m'apprit que son bienfaiteur avait été brûlé, que sa femme, déjà si faible, avait succombé à l'effroi...

A ces nouvelles, ma tête s'égara.

J'interrogeais tous les passants; je courais du matin au soir au milieu des décombres, cherchant ma fille parmi les cendres, les pierres, les poutres calcinées.

Enfin, j'apprends que le janissaire l'avait vendue. Mon enfant vendue !

Des parents du prince Lehemiko avaient donné au janissaire une forte somme d'argent pour qu'il emmenât l'enfant très-loin, et il était parti avec elle.

— Je me mis à sa poursuite jour et nuit. Enfin je le rejoignis à Khotin, et là, après m'être entendue avec Mariolizza, qui avait alors dix ans et était douée d'une intelligence extrêmement développée pour son âge, je donnai à la propriétaire de l'appartement qu'occupait le janissaire tout l'argent que j'avais sur moi. Avec l'aide de cette femme, je parvins à enlever ma fille.

Mais je ne savais plus où aller; craignant les persécutions, je me rendis chez le pacha de Khotin et le priai de prendre Mariolizza, de l'élever pour en faire plus tard sa maîtresse ou de la donner au harem du sultan. A cette dernière idée, je la voyais toujours parvenant à un très-haut rang.

Le pacha la garda et l'aima comme si elle eût été sa propre fille. Elle fut très-bien élevée chez lui, d'après les lois de Mahomet.

Plus d'une fois je l'aperçus par la fente d'une porte;

plus d'une fois je l'entendis chanter. Sa douce voix me pénétrait l'âme, et me faisait tant de bien que j'aurais voulu mourir en l'écoutant! Et ma fille ne se doutait pas qu'un simple mur la séparait de celle qui était sa mère! Que dis-je? un mur! Alors comme aujourd'hui, la distance qui nous séparait était bien grande!...

Le pacha vieillissait, il eut l'idée d'offrir Mariolizza en cadeau au sultan, qui certes n'avait jamais vu beauté pareille.

Mais sur ces entrefaites les Russes arrivèrent à Khotin. Mariolizza, captive, fut envoyée à Pétersbourg.

Je partis à sa suite, toujours à sa suite! c'est là qu'où elle sera je laisserai mes os; quand je mourrai, mon âme encore planera sur elle! et jamais ma fille ne saura tout ce que j'ai fait; elle gardera dans son cœur le souvenir d'étrangers, et jamais elle ne se souviendra de sa mère!...

La narratrice essuya les larmes qui tombaient du seul œil qu'elle avait.

Le gros bohémien toussa, toussa, et se détourna pour cacher celles qui nondaient son visage si impassible habituellement.

IV

Pas plus loin, mais en arrière, baron! la nécessité nous fait pèlerins, nous faisons trois pas en avant et deux à reculons.

MARLYNSKY.

Le temps, après avoir été moins rigoureux dans la matinée (ce qui détériora légèrement la maison de glace, recommença vers le soir son jeu, ainsi qu'un homme cruel et fort dans ses heures de gaieté. Tantôt on recevait d'énormes grêlons sur le nez, ou bien le vent vous coupait la figure, ou bien encore des flocons de neige vous rendaient littéralement aveugle. Puis les fils neigeux devinrent plus serrés, et formèrent un écheveau que le grand dévideur pelotonna du ciel à la terre, avec une telle rapidité que cela donnait le vertige à regarder. Près des murs, la neige tourbillonnante s'arrêtait en monceaux. Faisant trembler les vitres, le vent, avec des gémissements plaintifs, demandait à entrer dans les maisons; les girouettes criaient sur les toits. En un mot, la nature se livrait à de telles

absurdités, qu'on aurait cru voir un mélange de Français et de Novgorodiens.

Il n'était donc pas étonnant que, par ce temps sombre et effrayant, un temps à la Byron, aucun habitant de Pétersbourg n'osât mettre le nez dehors. Pas un habitant, disons-nous : cependant, entre les écuries de Guertzoff et la demeure du conseiller intime Chtchourkoff, devant les ruines d'une maison brûlée, deux hommes marchaient en sens inverse.

L'un paraissait venir du royaume des Lilliputiens, l'autre du pays des Géants. Chacun d'eux toussa doucement deux fois, et après ce signal de reconnaissance, ils s'avancèrent vers un tuyau placé au milieu du mur. Ils se heurtèrent presque l'un l'autre en se cherchant toujours. Enfin le grand se cogna à la tête du petit, se baissa, lui prit la main, et dit en soupirant :

— Eh bien! mon ami?

— C'est une véritable partie d'échecs que nous jouons, répondit l'autre avec le même soupir, levant une main à la hauteur de son œil, pour serrer celle qu'on lui tendait. Nous faisons deux pas en avant, puis nous sommes contraints de reculer. Tenons-nous-en à notre première position, et alors, selon toutes les probabilités, nous ferons échec et mat.

— Oh! l'affaire n'est pas encore complétement déses-

pérée, interrompit le grand ; il est vrai que, par sa précipitation, il nous a ôté des mains les armes dont dépend son succès et le nôtre; il se fâche, se dépite, et, malgré cela, on ne peut se séparer de lui; il a tant de noblesse !

— C'est vraiment une noble nature, mais une tête folle! reprit son interlocuteur d'un ton pénétré, et j'aurais pu l'abandonner si...

— Si tu ne l'aimais autant, n'est-il pas vrai? Je le plains, mais ne lui porte pas moins d'affection que toi. N'était cette maudite passion pour la princesse, l'histoire de cette maudite soirée, nous aurions vite repris le dessus.

— L'impératrice le sait-elle?

— Pas encore. Des événements de cette soirée, rien n'a transpiré, pas plus que si elle n'avait point eu lieu. Guertzoff a ordonné sévèrement que personne n'en ouvrît la bouche : celui qui a vu ou entendu est censé n'avoir rien vu, rien entendu. Il se ménage un accusateur précieux pour s'en servir quand l'occasion sera venue. C'est pourquoi j'ai lié momentanément les mains du favori, prêtes à lever la cognée. Je lui ai fait souffler à l'oreille, par qui de droit, qu'il se tramait à Pétersbourg quelque chose comme une révolte, dont les moines et religieuses cassés et amenés ici par son ordre étaient les moteurs.

Effectivement le soir même, en rentrant chez lui, il reçut la nouvelle que des colonies entières s'enfuyaient à l'étranger dans la crainte que son acte de cruauté ne se renouvelât. Sa méchante âme eut à travailler, car il fallait organiser les choses de façon à ce qu'elles n'arrivassent point aux oreilles de l'impératrice.

Et pendant ce temps je me prépare les voies pour arriver à Sa Majesté. Aujourd'hui j'ai été lui présenter un rapport, et elle m'a questionné sur quelques points avec beaucoup de bienveillance. Que j'aie seulement le temps de me consolider dans ses bonnes grâces, de surpasser en finesse l'archifripon, et tu me verras lancer un rapport qui lui donnera aussi chaud que de la poix bouillante.

— Et la princesse?

— La princesse a été souffrante, probablement de l'idée que l'impératrice et toute la cour savaient la visite nocturne, que la ville en jasait. Ce qui prouve que ni l'éducation du harem, ni les scandaleux exemples du siècle, ni même la peur, ne peuvent éteindre chez une femme le sentiment de la honte, tant que cette femme n'est pas tombée dans la boue.

Cependant les affectueuses caresses de l'impératrice, qui vint la voir le lendemain, le profond silence qui régna sur les événements de cette malheureuse soirée, les attentions, le respect dont elle se retrouva comme

auparavant entourée, ranimèrent son courage. Mais ce qui, je crois, contribua le plus puissamment à sa guérison, furent de bonnes nouvelles de Wolinski.

Tu sais que l'impératrice le fit appeler; tout le monde crut que l'histoire des torches lui en attirerait gros; néanmoins tu as entendu dire comment il avait été reçu.

— Il m'a lui-même raconté qu'à son entrée l'impératrice lui avait fait du doigt un gracieux signe de menace, puis lui avait donné sa main à baiser en disant :

— Celui qui se souviendra du passé sera banni de ma présence.

— Je crois que ces paroles ne concernaient pas uniquement les torches, mais aussi la statue de glace. Elle soupçonne dans l'histoire de cette poupée quelque chose de nuisible à son favori, et par l'oubli du passé elle entend rapprocher les rivaux.

— Quant à moi, les paroles clémentes de notre Courlandaise ne font qu'accroître en moi l'envie de donner à l'affaire un fameux coup d'épaule.

Pendant ce dialogue, la neige s'était amoncelée et tourbillonnait avec tant de fureur autour des interlocuteurs qu'il leur devenait difficile de lutter de force avec elle; on se serait cru sous la pression d'un manteau de plomb.

— Garantis-toi de la neige, mon ami, dit le plus jeune,

la parole et les mouvements embarrassés, je crains qu'elle ne nous engloutisse avant peu.

— En tout cas, elle commencera par toi, répondit l'autre, retirant en riant son petit ami de sa coquille de neige.

— Eh bien ! cette position fâcheuse a considérablement éclairci mon imagination ; j'ai une idée magnifique, lumineuse.

— Je serais curieux de la connaître.

— Il me vient la fantaisie de continuer ce que les adversaires de mon patron ont si bien commencé ; en un mot, d'aider les amoureux.

— Les aider ? tu perds la tête !

— Dis plutôt que j'ai découvert une véritable mine d'or. Oui, oui, il faut les aider.

J'ai commencé par employer toute mon influence, toutes mes forces, tous mes raisonnements pour détacher Artemy-Petrowitz de sa funeste passion et le ramener au sens commun ; j'ai échoué. Maintenant je vais faire comme Biren, je soufflerai sur ce feu. J'ai presque la certitude que notre maître n'est rivé à la Moldave que par les chaînes de la sensualité. De son côté à elle, c'est différent, Mariolizza a pour lui un de ces amours dont on peut tout attendre. Avec cet amour-là je puis construire une échelle capable de nous faire monter non-seulement jusqu'à l'impératrice, mais jusqu'au ciel.

La voix du jeune homme tremblait comme sous la puissance de l'inspiration.

— Une pauvre idée! dit l'autre en soupirant : que ne fait-on pas de toi ? on te trompe, on te pervertit, on te perd! Deux partis opposés agissent naturellement chacun pour son avantage; on te prend, on te lance comme une monnaie qui a cours dans les deux pays ennemis, pour que, de ton côté, tu précipites les événements. Voilà ce qu'ils font de toi, quelle mission!... Puis une belle et luxuriante fleur de la nature, que l'on devrait se contenter d'admirer, est sans pitié effeuillée par les combattants, qui cherchent en elle un poison pour en user l'un contre l'autre!...

Non, mon ami, je ne connais pas encore à fond tes projets, mais s'ils sont vils, laisse-les aux gens méprisables.

— Ne te livre point aux jugements téméraires, sage précepte que tu as oublié ! Rappelle-toi, premièrement, que nous n'agissons pas en vue de la gloire d'un seul homme, mais que c'est pour une nation entière que nous travaillons; deuxièmement, que la princesse s'est totalement perdue dès l'instant où elle a aimé Wolinski; on peut la plaindre, mais il est trop tard pour la sauver. Dieu en personne ne viendrait pas à son secours !...

J'ai compris cette femme en lisant sa première lettre, en la voyant pour la première fois. C'est une de ces

natures à se brûler de son propre feu. L'amour est sa vie. Toutes les aspirations, toutes les forces de son cœur se sont concentrées sur Wolinski ; lorsqu'elles n'auront plus ce but, c'est que Mariolizza aura cessé de vivre. Son amour pour Artemy-Petrowitz est son unique mobile, je te laisse à penser quelles en seront les suites!

C'est pourquoi la plus simple logique nous démontre que, s'il n'est pas en notre pouvoir de rendre cette position belle et enchanteresse, ce dont nul ne peut douter; que s'il nous est impossible d'épargner au cœur de la princesse le chagrin et le coup cruel que la destinée lui prépare, nous pouvons profiter de sa passion pour avancer considérablement nos affaires sans qu'il y ait en cela rien de vil ni de méprisable.

— Chut! j'entends des voix.

Les deux interlocuteurs prêtèrent l'oreille, en proie à une anxiété évidente.

— Ce n'est rien, dit le petit, c'est le vent qui souffle.

— Comment, ce n'est rien! pour Dieu, tais-toi!

En effet, au bout de quelques instants, leurs oreilles attentives saisirent des lambeaux de phrases.

— Ici... voici leurs traces... Je les ai perdues... et toi?... comment donc!... ce n'est pas la première fois... Encore de nouvelles traces. Par ici, par ici... ils ne m'échapperont point.

Ces derniers mots arrivèrent très-distinctement à nos

deux amis, qui, regardant à travers les fentes du mur, virent des ombres se mouvoir.

— C'est la voix de mon oncle, dit le plus âgé; nous sommes pris!

— Que faire? il nous est impossible de sortir de cette impasse sans aller droit à sa rencontre. Si je parvenais à grimper jusqu'à cette fenêtre, je sauterais dans le jardin de Chtchourkoff.

— Tu te blesseras!

— J'aime mieux cela que de tomber entre ses mains; mais toi?

— Quant à moi, j'attends mon secours du ciel! monte vite sur mes épaules, et advienne que pourra. En avant!

Pendant que le grand parlait, le petit était à l'action, Des mains, il passa aux épaules, des épaules sur la tête de son compagnon, et atteignit le mur, où, agile comme un chat, il grimpait toujours, s'aidant des moindres saillies; le moment de la délivrance arrivait, la fenêtre n'était plus qu'à une légère distance. Mais, ô malheur! le manteau du pauvre jeune homme se prend dans un crochet de fer, il tire, il tire, pas moyen de se dégager! impossible qu'il se serve de ses mains, car s'il en détache une de son point d'appui, il tombera infailliblement! L'idée de pendre au mur comme une chauve-souris aux ailes déployées le couvre d'une sueur glacée...

il n'entrevoit aucune issue à sa fâcheuse position, il porte son gibet sur son dos!

La partie des ruines où les deux amis avaient tenu leur conciliabule s'éclaira subitement, et à travers la poussière argentée de la neige qui continuait à tomber, se dessina d'un côté la position vraiment digne de pitié du pauvre Zouda, et de l'autre, la tête de Lipmann; ses cheveux roux sortant en mèches indisciplinées de son chapeau noir, donnaient à sa personne un air tant soit peu sauvage. Il avait la bouche ouverte, et le regard d'un douanier prêt à immoler sa victime. Puis le grand et mince Erikler avec son nez de bécasse.

Pour compléter ce coup d'œil, on voyait, précédant Lipmann, une sorte d'individu coiffé d'un palachem, qui tenait une lanterne, et à quelques pas en arrière, des paysans armés de longues perches semblant prêts à assommer, s'il y avait lieu, ou à précipiter dans les jardins illimités de la Newa quelque poisson bipède.

— Quoi! c'est vous, mon neveu? exclama Lipmann, qui tenait en main une véritable massue.

— Vous voyez bien que c'est moi, répondit le secrétaire du cabinet ministériel en soufflant de toutes ses forces sur la lanterne, ce qui replongea dans l'ombre les personnages de cette scène, digne en tous points d'un palais magique. Faut-il donc encore vous répéter que c'est moi, mon oncle? Mais pourquoi, ajouta-t-il

en baissant la voix, arrivez-vous, avec votre insupportable escorte, me renverser dans ma meilleure position

— Que voulez-vous dire, monsieur Erikler? Je ne vous comprends pas, n'étant nullement doué de divination.

— Vous me comprendrez tout à l'heure.

En disant ces mots, Erikler saisit la perche de l'un des paysans, s'élança vers le mur auquel était attaché l'infortuné Zouda, et grâce à ce moyen de sauvetage, le pauvre jeune homme, délivré de ses liens, rendu à sa liberté de mouvements, fut en deux bonds sur la fenêtre, de laquelle une nouvelle culbute l'envoya droit dans le jardin de Chtchourkoff.

On entendit le bruit d'un objet qui tombe, puis plus rien.

Est-il blessé? est-il encore vivant? est-il enfoui sous un monceau de neige? Dieu seul le sait.

— Qu'est-ce qui tombe? demanda Lipmann d'un ton soupçonneux.

— N'entendez-vous pas que c'est un homme? répondit le neveu en jetant la perche au paysan. Après tout, s'il meurt le malheur ne sera pas très-grand ; j'ai fait du moins envers lui tout ce que ma situation critique me permettait, se dit Erikler.

Puis se rapprochant de Lipmann :

— Allons-nous-en, mon cher oncle; je vous conterai cela en route, car votre cortége pourrait nous entendre, ce qui nuirait, par votre faute, aux intérêts de notre protecteur.

Lipmann fit un signe de commandement, et ses hommes se mirent en marche l'une derrière l'autre, non sans s'être plus d'une fois laissé choir avant de sortir définitivement de ces obscures ruines.

— Ah ! mon oncle, mon oncle ! fit Erikler d'une voix émue, en tenant Lipmann par la main, après les soucis les inquiétudes, les peines qui m'ont fait perdre le repos et la santé, après mes efforts incessants pour cacher votre incapacité à Guertzoff et à l'impératrice, qui a lu aujourd'hui encore un mémoire que vous êtes censé avoir écrit et rédigé, après tout cela, vous vous mettez à m'espionner !...

Et, ne permettant pas à l'oncle de l'interrompre, il continua :

— Savez-vous qui était avec moi?

— Non.

— Zouda.

— Zouda ! Depuis quand êtes-vous liés ensemble?

— C'est la troisième entrevue que j'ai eue en cet endroit avec lui.

— C'est cela, c'est à peu près cela ! Mon véridique espion est venu m'annoncer tout à l'heure que pour la

seconde fois deux hommes se rendaient ici; et alors je... suis accouru... ne pensant pas vous rencontrer... Mais aussi, pourquoi ne pas m'avoir prévenu?

— Parce que je ne voulais pas vous livrer le fil de mes idées avant de les avoir nouées d'un nœud indissoluble. Croyez-moi, la chose que je médite est un coup de maître, qui ne fera honte ni à vous ni à moi, et je veux mourir si Guertzoff ne me saute pas au cou dans les transports de sa joie. J'ai si bien mené mon ennemi, qu'il me met déjà les doigts dans la bouche... Ah! ah! ah! Entendez-vous, dans le jardin de Chtchourkoff, les formidables chiens qui aboient, et savez-vous que chacun d'eux est assez fort pour terrasser un ours? Je serais fâché pourtant qu'ils ne me laissassent rien de mon fripon! Non, non, mon petit ami, de toute façon je vous dévorerai, toi et ton insolent Wolinski. Si je n'arrive pas avant lui, c'est que je suis indigne du nom d'Erikler et des faveurs qui m'attendent; c'est que je suis un niais, un corbeau, un homme digne de ramoner les cheminées.

Seulement, mon oncle, je vous prie, vous supplie de ne point entraver ma marche... Si je gâte les affaires, je vous permets de me conduire à la potence, au billot, où vous voudrez...

Erikler s'exprimait avec une si profonde conviction, sa figure étincelait d'une joie si cruelle; il démontrait

ses plans d'une manière si nette, si précise, que le cœur du vieillard s'agita comme la poussière que l'on voit danser dans un rayon de soleil. Ses longues oreilles remuèrent comme des cymbales auxquelles un musicien vient de donner l'impulsion, et serrant la main de son neveu avec l'expression d'un tigre caressant son petit :

— Pas un mot de plus, mon cher, pas un mot de plus, je ne vous soupçonnerai jamais ; ce serait me soupçonner moi-même. Vous êtes la seule joie, l'unique consolation de ma vieillesse ; il me semble que je ne mourrai pas tant que je me retrouve en vous ! Si j'avais su !... oh ! oh ! quel est celui qui ne se trompe pas ?... je n'aurais pas amené ici ces imbéciles ; je n'aurais pas écouté leurs fables, qui pèsent maintenant à mes oreilles comme des poids de quarante livres.

— Holà ! écoutez ! cria Lipmann à ses subalternes, si un seul d'entre vous s'avise de dire que j'ai rencontré mon neveu dans ces diables de ruines, alors... regardez... (il indiqua la Newa), dans un sac... et à l'eau !...

Après ce discours énergique, l'oncle et le neveu se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

V

LE SINGE DE GUERTZOFF.

Un moucheron tomba avec un chêne,
Et l'on entendit un formidable bruit.
(*Vieille chanson russe.*)

Dans une vaste salle, faiblement éclairée par les lueurs rouges d'un feu ardent, un vieillard appuyé sur un cotcherga [1] était debout près du poêle. Son costume se composait d'une calotte de soie rouge, d'une veste de coutil à raies bleues, d'une culotte d'étoffe rose, dont les boucles détachées laissaient flotter sur ses mollets des bas de soie gros bleu, allant se perdre dans des pantoufles vertes; il portait en outre un petit tablier blanc.

A première vue, un pareil accoutrement porte vivement à la gaieté; mais on lit sur le visage de cet homme bizarre tant de loyauté chevaleresque, de quiétude,

1. Longue tige en fer qui sert à faire le feu dans les poêles russes.

d'honneur, de bonté, que l'ironie, prête à paraître, se refoule au fond du cœur. Rien que par son sourire on sent chez ce vieillard une âme encore jeune. Il est là, plongé dans de calmes pensées, tournant entre ses doigts son cotcherga, à l'aide duquel il remue les charbons du foyer, et s'interrompant de temps à autre pour faire un signe de tête amical à quatre chiens de race polonaise, tous de même couleur, groupés autour de lui. On peut juger de la bonté de cet homme rien qu'en voyant l'égalité avec laquelle il distribue ses caresses à chacun de ses amis, pour ne pas faire naître de jalousies.

Tout paraît désert autour de lui ; cependant lorsqu'une bûche se sépare bruyamment en flamboyant, sa solitude se peuple tout à coup. Princes, rois et reines en costumes d'apparat se montrent à l'horizon, jetant de leurs modestes cadres jaunes, ainsi que d'une croisée, des regards curieux dans cette pièce immense. Les yeux de Jean Grosna paraissent vouloir tout dévorer, et sa barbe noire a l'air prête à s'agiter avec ses lèvres pour prononcer le mot prince !

Pendant que cette nombreuse société visite notre original, il est au milieu d'eux, entouré de clarté, tenant sa cotcherga, comme un sorcier qui de sa baguette magique évoque les ombres des défunts. Le gland de sa calotte de soie brille ainsi qu'une étoile sanglante.

Tout à coup les habitants de l'autre monde s'évanouissent; la salle rentre dans son obscurité première; le vieillard se retrouve de nouveau seul avec ses chiens et livré à ses calmes pensées.

Dans une chambre attenante, qui est probablement l'antichambre, un homme lit en épelant un livre de prières. Que de peine doit donner ce travail! et pourtant le son de sa voix indique la satisfaction. Répétant chaque syllabe plusieurs fois, il les aligne, il en jouit comme de la meilleure nourriture qu'il ait jamais eue.

— Ivan! cria de la salle le vieillard.

Un profond soupir se fit entendre derrière la porte, indiquant le regret qu'éprouvait le lecteur forcé d'interrompre sa lecture édifiante; en même temps entra dans la salle un homme âgé, à l'air respectable, dont l'habillement dénotait un domestique de bonne maison.

Il se tint debout, les mains croisées sur un ventre assez proéminent, attendant humblement ce qu'on voudrait bien lui dire; la demande ne se fit pas attendre.

— Le cuisinier est-il guéri?

— Comment, guéri? mais, monsieur, il boit de nouveau à la coupe de mort.

L'original que nous reconnaissons pour le maître de céans, parut choqué de la réponse.

— Pour vous, ils sont tous ivres et toujours ivres,

dit-il. Il est sûrement malade; faites-lui boire de la menthe, du thé de framboise, quelque chose enfin qui amène la transpiration.

Le domestique hocha la tête, et répondit d'une voix émue.

— Vous gâtez tous vos gens, monsieur ; sur cinquante serviteurs, vous n'en avez pas un pour brosser vos habits, apprêter votre dîner ou atteler votre voiture.

— Et toi, Ivan?

Le ton dont ces trois mots furent prononcés signifiait : — Toi, mon cher Ivan, ne les remplaces-tu donc pas tous?

Il n'y eut pas de réponse. Ivan fit la moue que fait à son amoureux une femme coquette, et toujours en silence, agita ses doigts sur son ventre.

Le maître continua à développer son idée :

— Et toi, ne m'as-tu pas fait mon dîner? quand nous étions en marche, ne m'as-tu pas servi de cocher? n'as-tu pas brossé mes habits ?

— Je serai toujours trop heureux de vous servir, tant que mes forces me le permettront; mais si je venais à mourir...

— Ailons, allons, Leontewitz [2] ne me donne pas d'idées noires.

2. Fils de Léon.

Une ombre de tristesse se répandit sur le doux visage du maître; il eut un moment de saint recueillement, puis, se remettant, il dit d'une voix ferme :

— Eh ! n'ai-je donc pas aussi mes mains?

— Ainsi vous voudriez, monsieur, faire vous-même l'ouvrage d'un valet? On n'a jamais entendu pareille chose ! n'en seriez-vous point honteux vis-à-vis des boyards vos frères?

— Le travail n'est point honteux, il n'y a de honte que dans une action déloyale. Les saints Pères eux-mêmes ne travaillaient-ils point à la sueur de leur front?

Cette comparaison eût été concluante envers tout autre qu'Ivan, mais celui-ci, lissant de la main les mèches rebelles de ses rares cheveux, répondit :

— Les saints Pères ne possédaient pas cinquante domestiques et plusieurs centaines de paysans, que Dieu et l'empereur vous confient comme étant vos enfants; et ces enfants vous les laissez s'adonner au mal, oublier Dieu, vous oublier ! C'est un péché d'être trop faible. Oh ! oh ! maître, il est parfois juste et équitable d'employer la verge là où la parole ne fait rien.

— Tu oublies que Wolinski et moi, nous nous sommes promis de ne jamais employer de châtiment corporel?

— C'est chose facile pour Artemy-Petrowitz, car,

soit dit sans le juger, il aime beaucoup à courir, et ses gens vivent en vrais moines; vous vivez comme un ermite, et les vôtres...

— Voyons, assez, assez, Leontewitz, va replonger ton cœur dans le psautier.

Leontewitz retourna à la place qu'il occupait d'habitude, et se remit à sa lecture avec une nouvelle ardeur.

Le maître, la tête couverte de son inséparable calotte rouge, recommença de tisonner avec un air de béatitude. Mais le serviteur n'avait pas eu le temps d'épeler une ligne, qu'il entendit derechef:

— Ivan !

En un clin-d'œil Ivan fut dans la salle, la tête inclinée, les mains croisées.

— As-tu donné un petit rouble... tu sais... à celui qui est venu hier ?

— Non monsieur.

— Alors, porte-le-lui, ou envoie-le-lui demain.

— Je ne le porterai ni ne l'enverrai, monsieur.

— Mais, du moment que je t'en donne l'ordre ?

— Vous ordonnez une dépense inutile.

— Puisque telle est ma volonté !

— Je n'en ferai rien, monsieur, c'est un ivrogne qui dépense votre argent au cabaret; à un fainéant donner un rouble !

— Ce n'est pas ton argent.

— Je le sais, monsieur, mais pourquoi me confiez-vous la garde de vos revenus?

Il y eut une minute d'un silence irrité. Mais les arguments d'Ivan étaient trop puissants pour être réfutés. Notre original mit bas les armes et murmura d'un air soumis :

— Hum! c'est vrai, c'est vrai, mes revenus sont entre ses mains, je n'ai rien à dire.

Et Ivan, n'attendant pas d'autre conclusion, se retira.

En ce moment, les chiens se mirent à aboyer avec la force de quatre chiens polonais qu'ils étaient.

— Ivan!

La pauvre victime ne se fit pas attendre.

— Pour sûr, le petit chevreau de tantôt s'est derechef échappé.

— Mais, monsieur, c'est impossible; tantôt il faisait jour, tandis que maintenant il fait nuit, et toutes les portes sont fermées.

Sur ce, on entendit les chiens de garde aboyer avec frénésie, et les quatre chiens polonais leur répondirent avec un ensemble à briser le tympan.

— Tout ce bruit ne peut être pour rien, dit Ivan en hochant la tête.

Puis il s'élança hors de l'appartement avec l'agilité d'un jeune homme.

Il vit venir à sa rencontre tous les gens de service, rouges, les yeux endormis, les cheveux en désordre. Les comprendre n'était pas chose aisée; les uns avaient la langue épaisse, d'autres parlaient avec la rapidité d'un moulin; ils criaient tous à la fois; chez tous, les effets du schnick se faisaient sentir.

Telle était la majeure partie des serviteurs du conseiller intime Chtchourkoff, dont nous avons fait connaissance dès le commencement de ce chapitre.

Le conseiller, doué d'une grande fermeté en ce qui concernait les devoirs de sa position, en toutes choses spirituel et vrai grand seigneur, était comme maître de maison d'une incapacité au delà de toute expression.

Tantôt il craignait d'irriter ses paysans par une surveillance exagérée; tantôt l'un était le parrain, celui-ci était le fils, cet autre était le neveu de tel autre qui avait servi chez son père. Tous ces prétextes avaient pour but d'éviter des châtiments qui auraient affligé la bonté de son cœur. Et c'est ce qui faisait qu'Ivan, avec le courage et la patience d'un héros, joints à la probité d'un Allemand, portait toute la maison sur son dos, comme une tortue son fardeau, dont elle ne se sépare qu'à la mort.

Il se plaignait parfois de la fainéantise de ses camarades, mais jamais il ne faisait entendre une plainte sur la multiplicité de ses occupations, qu'il considérait

comme économiques à son maître. Oh ! quant à ce dernier, le vieux serviteur l'aimait de l'affection la plus pure, la plus dévouée jusqu'au dernier jour de sa vie.

Ces mots : la crainte de la honte et du péché, seule base de l'éducation de nos ancêtres, furent aussi les gardiens fidèles et vigilants, le point de départ de toute la morale d'Ivan et de son maître.

Au milieu des phrases incohérentes que débitaient en chœur les gens de service, Ivan comprit à peu près ceci : que le singe du duc de Courlande avait rompu sa chaîne et sauté dans le jardin de Son Excellence; qu'il était d'abord resté enfoui dans un tas de neige, mais qu'entendant les aboiements des chiens, il avait repris son élan et avait grimpé sur le mur de la maison voisine, où on l'apercevait encore pelotonné comme un chat.

— Le misérable fait claquer ses dents, dit l'un; est-ce de froid, ou bien se dispose-t-il à mordre quelqu'un à l'instar de son maître ?

— Rusée bête ! continua un autre, j'étais sur le point de l'appeler lorsque je l'ai entendu parler comme un homme.

— On dit que les singes appartiennent à Satan comme les serpents, et que lorsque l'on en tue un, on a dans l'autre monde rémission de quantité de péchés ! cria un troisième.

— Il faut le tuer! il faut le tuer! vociféra à l'unanimité cette furieuse cohorte.

Attiré par les cris de ses gens, Chtchourkoff parut dans l'antichambre. Apprenant de quoi il s'agissait, il s'enveloppa d'une pelisse kalmouck, et manifesta le désir d'aller voir le singe de Guertzoff, et de s'en emparer s'il était possible.

La guerre était déclarée; ce n'est point une guerre oisive que la guerre de parti!

Chtchourkoff et ses gens représentaient le parti Wolinski; le singe, celui de Biren.

En un clin d'œil l'armée fut organisée.

L'obscurité, le mauvais temps, la force du nombre, tout les favorisait; le plus rusé des ennemis n'aurait pu leur échapper. Les voici en marche; à la tête de la colonne, Ivan éclaire la route à l'aide d'une lanterne, les avertit aux monceaux de neige, aux passages dangereux. Quoique le dicton prétende que « derrière Ivan on ne va pas loin, » celui-ci les conduit à la gloire. Après lui vient le chef en calotte rouge, point autour duquel, en cas de danger, doivent se concentrer toutes les forces. Vaincre ou mourir! telle est la devise de son parti; sa pelisse de peau de mouton flotte comme un *toga;* il porte son tisonnier ainsi qu'un maréchal son bâton de commandement. Quant aux soldats, ils sont armés, l'un d'un balai, d'une brosse à frotter, l'au-

tre d'une bûche, l'autre même d'une poêle. Ivan regarde avec dédain ce dernier, semblant dire : tu ne portes pas une arme, mais un bouclier. Celui-ci, répondant à sa pensée, lui dit d'une voix irritée :

— Je reviendrai avec mon bouclier ou dessus.

La réserve se compose d'un immense chien danois, traînant à sa suite cinq héros bouillant d'ardeur.

A peine entrée au jardin, l'armée fit une courte halte, puis, avide de conquérir les lauriers de la gloire, s'élança vers l'endroit désigné en criant :

— La captivité ou la mort pour le singe du Courlandais Guertzoff !

Mais comment dépeindre l'étonnement général, lorsque le singe, reconnaissant Chtchourkoff à la lueur de la lanterne, lui dit d'un ton plaintif :

— Votre Excellence, sauvez-moi !

— Eh ! le malin compère, bête rusée, crièrent deux ou trois voix; ne sais-tu donc pas à qui tu demandes grâce? Tuons-le !

— Il faut le tuer ! répéta le chœur en brandissant les armes.

— Arrêtez ! dit Chtchourkoff d'un ton impératif; que personne ne bouge ! Qu'Ivan, Ivan seul, s'avance avec moi.

Les soldats baissèrent les armes, comme à un enterrement.

La surprise redoubla lorsque le prétendu singe, voyant Chtchourkoff s'approcher, lui dit :

— Ayez pitié de moi, André Ivanowitz, je suis blessé, grelotant de froid, à moitié mort ! Au nom de Dieu ! sauvez-moi de vos chiens et de vos gens, qui sont encore plus féroces et plus fous qu'eux.

— Comment ! c'est vous, mon cher Zouda ! Par quel hasard ? s'écria Chtchourkoff en laissant tomber son tisonnier. Ivan, aide-moi. Il n'avait pas achevé sa phrase que le bon domestique était à ses côtés. La pelisse fut étendue par terre sous l'endroit où le malheureux Zouda n'avait presque plus la force de se cramponner, et le secrétaire du cabinet ministériel se laissa choir sur la litière improvisée ; mais ses précédentes chutes, les frayeurs que lui avaient causées successivement les chiens et les gens de Chtchourkoff, et par-dessus tout, le froid qu'il avait enduré, l'avaient complétement paralysé. Chtchourkoff et Ivan (les autres héros de la soirée étant hors d'état de les aider) firent de leurs mains croisées une civière, sur laquelle ils mirent le jeune homme saupoudré de neige, puis le portèrent dans la maison, le déshabillèrent, le mirent au lit, et lui introduisirent dans la bouche, sous la forme de thé vert, tout le contenu d'une énorme bouilloire de cuivre. (On ne se servait pas encore de samovar à cette époque.)

Auprès du lit de Zouda nous voyons apparaître un nouveau personnage qui n'avait pas suivi l'expédition, mais avait de loin veillé sur elle : c'était le nain de Chtchourkoff.

On envoya prévenir Wolinski que son secrétaire passait la nuit chez son ami.

— Ah ! il ne faut pas que j'oublie de vous dire que les pantouffles vertes furent perdues au milieu de la terrible bagarre de cette mémorable soirée. Je suis convaincu que cette remarque pourra un jour être utile au futur biographe de l'original à la calotte rouge, et deviendra ma justification si jamais quelqu'un me prend en défaut sur une vérité historique.

VI

LE CHIEN-CHEVAL.

Il fut un temps où les hommes s'abrutirent et se dégradèrent jusqu'à la bête, et alors, je ne sais par quel instinct, les animaux s'élevèrent jusqu'à remplir (les plus humbles, il est vrai) des fonctions de l'homme. (L'auteur.)

Le lendemain nous voyons le convalescent Zouda et son excellent hôte, tous deux en robe de chambre, arpenter la vaste salle en s'entretenant du sujet de leur unique préoccupation, c'est-à-dire de la guerre contre l'odieux favori.

Chtchourkoff fut brusquement interrompu dans sa conversation par Ivan, qui vint étaler pompeusement sur des chaises des habits, une perruque et autres accessoires d'une toilette de cérémonie

Le maître demanda du temps, s'excusa, parlementa, et finit, en se fâchant, par demander à déjeuner.

Habitué à ses aises et à son costume de chez lui, l'invitation de s'habiller était aussi agréable à Son

Excellence que l'eût été la proposition de lui mettre des fers. Sa calotte rouge était si commode, il était si libre de mouvement dans sa veste rayée, et l'on voulait lui enlever ce bien-être pour le serrer dans une cotte de maille, un habit brodé d'or, lui enfouir la tête sous des masses de faux cheveux qui lui pesaient comme un casque d'airain.

Au moment de cette lutte avec la paresse entrèrent Peroquine et le comte Soumine-Koupchine, tous deux enrôlés dans la guerre du bon droit, c'est-à-dire ennemis de Biren et soutiens de la patrie et du trône. Ils étaient convaincus qu'un vrai gentilhomme est celui qui sait se sacrifier au bien général, qui ne craint pas d'avoir son franc parler vis-à-vis des puissants de la terre, qui est disposé à sacrifier sa tête à la réparation des injustices et des abus. C'était bien par des faits qu'ils témoignaient tous deux de leurs croyances, et leur parole était des actes.

Ils ne prirent jamais de route tortueuse et sombre, même dans cette guerre de partis.

Dans les salons, au sénat, à la cour, jusqu'en présence de l'impératrice, ils osaient montrer leur mécontentement; aussi dans la société leur avait-on donné la désignation de gens turbulents. L'impératrice elle-même, bien que persuadée de leur attachement et de leur dévouement à sa personne, les classait au nombre

des importuns. Aucun n'avait à se plaindre personnellement de Biren, mais tous deux le haïssaient pour le mal qu'il faisait au pays.

Aussitôt que Zouda vit apparaître les visiteurs, il s'enfuit à toutes jambes.

— Es-tu prêt, mon cher André? demanda Peroquine, introduisant par la demi-porte sa volumineuse personne, et avançant une tête armée d'une paire d'yeux ronds et saillants comme ceux d'un lion : Eh ! eh ! tu es encore à te dorloter comme une vieille femme.

— Es-tu donc un chien de la chambre à coucher impériale, pour paresser ainsi ? ajouta d'une voix irritée le comte Soumine-Koupchine, vieillard au teint blafard comme la lune, à la taille courbée comme la voûte d'une tombe, et marchant avec difficulté, appuyé sur un énorme rotin. C'est vraiment honteux ! mais il me semble, si mes yeux ne m'ont point trompé, que j'ai entrevu en entrant Zouda en robe de chambre. Un secrétaire ainsi vêtu devant un conseiller intime ! Cela ne s'était pas encore vu en Russie. Oh ! oh ! André Ivanowitz, tu gâtes tous ceux qui t'approchent. Il est temps que nous rétablissions un peu l'ordre à ta place.

Rouge et confus comme un écolier pris en faute, Chtchourkoff s'habillait à la hâte, et d'un ton timide, hésitant, accompagné d'un regard suppliant, il répondit :

— Zouda est malade, il s'est blessé hier... Allons, Ivan... plus vite!

Le domestique, se dépêchant à l'égal de son maître, lui plaça la perruque sur les yeux, accident que ce dernier répara sans témoigner la moindre impatience. Enfin, se remettant de son émotion, Chtchourkoff demanda :

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire aujourd'hui pour que vous soyez si pressés?

— Tu ne sais donc rien? tu n'as donc point reçu nos lettres? firent simultanément Peroquine et le comte Koupchine d'un air étonné.

— Je n'ai rien reçu et ne sais rien.

— C'est inouï! Ivan, n'est-il arrivé aucun message pour ton maître?

Ivan eût été en droit de répondre :

— J'ai brossé les habits, les chevaux, j'ai fait la cuisine, etc.

Mais c'eût été blâmer son maître : il se contenta donc de dire :

— Monsieur, je n'ai rien vu ; faut-il interroger le nain?

On appela le nain. Il parut. Une ruse profonde se lisait sur sa figure plus jaune, plus chiffonnée que de vieilles manchettes de point d'Alençon.

— Il y a je ne sais quel papier dans l'antichambre,

marmotta-t-il d'une voix bourrue qui fit vaciller ses bajoues semblables à celles d'un chien; je ne sais qui a apporté ce papier, je dormais sur le grand coffre.

Zouda, qui s'était habillé, rentra dans la salle, et, apprenant de quoi il était question, se précipita dans l'antichambre et revint avec la lettre; Chtchourkoff l'ouvrit et en prit connaissance.

Koupchine leva sa canne sur le nain en s'écriant:

— Oh! si ce n'était un péché, j'aurais tué ce vilain être fait à l'image du diable! Va-t'en, horreur! File à la cuisine.

Le nain se mit à pleurer et sortit d'un air piteux, maudissant intérieurement la vie qu'il menait chez un maître devant lequel des étrangers avaient le droit de maltraiter ainsi de fidèles serviteurs.

— Je remercie Dieu, dit Chtchourkoff en se signant, de ce que l'impératrice ait enfin fixé pour aujourd'hui l'audience que tu demandes depuis si longtemps.

Zouda hocha la tête, et soupirant:

— Je crains que cette entrevue ne gâte l'affaire; c'est encore trop tôt.

— Oh! s'il faut attendre l'issue de vos plans sans cesse ébauchés, puis recommencés, je garantis qu'il nous faudra patienter jusqu'à notre vie future. Non, mon petit monsieur, avec la grâce de Dieu et nos très-simples projets, nous nous mettrons immédiatement à

l'œuvre. D'après nous, c'est la plus sûre manière de procéder. Nous allons vous prouver qu'avec tous vos mystères, vos plans à perte de vue et votre expérience, vous avez mis notre affaire dans une mauvaise position ; mais nous réparerons vos bévues, avec l'aide de Dieu, s'entend ; car sans lui tout n'est que poussière et néant. Dorénavant, mets les échelles et les compas de ton imagination dans ta poche, et, si tu m'en crois, rends-toi au simple bon sens.

— Quant à toi, André Ivanowitz, maintenant que te voilà au courant de l'affaire, accompagne-nous au palais. On ne nous écoutera pas facilement, nous ferons un éclat; peut-être prononcerons-nous un discours, et tu nous soutiendras. L'impératrice tient plus à toi qu'à nous, c'est donc à toi qu'il appartient de lui parler avec modération, de l'amener insensiblement à prêter l'oreille. Puis il faut surtout que tu finisses par obtenir une audience particulière.

— Oh ! oui, je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, répéta Chtchourkoff en terminant sa toilette. Ses yeux brillaient, sa démarche, sa voix étaient plus fermes; il semblait que les paroles de Koupchine avaient versé dans ses veines un sang jeune et riche.

Si dans ce moment on lui eût confié un bouillant escadron, nul doute qu'il ne l'eût mené à l'attaque, à la poussière de la lutte. C'était un feu divin sur lequel

il n'y avait plus qu'à répandre un peu d'encens pour qu'il brûlât.

— Que ne ferait-on pas de cette tête d'or? pensait Ivan, en regardant son maître avec une admiration toute maternelle. Oh! n'était la maladresse de ses amis, on aurait pu le mettre à la place même de Guertzoff!

Le comte Soumine-Koupchine poursuivit en ces termes :

— Wolinski, grâce à sa Moldave, est complétement fou. Nous savons tout, monsieur Zouda, quoique nous ne questionnions jamais personne, nous savons tout. Nous vivons à une époque où l'on a tant besoin d'écouter, qu'involontairement on apprend des choses que l'on ne tenait nullement à connaître, Les langues ont si fort besoin de s'aiguiser que lorsqu'on ne peut chuchoter contre le favori, on déchire avec complaisance ceux un peu moins haut placés, et l'on va toujours ainsi, afin de trouver ce que l'on cherche; et que cherche-t-on? Des oreilles. Mon valet de chambre donne un thé; ces oreilles, ce sont celles de ton portier, de sa mère, et ainsi de suite.

Du reste, l'on attrape parfois le coquin la main dans le sac, ce qui fait que nous savons que l'ami Artemy a complétement perdu la tête, qu'il est devenu faible comme un convalescent, poltron comme un lièvre,

nullement poltron pour lui, s'entend. Oh ! quant à cela, il n'y arrivera jamais, j'en suis bien convaincu ; mais il a, pour le repos et l'honneur de la Moldave, donné de l'avance à Biren, et laisse les ennemis du bon droit le décrier. Pauvre Artemy ! à quel point t'es-tu donc laissé ensorceler?... Lui qui était toujours le premier à parler contre le favori, qui bouillait dans sa peau, et aurait arraché les yeux à qui eût osé le contredire, à l'heure présente, je crois qu'il serait prêt à se dédire. Il est évident comme deux et deux font quatre que le sort de notre ami est rivé par une chaîne à la mystérieuse Moldave. A peine effleure-t-il quelque chose qui pourrait nuire à Biren ; la princesse devient plus noire qu'un charbon, ce qui effraye ce malheureux. Il y a ruse, il y a piége, on ne saurait le cacher, monsieur Zouda.

— On ne peut prévoir, ajouta Peroquine d'un ton de profonde tristesse, où s'arrêtera la colère de l'impératrice quand elle apprendra que Wolinski a séduit sa favorite ! car c'est son meilleur joujou qu'il a osé briser !... .

Zouda voulut interrompre, mais l'orateur lui fit un signe de la main, et continua :

— Nous ne saurions au juste préciser comment les choses se sont passées, nous aurions été honteux d'en approfondir les détails ; mais il y a des témoins... on

peut trouver des lettres; n'est-ce pas suffisant contre Artemy-Petrowitz? Oui, il a agi honteusement, sans discernement, et commis un vrai péché!... il est inexcusable. Enfin, tout cela n'est plus à refaire! il s'agit maintenant de sauver contre son gré notre ami, et par lui notre chère Russie! Pauvre Russie! ce n'est pas du lait, mais du sang qui sort de ton sein. Nous sommes prêts à te sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux sur la terre, et nous nous soumettrons à la volonté de Dieu!

Peroquine s'arrêta comme pour recueillir ses forces avant d'exposer la marche difficile qu'il avait adoptée, puis il reprit avec une émotion croissante:

— Mon cœur ne me suggère qu'un moyen, avancer aux dernières limites avec énergie. Il faut se hâter et voici pourquoi: Wolinski n'aime plus ma pauvre sœur, sa femme, c'est évident; l'amour ne se commande pas. Peut-être ce refroidissement vient-il de ce qu'elle n'a point d'enfant. J'ai écrit presque toute la situation à ma sœur, la conjurant de consentir au divorce. Aujourd'hui notre visite à l'impératrice a pour but de lui raconter par quels liens d'amour notre ami est uni à la princesse, et de lui prouver que Biren a fait ce qu'il a pu pour resserrer ces liens. A l'égard de ce dernier fait, nous possédons des documents. Nous supplierons Sa Majesté d'autoriser Artemy-Petrowitz à

divorcer avec sa femme. Je suis convaincu que l'impératrice se rendra vite à cette prière; elle aime la princesse moldave de toute la puissance de son âme. Le clergé n'osera résister. De cette façon, Wolinski sortira sec de l'eau, et l'impératrice conservera quelques préventions à l'égard de son favori. Alors nous lui présenterons sous son véritable point de vue la situation de la Russie; nous lui prouverons que pour sauver la nation, ruinée par un pillage systématiquement organisé, pour la mettre elle-même à l'abri des reproches de la postérité, il est urgent d'éloigner de sa personne le Courlandais, et de remettre le gouvernail, non de l'empire, mais des affaires de l'empire, entre les mains de Wolinski.

— Et ta sœur? demanda Chtchourkoff à travers ses larmes.

— C'est son affaire et non la tienne, interrompit d'une voix ferme le comte Koupchine; il n'y a point de famille lorsqu'il s'agit de la gloire générale; personne ne peut nier que le sacrifice de notre excellent ami est rude; mais j'ai été le premier à mettre le doigt sur cette blessure, et je suis persuadé qu'elle est nécessaire.

Nous attendons maintenant tes réfutations, Zouda.

Quelles réfutations! Zouda, tremblant d'une émotion joyeuse, était disposé à tomber aux genoux des gentils-

hommes, avouant qu'un jugement droit pouvait, en quelques secondes, avancer plus rapidement les choses que toutes les diplomaties de l'esprit.

— A présent, reprit le comte Koupchine, délibérons et entendons-nous sur le discours à adresser à notre mère l'impératrice; un esprit est bon, mais deux sont meilleurs! Cependant une trop grande réunion est parfois mauvaise, car les gens sacrifient souvent le bien d'autrui à l'avantage de montrer leur esprit.

Tous se signèrent et firent trois génuflexions devant l'image du Sauveur. Derrière eux le pieux Ivan procédait avec le même enthousiasme, car le bon serviteur n'avait pas été compté comme inutile ou dangereux dans ce conseil d'amis.

Ensuite l'on se demanda ce que chacun aurait à dire à l'audience impériale. Il fut décidé que tous parleraient selon l'inspiration que Dieu mettrait en leur cœur.

Au moment où, pénétrés de la pureté et de la noblesse de leurs intentions ils se disposaient à quitter la maison pour se rendre au palais, ils furent arrêtés par un obstacle imprévu.

Voici ce qui arriva :

Peroquine avait un nain qui, quoique d'un physique plus agréable que le nain de Chtchourkoff, n'en était ni moins rusé ni moins méchant. Se hissant sur la

pointe des pieds, retenant son haleine, il avait collé son oreille à la serrure et n'avait pas perdu un mot de la conversation des amis.

Il était si profondément astucieux à dérouter tous les soupçons, que Zouda étant venu dans l'antichambre s'assurer que personne ne pouvait rien entendre, ne vit que le nain qui, dans le coin le plus reculé, était profondément endormi sur un coffre.

Une fois instruite de tous les plans des amis, cette vilaine créature sortit doucement, et s'en fut retrouver son camarade, l'affreux nain de Chtchourkoff.

— N'importe comment, dusses-tu te faire oiseau, il faut qu'à l'instant même Guertzoff soit instruit de tout ceci, dit-il, répétant en substance ce qu'il avait entendu.

Les bajoues du hideux nain tremblèrent sous la puissance de son rire. Cette commission était une trouvaille, un bon morceau pour ses dents affamées. Il n'espérait pas une si prompte occasion de se venger du brutal Peroquine et de ses amis.

— Retourne à ta place, ce sera fait, répondit-il en rentrant dans la cuisine.

Là, il prit de la viande qu'il déchira en plusieurs morceaux, puis il sortit en criant :

— Apparais, cheval gris fabuleux qui sais tout; viens te poser devant moi comme la forêt devant la prairie !

A cet appel accourut, Dieu sait d'où, un chien de race danoise plus grand que lui. Il se mit devant le nain, le léchant, hurlant de joie, et recevant avec soumission les morceaux de viande.

— Fais ton service, dit le diablotin en frappant sur le dos de l'animal.

Ce dernier, comprenant immédiatement ce qu'on attendait de lui, prit l'attitude d'un cheval de selle.

Le nain sauta dessus, lui tint d'une main le cou en guise de bride et de l'autre lança au loin un morceau de viande; le chien s'élança, saisit la viande, et soulevant autour de lui une poussière neigeuse, mena son cavalier tout droit au palais d'été, qui n'était qu'à une centaine de toises de la maison de Chtchourkoff.

Ce n'était pas la première fois que le nain se servait de ce mode de transport; il se rendait d'habitude sur son bucéphale aux boutiques et à la poste. Le chien cheval était on ne peut plus connu dans le quartier.

Le motif de son attachement n'est pas difficile à expliquer; le nain prenait soin de le nourrir, ce que les autres oubliaient totalement de faire.

Le cavalier sauta de sa monture au perron intérieur du palais d'été. Il demanda la personne dont il avait besoin, s'acquitta fidèlement de ce qu'il avait à dire, en reçut la rétribution, puis remonta sur son cheval, qui fut récompensé par un dernier morceau de viande.

On ne peut plus satisfait de sa démarche, le nain rentra joyeusement, et jeta dix copeks aux gens de service,

— Buvez à la santé de mon coursier! cria-t-il, et tous burent à la prospérité du chien-cheval.

Au moment donc où les amis allaient se mettre en route pour le palais, arriva un courrier de Guertzoff de Courlande, porteur d'une lettre de Son Altesse.

— Que peut-il y avoir de nouveau? firent-ils tous en chœur.

On rompit le cachet, et une nouvelle fort inattendue en effet, les pétrifia d'étonnement.

Voici ce que contenait la missive :

« Sa Majesté l'impératrice m'ordonne de faire savoir à Vos Seigneuries que l'audience primitivement accordée pour aujourd'hui est remise à une époque indéterminée.

« Par cette lettre il m'est encore ordonné de vous faire savoir que toutes les personnes ayant entrée à la cour, dames et cavaliers sont tenus de se rendre aujourd'hui à une heure de l'après-midi, en costume d'étiquette, à l'appartement de Pedrillo, à l'occasion de l'accouchement de sa femme, chèvre du palais.

« Signé : Ernest Guertzoff de Courlande. »

Cet ordre était à l'adresse d'André-Ivanowitz Chtchourkoff.

L'envoyé de Guertzoff ajoutait qu'ayant appris par hasard la présence chez M. le conseiller intime de l'intendant de la cour, Peroquine, et du sénateur comte Soumine-Koupchine, il était chargé pour eux de la même nouvelle.

Longtemps après le départ du courrier les amis restèrent immobiles, comme foudroyés.

L'humiliation, la honte, la tristesse leur fendaient l'âme.

— Quelle rude plaisanterie ! dit enfin Peroquine, suffoqué par le dépit.

Le comte Koupchine tremblait de honte et aurait volontiers battu son innocente personne ; Chtchourkoff gémissait.

Tous trois prirent le chemin de la demeure de Wolinski, persuadés qu'une humiliation aussi profonde faite à des seigneurs russes allait enfin le réveiller de sa torpeur et lui faire reprendre la place où l'appelait l'honneur.

VII

L'ACCOUCHEMENT DE LA CHÈVRE.

Prenez garde que la chèvre ne se transforme en loup.
Et toi, Brutus?... VOLTAIRE.
Tais-toi, je sais tout par moi-même; oui, ce rat est mon compère. KARYLOFF.

Wolinski reçut également une invitation pour se rendre chez Pedrillo à l'occasion de l'accouchement de sa quadrupède moitié. Il ne songea pas combien il était dégradant qu'au lieu de s'occuper des affaires de l'empire, le ministre du cabinet fît acte de présence à une si singulière représentation. Pourquoi sa raison obscurcie lui aurait-elle fait rejeter l'occasion offerte par Biren de se trouver en rapport avec la princesse Lehemiko? Aussi cette invitation ne l'offensa nullement.

Depuis la soirée où son cœur avait passé par tant d'enchantements et tant de soucis, Wolinski flottait en proie à mille sentiments divers. Tantôt il jurait de se venger de Biren, puis la pensée d'attirer sur la pauvre

princesse la honte et l'abaissement, la colère de l'impératrice, et quelque malheur plus grand encore, le calmait soudainement. En d'autres moments il se réconciliait intérieurement avec Biren, nommant le silence que celui-ci avait gardé sur le compte de cette fatale soirée un généreux procédé, tandis que ce procédé n'était qu'une affaire froidement conçue, un calcul raffiné; ou bien encore il prenait la ferme résolution d'écrire à sa femme, dont il ne pouvait méconnaître la beauté, l'excellente nature, et le souvenir de l'amour dont elle lui avait si souvent donné des preuves le décidait à lui ouvrir son cœur, à lui confesser la folie de sa conduite, et à la prier de revenir le plus vite possible, afin de le sauver. Quand ce projet se présentait à son esprit, il allait jusqu'à répandre des larmes de véritable repentir.

Mais ces retours de bon sens et de conscience duraient peu. Une seule pensée de Mariolizza, le souvenir d'un moment d'ivresse, et toutes les résolutions se dissipaient comme s'enfuit l'ombre causée par un léger nuage de l'été, son âme se reprenait avidement à la coupe des jouissances qu'elle n'avait pas eu le temps d'épuiser.

— Attends, murmurait à son cœur le démon de la passion, je ne t'ai pas encore montré jusqu'où peuvent s'étendre les limites infinies des jouissances que je pro-

cure, j'ai encore un palais merveilleux que j'ouvrirai pour toi; sais-tu que pour le bonheur que je t'ai si facilement accordé, d'autres auraient consenti à se livrer au feu éternel, et la pusillanimité te fait craindre quelques heures de soucis terrestres. Regarde-la, fais une sincère estimation du trésor que tu possèdes, et après cela, cède-le si tu en as la force; cède-le, poltron; cède-le aux menaces de la société, aux menaces du destin.

Ainsi surexcité par l'ardeur de son imagination, l'infortuné se replongeait de plus en plus profondément dans le gouffre de sa passion. Puis il pensait au moment inévitable où Mariolizza saurait qu'il était marié. Si cette nouvelle la surprend dans le monde, entourée d'amis, en présence même de l'impératrice, se disait-il, son trouble la trahira, elle nous perdra tous deux. Si elle sait assez prendre sur elle et cacher le coup qui l'aura frappée, comment me montrerai-je désormais à ses yeux? que lui dire? qu'invoquer pour ma justification? Oui, il vaut mieux prévenir le danger par une lettre où j'avouerai la vérité; l'amour excusera tout! Je ne vois que ce moyen pour la préserver d'un nouveau chagrin, et m'éviter à moi une situation des plus fâcheuses. J'ai passé deux ou trois mois à lui cacher ce secret, c'est assez, car le jour où il éclatera doit inévitablement arriver. Peut-être pourrai-je obtenir le di-

vorce, tout espoir n'est pas perdu!... Enfin... ce qui sera sera!

Néanmoins, dans l'enivrement de la passion, de l'espérance, tout cela était plus aisé à dire qu'à faire. A toutes ces réflexions viennent se joindre en son âme les vils calculs de son égoïsme. Le grand, le noble Wolinski ne se reconnaît plus en lui : son amour, sa folie entourent d'un tissu de ruses son esprit et son cœur.

Hélas! il était homme! Mettez en rapport avec les séductions qu'offre une aussi admirable créature que Mariolizza toutes les faiblesses d'un homme, et dites ce que vous eussiez fait à la place de Wolinski?

Il se décida à écrire à la princesse; mais par qui faire parvenir la lettre? comment éviter d'ajouter une nouvelle imprudence à toutes celles qui ont compromis le bonheur de Mariolizza? La vieille bohémienne était si adroite à s'acquitter de ces messages? Mais après ce qui s'était passé, il n'y avait plus à espérer qu'elle se chargeât de ces commissions. Étrange, énigmatique créature, qui ressemblait si fort à la princesse, qui s'agitait pour le repos et le bonheur de la jeune fille plus que si c'eût été sa propriété!

Combien cette bohémienne fait payer cher à Wolinski son amour criminel! Quelle conscience infatigable est pour lui cette femme, qu'il voit partout! Entre-t-il au palais, la bohémienne, debout sur le seuil,

hoche la tête et lui montre du doigt le ciel. A sa sortie, il est sûr de la retrouver à la même place, de voir le même geste.

Et pourquoi ne se débarasserait-il point d'elle? N'a-t-il pas assez d'autorité, lui, ministre? De quel droit cette femme vient-elle lui rappeler ses devoirs?...

Mais par quels moyens faire parvenir cette lettre? Il est invité à assister à la naissance du chevreau, c'est au palais. Il profitera de cette occasion pour entrer chez l'impératrice lui annoncer que tout est prêt pour le mariage de Koulkowsky, et demander que Sa Majesté veuille bien fixer le jour de la cérémonie.

Peut-être apercevra-t il Mariolizza, peut-être pourra-t-il lui remettre sa lettre.

— Mes chevaux! crie Wolinski, et aussitôt la voiture s'avance en faisant craquer la neige. Il va se rendre au palais, mais au même instant entre chez lui l'amical triumvirat, accompagné du petit Zouda.

Peroquine déclare qu'aucune force humaine, pas même un ordre de l'impératrice, ne saurait le faire aller à l'accouchement de la chèvre.

Chtchourkoff est ému, il pense avec regret à sa calotte rouge, à sa large veste, à ses quatre chiens polonais, au monotone Ivan, à sa douce paresse, à toutes les occupations de sa petite sphère, qui remplacent si complétement pour lui les événements du vaste globe.

Le comte Soumine-Koupchine déclare qu'il se rendra à l'invitation, mais il jure de dévoiler à l'impératrice toute l'humiliation qu'on éprouve à voir un favori tenir le trône de Russie par une chaîne d'apparence bouffonne, mais qui n'est au fond qu'une chaîne de forçat.

Les amis se rendent immédiatement à la juste fermeté de cette résolution, et promettent de partager avec lui les dangers et l'honneur de cette journée.

Au moment ou Wolinski entre au palais, il trouve l'impératrice sortant des petits appartements. Biren lui donne la main avec l'air de la plus infime servilité.

— Attendez, dit Sa Majesté faisant quelques pas en arrière, je veux bénir ma Lehemiko, afin de la préserver du *mauvais œil* [1].

Dans l'embrasure d'une porte, lui servant de cadre, on voyait de loin la pâle mais toujours splendide fille d'Orient. Je ne sais si nous avons déjà dit que l'impératrice trouvait un plaisir particulier à l'habiller presque chaque jour suivant ses caprices; sur elle, comme sur une poupée, elle essayait des costumes de toutes nations; parfois sa fantaisie allait jusqu'à lui en mettre plusieurs ensemble. Elle aimait beaucoup à jouer avec les longs cheveux noirs de la jeune fille;

1. Superstition très-répandue en Russie.

elle les laissait flotter tout autour de la tête ou les roulait en torsades épaisses le long de son visage et de son cou, d'autres fois elle en faisait deux tresses qui s'échappaient de son fez d'or, ou lui en surmontait le front sous une toque de zibeline, ou bien encore elle les laissait pendre en une natte épaisse qui touchait presque terre. Et toujours l'on aurait pu dire à la princesse :

— *Tu es belle, ma chérie, dans tous les costumes* [1].

Ce jour-là, Mariolizza était vêtue de son costume national moldave. En apercevant Artemy-Petrowitz elle rougit et pâlit; mais ces changements étaient si rapides que les yeux avaient peine à les suivre.

L'impératrice la fit approcher, la bénit, l'embrassa sur le front et sur les yeux, puis, se tournant vers le ministre du cabinet, reprit :

— J'avais raison quand je vous ai dit que vous donneriez le mauvais œil à ma Lehemko, vous en souvenez-vous?

Wolinski tenta de sourire, mais le résultat de ses efforts ressembla bien plus à une grimace : pâle, il cherchait des paroles qu'il ne trouvait pas. L'impératrice avait dit une si écrasante vérité!

La princesse, ne sachant quelle contenance garder,

1. Chanson russe.

baisait les mains de l'impératrice, cherchant ainsi à se dissimuler aux regards observateurs braqués sur elle.

— Comment! vous ne vous en souvenez pas? dit l'impératrice, s'appuyant sur le bras de Biren; vous voyez qu'aux femmes appartient décidément la mémoire.

— Je demande pardon à Votre Majesté... les affaires de l'empire.... les tracas ont pu...

Et le déconcerté Wolinski n'acheva pas sa phrase.

L'impératrice continua en riant :

— Oh! oh! Artemy-Petrowitz, on a raison de dire que votre regard a de la puissance. Il pourrait bien y avoir un peu de magie là-dessous. Croiriez-vous qu'il m'est arrivé à moi-même, à moi, souveraine d'un puissant empire, au moment où j'étais le plus irritée contre vous de vous céder rien que parce que vos yeux...

A cet endroit Guertzoff retira si brusquement son bras que la puissante personne de l'impératrice trébucha et aurait éprouvé la honte d'une chute si l'adroit ministre du cabinet, ranimé par la gracieuse jovialité de Sa Majesté, ne se fût précipité à temps pour la soutenir et prendre la place abandonnée par Biren.

— Que vous arrive-t-il? Guertzoff, dit-elle, rougissant de dépit.

Mais cette colère ne fut qu'un éclair, l'impératrice

était femme, et en cette qualité, sut vite interpréter à sa manière le mécontentement de Guertzoff. A son tour elle détacha petit à petit sa main du bras de Wolinski, lui fit un signe de remercîment puis s'empara du bras de Biren, que celui-ci n'osa plus refuser, hocha la tête en manière de reproche et ajouta d'un ton amical :

— Qu'avez-vous, mon cher Ernest?... si ce sont encore les suites de votre accès d'hier, reposez-vous, mais je ne veux pas d'autre cavalier que vous...

Après de telles paroles pouvait-on songer à chasser le favori du cœur et de l'esprit de l'impératrice? Malheur à qui le méditerait! Zouda, en prédisant à Wolinki un échec complet dans sa guerre avec Biren, avait dit vrai.

Mais qui peut prévoir les revirements du cœur humain?qui peut arrêter la bizarre mobilité de ce sphynx? Une seule minute, et celui de l'impératrice peut changer.

Wolinski fit retraite, non sans mécontentement, devant son victorieux adversaire. Profitant de cette occasion, il quitta l'impératrice et se dirigea vers l'intérieur du palais, ayant soin de dire quelques mots en passant à chacun des groupes composant la suite impériale. Il s'éloigna ainsi insensiblement et regagna la chambre que l'on venait de quitter. Ses pressentiments

ne l'avaient pas trompé : à l'une des extrémités de cette pièce Mariolizza se tenait pâle, immobile, appuyée sur la poignée d'une porte. Elle épiait de loin chacun des mouvements de Wolinski, et lorqu'elle l'eut vu rester en arrière, l'émotion de l'amour empourpra ses joues.

Artemy-Petrowitz leva de nouveau les yeux, la chambre était vide! Il prit sa lettre, la posa sur la fenêtre la plus proche, indiqua par une mimique passionnée les déchirements de son cœur, puis rejoignit à la hâte le cortége, auquel il se mêla. Mariolizza s'empara de la lettre, la pressa sur son sein et disparut.

Toute cette scène s'était opérée en deux ou trois mouvements prompts comme l'éclair.

Arrivé à l'appartement de Pedrillo, Wolinski eut encore occasion d'être remarqué par l'impératrice. Biren s'étant éloigné pour donner le dernier coup d'œil aux préparatifs du spectacle, Sa Majesté lui prodigua en paroles et en regards des marques non équivoques de bienveillance. Un pareil retour de l'impératrice en faveur de Wolinski combla d'espoir quelques courtisans, tandis que d'autres se demandèrent avec effroi si réellement la balance n'était pas prête à pencher de son côté.

De surprenantes merveilles attendaient les spectateurs au logement de Pedrillo. Toutes les chambres

avaient été converties en une vaste salle au bout de laquelle avait été élevée une scène sur laquelle on arrivait en montant quelques gradins. La scène etait ornée d'attributs tels que cornes, pieds, queues de chèvres, entrelacés de rubans. Le fond était occupé par un immense lit drapé d'étoffe rouge, sur lequel était étendue la plus jolie des chèvres, parée d'un bonnet de blonde à nœuds roses, et couverte d'une couverture de soie parsemée de perroquets et de fleurs exotiques, à travers laquelle on voyait de temps en temps les mouvements agités de ses pieds attachés. Elle regardait gracieusement les visiteurs, soulevant la tête de dessus son oreiller. Près d'elle, sur un riche coussin, gisait un chevreau artistement emmaillotté. Des deux côtés du lit étaient groupés, jusqu'à l'avant-scène, les différents personnages de cette bouffonnerie, tous en habits somptueux et coiffés de volumineuses perruques. Deux d'entre eux portaient des vases à parfums, d'autres des cuvettes, et sur des plats d'argent, des essuie-mains brodés d'or.

Non loin du lit se tenait un groupe de nains et de naines à tête de chèvre et vêtus de la fourrure de ces animaux. Près du nouveau-né, une sage-femme, prenant de temps à autre le poupon, le berçait dans ses bras.

Balakireff manquait, il avait terminé la veille la

dernière plaisanterie de ce monde; il dormait dans son cercueil, à la suite d'une paternelle admonestation que lui avait fait infliger Guertzoff, au sujet d'une phrase facétieuse que le favori trouva malencontreuse.

Pedrillo, dont les vêtements surpassaient en richesse ceux de ses confrères, dont la coiffure, par les soins de Benedetto, était arrivée à une hauteur prodigieuse, reçut les invités dans toutes les règles que comportait leur rang, et avec le cérémonial d'un maître courtisan.

Conduite dans la chambre de l'accouchée, l'impératrice s'approcha du lit, répandit sur un coussin préparé à cet effet quelques dizaines de pièces d'or *pour les dents*, puis demanda au sieur Pedrillo comment se trouvait la malade,

L'accouchée (dont la sage-femme pinçait les pattes) bêla très-gracieusement une réponse à laquelle le corps entier des chèvres prit immédiatement part, qui basse, qui ténor, qui soprano, ce dont Sa Majesté eut l'extrême obligeance de rire très-fort.

Lorsque l'impératrice eut rejoint son fauteuil, Guertzoff prit une liste écrite par Erikler, et appela, chacun selon son rang, les invités pour qu'ils s'approchassent du lit et suivissent l'exemple impérial.

L'impératrice assigna elle-même ce que chaque personne devait donner pour les dents. Au fur et à mesure qu'on l'interrogeait sur sa santé, madame Pedrillo ré-

pondait de la même façon, et le chœur répétait ses harmonieux accords. Tous les acteurs de cette scène conservaient si bien leur dignité et leur sang-froid, que l'hilarité des spectateurs s'en accroissait.

En un mot, la gaieté était telle que l'impératrice, oubliant sa maladie, riait aux larmes, et chacun l'imitant, toute étiquette eut bientôt disparu, ce dont elle ne s'offensa nullement.

Wolinski, comme les autres, mit son offrande sur le coussin, et comme les autres s'informa de la santé de la chèvre !...

Pendant que la foule ravie entourait le lit de l'accouchée, trois hommes entrèrent, et alignés comme des catéchumènes, se placèrent au centre de la vaste salle. Dans l'un, vieillard à cheveux blancs, appuyé d'un air de profonde tristesse sur son bâton, nous reconnaissons le comte Soumine-Koupchine. Il n'est pas difficile de deviner quels étaient les deux autres.

L'apparition de ces trois nouveaux personnages, si hardiment d'accord dans leur isolement de la foule des courtisans, leur air silencieux et sombre, éteignit le rire et attira sur eux l'attention générale. De saints prophètes se montrant au milieu d'une assemblée de pécheurs n'eussent pas produit sur eux une plus visible anxiété.

Un murmure sourd parcourut la foule, puis tout re-

devint silencieux, et les regards de chacun, concentrés sur l'impératrice, cherchèrent à lire sur son visage la sentence des audacieux trouble-fête.

Biren, à qui son impure conscience faisait pressentir quelque chose de nuisible à ses intérêts, contemplait d'un air alarmé ces hardis soutiens du droit.

Wolinski n'était pas moins décontenancé.

L'impératrice, que tout événement imprévu agitait fortement, ne put se défendre d'une vive émotion devant l'immobilité menaçante des trois amis. Enfin elle dit à Guertzoff :

— Pourquoi restent-ils là ? Faites-les avancer comme les autres.

Pedrillo alla vers eux et leur transmit l'ordre de l'impératrice. Les seigneurs ne donnèrent aucune réponse, et Pedrillo revint dire qu'ils ne faisaient pas mine d'obéir.

— Ce sont des gens bien dangereux, reprit Biren à l'oreille de l'impératrice. Je vous ai déjà prévenue qu'ils machinaient quelque chose ; j'ai encore reçu aujourd'hui un mystérieux avertissement concernant de mauvais projets. Il se peut qu'ils aient saisi cette occasion ; il ont de puissants complices, mais j'ai pris mes mesures.

Pierre, Catherine et... — ne nommons point les vivants, car les louer ressemble toujours à une flatterie

— seraient allés au-devant du danger, c'est ainsi que procèdent les grandes âmes ; mais Anne Ivanowna était une femme maladive, dominée par un favori qui savait profiter de sa faiblesse.

Pâle, émue, elle pria à voix basse Biren de consolider ses mesures de précaution. Il s'éloigna aussitôt pour donner des ordres à qui de droit. La frayeur envahit la foule, sans que personne pût dire ce qu'il craignait.

Ces mesures de prudence, cet effroi étaient vraiment risibles. Le danger n'était que dans les paroles de l'astucieux favori, qui profitait de son influence pour subjuguer l'imagination de l'impératrice.

Les femmes et la plupart des courtisans se troublèrent aussi, soit réellement, soit seulement en vue de lui complaire.

En entendant le discours artificieux de Biren, Wolinski ne fut plus maître de lui. Il oublia Mariolizza, son amour, son danger ; il ne vit plus que la noble démarche de ses amis, et une brillante étincelle jaillit instantanément dans son âme, qu'elle enflamma.

Tant que le rayon de soleil ne tombe point sur elle, la statue de Memnon ne fait pas entendre ses divins accents.

Il s'approcha de l'impératrice et lui dit d'une voix étrangement ferme :

— Des paroles astucieuses jettent dans l'âme de Sa Majesté la crainte d'un danger purement imaginaire. Je suis prêt à poser ma tête sur le billot, si ces gentilshommes ne sont pas venus mettre à tes pieds, en sujets fidèles et non rebelles, une prière sur les misères de la patrie, qu'il est enfin temps que tu comprennes...

Par ce hardi discours la guerre des rivaux, qui n'avait eu jusqu'à ce moment que des menées secrètes, était déclarée au grand jour.

— Ce n'est pas ici le lieu pour présenter des réclamations, cria Biren d'un ton ému. — Comment, monsieur, ne donnerait-on point le titre de rebelles à des gens qui viennent troubler un divertissement de Sa Majesté et, elle présente, refusent de lui obéir? Et vous, monsieur le ministre, vous les soutenez!

— Certes, je serai toujours du côté des soutiens de la vérité, et non avec ses oppresseurs, je le proclame et m'en enorgueillis, Altesse!

— Comment! une dispute en ma présence, s'écria avec chaleur l'impératrice.

Puis, se calmant :

— Il va sans dire qu'ici le lieu est mal choisi... Mon Dieu! on ne me donnera donc de repos nulle part!... Il ne manquait plus que cela?... Et vous, Artemy-Petrowitz!...

L'impératrice tourna vers Wolinski un visage qui semblait dire :

— Et toi, mon fils, toi que j'ai tant aimé, toi que j'ai jusqu'à présent garanti des coups de mon favori, toi à qui j'ai ouvert mes bras et qui viens me blesser droit au cœur !

Bien que tout cela n'eût pas été prononcé, Artemy Petrowitz le lut dans la voix, dans les yeux de l'impératrice ; subjugué par cette muette éloquence, il s'approcha de ses amis, les engageant à choisir un autre moment et un autre endroit pour leurs réclamations.

— Où donc est-il, cet endroit? s'écria avec emportement le comte Soumine-Koupchine, puisque nous ne pouvons plus approcher notre impératrice? Aujourd'hui nous devions avoir une audience de Sa Majesté; eh bien ! une bouffonnerie d'étrangers a le pas sur une chose utile à la nation !

— Nous ne sortirons pas d'ici qu'on ne nous ait écoutés, continua Peroquine avec impétuosité.

Alors tous trois s'avancèrent et tombèrent à genoux devant l'impératrice.

L'exalté vieillard reprit la parole en ces termes :

— Notre dernière heure est peut-être proche, pour la dernière fois peut-être nous venons te faire entendre les accents de la vérité; condamne-nous à mort, mais écoute-nous ! La Russie est outragée par ses ennemis et

t'implore, toi, sa mère. Plus tard tu entendras encore sa voix, lorsque tu seras là où les souverains comparaissent au jugement du Souverain tout-puissant, pour lui rendre compte de leurs actions; mais alors il ne sera plus temps. Chacun de tes sujets paraîtra non à genoux, comme nous sommes aujourd'hui, priant et pleurant, mais debout, en accusateur, montrant à Dieu le sang de ses blessures, ses haillons, ses chaînes, toutes choses dont tu permets à ton indigne favori de les accabler. Ils raconteront que les seules occupations de ceux qui t'entourent et qui devaient servir le pays sont des divertissements burlesques; ils diront à Dieu qu'un soupçon suffit pour armer un frère contre son frère, un fils contre son père!

Depuis longtemps Biren avait saisi la main de l'impératrice et cherchait à l'entraîner, tout en conservant néanmoins une attitude respectueuse.

— Je ne veux rien entendre, cria-t-elle, agitant son mouchoir et descendant les degrés de l'estrade. Je vous dis qu'ici le lieu est mal choisi. Je vous fixerai un jour... Je ne veux plus rien entendre... Ils continuent!... Mon Dieu... mon Dieu... les insolents! les effrontés! les perturbateurs!

— Non, souveraine, notre mère, nous ne sommes point des séditieux, interrompit Chtchourkoff; ordonne-nous de verser notre sang soit pour toi, soit

pour le pays, et nous le répandrons jusqu'à la dernière goutte. Aie pitié de la Russie. Pauvre Russie! son sein se brise, parce que, contrainte à ne pas parler, elle retient jusqu'à son souffle; chez elle tous marchent sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller l'ouïe trop susceptible de Guertzoff de Courlande. Tes vrais fils ont scellé leurs lèvres, étouffé leur cœur pour que ne s'en échappe pas le cri de l'honneur et du droit. Les Russes sont arrivés à avoir non-seulement peur, mais honte d'être grands et nobles. La loyauté et la confiscation, l'honneur et le supplice, sont devenus synonymes.

L'impératrice, continuant sa route, n'entendit plus ces derniers mots. Autour d'elle se renoua en un instant le cercle des courtisans, qui la masquèrent complétement, et la foule sortit, semblable à un torrent impétueux, de l'appartement de Pedrillo. La salle se fit vide et silencieuse comme la chaumière quand les travailleurs sont aux champs. Il n'y restait plus que les trois amis, toujours à genoux sur les marches de la scène, leurs têtes tristement inclinées. Au centre du théâtre Wolinski, Wolinski, grandi et illuminé d'une noble indignation, rejetant ses cheveux en arrière avec le mouvement de tête d'un lion furieux, levant au ciel des sourcils contractés, un regard de flamme qui semblait demander protection pour la patrie.

Sur le lit était encore attachée la pauvre chèvre, et près d'elle la sage-femme et les nains habillés en chèvres.

Enfin les trois amis se levèrent et envoyèrent un regard ému au ministre du cabinet, qui les avait profondément touchés par la noblesse de sa conduite. Il s'approcha d'eux, et tous se serrèrent la main en silence.

— Sera-ce Dieu et Élisabeth, fille de Pierre le Grand, et non Anne, qui sauveront la Russie? dit en soupirant le comte Koupchine.

A peine avaient-ils franchi l'enceinte du palais que Chtchourkoff, Peroquine et le comte Soumine-Koupchine furent emmenés prisonniers à la forteresse. Chtchourkoff demanda comme faveur qu'on lui envoyât ses quatre chiens polonais, sa veste et sa calotte; d'Ivan il ne fit pas mention, mais celui-ci se présenta, et on ne lui refusa point, dans ce séjour distingué, un peu de paille à côté de son maître.

VIII

RÉPONSE A LA LETTRE.

Dans la lettre remise, ainsi que nous l'avons dit, à la princesse Lehemiko, Wolinski dépeignait éloquemment le désespoir où il était d'être marié. Croyant contribuer par la flatterie à l'adoucir et à obtenir son pardon, il l'élevait aux nues, la posait en caractère hors ligne, en femme idéale.

Il fallait qu'il fût aveugle et qu'il la connût bien peu pour se croire obligé de recourir à de semblables moyens.

Réponse.

« Je ne sais si je suis meilleure ou plus mauvaise que les autres femmes; mais ce dont je suis convaincue, c'est que pas une ne peut t'aimer comme je t'aime.

« Je sais depuis plusieurs jours que tu es marié. J'ai entendu parler devant l'impératrice de celle qu'on nomme ta femme. Cette nouvelle m'a causé une grande

douleur, je ne te le cacherai pas; mais elle est arrivée trop tard. Je ne puis changer, je ne puis rejeter mon amour; il est plus fort que moi, plus fort même que la destinée! D'ailleurs comment et d'où te chasserais-je? Il n'y a pas dans mes veines une goutte de sang qui ne soit imprégnée de mon amour pour toi; il n'y a pas un battement de mon cœur où tu sois étranger. Je suis tout entière à toi! possède, si tu veux, cent femmes, cent maîtresses, je serai toujours plus près de toi que ne le sont l'écorce de l'arbre, la racine de la terre. Dispose de moi comme il te plaira, prends-moi comme un objet qui t'amuse et que tu abandonneras quand tu l'auras froissé, comme un fruit que tu rejetteras après en avoir exprimé le suc; j'accepterai tout cela, car c'est un lot qui m'a été dévolu avant ma naissance. Accuse-toi, laisse le monde entier te blâmer, je ne veux rien entendre, je ne veux rien voir. L'enchantement, l'ivresse de ma vie, tout est en toi!

« Tu es criminel, dis-tu, dois-je t'en punir? n'est-ce donc point par amour pour moi, et chaque coup qui pourrait te frapper ne retentirait-il pas cent fois dans mon cœur?

« Tu le vois, je ne suis qu'une femme faible, la plus faible d'entre les femmes!

« Dis-moi seulement, mon bien-aimé, répète-moi que tu n'as pas d'amour pour ta femme, cela me fera

du bien. Elle n'est point digne de toi, car si elle t'aimait, t'aurait-elle quitté si longtemps?

« Qu'il fasse beau ou mauvais temps, sois à minuit devant la maison Apraksine. Je te prouverai comment je t'aime. Ma femme de chambre m'est dévouée; elle a acheté le silence d'un homme sûr; tous deux me conduiront. J'ai reçu dernièrement de l'argent, beaucoup d'argent. Oh! si cela se pouvait, mon bien-aimé, j'aurais acheté le monde entier afin de pouvoir t'adorer sans crainte pour ton repos. »

Cette réponse écrite, il s'agissait de l'envoyer.

La femme de chambre, qui depuis la néfaste soirée s'était départie de sa surveillance envers la princesse, — ce qu'elle lui avait affirmé par une centaine de génuflexions, — remplissait auprès d'elle un rôle de confiance.

En effet Grouchka n'était plus une vile esclave, mais une servante des plus fidèles, des plus dévoués, qui se serait jetée à l'eau ou au feu pour sa maîtresse. Sa bonne volonté, son zèle sont désormais à toute épreuve. De temps en temps le souvenir du passé pèse à son cœur, les lettres de Wolinski à la princesse, soustraites de la cassette, sont pour Grouchka une inquiétude permanente. Elle a fait tout son possible pour atténuer ce coup à Mariolizza.

— On a impérieusement exigé ces papiers, avait dit

Grouchka à sa maîtresse; mais, craignant quelque désagrément, je les ai brûlés pendant votre absence, et j'ai affirmé à l'émissaire de Biren que vous les aviez détruits vous-même.

Trompée par les paroles de Grouchka et par un monceau de cendres destiné à en témoigner la véracité, Mariolizza pleura et enferma ce soi disant souvenir du bien-aimé dans un sachet de soie qu'elle porta sur son cœur.

Maintenant il s'agit du billet. Grouchka prend sur elle de le faire parvenir. A cet effet elle sort du palais; Marioulla est la première personne qu'elle aperçoit.

— Voici le messager trouvé, se dit Grouchka; il y a si longtemps qu'elle me supplie de la laisser pénétrer jusqu'à ma maîtresse, que je puis profiter de cette occasion, d'autant plus qu'elle connaît bien la maison de Wolinski, tandis que je pourrais fort bien m'égarer, le soir surtout.

La bohémienne est introduite auprès de la princesse, à laquelle Grouchka explique tout bas par quels motifs elle a rebroussé chemin.

Marioulla tremble de joie; elle ne peut croire à la réalité de son bonheur, elle est enfin chez sa fille, elle la regarde, l'examine de la tête aux pieds. Dans son ravissement la bohémienne a oublié ses chagrins passés; une seule chose l'inquiète, Mariolizza est très-

pâle, comme elle a maigri : tout cela par amour pour cet indigne Wolinski!

Mariolizza embrassa la vieille femme et lui demanda d'une voix caressante si elle l'aimait encore comme autrefois.

— Si je t'aime! dis-moi ce que j'ai à faire pour te le prouver!

— Tu vois cette petite lettre, il faut que tu la remettes à l'instant en mains propres à qui tu sais.

— Chez lui!... entre ses mains!...

La figure de Marioulla exprima la plus profonde terreur. Quelle position pour une mère!

— Eh bien, oui, chez lui, sur-le-champ, ne sais-je plus m'expliquer? dit la princesse avec impatience.

— J'irai, répondit la mère. Mais sais-tu, ajouta-t-elle en soupirant, sais-tu, chère demoiselle, qu'il est marié? et qu'il est ind...

Mariolizza s'élança vers elle, lui couvrit la bouche d'une de ses mains, fronça les sourcils, et armée d'un regard foudroyant, s'écria :

— Bohémienne, prends garde! ne dis pas un mot contre lui, ou je te maudis!

— Elle, me maudire! pensa Marioulla glacée d'effroi; une fille maudissant sa mère!... Mon Dieu! mon Dieu! dis-moi, cela s'est-il déjà vu dans ce monde, ou cela n'a-t-il été réservé que pour moi?

— Je vais porter ton billet, demoiselle, dit-elle en prenant congé de sa fille.

Mais au même instant elle sent de l'argent dans sa main !... De l'argent !... le prix de... la plume se refuse à l'écrire !

La terre parut s'entr'ouvrir aux pieds de la bohémienne; un tremblement convulsif la saisit; l'argent tomba de sa main; elle voulut jeter la lettre, mais se rappelant la malédiction qui pesait sur elle, saisie de frayeur à l'idée de la voir s'accomplir, elle se hâta d'obéir.

— Que peut renfermer cette lettre? se disait Marioulla tout en marchant. Combien j'aurais donné pour en connaître le contenu !

Mais violer le secret de sa fille en se la faisant lire; autoriser des lèvres étrangères à prononcer la honte de Mariolizza, se permettre envers elle un malicieux sourire ! Non, mieux vaudrait mourir cent fois !

Quand Wolinski, après le burlesque divertissement, regagna sa maison, il trouva la bohémienne sur le perron.

Ils échangèrent un regard; quel regard !

Elle lui tendit la lettre. Il la prit :

— Je vois que tu as réfléchi, dit-il.

Elle ne répondit rien; mais son œil étincela.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent

IX

LA SENTINELLE DE NUIT.

Wolinski était complétement absorbé par l'inquiétude et le chagrin que lui faisait éprouver la malheureuse situation où s'étaient mis ses amis, dans une affaire qu'ils avaient entreprise principalement dans son intérêt personnel.

Mariolizza était bien loin de sa pensée lorsque l'apparition de l'infatigable bohémienne, cet effrayant Polyphème à figure féminine, qui, debout à sa porte, semblait prête à s'élancer sur lui pour le déchirer, le fit ressouvenir de la lettre qu'il avait écrite et de ses projets de séduction sur le cœur inexpérimenté de la jeune fille, réflexions qui ternirent en un moment toutes les loyales dispositions qu'avait réveillées la fermeté de ses amis.

Que renferme la réponse de la princesse?

Il a en même temps hâte et peur de la lire.

Puis il se repent de lui avoir écrit; il se prend à dési-

rer qu'elle ait changé de sentiments à son égard. Peut-être, en apprenant son mariage, lui annonce-t-elle une rupture. S'il pouvait en être ainsi!

Étrange homme! aussi fort que la mer, aussi mobile que son flux et son reflux; comme elle, laissant parfois des oiseaux se promener sur ses vagues, puis, dans d'autres moments, soulevant sur ses flots irrités les vaisseaux jusqu'aux nues.

— Mariolizza est à moi, se dit-il en s'abandonnant à l'exaltation de sa nature, Mariolizza est à moi, mais pure encore. Quant au monde, il la croit criminelle depuis cette malheureuse soirée. Qu'est-ce que le monde? Une réunion d'individus prêts à calomnier tout ce qui ne se fait pas pour chacun d'eux, prêts à élever aux nues ce qui les flatte!

Cela mérite-t-il que je triomphe de moi-même, que je rende Mariolizza à cette foule égoïste, pour qu'elle redevienne l'objet de sa primitive adulation, pour que son nom ressorte chaste et pur de ses lèvres comme d'un nouveau baptême? — Quelle est donc la magie de cet homme, quand il prétend réparer ses fautes et se réconcilier avec la destinée? Voyez comme il dispose avec facilité, dans son imagination, les acteurs de la vaste scène du monde, les fait concourir au drame de sa vie, les fait parler et sentir selon ses idées, et conduit ce drame au dénoûment qu'il souhaite! Quel bon

médecin! comme il guérit les blessures qu'il a su faire et élargir de sa main de maître!

Mais as-tu pensé, Artemy-Petrowitz, que le cœur que tu as toi-même pétri avec tes bouillants caprices a déjà pris la forme que tu voulais lui donner, s'y est endurci de façon que désormais tu ne saurais le changer qu'en le brisant? As-tu réfléchi que la pauvre jeune fille a été transformée par tes ardents discours, tes lettres, tes embrassements; que tu l'as livrée à l'opinion publique? C'est un riche et puissant flâneur qui attrape des mouches et, selon l'impulsion qui le domine, les appelle rossignols ou tarentules; qui écorce un arbre jusqu'au bois; c'est l'écho d'un son, un agréable diapason, un singe imitant ce qu'il a surpris! Tous se taisent tant que le souverain leur ferme la bouche par la crainte; mais un mot, et l'honneur de la pauvre fille circule comme une monnaie courante dans des mains sales et avides de médisance.

— Tu sais, dis-tu, que Mariolizza mérite encore le respect; mais tu devrais ajouter:

Le respect est un sage, qui ne rend ses arrêts ni à première vue ni sous l'influence d'autrui.

La vulgaire majorité ne juge point ainsi.

Tu t'es oublié, tu as embrassé l'idole aux yeux noirs, et le peuple a cessé de se prosterner devant elle, et il la rejette inconsidérément dans la poussière. Tu veux

le forcer à revenir vers elle, à lui reporter son respect, à lui offrir de purs sacrifices, à lui rendre sa divinité, à lui élever un temple jusqu'au ciel. Mais le peuple dit : L'idole est déchue! Et il court s'incliner devant d'autres dieux.

Zouda accourt à la rencontre de Wolinski, et, ne lui laissant pas le temps d'ouvrir la réponse de la princesse, lui raconte avec quels beaux projets le triumvirat des amis s'était mis en route pour leur démarche; comment Peroquine s'était décidé à sacrifier le bonheur de sa sœur à la cause générale, en contribuant à l'annulation de son mariage avec Artemy-Petrowitz.

Touché de tant de grandeur d'âme, Wolinski se promet de rivaliser de générosité avec eux, quel que soit le contenu de la lettre de Mariolizza. Il jure même de la brûler sans la lire. Mais une étincelle d'amour, consolidée de notre péché originel, la curiosité, trouve place dans son cœur, et il se met à lire la réponse de la princesse. Il baise le papier, qu'il mouille de ses larmes.

— Oh! oui, je suis indigne de tels sacrifices, dit-il en le tendant à Zouda pour qu'il en prenne connaissance. J'irai au rendez-vous... je ne puis faire autrement... Mon Dieu! accorde-moi de la fermeté. Mon ami, fais des vœux pour que j'en aie. Avant d'aller au rendez-vous il charge Zouda de poser entre les

fentes d'une pierre, au mur d'enceinte du jardin d'été, un papier sur lequel étaient ces mots :

« A demain, ou j'agis seul. »

Ainsi avait ordonné l'ami inconnu en cas que l'on eût besoin de lui.

Wolinski part à l'heure désignée, priant tous les saints du paradis de protéger Mariolizza, de le sauver d'un mauvais tour de Biren, et de l'empêcher de succomber dans la lutte inégale qui se prépare pour lui.

A quelques centaines de pas de la maison Apraksine il quitte son traîneau. La nuit est noire, il entrevoit de loin un mur, et à l'endroit indiqué se place en sentinelle dans une guérite abandonnée.

— Aujourd'hui, pense-t-il, je dois dire un définitif adieu à ce sortilége qui m'a fait presque oublier la patrie, mes amis, ma femme, le monde entier; aujourd'hui qu'elle me procure l'occasion de réaliser mes plus beaux rêves! Que n'aurais-je sacrifié il y a quelques jours, hier encore, pour le moment qui m'est promis et dont j'ai peur à l'heure qu'il est! Mais la démarche que je me suis imposée n'est-elle point au-dessus des forces d'un homme? Pourrais-je n'y pas succomber? Mes amis au cachot, la patrie en danger, voilà les idées qui doivent me soutenir.

Depuis plus d'une demi-heure il guette Mariolizza. Il entend le bruit des pas d'un passant attardé ou d'un

espion de nuit, le bruissement du vent, le vol d'un oiseau; il voit une lumière briller et disparaître d'une des fenêtres du palais.

— Personne encore!...

Grelotant de froid, il sort de son embuscade... il entend parler... son cœur tressaille... tout se tait de nouveau; personne! le silence, l'obscurité d'un cimetière!

Tout à coup arrive vers lui quelque chose de noir comme un fantôme de minuit, comme une bourrasque, il bondit d'effroi.

En le voyant le fantôme s'arrête, plonge dans ses yeux un regard étrange et pousse un éclat de rire qui fait frissonner Wolinski de la tête aux pieds. Il veut saisir le mystérieux personnage, mais celui-ci lui échappe, et un nouvel éclat de rire encore plus strident rompt le silence de la nuit :

— Tu es arrivé trop tard, crie à son oreille une voix rauque, accompagnée d'une sorte de sifflement et de grincement de dents, tu as déjà été maudit!... n'importe; tu es arrivé trop tard, mon pigeon!...

Hors de lui, Wolinski cherche à mettre la main sur ce diabolique fantôme, et n'étreint qu'un air glacé.

L'effroi plonge ses griffes dans son cœur; il voit une lueur projetée par un œil étrange, puis quelque chose passe devant lui en tournoyant rapidement sur la

neige. Mais qu'importe! sa croix et son poignard le sauveront soit d'un fantôme, soit d'un homme!

Que peut-il être arrivé à la princesse? Pourquoi a-t-elle manqué au rendez-vous qu'elle-même a fixé? Se serait-elle moquée de lui?... Non, c'est imppossible. Aurait-elle éprouvé quelque accident chez elle ou en route?

Il se dirige vers le palais, en parcourt longtemps les abords, personne que le factionnaire!

A l'effroi, aux inquiétudes d'esprit s'ajoutent bientôt des maux physiques, Wolinski a les pieds ensevelis sous une chaussure de glace, la gelée pénètre de plus en plus avant dans sa poitrine et dans son dos; il n'a pas la force de résister davantage, il retourne rejoindre son traîneau, en proie à de pesants souvenirs, et sans savoir ce qui a pu arriver à la princesse, il maudit mille fois son amour, le monde entier.

Oh! cet amour commence décidément à le lasser.

Retournons à la princesse, et disons ce qui s'était passé de ce côté :

L'impatience de l'amour l'avait fait sortir du palais quelques minutes avant l'heure désignée. Personne n'aurait pu la reconnaître sous son costume de femme de chambre, quoiqu'on ne vît jamais d'aussi ravissante soubrette.

Les démarches amoureuses ont lieu dans les palais

comme dans les chaumières, et la princesse, escortée de Grouchka, franchit d'autant plus facilement l'enceinte, que, nous l'avons déjà dit, Guertzoff avait ordonné de fermer les yeux sur tout ce qu'elle pourrait faire.

Mais au dehors une surveillance plus active que tout un régiment de police, plus pénétrante que les espions de Biren, lui est réservée : c'est le regard de sa mère. Le cœur de Marioulla lui avait fait pressentir que sa fille se préparait un malheur; et, depuis la tombée du jour, elle se tenait en sentinelle près de la petite entrée du palais. Personne n'eût osé l'en chasser, car c'est un droit qu'elle a acquis au service de Lipmann.

La bohémienne est debout derrière une colonne, le cou tendu comme un pélican préservant ses petits d'un animal ravisseur; de son œil unique, elle fouille les ténèbres, elle prête une oreille attentive au moindre bruissement. Le vent glacé de la Néva lui meurtrit le visage de ses ailes, la gelée l'étreint jusqu'au cœur, Marioulla supporte tout; un seul sentiment maintient encore dans sa poitrine un reste de chaleur : sauver sa fille ! La pauvre femme réchauffe ses mains tantôt sous ses bras, tantôt de son haleine; elle n'ose remuer dans la crainte de faire crier la neige sous ses pieds; ses dents claquent l'une contre l'autre, ainsi que chiens

engourdis par le froid; ses idées ne forment plus dans son cerveau qu'un vague chaos au milieu duquel une seule se débat nette et claire : sauver sa fille ! On vient... deux femmes descendent l'escalier... Le vent agite vers elles la flamme de la lanterne; elle regarde, c'est Mariolizza : le cœur d'une mère ne saurait se tromper.

La bohémienne les laisse s'éloigner de quelques pas, puis en deux bonds, les rejoint :

— Où vas-tu, demoiselle ? demande-t-elle d'une voix tremblante, en arrêtant la princesse par la manche de sa pelisse.

Mariolizza est tentée de s'enfuir, mais en reconnaissant l'organe de la bohémienne, elle s'arrête.

— C'est toi ! dit-elle; comme tu m'as effrayée ! Eh bien ! tu as fait ma commission ?... il viendra ?

Cette question fut un trait de lumière pour la mère.

— J'ai rempli ta commission. Tu n'iras pas plus loin ! prononça Marioulla d'une voix sourde, mais ferme et impérieuse, et lui serrant le bras.

— Quelle majesté !... Lâche-moi : est-ce que cela te regarde ?

— Cela ! cela me regarde beaucoup. Ne bouge pas, te dis-je, ou je te couvre de honte : j'appelle du monde, je jette l'alarme au palais, dans toute la ville !

— Bohémienne maudite ! tu veux de l'argent; je t'en ai trop peu donné?

— Je n'en ai pas besoin, j'en ai beaucoup. Regarde le ciel dans la direction de cette étoile, prononça Marioulla avec inspiration, puis entraînant la jeune fille à quelques pas de Grouchka, elle se pencha à son oreille et d'une voix sifflante, enrouée, ajouta :

— Je suis ta mère ! Rappelle-toi la tribu des bohémiens, l'incendie de Jassy... l'enlèvement du janissaire, le pacha auquel tu fus donnée, ma figure mutilée pour qu'on ne reconnût jamais en moi ta mère; je suis là, partout; dès qu'un malheur te menace, je suis là. Aujourd'hui, c'est encore moi entre toi et Wolinski; encore moi, entends-tu?

Elle parlait, et ses paroles avaient la puissance, l'effrayante réalité, la majesté suprême du dernier discours d'un agonisant.

La princesse, stupéfaite et néanmoins convaincue que cette femme était sa mère, ne montra ni joie, ni tristesse, ne prononça pas un mot; anéantie, elle reprit machinalement la direction du palais.

Mais la bohémienne était à bout de forces; les émotions douloureuses qu'elle avait subies en peu de temps, ses alarmes incessantes, les nuits sans sommeil passées à l'air froid, les jours sans nourriture, la pensée que sa fille serait désormais perdue pour elle, les

remords du coup dont elle l'avait frappée en lui disant ce qu'elle était, tout cela fit en un moment envoler sa raison.

Pauvre mère !

Nous avons raconté comment, dans son premier accès de démence, elle rencontra Wolinski, et la frayeur qu'elle lui causa.

X

VOILA CE QUE SONT LES HOMMES.

> Aussi tu me dois plus que de l'amour... tu dois m'aimer comme maîtresse et comme mère... entends-tu, Henri? il y va de ton honneur... car c'est une chose sainte et sacrée qu'un tel amour. SUE.

Que lui dira Mariolizza pour sa justification, que peut-elle lui dire? Qu'elle a rencontré sa mère, la bohémienne, n'est-ce pas vrai?

Wolinski veut bien divorcer avec sa femme pour épouser la princesse, la favorite de l'impératrice, mais une bohémienne !

L'amour de la jeune fille s'élève au-dessus de toutes

les luttes, de tous les coups du sort; pour lui appartenir elle deviendrait volontiers son esclave; mais son amour à lui, résistera-t-il à une pareille nouvelle?

Horrible nuit! avec quelle joie elle était partie pour ce rendez-vous, et quel rocher de Sisyphe, elle en avait rapporté pour toujours dans son sein! à la place des doux baisers qui l'attendaient elle avait trouvé le brûlant stigmate de la honte. Était-ce donc là la récompense des sacrifices auxquels s'était résolue la fougueuse enfant de l'Orient? Elle sanglote, elle inonde son oreiller de ses larmes, elle voudrait mourir! mais non, la mort la séparerait à tout jamais de lui, et aucune douleur ne pourrait rivaliser avec celle-là!

Fille de bohémienne!...

A cette pensée, son sang révolté s'arrête, ses idées se troublent; mais est-ce vrai? Cela lui a-t-il été dit? Ces paroles n'ont-elles pas été prononcées pour la tromper, dans un but inconnu!

— Non, se dit Mariolizza, c'est vrai, c'est bien vrai! Je me souviens, comme d'un songe, d'un *téléga* [1] recouvert de toile; d'une femme aux chaudes caresses, d'un incendie; et là aussi cette femme; dans ma lutte avec le janissaire encore elle, toujours elle! Qui donc serait-ce, si ce n'était ma mère!... Je m'explique main-

1. Sorte de chariot.

tenant son émotion lorsque je la vis la première fois à Pétersbourg; les caresses qu'une mère seule, dans sa position, peut inventer, et qui me rendaient si honteuse, moi qui ne savais pas !... Oh ! avec quelle humble tendresse elle me baisait les mains, et je me demandais pourquoi une femme inconnue m'aimait autant. Pour l'argent de Wolinski, me disais-je !

Et comment mon cœur ne m'a-t-il rien dit ? Qu'elle vienne maintenant, et ce sera moi qui lui baiserai les mains, qui les mouillerai de mes larmes !... Mais que personne ne la voie, qu'il ne le sache pas ! Du reste, elle ne l'exige point. Je me rends compte à présent de sa surveillance à mon égard, et de cet argent, rejeté comme s'il lui brûlait les doigts; cette nuit même ne prouve-t-elle pas son affection ? Elle s'est défigurée pour moi, m'a-t-elle dit, pour qu'on ne me soupçonnât pas d'être sa fille. Un jour Wolinski me raconta avoir vu une femme qui me ressemblait étonnamment. C'était assurément d'elle qu'il parlait. Pauvre mère !... comment t'ai-je payé ton dévouement ? par de honteuses commissions, par ma malédiction !... Reprends, Dieu de bonté, mes paroles inconsidérées !... Ma mère, pardonne-moi, bonne, malheureuse mère ! et malheureuse fille, car assurément nous sommes nées toutes deux sous un signe fatal.

Voilà ce que se disait Mariolizza à travers ses larmes.

A toutes les questions de Grouchka, elle répondait qu'elle était malade, que la bohémienne lui avait annoncé qu'Artemy-Petrowitz ne pouvait venir au rendez-vous.

L'effervescence de sa douleur fut enterrée cette nuit même dans son cœur. Mais dès le lendemain le ver de la mort s'y introduisit et commença son œuvre de destruction.

Mariolizza avait prédit juste à la bohémienne en disant :

— Le premier baiser me consumera.

Le lendemain de ces événements Wolinski, assis dans son cabinet, songeait au malheur de ses amis et se creusait la tête sur les moyens à employer pour faire tomber leurs chaînes et celles de la Russie.

La pierre confidente du jardin d'été lui avait répondu :

— Prochainement, très-prochainement, aujourd'hui, demain, ou jamais !

— Je ne vous cacherai pas, dit Zouda au ministre du cabinet, que je travaille comme deux et même comme trois; mais je ne puis encore vous nommer mes complices, ou ceux dont je suis le complice. Je vous dirai seulement que l'un est un homme et l'autre une femme.

— Je ne vous demande et ne veux même pas savoir

qui ils sont; j'ai des craintes pour tous, pour moi-même; mais agissez promptement, quand cela devrait me coûter la tête.

— Oh ! si Dieu le permet, nous sauverons votre tête. Nous sommes obligés de changer de tactique. Nous avons commencé, ainsi que vous le savez, par exaspérer Biren à l'aide de la statue de glace et autres moyens, afin qu'il irritât Sa Majesté et la mît à bout de patience. Maintenant nous avons le projet de viser droit au cœur de l'impératrice par des attaques douces, insinuantes, qui ne l'effrayent pas, et que cependant elle ne puisse éviter.

Resté seul, Wolinski se replongea dans ses chagrins passés et ses tristes pressentiments. Sa tête se pencha sur sa poitrine, ses longs cheveux d'ébène tombèrent en mèches désordonnées autour de son beau et grave visage, formant un épais réseau à travers lequel ses yeux noirs lançaient le feu de son âme irritée.

C'est dans cette même attitude que nous l'avons vu lorsque, par centaines, des couples de divers points de l'empire étaient venus se faire passer en revue.

Y a-t-il longtemps de cela? C était avant la fête à l'occasion de laquelle avait lieu cette revue, et depuis cette époque par combien de soucis, d'émotions pénibles et douces avait passé son cœur !

Il revoyait en imagination défiler devant lui toutes

les phases de son amour insensé, et des larmes s'échappaient de ses yeux.

Le jour baissa; les pensées succédèrent aux pensées, ses paupières s'appesantirent; il s'endormit.

Dans son sommeil il croit entendre dans la maison une agitation inusitée, un bruit de portes... Il ouvre les yeux et voit devant lui, éclairée par le jour tombant, une femme dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la beauté; ses grands yeux bleus, quoique couverts d'un voile de tristesse, reflètent un nuage d'amour; ses joues sont roses; ses cheveux blonds courent en boucles épaisses sur son cou de cygne. Dieu! est-ce une illusion?... C'est sa femme!... Wolinski n'ose faire un mouvement. Elle, comme une péri exilée des jardins enchantés, est là, debout à la porte; elle le regarde d'un air chagrin, scrutateur, suppliant, et n'ose avancer.

Jamais elle ne lui a semblé si belle! La pureté de l'âme, l'amour, et je ne sais quel sentiment plus idéal rayonnent en toute sa personne. Dans son trouble, Wolinski ouvre des yeux ébahis.

— Tu ne me reconnais pas, Artemy-Petrowitz? dit-elle d'un ton d'humble reproche.

Des larmes glissent sur ton visage.

— Tu ne me renverras plus maintenant, à moins qne tu ne me rejettes morte, foulée sous tes pieds; car,

sais-tu ? tu perdrais avec moi ton enfant : je suis venue vers toi comme vers un mari et un père.

— Nathalia ! chère Nathalia ! eut à peine le temps de prononcer Wolinski, et déjà elle était dans ses bras. Il l'assied sur ses genoux, presse ses mains contre son cœur, lui baise les yeux et les lèvres. Elle s'enlace à lui comme un lierre, tantôt le serrant avec violence contre son sein, tantôt plongeant son regard dans ses yeux ; elle le caresse comme un enfant, enroule ses cheveux autour de son doigt rose, mêle à ses boucles noires ses boucles blondes. Elle ne peut croire à son bonheur,

— Cher Artemy ! dit-elle, émue d'une pure extase, je vois que tu m'aimes comme autrefois. Oh ! combien ils ont menti, les cruels, quand ils ont prétendu que... Non, non, ma langue se refuse à répéter leurs inventions ; je ne les crois pas ! Peut-être voulaient-ils m'effrayer pour me faire revenir plus vite, mais tu excuseras mon retard, quand tu sauras ce qui en est cause.

Elle abaissa ses belles paupières, rougit comme une jeune fille.

— Vois-tu, ajouta-t-elle, prenant la main de Wolinski et l'appuyant près de son cœur : ici est notre enfant, tu es son père !

L'homme qui pour la première fois porte ce nom

peut seul comprendre toute la grandeur de ce mot, tout l'enivrement qu'il procure. Wolinski a peur de s'adonner à ce nouveau sentiment si inattendu ! Sa femme sait combien il désire un enfant, n'est-ce pas une ruse pour l'attacher davantage à elle ?

Il hoche la tête avec une expression d'amour, mais d'incrédulité.

— Tu ne me crois pas, mon ami ?... Elle indique dans le kivot[1] l'image de la Vierge. — Crois-la !... tiens, pose ta main ici... Sens-tu remuer ton enfant ? il appelle son père, il te félicite. Moi-même je n'y croyais pas quand je suis partie pour Moskou ; longtemps je n'ai pu le croire. Mais le jour où j'ai su à n'en plus douter que j'étais mère, tu ne peux t'imaginer ma joie ; mon bonheur m'absorbait. Je m'y plongeais entièrement, puis en d'autres moments la crainte de le perdre me torturait, Je recourus à Dieu et aux saints, les priant de veiller sur notre enfant.

Je suis allée à Troïtza implorer le miraculeux saint Serge ; à Kiew, m'incliner sur les saintes tombes, prier au couvent de Nilof. Quel autre motif eût pu me faire rester si longtemps loin de toi ? Mais partout, dans les temples de Dieu, sur les saints tombeaux, au couvent, tu ne m'as pas quittée, j'ai toujours prié pour toi, pour

1. Armoire vitrée où sont renfermées les saintes images.

ta santé, pour la conservation de ton amour. J'ai constamment pensé à la joie que te causerait cette nouvelle inattendue; je t'ai même écrit à ce sujet, mais apparemment...

— Je n'ai rien reçu, ma chère amie!

— Vilaines gens! Comme ils ont travaillé avec art!... Tu n'as rien reçu?... Voilà simplement la cause de ton silence, malgré lequel je pensais toujours à la joie qui t'attendait; et voilà qu'à Moskou l'on me dit tout à coup que tu es amoureux de je ne sais quelle princesse moldave... Pour comble, mon frère m'écrit que tu veux... Mon Dieu! je ne comprends pas comment j'ai eu la force de survivre à cette lettre?... Il m'écrivait que tu voulais divorcer avec moi; il m'engageait même, alléguant je ne sais quels motifs de gloire, de patrie, à y consentir.

Me séparer de toi! Oh! ils ne me connaissent point! Dieu seul saurait nous séparer!... (Nathalia entoura plus étroitement son mari dans ses bras, comme pour confirmer ses paroles). Cruels! ils m'ont presque fait mourir, ils ont presque tué notre enfant. Je ne sais comment j'ai pu résister à tout cela! J'ai prié la sainte Mère de Dieu de ne point permettre que tu accomplisses cette mauvaise action. Sa protection est puissante; je vois, je sens à tes caresses qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'ils m'ont dit de toi. Je ne veux plus penser

à cela que comme à un horrible rêve ! Dis-moi, cher Artemy, que c'était l'œuvre de méchantes et envieuses gens ; répète-moi que tu m'aimes comme par le passé.

— Oui, chère âme, tout cela n'est qu'un tissu de mensonges, lui dit Wolinski, la couvrant de caresses qu'elle acceptait avidement, rayonnante d'un bonheur aussi pur que celui d'une fiancée sous sa couronne nuptiale.

— Peut-être, ajouta-il, une plaisanterie avec une princesse qui est ici en captivité a-t-elle motivé toutes ces choses ; mais je te jure que c'était un enfantillage, une sottise d'un cœur désœuvré qui s'ennuyait loin de toi... Vilaines gens, fallait-il t'effrayer pour cette puérilité !... A qui pourrais-je jamais te comparer, toi, ma belle, ma précieuse amie ? Combien il est doux de pouvoir s'aimer sans crainte devant Dieu et les hommes !

Peut-être en ce moment se souvenait-il de la froide soirée de la veille, de sa frayeur, de ses soucis.

— Notre bonheur est pur ; qui peut nous empêcher d'être les plus amoureux des amants, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! je prierai Dieu de renfermer dans mon sein, comme un trésor, un monde d'amour sans limites, puis chaque jour je prodiguerai pour toi, mon bien-aimé, une partie de ces divins mystères ; chaque jour mon cœur saura inventer pour te plaire une nouvelle caresse.

— Non, mon précieux bien, non, je ne te connaissais pas.

Et, dans l'élan de sa passion, il fut sur le point de dire :

— Et j'ai pu te remplacer !...

Mais il se contint et reprit :

— Ainsi nous aurons un beau et charmant enfant qui te ressemblera, peut-être une fille !

— Non ; je te donnerai un fils aussi beau que toi ; tu verras si je tiens parole ! Je le nourrirai moi-même ; tu me le permettras, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, mais en attendant c'est moi qui dois être ton enfant, ton enfant gâté.

— Mauvais sujet !

Et il appuya sa belle tête sur le sein de la jeune femme, qui se soulevait sous le poids de ce doux fardeau.

La coupe d'enivrement débordait, et Mariolizza fut oubliée !

XI

SE CONFIER A L'AMOUR.

Lorsque Zouda prédisait que de l'amour de Mariolizza on pourrait faire une échelle montant jusqu'au ciel, il n'avait point tort; aussi, profitant de cet amour pour la réalisation de ses projets, il écrivit à la princesse la lettre suivante :

« La situation dans laquelle se trouve M. Wolinski m'oblige à m'adresser à vous sans détour. Je suis Zouda, son secrétaire et son ami; il n'a aucun secret pour moi; ce titre sera un motif suffisant pour que vous m'écoutiez.

« Vous n'ignorez pas que les amis d'Artemy-Petrowitz sont enfermés à la forteresse pour avoir tenté le renversement de Guertzoff de Courlande, et attendent pour être mis en liberté le bon vouloir du duc.

« Artemy-Petrowitz a dans ce moment besoin qu'une main puissante, influencée par l'amitié ou par l'amour, étende sur lui sa protection et détourne le péril imminent dont il est menacé. Il faut pour cela une personne

énergique, douée d'une grande force de volonté, courageuse en face de tout danger. Je suis d'avance convaincu que vous me direz :

« — C'est à moi, rien qu'à moi que cette tâche doit être dévolue.

« Aussi c'est à vous, princesse, à vous, grande et noble de sentiments, que je confie cette démarche, que vous seriez jalouse de voir accomplir par d'autres. Peut-être ces papiers n'aboutiront-ils qu'à être jetés au feu, mais nous devons user du dernier moyen qui nous reste pour sauver un homme qui vous est cher, et je puis ajouter indispensable à la Russie.

« Je ne vous parlerai point de la gloire du pays, mot que vous ne comprendriez pas à présent. Je ne veux vous exposer que le danger d'un homme aimé, invoquer pour lui votre cœur, qui certes ne me refusera pas ce que j'en attends. Pourquoi vous dirais-je que votre apparition à Saint-Pétersbourg, votre esprit, votre beauté, que nul ne peut voir indifféremment, me plongèrent dans la tristesse et le chagrin, en détachant de nous un homme éminent, en faisant tomber la pierre angulaire de l'édifice commencé par lui pour sauver la patrie?

« Du moment où il vous connut, il négligea les plus saints de ses devoirs : il oublia sa femme, ses amis, son honneur, son Dieu!

« Ses adversaires protégèrent sa faiblesse, ou plutôt sa passion, afin de s'en faire une arme pour leur cause.

« Pourquoi vous dirais-je ces choses, que votre cœur ne saurait encore comprendre; qu'il traiterait de chimères? Non, je ne viens pas vous dire : Rendez-le à la sainteté de ses devoirs! Je viens seulement vous prévenir que l'homme que vous aimez est en danger; que vous pouvez le sauver de la chute, de l'humiliation, plus horribles pour lui que la mort.

« Les moments sont précieux; voici ce dont il s'agit :

« Vous trouverez ci-joint deux papiers. Arrangez-vous de façon que l'impératrice les voie et les lise, mais sans que Biren soit avec elle.

« L'amour vous bénira pour cette démarche, que la Providence vous envoie, et qui, pour votre nature d'élite, ne peut être que bien douce à remplir.

« Dans le cas où l'impératrice vous demanderait de qui vous tenez ces papiers, vous diriez qu'en feuilletant un livre laissé chez vous par votre professeur Trétiakowski, vous les y avez trouvés, ainsi qu'un billet que je vous envoie aussi. Nous arrangerons une réponse à Trétiakowski, dans le cas où Sa Majesté voudrait l'interroger.

« Je remets entre vos mains le sort de A. P. »

« Si vous aimez l'impératrice (était-il écrit dans le

billet), si sa gloire et son repos vous sont chers, faites-lui tenir les papiers qui se trouvent entre les feuillets du livre de Trétiakowski, mais agissez avec prudence et assurez-vous du moment où l'astucieux Biren ne sera point avec elle. »

Ces envois passèrent des mains du nègre de Wolinski dans celles non moins noires de son amie du palais, et personne ne put être témoin des vagues que cette missive souleva dans la poitrine de Mariolizza.

Combien lui est chère la mission qu'on l'appelle à remplir!... A personne, pas même à sa femme, n'est confié le dépôt qui doit le sauver. C'est à elle, à elle seule!... La Providence sait jusqu'où va son amour, et l'élève en lui procurant les moyens de le prouver! Elle oublie son chagrin, l'affreuse nuit, sa mère; son bien-aimé Artemy-Petrowitz est là, tout entier avec son salut, son repos, son honneur, sa vie! Qu'importe à la jeune fille de n'être qu'une bohémienne, n'est-elle pas au-dessus de tous? Le salut d'un homme aimé ne lui est-il pas confié?

— Il saura, se dit Mariolizza, que c'est moi, moi seule qui aurai tout fait pour lui. Demandez encore n'importe quoi en son nom, monsieur Zouda, et vous verrez si quelque chose peut ne point me réussir.

Et les yeux de cette admirable créature rayonnent d'un feu céleste, ses joues se colorent. Avec quel en

thousiasme elle essaye sur sa tête la couronne d'épines qui lui est offerte avec tant de prodigalité!

Que faisait Wolinski pendant ce temps?

Il oubliait l'enfant du fatalisme dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

Qu'était donc devenu cet amour ardent, insensé?... Vous le devinerez aisément. Dans ce cas encore Zouda ne s'était point trompé.

C'était le soir, à la cour.

L'impératrice avait été toute la journée en proie à un trouble inusité. Dans ses oreilles et dans son cœur résonnaient les hardis discours des gentilshommes.

L'infortune de la Russie, — eût-elle été exagérée de moitié dans les tableaux qui lui en avaient été faits, — oppressait son cœur malade et torturé par l'indigne objet de son attachement. Elle ne se sentait pas assez forte pour secouer le joug auquel elle s'était livrée.

Biren, comprenant parfaitement ce qui se passait en elle, fut toute la journée rempli de prévenances, l'entoura de soins, et chercha par tous les moyens à dissiper les nuages qui obscurcissaient le front de Sa Majesté. A cet effet un tir fut organisé dans la galerie, des cartes, divers jeux; mais rien ne parvint à l'égayer.

Enfin elle dit à Guertzoff que, se sentant très-souffrante, elle désirait rester seule; et s'appuyant sur le

bras de la princesse, elle passa dans sa chambre à coucher.

— Mon enfant, dit-elle, se dirigeant vers un fauteuil posé près de son lit, comme ton cœur bat! je sens ses pulsations sous mon bras; n'es-tu pas malade?

— Je me porte bien, répondit Mariolizza émue en voyant approcher le moment solennel où devait se décider le sort de l'homme qu'elle aimait; je me porte bien, mais je suis inquiète pour vous.

Pour toute réponse, Anne Ivanowna lui serra affectueusement la main, puis s'approcha du fauteuil, sur lequel elle se laissa lourdement tomber. Elle voulut appeler une femme de chambre pour lui avancer un second fauteuil sur lequel elle avait l'habitude d'étendre les pieds, mais Mariolizza, avec une douce obstination, remplit cet office et, se mettant à genoux, lui frictionna la plante des pieds, ainsi qu'on le faisait matin et soir pour soulager ses douleurs. Les soins de la jeune fille parurent évidemment agréables à l'impératrice. Elles étaient seules dans la chambre; le silence n'était troublé que par les soupirs de la malade; la lumière des candélabres, reflétée par les tentures bleues, projetait sur son pâle visage des nuances de mort; ses paupières fatiguées se baissaient, et comme pour donner plus de force à ce lugubre tableau, le lit près duquel elle était assise paraissait, avec ses hautes drape-

ries, un catafalque prêt à renfermer celle qui avait été une souveraine. Fixant attentivement ses yeux, suivant les mouvements de ses lèvres, la princesse semblait veiller une âme prête à s'envoler de son enveloppe charnelle.

Qui eût pensé, en les voyant, que ces deux femmes, dont l'une, affaissée sous le poids de sombres pressentiments, portait sur toute sa personne l'empreinte de la mort; dont l'autre, jeune il est vrai, mais frêle, appartenant tout entière à l'amour, ne comprenant rien au delà, fille d'une bohémienne, renfermaient en elles le puissant destin d'un empire? Pendant quelques minutes leur silence ne fut point interrompu.

— Mon Dieu, pria la princesse mourant de terreur à l'idée de laisser passer l'occasion favorable pour remettre les papiers, mon Dieu, inspire mon cœur!

L'impératrice ouvrit les yeux et dit :

— Assez, ma chérie; merci, je suis mieux.

Mariolizza, toujours à genoux, lui saisit une main qu'elle porta avec transport à ses lèvres; ses lèvres étaient froides, et l'impératrice sentit tomber sur sa main quelque chose de chaud.

— Que t'arrive-il? Tu pleures, je crois?

— Souveraine, quand je vois qu'à part les maux physiques vous avez encore d'autres souffrances; quand des gens qui vous sont dévoués me l'affirment en me

lonnant les moyens de vous sauver, que dois-je faire?

— Encore quelque calamité nouvelle !... annonce-la-noi ! s'écria l'impératrice, détachant du dossier de son auteuil son corps affaibli.

Mariolizza sortit les papiers de son sein, et les lui endant, raconta exactement, avec vivacité, ce qu'on lui ivait recommandé de dire. Des mains tremblantes pri-ent les papiers et, après s'être fait assurer que nul n'était derrière la porte, l'impératrice en commença du egard la lecture.

L'un de ces papiers était la pétition authentique de Gordenko, pour laquelle on l'avait gelé, torturé la ohémienne, fusillé Grosnott, persécuté et mis à mort ant de gens.

« Cela parviendra à l'impératrice, avait dit en expirant la victime; j'ai remis ma pétition à Dieu. »

Et Dieu, en effet, entendit cet appel fait au seuil de l'éternité, reçut cet engagement de la terre au ciel, le sauvegarda de toutes les ruses humaines et le fit parvenir à son adresse.

Quelles foudroyantes vérités ce papier contenait sur Biren !

Avec quelle clarté les preuves évidentes de sa dureté et de son avidité étaient mises sous les yeux !

« Oui, ton cœur saignera, gracieuse souveraine, était-il encore dit dans ce rapport, lorsqu'il apprendra

« — Mes pères, je payerai, supplia l'infortuné, laissez-moi seulement aller jusqu'à ma chaumière.

« Sur cet engagement, on interrompit les nouvelles mesures prises à son égard.

« Le cœur endurci par la souffrance, il rentre chez lui; ses enfants accourent à sa rencontre, lui demandant du pain.

« A l'instant, dit-il, vous en aurez tous; et, furieux, il saisit sa hache et massacre toute sa famille. Un enfant de six mois, couché dans son berceau, s'éveille aux cris; de sa main sanglante, il le prend par les pieds, l'apporte sur le seuil de la cabane, et, avec un effroyable éclat de rire, lui écrase la tête contre celle du percepteur en chef.

« — Donnez-moi ma quittance, brigands! crie-t-il, voilà six âmes de moins sur votre compte!

« Une semaine après le village était désert; tous les habitants avaient émigré dans les bois de Pologne.

« Dans un autre village, en semblable cas, un père mena ses cinq enfants dans les champs, — c'était en hiver, — et sans se laisser émouvoir par leurs pleurs, il les gela tous.

« — J'aime mieux me vouer seul à l'enfer, dit-il, mais vous sauver des tortures de Biren! »

Le second papier donné à Mariolizza renfermait la

description des tortures qu'avait subies Gordenko et leur résultat

Pendant sa lecture, l'impératrice mouillait son mouchoir de ses larmes.

— Comme on nous trompe! dit-elle en sanglotant. Je ne soupçonnais pas la centième partie de tout cela. Comme on opprime mon pauvre peuple et en mon nom!... Un homme vivant... presque sous mes yeux... une statue de glace!... Mon Dieu! on peut à peine croire de pareilles choses... Et voilà ce dévouement, cet amour pour moi!... tout cela n'est qu'une basse cupidité, que le désir de gouverner chacun, sans en excepter moi-même!... il est temps d'y mettre fin!... Mon Dieu! pardonne-moi mes péchés et ne me refuse pas ton puissant secours en ces jours difficiles!

— Chérie, ajouta-t-elle, silence complet sur tout ce que tu sais de ces papiers, sur cette soirée; je veux rassembler mes forces... pour punir... O combien il est dur de ne pouvoir mettre sa confiance en personne, de ne pas avoir un ami! Et voilà la couronne qu'on envie tant!...

L'impératrice se remit à sangloter.

— Artemy-Petrowitz Wolinski! s'écria la princesse avec exaltation, reprenez votre confiance à celui qui en est indigne et investissez-en celui qui mérite à tous égards les faveurs d'une souveraine. Confiez-lui la di-

rection des affaires de la Russie, et vous verrez la gloire, le bonheur se répandre sur votre peuple, vous entendrez chacun bénir votre nom!

Étonnée du trouble extraordinaire, de l'émotion, de la force des paroles de Mariolizza, Anne-Ivanowna la regarda fixement; la jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Infortunée, prononça tristement l'impératrice en hochant la tête, ce démon a déjà trouvé moyen de l'ensorceler. Le sort fatal ne l'a pas épargnée! Oh! prie, prie Dieu! Maintenant appelle une femme de service; toi et moi avons besoin de repos.

Mais la princesse ne bougea pas; pensant au trouble dans lequel l'avaient plongée les paroles sagaces de l'impératrice, elle calcula, non sans justesse, que si ce soir même, immédiatement après la lecture des papiers, le pas en faveur de Wolinski n'était point définitivement franchi, plus tard rien ne se ferait. L'amour, surtout un amour comme l'était le sien, rend téméraire; aussi s'écria-t-elle d'une voix émue :

— Souveraine, donnez ordre de délivrer...

— Les amis de Wolinski? interrompit Anne Ivanowna, comme effrayée de cette demande : à présent... la nuit?...

— Oui, Majesté, tout de suite. Dieu vous enverra de meilleurs rêves et allégera votre cœur.

Elle parlait avec une si chaleureuse persuasion, baisait avec tant d'affection les mains de l'impératrice, que celle-ci ne put résister plus longtemps. Elle se fit donner un encrier, une plume, du papier, et écrivit au commandant de la forteresse l'ordre d'élargir les trois seigneurs qui y avaient été enfermés le jour du spectacle de l'accouchement de la chèvre.

Cinq minutes après elle eût voulu faire rebrousser chemin à l'envoyé porteur de l'ordre, tant étaient grandes l'irrésolution du caractère d'Anne Ivanowna et la crainte que lui inspirait son acte d'émancipation de la tutelle du favori.

Mais il était trop tard !

Les amis jouissaient déjà de leur liberté, et, persuadés qu'en même temps qu'elle avait eu lieu la chute du favori, ils en bénissaient l'impératrice; et avec quelle pure reconnaissance, quel attendrissement, quelles larmes de joie pria la princesse lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre !

— C'est à moi, à moi que ses amis sont redevables de leur liberté ! Oh ! mes seules préoccupations seront désormais son bonheur, sa gloire, disait-elle, et son âme s'illuminait aux rayons brillants de sa joie.

Et lui ?... Il l'oubliait dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

XII

COUP FRAPPÉ.

Si ce n'est pas ainsi, c'est une nouvelle calamité ou une nouvelle guerre.

Cette nuit même Biren fut instruit de l'ordre qu'avait reçu le commandant du fort Petropawlawsky. Sa fureur ne connut pas de bornes; il ne savait qui soupçonner; il se demandait quel avait pu être l'instigateur de cette mesure prise sans que lui, Biren, y eût donné son consentement. A toutes les questions qu'il fit on ne put que lui répondre que nul, après son départ, n'était entré chez l'impératrice, qui était restée seule avec la princesse Lehemiko; que cependant, lorsque l'on avait aidé Sa Majesté à se mettre au lit on avait remarqué ses yeux rougis de larmes, tandis que la favorite, en se retirant, avait sur le visage une expression de joie peu ordinaire.

— Oh ! je me vengerai de cette infernale créature! car, à coup sûr, c'est son ouvrage, répétait Guertzoff,

se mordant les ongles jusqu'au sang et marchant à pas précipités dans son cabinet, qu'il arpenta jusqu'au matin de long en large, comme un soldat en faction.

Dès que l'heure le permit il parut au palais, l'air morne et silencieux. Sa Majesté l'accueillit avec une froideur et une contrainte marquées. Craignant de demeurer seule avec lui, elle ordonna à la princesse de ne point la quitter. De l'une et de l'autre part, aucune allusion ne fut faite à l'élargissement des trois gentilshommes. On parla vaguement pourtant de la fête que l'on préparait pour la noce de Koulkowski.

— Quand aura-t-elle lieu? demanda l'impératrice.

— Cela dépend entièrement de M. le ministre du cabinet, répondit Biren; je ne sais quand il lui plaira d'en fixer l'époque. Une ombre de mécontentement passa sur le visage d'Anne Ivanowna.

— Je crois, au contraire, que ce sera pour quand il *me* plaira, et pour vous prouver combien il mettra d'empressement à se rendre à mon désir, je fixe la cérémonie pour demain.

Sur l'ordre qu'elle en reçut, la princesse écrivit immédiatement à Wolinski dans ce sens; l'impératrice signa, et la lettre fut envoyée.

Biren, en proie au plus violent dépit, sans égard pour les oreilles impériales, ne se donnait pas la peine de comprimer sa respiration bruyante et saccadée.

— Votre désir! ajouta-t-il avec un sourire ironique; car j'ose vous affirmer qu'un ordre de Votre Majesté serait blessant pour lui. Il l'a notifié devant Ostermann et Munich, en se servant des plus hardies expressions.

— Les actes prouvent mieux que les paroles; en attendant permettez-moi de ne point vous croire. Du reste, je remarque que depuis quelque temps vous mettez un acharnement particulier contre le ministre du cabinet, qui est entièrement dévoué à ma personne et au bien de la Russie, et qui ne le prouve pas en paroles seulement. Ne serait-ce point depuis le jour où il a posé en évidence votre statue de glace?

Ici elle regarda fixement Guertzoff.

Guertzoff de pâle devint livide.

Se préparant à faire tomber sur la tête de Wolinski le coup qu'il lui ménageait depuis si longtemps, mais cependant honteux de faire rougir en sa présence la jeune fille victime de sa dénonciation, honte que du reste il devait vite oublier :

— Permettez, dit-il, que la princesse s'éloigne.

— Ma Lehemiko restera près de moi, répondit l'impératrice, avec une fermeté qui lui était peu ordinaire.

— On vous trompe.

— Je le sais; mais ce n'est point Wolinski.

— C'est précisément lui. Sous l'aile des colombes

éclosent les dénonciations contre un serviteur dévoué (il regarda d'un œil significatif la princesse, qui rougit). Prenez garde, Majesté, que le vautour ne s'abatte sur votre trône.

La figure de l'impératrice exprima le doute et la timidité.

— En attendant, continua Guertzoff, ce vautour veut me crever les yeux afin que je ne puisse voir ses odieux projets; mais il lui faudrait boire auparavant le sang de mon cœur! Il est enfin temps que je parle! Je ne puis plus longtemps endurer les humiliations que je vous ai jusqu'à ce moment cachées par égard pour votre santé. L'un de nous doit céder la place à l'autre, mais en y laissant sa vie, car j'estime votre faveur à un prix trop élevé pour la céder à bon marché. Il faut que Votre Majesté m'entende sur-le-champ; je le demande, je l'exige.

— Plus tard.

— Ce sera bientôt, je l'espère!... Il est vrai qu'aujourd'hui le moment est peu propice, votre pitié aura à s'exercer sur d'autres que sur moi; sa femme va sans nul doute venir se jeter à vos pieds et...

Ces paroles firent affluer le sang à la tête de Mariolizza, ses yeux se voilèrent, elle vacilla.

— Sa femme est donc arrivée? demanda l'impératrice.

— Hier soir, et sans aucun doute elle aura de suite appris ses liens avec une indigne...

L'arme de la calomnie était entrée droit dans le cœur de l'infortunée jeune fille; elle n'eut pas la force d'en supporter le coup; sa poitrine s'enflamma, son cœur parut se déchirer, elle toussa, et son mouchoir, qu'elle porta à ses lèvres, se colora d'une tache rouge, sceau indélébile dont la mort cachète ses messages! Comme la destinée lui fait chèrement payer une minute de bonheur terrestre!

Guertzoff se félicitait déjà de sa dureté, en voyant l'impératrice prête à pencher en sa faveur; mais la cruauté avec laquelle il venait de terrasser la favorite lui fit instantanément perdre le terrain qu'il avait reconquis, et une nouvelle barrière s'éleva entre eux. Le but auquel visait l'arme empoisonnée s'était trop clairement fait voir; les accusations, le lieu, étaient mal choisis. L'impératrice, remarquant l'affreuse situation de la princesse, la prit en pitié et se rangea du côté de l'infortune. Elle n'eut pourtant pas le courage de la mettre, en l'éloignant, à l'abri des horribles allusions du favori. Craignant d'entendre de celui-ci quelque fait accusateur contre sa protégée, ne voulant pas, par quelque triste évidence, renoncer à cette dernière affection de son cœur, d'un ton ferme et froid, elle mit la conversation sur un autre sujet.

On annonça Wolinski. En entendant son nom, Mariolizza parut revivre, toutes les forces de son âme se réveillèrent en elle. Artemy-Petrowitz entra. Que ne vit-il le regard qui l'accueillit ! C'était tout un hymne d'amour ! La prière, l'espoir, la crainte, la reconnaissance, que ne renfermait-il pas? C'était l'amour terrestre avec ses élans, ses feux ! C'était l'amour céleste avec son insondable immensité, ses mystérieuses jouissances !

Encore un regard !... Oh ! celui-ci vous eût fait tressaillir, eussiez-vous eu en vous le froid glacé de la mort !

Artemy-Petrowitz s'avança, et soit sous l'influence de son nouvel amour pour sa femme, soit préoccupé des derniers événements, il ne tourna pas les yeux vers la jeune fille.

— Il me boude sans doute, pensa Mariolizza, pour avoir manqué au rendez-vous que j'avais fixé ! En effet, n'est-il point en droit de croire que je me suis jouée de lui? Peut-être aussi est-ce pour me mettre à l'abri des soupçons... Oh ! un seul regard d'amour et peu m'importe d'être perdue après !

Mais elle n'obtint pas ce regard.

— Artemy-Petrowitz, prononça l'impératrice d'une voix caressante, avez-vous lu ce que je vous demande?

— Vos désirs seront remplis, Majesté.

— Demain?

— Demain, à l'heure qu'il vous plaira de désigner.

— Entendez-vous, Altesse?

— Est-ce donc la première fois qu'il arrive au ministre du cabinet de s'abuser sur une chose impossible, est-ce la première fois qu'il parle aussi inconsidérément? dit Biren, incapable de maîtriser son irritation.

La colère bouillonna dans le sein de Wolinski; il fit un violent effort sur lui-même et répondit le plus calmement qu'il put :

— Rendez grâce à la présence de Sa Majesté, qui m'empêche de vous payer insolence pour insolence. Wolinski n'a jamais manqué à sa parole, même envers vous, cela lui eût-il coûté la vie.

— Mais savez-vous bien, mon cher monsieur, ce qui se passe parmi les gens que vous êtes chargé d'équiper et de faire figurer à cette fête?

— Je suis plus au courant que vous ne le croyez, mon cher monsieur : je sais qu'il vous a été agréable que l'un d'entre eux, précisément un Petit Russien, fût retranché du nombre des vivants. Mais pour vous, monsieur, un homme de plus ou de moins, cela vaut-il la peine qu'on en parle! n'y a-t-il pas assez de Russes!... Vous vous êtes cependant empressé de changer vous-même son enveloppe charnelle en statue de glace.

— Fables que tout cela ! fables inventées la mille et deuxième nuit par votre adorable captive pour égayer votre spleen et vous sauvegarder de la colère de notre très-juste souveraine.

— Vous cherchez à distraire par la calomnie votre imagination et votre brave conscience, effrayées toutes deux par les écrits tumulaires de vos victimes. Que ne faites-vous de la Russie un immense mausolée !

— Mon Dieu, ces insolents oublient si bien ma présence que ma tête se fend de leurs cris. Je vous ordonne à tous deux de vous taire, s'écria l'impératrice d'un ton irrité ; je démêlerai toutes ces choses en leur temps.

— Tous vos acteurs sont-ils prêts ? demanda, après quelques instants de silence, l'impératrice d'une voix radoucie, s'adressant à Wolinski.

— Tous, Majesté.

— Encore un mensonge, cria Biren.

— Prouvez-le.

— La bohémienne Marioulla a perdu hier la raison (à ces mots la princesse, se sentant défaillir, se leva pour s'éloigner et ne put faire un pas) ; la police a été obligée de l'enfermer.

— Cest la même qui... commença l'impératrice.

— Qui a dit la bonne aventure à Votre Majesté, interrompit Guertzoff.

— Elle est devenue folle...

Et l'impératrice ne continua point sa phrase, car au même instant on entendit le bruit sourd d'un corps qui tombe.

Tous se tournèrent du côté de la princesse Lehemiko.

La princesse, aussi immobile qu'une statue de marbre, était étendue sur le sol.

— Dieu! on l'a tuée! s'écria Wolinski pressant convulsivement son front de ses mains et s'élançant au secours de la jeune fille.

Biren le suivit.

L'impératrice, quoique effrayée et tremblant de tout son corps, tira violemment le cordon d'une sonnette, et d'un geste énergique indiqua la porte à Guertzoff et au ministre du cabinet en disant :

— Je vous prie de vous départir de vos soins affectueux. On ne vient pas pleurer sur les cheveux de la tête qu'on a coupée; retirez-vous!

— Je ne m'en irai pas, Majesté, fit Wolinski à genoux devant la princesse et lui tenant les mains, qu'il cherchait à réchauffer de son haleine.

— Me forcer à contempler de telles ignominies! vous voulez être compté comme rebelle? Ne me faites point réitérer mon ordre! dit sévèrement l'impératrice.

Durant cette orageuse discussion entre un sujet et sa souveraine, Biren se tenait près de la porte.

Une femme de service parut.

— Maintenant je puis partir, dit Wolinski, qui se leva, jeta un dernier regard sur la princesse, et s'éloigna suivi de Biren.

A peine le seuil franchi, Biren, contemplant son ennemi plongé dans une profonde douleur, lui dit avec ironie :

— Admirez votre ouvrage !

Wolinski ne répondit rien.

Peut-être, abattu par le coup qui venait de frapper la princesse, n'entendit-il pas cette mordante remarque, peut-être la trouva-t-il juste, car, de quelque côté que le passé se représentât, il lisait : récompense méritée...

La tache sanglante qu'il avait vue sur le mouchoir blanc de la jeune fille à laquelle il avait enlevé le repos, la joie, le bonheur, peut-être la vie, la folie de la bohémienne qui aimait tant la princesse, qui lui était attachée par quelque lien mystérieux, tout cela, il ne pouvait se le cacher, tout cela était son ouvrage.

La route avait été bordée de roses, mais son enfer commençait sur cette terre !... Une fois hors du palais, il se trouvait dans la situation d'un homme qui, arrivé devant une montagne, entendrait parvenir à ses oreilles

les cris de détresse de son meilleur ami; ses gémissements sous le couteau des assassins résonnent dans son cœur, il veut s'élancer à son secours, mais la haute montagne les sépare; il lutte, puis tout se tait, tout se calme, et le silence se rétablit.

Ou bien encore on aurait pu le comparer à un homme qui, dans un accès de folie, tue l'être qu'il aime le mieux, puis, la raison lui revenant, il se souvient et reste immobile devant le cadavre, contemplant son ouvrage.

XIII

ENTRE DEUX FEUX.

Wolinski revient chez lui, l'enfer dans le cœur; son regard est sauvage, sa physionomie porte l'empreinte d'une conscience bourrelée, toute sa personne dénote un grand trouble. Ainsi que d'habitude, les gens de son service viennent à sa rencontre. Leur vue lui est odieuse, chacun lui paraît vouloir lire ce qui se passe dans son âme.

— Allez au diable! leur crie-t-il d'une voix emportée.

Et tous s'éloignent effrayés, ne sachant comment interpréter l'humeur singulière du maître.

On ne connaissait pas encore à cette époque l'appartement de monsieur et l'appartement de madame, tout était commun au logis entre mari et femme.

Craignant de rencontrer Nathalie, Wolinski n'ose aller plus loin et reste dans la grande salle. Tantôt il l'arpente d'un pas lourd, indécis, comme succombant sous le fardeau de sa conscience ; tantôt il s'arrête brusquement et reste pendant quelques instants immobile comme un pilier. Il voudrait fuir sa maison, sa famille, le monde entier, se retirer dans un bois profond, dans un couvent ; il voudrait se cacher sous terre ; la tache de sang le poursuit ; tous les objets blancs que son œil rencontre lui semblent teints de ce signe fatal.

Nathalie Andrewna, apprenant le retour de son mari, accourt vers lui. Il accueille froidement ses caresses ; à toutes les questions dictées par une tendresse prévenante, il répond d'une voix brève, presque irritée. La pensée d'un malheur inquiète la jeune femme, elle le supplie de s'expliquer. Il se dit malade, hypocondre ; mais les larmes qui brillent dans les yeux de Nathalie trouvent enfin le chemin de son cœur.

— C'est assez d'une victime! pense-t-il : celle-ci doit-elle encore payer de sa vie son amour pour moi?

Il tâche de la rassurer, l'emmène dans son cabinet, l'embrasse et s'efforce de s'oublier dans ses caresses. La bonne et douce créature se réjouit de sa victoire et cherche à l'affermir par toutes les démonstrations de son amour. Ce n'est plus la timide affection de l'épouse à laquelle Wolinski reprochait jadis sa froideur; c'est une maîtresse passionnée prodiguant sa tendresse; elle pleure, elle rit, dans les transports de son amour. Mais qu'a-t-elle tout à coup ?... Elle se dérobe brusquement à lui, comme si Satan l'avait mordue, elle frissonne comme sous l'attouchement d'un fer glacé.

L'imprudent ! au milieu des élans de l'amour, s'oubliant, il avait dit : « Chère Mario... » et ses lèvres, ne terminant point le nom commencé, étaient devenues froides, ses cheveux s'étaient hérissés.

—Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous arrêté ? dit Nathalie avec un éclat de rire qu'elle ne put soutenir, car la jalousie l'étouffait.

Artemy-Petrowitz l'entoura fortement de ses bras, comme d'un cercle qui devait l'empêcher de s'échapper; il lui baisa les mains, implora son regard; mais elle s'arracha de son étreinte et le repoussant :

— Arrière, arrière ! homme indigne et trompeur ! dit-elle en sanglotant. Ainsi voilà donc votre amour ! Voilà donc le trésor que je n'aurais pas échangé pour

toutes les richesses du monde ; voilà sa valeur !... Admirable amour ! Pendant que vous m'embrassez et que je me crois aussi heureuse que peut l'être une créature de Dieu, vous avez dans l'esprit et dans le cœur votre Moldave.

Je n'ai été qu'une poupée, un morceau de bois sur lequel il vous plaît de faire des répétitions de votre passion pour la divine Mariolizza. Non, cela ne sera plus, je ne m'exposerai plus désormais à une semblable humiliation..... Ainsi voilà le motif de ce grand chagrin ! Pourquoi m'avoir trompée? N'était-il pas plus simple de me dire : « Tu m'es devenue indifférente, j'aime ma Moldave, personne autre ne peut avoir mon amour. »

J'eusse préféré cela !..... répétez-le-moi encore, et quittons-nous, séparons-nous. Je puis vivre sans amour. Dieu sera avec moi, le Dieu sauveur que vous avez oublié !...

L'infortunée jeune femme sanglotait et se tordait les mains. Dans le feu de la jalousie, elle disait des choses qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'accomplir.

Artemy-Petrowitz tomba à ses genoux, l'assura que ce n'était qu'une épreuve qu'il avait tentée, lui jura qu'il n'aimait et n'aimerait jamais qu'elle; que quant à Mariolizza, il n'avait pour elle qu'un sentiment de compassion.

L'amour véritable est crédule, Nathalie Andrewna ajouta foi à ces paroles, mais exigea qu'il renouvelât son serment devant le crucifix, et lui, comme devant l'autel, répéta mot à mot ce que lui dictait Nathalie.

En ce moment, il se croyait fermement loyal devant elle et devant Dieu.

Son amour pour Mariolizza, après avoir passé par tant d'épreuves, n'avait réellement laissé en lui qu'une profonde pitié pour sa victime. Mais, par cette pitié, sa conscience réveillée se voyait entourée de tant d'embûches, de tant de piéges, que la mort seule lui paraissait un refuge certain.

Aimait-il bien réellement sa femme? Certes, il la chérissait depuis qu'il avait appris qu'elle serait bientôt la mère de son enfant; mais un sentiment pur, élevé, pouvait-il véritablement trouver une place dans ce cœur en proie à toutes les passions tumultueuses?

Nathalie était douée d'une foi profonde, et la prière seule la calmait dans toutes les situations de sa vie, joie et douleur. Aussi, des que son mari l'eut tranquillisée, elle le quitta et, se retirant dans la chambre à coucher, elle pria avec ferveur, demandant à Dieu de lui conserver l'amour de son mari, seul bien auquel elle tenait en ce monde.

Après avoir calmé sa femme, Wolinski voulut de même apporter quelque soulagement à la pauvre en-

fant jetée par lui sur le lit de mort. Sa conscience lui dictait cette démarche. Il se mit à sa table et commença une lettre à Mariolizza. Mais au plus léger bruit, à chaque pas qu'il entendait dans la chambre voisine, il tremblait comme un faux monnayeur.

Ne serait-ce pas *elle* qui revient?... Si elle allait le surprendre écrivant à sa rivale!... Artemy-Petrowitz a peur du bruit de ses propres mouvements. Le ministre si hardi naguère en face des menaçants satellites du favori, si courageux devant le feu, l'exil, la prison, la mort, rempli d'audace dans ses moindres démarches, tremble aujourd'hui comme un enfant.

Il se lève, et donne un tour de clef à sa porte.

L'encre de la lettre s'efface sous les larmes qui l'arrosent. A peine quelques lignes sont-elles écrites, que l'on frappe à la porte.

Wolinski essuie ses yeux, glisse à a hâte la lettre sous une liasse de papiers et ouvre d'une main tremblante d'émotion.

Un domestique annonce que le comte Soumine-Koupchine, Peroquine et Chtchourkoff demandent à être introduits auprès de Son Excellence.

Maudits soient-ils pour leur visite inopportune! La politique et ses amis sont dans ce moment aussi désagréables à Wolinski que l'était pour les anciens Russes une invasion de Tatars.

Néanmoins il les fait prier d'entrer.

Ils sont venus pour le remercier de son intercession en leur faveur près de l'impératrice et se réjouir du triomphe de la bonne cause, qui paraît s'affermir.

Qu'ils étaient tous loin de se douter qu'ils ne devaient leur liberté qu'à la princesse moldave !

Wolinski avoua qu'il n'était pour rien dans cette affaire et l'attribua uniquement au bon cœur de l'impératrice.

Cet entretien vit se renouveler un serment solennel, par lequel les amis s'engageaient à une démarche définitive contre l'ennemi de la Russie, pour l'écarter des affaires de l'empire. En cas d'insuccès, ils se proposaient d'exiger qu'on les enfermât derechef dans la forteresse.

Comme le maître de céans fut heureux quand ces visites le quittèrent !

Il termina sa lettre.

L'Arabe eut ordre de la faire parvenir sur l'heure, coûte que coûte.

Lorsque la princesse eut repris connaissance et que l'impératrice, rassurée, la quitta, sa femme de chambre Grouchka lui donna une commotion électrique par le seul attouchement de sa main ; il est vrai que cette main tenait un petit papier froissé, talisman puissant,

destiné à la rendre à la vie, à la vie pleine et entière de son amour !

En même temps furent prononcées ces paroles magiques :

— De la part d'Artemy-Petrowitz.

La jeune fille parut se réveiller de la tombe à la voix d'un chant céleste ; ses yeux reprirent leur éclat, son cœur palpita.

— N'importe ce que contienne ce billet, pensa-t-elle, le baisant avec transport, il me rend heureuse en me prouvant *qu'il* a pensé à moi.

En soupirant, elle en commença la lecture :

« Insensé que je suis ! où t'ai-je conduite ?... Est-ce donc là le paradis que je t'avais promis ? Que dois-je faire pour te rendre à ton repos et à ton bonheur d'autrefois ? Dis-le-moi, bien chèré, bien-aimée Mariolizza ; dis-le-moi. Un mot, un désir de toi, et j'obéis, cela dût-il me coûter la vie, dussé-je expier cette obéissance par tous les chagrins de ce monde et de l'autre !

« Rassure mon cœur : écris-moi, ne fût-ce qu'un mot sur ta santé. Au nom de Dieu, soigne-toi, reprends des forces pour de meilleurs jours ; sinon je raye du nombre des vivants moi, ma femme, tout ce qui porte mon nom ou pourrait le porter.

« Je ne m'endormirai pas avant d'avoir une réponse. »

La princesse écrivit :

« Tu m'avais promis le paradis sur la terre et tu me l'as donné.

« Est-ce donc ta faute s'il ne peut être éternel ? tu n'es pas Dieu !

« Les moments de bonheur que j'ai goûtés sont passés, il est vrai ; mais mille chagrins présents ne sauraient me les faire oublier. De ton côté, tu ne me dois rien, car tu m'as donné plus que je n'espérais ; tu m'as procuré des jouissances au-dessus de ce que mes plus beaux rêves m'avaient fait entrevoir. Maintenant mon devoir est de vivre et de mourir pour toi, pour ton repos, ton bonheur et ta gloire.

« Tu as pleuré, j'ai vu les traces de tes larmes sur ton papier. Oh ! pourquoi y sont-elles tombées ? Que n'ai-je pu les essuyer de mes baisers ? Mon Dieu, c'est moi qui les ai causées !

« C'est un mot de cet horrible Biren qui m'a fait évanouir ; je n'y étais pas préparée, je n'y suis pas encore habituée, mais dorénavant je te promets de ne plus t'inquiéter de mes chagrins ; je serai forte comme mon amour. Dors, dors, bien-aimé, et que tes rêves soient aussi joyeux que l'est mon cœur en ce moment. »

Pas une allusion au rendez-vous manqué, à sa maladie, à la bohémienne ; elle a tout oublié ; elle ne se souvient plus que de celui qu'elle aime.

Son cœur ne tire son parfum que d'un seul sentiment, pareil à la fleur du cotonnier, qui n'exhale sa pénétrante odeur que lorsqu'elle est rongée par le ver destructeur. Quand le ver tombe, le parfum n'est plus!

En recevant cette réponse, Wolinski fut un peu rassuré; sa conscience s'engourdit dans une sorte d'assoupissement, que traversèrent cependant d'étranges visions.

La lettre fut brûlée et les cendres jetées dans le poêle, afin qu'il n'en restât aucun vestige. Les lettres antérieures de Mariolizza subirent le même sort, tant il était devenu prudent et craintif de s'exposer à de nouveaux reproches de sa femme. En cette circonstance, les souvenirs de son amour pour la princesse se réveillèrent, et il leur paya le tribut de quelques larmes. Mais les événements avaient enlevé à son ancienne idole les rayons dont il s'était plu à la parer aux jours de sa passion, et dont il avait été sur le point de lui former une si brillante couronne.

Son cœur ne put longtemps supporter le poids de ces souvenirs.

Ce rôle à double face qu'il jouait était peu digne d'envie; il lui fallait tromper sa maîtresse et sa femme, qui toutes deux l'aimaient si éperdument.

Wolinski se trouva vil à ses propres yeux et perdit la tête.

Pouvait-il, dans cette situation, travailler pour sa patrie avec son ardeur primitive, avec toute la noblesse de son âme ?...

Après le sacrifice doit venir la purification.

Et même en cette occasion Zouda avait prophétisé!

XIV

D'OU SOUFFLERA LE VENT?

Il sera voué à la honte
Par la postérité.

C'est une petite chambre, modestement éclairée d'une chandelle qui brûle dans un bougeoir de cuivre. Les murs sont ornés de rayons sur lesquels s'étalent majestueusement un certain nombre d'in-folio, portant pour la plupart sur leur reliure écrit : ROLLIN.

Les rayons voisins sont surchargés de vases enfumés ayant pour couvercles des planchettes ou des livres; on y distingue également un bol en bois, deux cuillères d'étain, une souricière, une bouteille bouchée de papier et divers ustensiles de ménage en assez triste état.

Au milieu de la chambre une table chargée de paperasses sur lesquelles, en guise de presse-papiers, on a posé une brique; on lit sur l'un des cahiers : « Ci-gît le fils de l'Odyssée, né dans l'île d'Ithaque, choyé par Minerve et Fénelon, et assommé à Saint-Pétersbourg par le professeur d'éloquence. »

Sur la table on voit de plus un encrier monstre, aussi gonflé que... je le sais, mais ne le dirai pas, afin de ne point renouveler la fable des *Oies* [1], un cornet de papier contenant du sable, et des mouchettes de fer de forme aussi primitive que pouvaient l'être celles d'Adam. Le mobilier se compose en outre de deux chaises, d'un grand coffre et d'un lit dont les oreillers sont aussi noirs que si l'on s'en était servi pour faire des crêpes, et dont la couverture absente est remplacée par une vieille *touloupe*. Les murs sont sillonnés d'inscriptions à la craie : ce sont des vers, mais chacun d'eux est si long que la poitrine la plus vigoureuse ne pourrait arriver à la fin d'une ligne sans reprendre haleine.

On peut encore remarquer une perruque graisseuse, un attrappe-mouche et un portrait dont le visage est orné d'une énorme verrue.

Rollin? des poésies impossibles? une verrue?

1. Fable très-connue de Kryloff.

Ah ! cela ne peut être que la demeure de l'amant des muses, Trétiakowsky.

Mais c'est lui, c'est lui-même ! Basile Kirilowitz occupe en ce moment l'un des deux sièges. Sa tête présente, par sa calvitie, l'image du globe terrestre; du côté où la flamme de la chandelle lui sert de soleil (il y a des gens qui remplacent le soleil par des bouts de chandelle) elle figure le brillant zénith; plus loin le crépuscule, puis la nuit complète. Ne faites aucune recherche vers le pôle nord, car là Pari et Rossi eux-mêmes ne trouveraient qu'un désert glacé: l'autre chaise est occupée par un homme au nez rouge, en uniforme d'officier. Parbleu ! mais c'est monsieur l'officier Podatchkine.

Bon gré, mal gré, je me vois forcé de reproduire ici leur méprisable entretien;

Podatchkine. — Ecoute et fais attention, tête d'écritoire ! surtout n'oublie rien.

On te fera mander près de l'impératrice; tu commenceras par te jeter à ses pieds, puis tu lui raconteras que Wolinski t'a effrayé par la potence et le billot; qu'il t'a menacé de te tuer de sa propre main si tu te refusais à affirmer à la Moldave qu'il était veuf et à lui porter ses lettres ; qu'il t'a forcé à écrire des vers contre Sa Majesté et à les répandre parmi le peuple...

Trétiakowsky. — Il m'a fait faire tout cela sans

doute... Mais l'idée ne m'est pas venue de lui résister.

Podatchkine. — C'est juste, confrère! ainsi c'est entendu; si tu en dis plus ou moins qu'il n'est nécessaire, on te mettra au corps de garde ou dans la salle de bastonnade.

Trétiakowsky. — Fiez-vous à moi comme à un roc inébranlable. Y a-t-il une chose dont je sois incapable pour prouver ma reconnaissance des bienfaits que Son Altesse daigne répandre sur moi?

Voudrez-vous permettre, monsieur l'officier, vous qui avez rang auprès de Son Altesse, voudrez-vous permettre que votre obéissant serviteur lui offre une humble poésie composée en son honneur?

Podatchkine (se dandinant sur sa chaise). — Pourquoi pas? pourquoi pas? cela ne produira point mauvais effet; oui, tu es intelligent, aussi tu comprendras que sans graisser la charrette on ne pourrait la faire bouger, tandis qu'avec la graisse elle marchera, peut-être même jusqu'à la chambre à coucher de la grande-duchesse.

Trétiakowsky s'approche du coffre, l'ouvre, et en sort un *chat* [1] duquel il tire un rouble d'argent qu'il présente respectueusement à l'officier.

1. Grande bourse ainsi nommée parce qu'elle se faisait de la peau de cet animal.

Podatchkine. — J'en ai vu là-dedans un autre.

Et le second rouble d'argent, qui, pour l'instant, constituait toute la richesse pécuniaire de Basile Kirilowitz, fut offert au dispensateur des bienfaits de Son Altesse.

Mais la gloire et des monts d'or étaient en perspective.

Trétiakowsky. — M'honorerez-vous, monsieur l'officier, de l'autorisation de vous lire mes vers?

Podatchkine. — Ce sera bien... (Le fils de la dame de charge jouait déjà le rôle de protecteur des sciences.) Seulement il ne serait pas mauvais de boire en même temps un peu de vin.

Ce souhait fut aussitôt accompli, et les libations commencèrent, pendant que Basile Kirilowitz faisait lecture de son acrostiche dédié à la gloire du duc de Courlande, ce soleil de la Russie, ce bienfaiteur, ce Solon, cet Aristide, ce Thémistocle, ce Mécène.

Podatchkine (l'interrompant). — C'est digne de louange, sur ma foi, quoique je n'y comprenne absolument rien! Mais, par le diable! tu es passé maître rimeur, sais-tu? Tu devrais écrire quelque chose à l'occasion du mariage de ma mère. Le diable l'emporte! mais c'est néanmoins une bonne petite mère : elle m'a nourri, dorloté, promu au grade d'officier, et, malgré cela, ne s'est pas oubliée non plus.

Trétiakowsky (avec une expression de satisfaction). — Votre très-humble et très-obéissant serviteur s'empressera de vous offrir quelques rimes de son travail. En tout cas, j'ai déjà préparé un épithalame soigné, qui peut parfaitement s'adapter au mariage de votre très-haute mère.

Podatchkine. — Pour haute, elle l'est : quatorze ***verchoks*** [1], bonne mesure ! Cependant, ami, ton habileté irait-elle jusqu'à pouvoir refaire de ce chant de noce un couplet d'enterrement?

Trétiakowsky (avec fierté). — Est-il une chose dont nous soyons incapables ? Oh ! oh ! je puis vous affirmer qu'en supprimant quelques mots folâtres comme des gazelles et en les remplaçant par d'autres aussi lourds que des bœufs creusant un pénible sillon, je pourrais... Mais permettez que je reprenne la lecture de ce travail dédié au protecteur éclairé des sciences, au bienfaiteur de la Russie.

Et, tout bouffi de fierté, Trétiakowsky continua son panégyrique, tandis que le nouveau valet des valets princiers achevait sa bouteille.

En cet instant entra à pas furtifs, dans la chambre, un vieillard presque septuagénaire; il était maigre, pâle comme la cire, sa tête était couronnée de cheveux

1. Deux mètres sept centimètres.

argentés; sa barbe grise et clair-semée. Son costume se composait d'un long cafetan noir, serré à la taille par une ceinture de cuir.

Il avait l'apparence d'un mort vivant que la tombe réclame. Ses yeux seuls étaient empreints d'une expression de vitalité énergique et bouillante.

C'était l'oncle du poëte; il avait été naguère professeur à l'Académie de Kiew, puis était devenu desservant auprès de l'archevêque Lapachinsky, le même qui, refusant de renier la vraie opinion que lui dictaient son esprit et son cœur, ce qui lui attira la colère du favori, fut arrêté, pendant qu'il célébrait l'office divin, en habits pontificaux, et jeté dans un humide cachot de Saint-Pétersbourg.

A la vue du vieillard, le neveu resta court.

— Continue, continue, neveu, dit le desservant avec un sourire ironique, ajoute à tes louanges un nouveau haut fait du bienfaiteur de la Russie, un nouveau vers sanglant à ta féconde poésie.

Le vieillard dénoua sa ceinture, rejeta son cafetan en arrière et mettant à nu son bras gauche, montra une épaule sillonnée de profondes blessures, dont le sang mal étanché ruisselait sur des membres décharnés.

Trétiakowsky se troubla.

— N'est-ce pas, ami, que cela vaut bien ton panégyrique? continua l'oncle en remettant ses vêtements;

c'est encore une œuvre de ton Solon, de ton Aristide, de ton Thémistocle; il est vrai que j'avais eu l'audace de faire passer à mon archevêque, à mon bienfaiteur, une chemise propre, à travers les barreaux de son cachot. Depuis trois mois il portait la même, que la vermine avait rongée.

Voilà un homme! Privé de sa crosse, de son église, de l'air, de la lumière de Dieu, rongé par la maladie et les insectes; s'est-il départi de sa foi? Les tortures lui ont-elles arraché un seul mot contre sa conscience? C'est lui dont il faudrait chanter les louanges!... Vous n'en seriez point capable, car vous n'avez d'humain que la face, et vous rampez comme les reptiles.

Il faut que rien de ce que vous faites ici-bas ne soit gratis, il vous faut toujours une récompense, ne serait-ce qu'une obole! Le ciel!... oh! il n'a jamais regardé dans votre âme, il ne l'a jamais attirée à lui. Jamais une syllabe du langage de l'homme avec Dieu n'est venue vous plonger dans une divine extase! Ton cœur s'est-il jamais échappé de tes lèvres avec les mots qui en sortaient? T'es-tu jamais entretenu avec ton Dieu par tes larmes? Infortuné! tu ne connais rien de tout cela. Tu es pierre, et pierre tu resteras.

Continue, mon cher; présentes à genoux tes fadaises au favori, et ce fils de la faveur passera sa main sur ta tête, peut-être t'achètera-t-il pour faire partie de sa

livrée, et après t'avoir galonné, te fera-t-il monter derrière sa voiture. Mais, sache-le, nos descendants garderont à ta mémoire l'ignominie qu'elle mérite, mépriseront l'avilissement de ton cœur. Entends-tu?... le tonnerre gronde maintenant sur le bourreau, le menaçant tonnerre céleste; les oiseaux ne chantent pas sous le fusil du chasseur, ni la blanche brebis sous le couteau du boucher.

Et l'orage gronde! Malheur alors à vous! Entends-tu?...

La voix inspirée du vieillard se tut; peut-être était-ce le dernier chant du cygne ici-bas. Il disparut.

Longtemps après qu'il fut parti, le neveu, terrassé, anéanti par ces implacables vérités, entendait encore cette voix qui paraissait sortie du fond d'un tombeau pour lui reprocher son odieuse servilité.

Podatchkine, la bouche ouverte, son verre rempli devant lui, écoutait aussi sans rien comprendre.

Enfin Basile Kirilowitz secoua sa torpeur, se leva, s'avança sur la pointe des pieds vers la porte, y colla son oreille: personne! l'ouvrit et regarda: personne! alors il s'enhardit jusqu'à dire:

— L'insensé s'expose chaque jour à une nouvelle bastonnade; tantôt il se montre rempli de soins pour son archevêque, qui a osé résister à la volonté de Son Altesse; tantôt il court les corps de garde, excite les

soldats, et prophétise l'avénement au trône d'Elisabeth Pétrowna.

Tout cela finira mal pour lui.

Basile Kirilowitz reprit sa pièce de vers, mais sa lecture fut de nouveau interrompue.

Le secrétaire du cabinet, Erikler, entra.

Podatchkine fit le salut militaire : le maître du lieu se leva et d'un air déconcerté accabla de politesses ce nouvel hôte. Mais ce dernier coupa court à ses phrases en l'entraînant dans la chambre contiguë, plus petite encore que la première. Là il annonça à voix basse à Basile Kirilowitz que tous ses plans pour obtenir la chaire d'éloquence ne seraient couronnés d'aucun succès, attendu que le favori était décidément en disgrâce et que son sort ne tenait plus qu'à un cheveu.

Une kyrielle de doléances, de soupirs et de plaintes sur l'imprévoyance humaine et l'instabilité de la fortune accompagnèrent cet avertissement.

On frappe... on frappe... encore une visite; qui cela peut-il être?

C'est Zouda, que depuis un siècle nous n'avons point aperçu.

Jamais jusqu'ici la chambre de Trétiakowsky n'avait renfermé une société aussi nombreuse et aussi variée.

Il va sans dire que les salutations du poëte furent

toutes destinées à ce nouveau soleil, et Erikler se vit contraint de s'éloigner.

Wolinski fut si éloquemment représenté, que Podatchkine trembla.

La séance ne se termina point sans de nouvelles conférences dans la chambre voisine.

Là Basile Kirilowitz reçut la promesse d'une récompense qu'il fixerait lui-même suivant son bon plaisir.

On avait toujours estimé ses services, mais l'occasion de les rémunérer ne s'était pas encore offerte; aujourd'hui qu'elle se présentait, on tenait à l'en faire profiter.

Voici seulement ce que l'on exigeait de lui en retour :

Si l'impératrice l'interrogeait, il devait répondre qu'il avait effectivement été la veille chez Wolinski, d'où il s'était rendu à la leçon de la princesse Lehemiko, chez laquelle il avait laissé son livre; ce livre contenait-il des papiers? il n'en savait absolument rien.

Quant à la liaison du ministre, il n'en fallait accuser que Biren, lequel aurait menacé Basile Kirilowitz de la potence et du billot, s'il ne prêtait son concours à cet amour, et n'affirmait à la princesse que Wolinski était veuf.

Qu'était cela pour lui? Basile Kirilowitz se sentait disposé à se jeter pour Son Excellence, son bienfaiteur, son protecteur, son Mécène, dans le feu, dans l'eau, en

s'attachant même au cou une pierre de cent pouds [1] au moins! N'avait-on rien de plus difficile à lui commander?

Puis vinrent les protestations, les serments, les courbettes, les bassesses, dont le microscopique Zouda fut presque étouffé.

Pour conclusion, les deux roubles d'argent, après un combat opiniâtre, furent reconquis par le poëte, fort comme Hercule, et réintégrés dans leur demeure primitive, et leur nouveau maître se vit chassé du Parnasse, non sans violence.

Haute est la cime du Parnasse.

Le chemin en est escarpé!

1. Un poud, poids de 40 livres.

XV

LA NOCE DU FOU.

Le jour fixé pour la fête ne fut point changé. Dans la délicatesse de son affection pour la princesse Lehemiko, l'impératrice voulut profiter de cette circonstance pour mettre la jeune fille à l'abri de la malveillance en la faisant paraître à ses côtés aux yeux de tous les courtisans. Elle ne doutait pas de l'amour de Mariolizza pour Wolinski, les preuves en étaient trop évidentes; mais dans la tête d'Anne Ivanowna un projet s'était formé. Pourquoi ne rendrait-elle point cet amour légal?... Il suffisait pour cela de sa volonté souveraine... Lorsque Wolinski vint annoncer que tout était prêt pour la noce, il fut accueilli avec une faveur marquée.

Quelle chose étrange que le monde! Ce qui avait paru mener le ministre à sa perte s'était tourné à son profit. Peut-on jamais prévoir ce qui vous met en faveur ou en disgrâce?

A l'ébahissement de toute la cour, Biren fut reçu avec une extrême froideur. Il essaya quelques phrases sur le sujet qui lui tenait au cœur. Mais aussitôt son discours fut interrompu, et on lui signifia de ne plus jamais oser se souvenir de la princesse.

Il sortit des petits appartements en jetant violemment les portes.

On avait mis le tigre en cage, mais on n'avait pas encore eu le courage de l'y enfermer; il sentait sa force, jouait avec les barreaux, y entrait et en sortait.

Personne n'osait croire à cette disgrâce, quoiqu'elle commençât à se montrer. Le tigre restait muet, et l'on se demandait avec crainte s'il ne faisait pas semblant de dormir.

Une fête! une fête populaire! quels mots magiques pour la foule! N'est-ce point une invitation à la gaieté générale? à l'oubli des soucis de cette vie?

N'est-ce point une invitation de venir boire, ne fût-ce que quelques gouttes, à cette fontaine de joie jaillissant pour tous et devant chacun?

Le moujik y plonge sa barbe, tant il a hâte d'en boire, de s'en enivrer.

Le philosophe, le philosophe lui-même, oubliant ce précepte de Salomon : « Tout n'est que vanité et vanité! » se faufile prudemment, sournoisement derrière

les barbes touffues, pour aspirer un peu de cette joie grossière de la foule, ainsi qu'il la nomme, et qui est néanmoins de la joie. Si l'on venait en ce moment jeter à ce puits d'érudition sa sentence bien-aimée : « Tout est vanité, vanité, » il vous répondrait : Il faut bien goûter l'eau pour en analyser la nature ! Et, pour notre part, nous déclarons n'être nullement ennemi du bonheur de la foule.

N'ayant point été doué de la vitalité de Mathusalem, nous n'avons pu assister en personne à la fête donnée par Anne Ivanowna, la dernière année de son règne, à l'occasion du mariage de son page et fou Koulkowski; nous le regrettons vivement; mais nous ferons nos efforts pour vous la décrire comme si nous y avions été; nous pouvons répondre de l'exactitude des moindres détails, car notre défunte grand'mère, qui l'avait vue, de ses propres yeux vue, en avait rapporté des récits pour toute sa vie et des souvenirs pour un siècle, si un siècle avait été donné pour apanage à ma grand'mère; ainsi je vous prie de vous placer à mes côtés et de regarder ce que je vais vous montrer.

Voyez-vous là-bas, stationnant sur la place, entre le palais d'hiver et la maison de glace, un carrosse doré, à dix roues, attelé de huit chevaux napolitains? Quels chevaux ! on les croirait peints ! Leurs harnais étincellent; des plumes d'autruche ondulent sur leurs

têtes; la neige fond sous leurs pieds, fins comme des pieds de cerfs. Pif! paf! les voici qui partent. Quels trotteurs! Un noble sang bouillonne sous leurs robes soyeuses.

Six heiduques marchent de chaque côté de l'attelage, prêts à réprimer au besoin la fougue des coursiers. Du tricorne du cocher sort une énorme queue, sa pelisse brodée de galons brillants et rejetée en arrière laisse voir ses bas de soie et ses souliers à boucles. Les pages forment autour du carrosse une chaîne que ferment, comme un cadenas, deux Arabes à vêtements tissus d'or et turbans blancs. Puis douze sergents des grenadiers à cheval, plumet au casque.

Dans le fond du carrosse siége l'impératrice; vis-à-vis d'elle, la princesse Lehemiko, — qui penserait qu'elle est fille d'une bohémienne? — dont les joues sont roses, les yeux brillants. Comme elle s'est promptement rétablie! — Quoi d'étonnant? elle a la conviction qu'elle est aimée.

Derrière ce carrosse, plusieurs autres renfermant les grandes-duchesses et les dames d'honneur,

Regardez, dans l'un deux, ce vrai type russe, ce teint sang et lait, ce regard, ce port de souveraine : c'est Élisabeth, la fille de Pierre le Grand.

Elle fait pleuvoir ses sourires comme s'ils étaient des roubles; elle a l'air de se dire :

— Que de souhaits pour nous! combien il serait aisé d'entraîner cette foule!

Entre Élisabeth et Anne la comparaison n'est point à l'avantage de la dernière, dont le teint basané, légèrement gravé de petite vérole, le long nez, l'expression grave et taciturne, composaient une physionomie peu sympathique.

Ajoutez à cela son effrayant aveuglement pour Biren, et vous comprendrez le sentiment d'effroi qu'elle inspirait en général, et qu'au fond elle ne méritait nullement.

Remarquez dans l'une des voitures suivantes cette jeune et jolie femme, dont la figure offre un mélange d'ingénuité, de bonté et d'étourderie : c'est Anna Leopoldowna, épouse de Guertzoff de Brunswick. Qui eût prévu qu'elle devait un jour remplacer le favori et diriger l'empire?

A qui pourtant, si ce n'est à une colombe, d'apporter le rameau à l'humanité fatiguée de supplices!

Son mari s'approche souvent de sa voiture; c'est un personnage peu marquant, mais beau et bien taillé en séducteur.

Je vous raconterai un jour son histoire.

Voici l'équipage de Guertzoff de Courlande, avec ses hussards, ses coureurs, ses chasseurs, ses pages. Il éblouit par la splendeur de son carrosse, de ses livrées,

de ses chevaux; il écrase la foule de son nom et de son menaçant regard. Sa femme est, des pieds à la tête, couverte de bijoux, que les connaisseurs estiment deux millions.

Voilà le feld-maréchal Munich à cheval, le héros, le galant, le chevaleresque, l'amateur effréné de la bonne chère et des femmes, et par-dessus tout de la gloire.

Regardez-le caracoler à la portière de madame de Str..., né de Vor..., la plus belle personne de la cour (après la princesse Lehemiko, s'entend). La jeune femme répond d'une manière distraite à ses discours, et du regard passe en revue les nombreux traîneaux, cherchant à y découvrir son cousin, le jeune de Vor..., pour lequel elle a une vive affection.

En retour, son mari est aux pieds de la charmante princesse Troub..., qui lui donne plus que des espérances, assure-t-on.

Avez-vous jamais entendu parler de la mort singulière de madame de Str..., de son cœur exposé à l'église dans un plat d'or, sous une cloche de verre?... O mon Dieu! dote mes lèvres d'éloquence, et quelque jour je raconterai tout ce que j'ai appris sur cette société, par une femme nonagénaire qui y a vécu et en connaissait les moindres secrets. Fais que du moins j'en aie pour le moment suffisamment pour conduire à bonne fin ce véridique récit.

Que de richesses! Les chevaux font ondoyer leurs panaches; les brillants reflets de l'or se joignent à ceux des pierreries: le velours déploie ses nuances merveilleuses; la noire zibeline s'étend sur les genoux des femmes, et quelles femmes! ravissante collection de visages blancs comme la neige ou argentés comme un nuage de printemps! Leurs regards vous lancent de dangereux éclairs ou font glisser sur vous, à travers de longs cils, les doux rayons de la lune! Tout est coquet, brillant, joyeux! Mais dans le nombre des voitures faisant suite aux royaux équipages que de choses burlesques ne voit-on point!

Cette cage à poulets, par exemple, dans laquelle se prélasse une grasse couveuse entourée d'une dizaine d'oisons huppés.

Et cette vieille momie humaine en perruque blanche, qui se tient si droite et si roide dans sa riche berline, traînée par quatre haridelles, a sans doute peur qu'au moindre cahot son âme ne sorte de son maigre corps.

La voiture suivante, dont le siége de derrière est orné de deux chasseurs galonnés, renferme une dame dont les vêtements rappellent le plumage du casoar, et qui à chaque secousse tremble aussi fort que la précédente, non pour son âme, je suppose, car elle n'en paraît point avoir; mais pour ses sourcils de faucon, les perles de ses deuts et l'éclat de son teint, toutes

choses empruntées, comme s'empruntent aujourd'hui des noms pour la rédaction d'un journal non moins casoar de sa nature.

Ici vous verrez de vrais figures de cartes; des corbeilles de fleurs dans lesquelles on en trouve de fraîches et de fanées, de sauvages et de cultivées; des coqs d'Inde, des cornes de cerf, etc., etc., tous les éléments enfin dont se compose et se composera toujours une réunion de cette nature.

Quel mélange de bon et de mauvais goût, de lumière et d'ombre, de profusion et d'insuffisance! .

Voici quelques équipages riches et distingués. De ce nombre est la voiture de Wolinski, occupée par sa femme, heureuse, fière de lui et du lien de leur amour qu'elle porte en elle.

Qui saurait dire ce qui se passa dans son esprit et dans celui de Mariolizza, lorsque les deux rivales se contemplèrent de loin l'une l'autre pour la première fois.

Qu'éprouvèrent-elles? Certes ce ne fut point Nathalie Andrewna qui envia à la princesse la place qu'elle occupait dans la voiture de l'impératrice.

Quant à Wolinski, il était en traîneau, afin de vaquer avec plus de liberté aux préparatifs de la fête.

Maintenant, mesdames et messieurs, attention, je vous prie!

Détournez vos regards de la belle et pâle princesse Lehemiko et de la gracieuse femme du ministre du cabinet. Je sais qu'il est difficile aux yeux de s'en détacher, et que vous les admirez comme on admire l'étoile d'amour sur le somptueux déclin du soleil, la séduisante houri, au paradis de Mahommet; que votre extase est semblable à celle que fait naître l'idéale *Conception* de Murillo, qu'on a peur de contempler avec des yeux charnels, et qui prête à l'imagination des ailes pour s'envoler aux régions éthérées.

Je sais que vous demandez laquelle des deux mérite la pomme d'or; mais le moment n'est pas propice pour jouer le rôle de Pâris; aussi je vous demande, messieurs et dames, de vouloir bien me prêter attention.

Six compagnies de gardes s'avancent; les soldats ont leurs tricornes ornés de branches de chêne et de sapin; les officiers de branches de laurier.

Ils reviennent de leur brillante expédition contre les Turcs et, défilant devant Sa Majesté, poussent de formidables vivats.

Voici un éléphant! Ce puissant et sage quadrupède obéit, comme vous voyez, à ce petit animal bipède et passablement sot; il est vrai que ce dernier a reçu de la ruse, partie dominante de sa nature, un talisman: c'est un marteau à l'aide duquel, assis sur le dos de

l'être formidable, il le dompte par la tête et le dirige à son gré.

Mais ce dos est présentement occupé par une cage de fer. Quels peuvent être les animaux qu'elle renferme?

Le peuple, malgré la présence de l'impératrice, les accueille avec des cris aigus et des applaudissements frénétiques.

Ces deux animaux sont, l'un, Koulkowski, l'autre, son épouse, l'ex-Podatchkena, la dame de charge.

Saluez-les, messieurs et dames, et félicitez-les de leurs nouveaux liens.

Ils arrivent de l'église et se rendent au dîner de noces. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur de riches fauteuils, et tout aussi gonflés d'orgueil que la grenouille s'apprêtant à devenir bœuf.

On serait fier à moins, car depuis Bajazet personne encore ne s'est promené en si bel équipage, et Bajazet n'était pas la plus mince branche de la grande race humaine. Bref, si vous l'ignorez, c'était un sultan. Bon vieux temps! heureux vieux temps! Hélas! ce n'est plus aujourd'hui que l'on se divertirait en enfermant des hommes dans des cages de fer![1] Avec quel

1. Ce que j'en dis est pour flatter ceux qui louent toujours le siècle passé au détriment du présent.

amour-propre, quelle hauteur les nouveaux mariés regardent la foule ! Comme tout est petit et bas à leurs yeux ! N'est-ce point pour eux que tout Pétersbourg, toute la Russie se trouvent là ?

Madame Koulkowski a eu un trousseau aussi riche qu'a pu l'avoir la fiancée de Munich ; elle est sur la route de la propriété et pourra désormais acheter sous son nom des paysans, qu'elle pourra battre de sa propre main ; elle aura place à la table impériale, à la table où s'asseoit Wolinski, son ancien maître. Les festins, les punitions qu'elle pourra infliger lui tournent la tête. Que l'un de ses paysans s'avise de siffler en sa présence, elle appelle le maître correcteur, et sur un signe, sans autre jugement, le coupable reçoit sa punition. Il suffit pour cela de quelques roubles et du pouvoir que lui confère la noblesse.

Quelle époque ! quelle heureuse époque !...

Madame Koulkowski est ivre de joie, elle ne peut encore se croire arrivée à ce faîte de respect et de puissance !

Regardez, regardez l'étrange cortége qui suit les mariés.

Au premier rang, un couple traîné par des rennes : les jolis animaux tremblent, la peur fait dresser leur poil. Derrière eux les Nowgorodiens sont traînés par des boucs, les Petits Russiens par des loups, les Finlandais

par des ânes, les Tartares et leurs femmes par de gros pourceaux, qu'on leur a donnés pour attelage, afin de prouver combien l'on peut vaincre sa nature et ses habitudes; les roux Finnois par de microscopiques chevaux, les Kamtchadals par des chiens, les Kalmouks par des chameaux. On voit aussi les Ziraines, qui, pour l'honneur et la probité, peuvent rivaliser avec les Allemands; les Jaroslafs, éclipsant cette réunion par leur beauté, leur haute stature et la richesse de leurs vêtements.

Ainsi défilent l'un après l'autre les cent cinquante couples bigarrés en costumes nationaux, traînés par divers animaux, et occupant des traîneaux de toutes formes et de toutes grandeurs.

Les bêlements, les aboiements, les mugissements, les rugissements, le son des tambourins et des clochettes; quelle splendide musique pour une telle procession!

En Russie seulement, je le répète, il était possible d'organiser cette fête ethnographique.

Plus loin on voyait des groupes formés de presque tout le nord de l'Asie, de l'Orient et de l'Europe. Pour cela, il avait suffi à la souveraine de l'empire russe d'agiter son mouchoir du haut de son belvéder! Sur l'ordre de l'impératrice on abandonne la ligne droite et l'on se dirige vers le manége Biren. Là un dîner

attend les mariés et leur société. La table est dressée pour trois cent trois couverts. L'orchestre, composé d'une trompette, d'un hautbois et de timbales, vient au-devant des arrivants. L'on prend place à la table d'après son rang dans le défilé. Il va sans dire que le prince et la princesse de la fête occupent la place d'honneur. Chaque couple a devant lui son mets national. L'impératrice et sa suite prennent place sur une estrade; tout autour se groupent en montagne brillante dames et cavaliers.

Mais qu'est-ce que ce personnage qui, vêtu d'un habit à la française, traverse à genoux le manége dans toute sa longueur, élevant un papier au-dessus de sa tête?

C'est Trétiakowsky. Le sillon profond que ses genoux tracent dans le sable n'émeut point ce pédant servile; mais la force physique menace de l'abandonner en chemin; son front se mouille, sa poitrine se gonfle; il s'arrête une seconde, reprend haleine, et, par un dernier effort, il arrive devant l'impératrice. Il tend le papier, qu'un aide de camp présente à Sa Majesté. Basile Kirilowitz obtient l'autorisation de lire lui-même son œuvre, et toujours à genoux, de sa voix la plus vibrante, il commence en ces termes :

Glorifiez-vous, peuplades russes :
Un siècle d'or commence.
Que joyeusement nos verres se remplissent!
Que nos mains fassent entendre
Des applaudissements bruyants!
Dansons, dansons, citoyens fidèles;
Anne plane sur la Russie
En vraie souveraine,
En impératrice hardie.
Acclamons-la avec enthousiame.

L'impératrice applaudit vivement, ainsi que ceux qui l'entourent; elle nomme Basile Kirilowitz poëte de la cour; les applaudissements continuent, et le héros se lève écrasé sous le poids de son triomphe. Au Capitole! droit au Capitole!

Deux pages le prennent sous les bras et l'assoient à une des extrémités de la table, où son couvert est préparé sous un berceau de feuillage. Il est assis seul et servi par deux pages, honneur qui l'élève au niveau de Chapelle, si ce n'est du Tasse!

Le festin terminé, les danses commencent. Chaque couple exécute sa danse nationale. Là-bas, comme un cygne, nage la jeune fille russe pendant qu'autour d'elle son cavalier tournoie comme un faucon; derrière eux ce couple se disloque en mouvements de vrais possédés; ces autres sont aussi lourds qu'une charrue, et ceux qui les suivent aussi vifs que des grues.

Voici les bohémiennes qui tourbillonnent en criant. Chacun de leurs regards parle éloquemment, chacun de leurs os crie, leurs chairs palpitent, leurs poitrines exhalent l'amour orageux.

Mais voyez comme la princesse Lehemiko pâlit. Cette bohémienne qui danse n'est pas sa mère, il est vrai, mais elle la lui rappelle, et à ce souvenir la jeune fille sent un frisson parcourir son corps. Elle se sent faiblir, cherche Wolinski du regard, et ses yeux fixés sur lui font passer à son cœur l'ancre du salut; Mariolizza est ranimée.

Deux bohémiennes s'élancent en tourbillonnant, passent rapidement, puis leurs voix s'affaiblissent, s'affaiblissent et se taisent.

Une seconde paire leur succède, nouvelle danse, nouveau chant.

Quel grandiose ballet! et quand pourrez-vous nous en montrer de semblables, messieurs les directeurs de théâtres?

Le festival est terminé; les nouveaux mariés et leur escorte bigarrée reprennent, dans l'ordre primitif, le chemin de la maison de glace.

Devant cet édifice on les enlève de leur cage, opération qui s'accomplit au son de la trompette, du hautbois et des timbales, avec vocalisation de chèvres, de bœufs, de chiens, d'ânes, et on les conduit en grande

pompe jusqu'à la chambre à coucher, où on les enferme, et la procession se disperse.

Des sentinelles sont mises en faction devant la chambre nuptiale, afin que les amoureux ne puissent s'en échapper.

Quel sanctuaire pour l'hymen ! Où que l'on s'assoie, où que l'on s'appuie, tout est glace.

Le froid commence par les saisir, puis les envahit, les suffoque. Pendant quelques moments, la vue des flammes qui s'agitent dans la cheminée les réchauffe, mais ce feu phosphorescent s'affaiblit petit à petit sur la bûche de glace, voltige un instant, se meurt... et plus rien !

Il fait froid et humide comme dans la tombe ; les mariés sentent leur cœur défaillir ; ils essayent d'abord de combattre le froid, en courant par la chambre, en se frappant l'un l'autre.

Ceci se nomme une simple plaisanterie, une plaisanterie, rien de plus !...

Impossible de résister davantage ; ils s'approchent de la porte, s'y appuient, crient aux sentinelles de les délivrer, les supplient, jurent au nom de la mort de reconnaître ce bienfait, de les enrichir. Les sentinelles restent inflexibles. Alors la fureur prend le dessus ; des prières on en vient aux injures ; ils s'emportent en imprécations contre l'humanité entière ; ils cassent

et détruisent tout ce qu'ils ont assez de force pour briser; ils essayent d'ébranler les murs, ils les rongent de leurs dents... Enfin, épuisés, ils s'assoient sur le lit.

Leurs paupières s'appesantissent, l'engourdissement les envahit de plus en plus; la mort étend sa main vers eux, les endort, les berce de douces visions; une minute encore, et ils s'endormiront pour l'éternité!...

A travers les rideaux de glace apparaissent les boucles blondes du matin, déjà le jour se lève... L'officier de garde entre chez les jeunes époux, et, les trouvant plongés dans le sommeil avant-coureur de la mort, s'efforce de les ranimer. On les frictionne avec de la neige, on les transporte dans une maison voisine, où les soins d'un médecin les ramènent promptement à la vie.

Pendant cette journée de réjouissances Biren avait eu l'air très-ennuyé; l'impératrice, au contraire, déploya une gaieté extraordinaire, voulant faire par là diversion à ses chagrins et à ceux de sa favorite.

Guertzoff, éloigné par la froideur de la souveraine, se rejeta vers les courtisans; et, sauf ceux qui lui étaient ouvertement hostiles, il fit des avances à chacun, tant est toujours honteusement bas et vil un favori près de tomber.

Le lendemain, l'impératrice assembla en conseil les

membres du cabinet, afin de délibérer sur l'indemnité aux Polonais.

Sa fermeté faisait des progrès rapides.

XVI

LA DISGRACE.

> Fatiguée de l'orage, la mer dort; ne t'y fie pas; c'est le sommeil du tigre; c'est avant la tempête qu'elle présente le plus grand calme. TEPLEKOFF.

Quelques heures après la délibération du conseil Erikler était debout dans la chambre précédant le cabinet de l'impératrice, et tenait à la main un rouleau de papier. Comme neveu de Lipmann, comme homme dévoué à la personne du duc de Courlande et comblé de ses faveurs, il avait été chargé de présenter à Sa Majesté la liste des signataires de l'indemnité aux Polonais. A quel esprit plus retors et plus rusé se fier pour terminer l'œuvre commencée par l'avidité et la puissance du favori?

Mais quel nuage obscurcit le front d'Erikler? Tous ses mouvements indiquent le trouble et l'agitation; tantôt il parcourt la chambre à pas précipités, tantôt il s'arrête brusquement, se laisse lourdement tomber sur un siége, feuillette les papiers en les parcourant du regard; puis encore il s'approche d'une croisée, contemple le ciel d'un air de reproche, par des gestes étranges, il semble en proie à une discussion animée avec lui-même, tout en essuyant de son mouchoir la sueur qui perle sur son front.

Qui reconnaîtrait dans ce personnage le sournois, le placide Erikler, que nous avons vu il y a quelque temps dans la chancellerie particulière de Guertzoff, assister à l'interrogatoire de Marioulla. Ce n'est plus ce flâneur qui, absorbé à compter les étoiles, se heurtant à Wolinski sur l'escalier du palais d'été, et pourtant c'est toujours Erikler, neveu de Lipmann et secrétaire du cabinet.

Aujourd'hui sa physionomie paraît plus distinguée, plus intelligente, son regard exprime un projet, un but; son attitude indique une lutte avec une idée importune.

— Entrez, lui crie le page de service, ouvrant la porte du cabinet, et d'un geste de la main indiquant que l'impératrice s'y trouve déjà.

Un tremblement involontaire saisit Erikler en fran-

chissant le seuil de la pièce occupée par la souveraine.

Anne Ivanowna était assise devant sa table à écrire. Par terre, auprès d'elle, sur un coussin de soie, était accroupi un hideux nain qui, de temps à autre, lui frictionnait les pieds. La figure de ce monstre exprimait le plus profond idiotisme.

Répondant au salut du secrétaire par une marque de bienveillance, l'impératrice lui donna sa main à baiser.

— Quoi de fait? dit-elle vivement.

— La mauvaise foi est en majorité, souveraine; tous les membres ont signé affirmativement, sauf le ministre Wolinski. Lui seul n'a trompé ni sa conscience, ni l'équité, ni son dévouement à Votre Majesté. Lui seul s'est montré vrai, digne, noble, vrai gentilhomme enfin. Pareils au glaive flamboyant de l'archange, ses puissants arguments ont pénétré le cœur de ses adversaires; mais Guertzoff avait signé en tête de la liste, et personne n'osa se montrer brave, et chacun, à sa suite, mit son sceau à la honte et à l'humiliation de la Russie.

Que Votre Majesté daigne me pardonner la hardiesse de mes paroles, en l'attribuant à mon dévouement pour sa personne, pour la Russie.

Les paroles d'Erikler s'échappaient en effet de ses

lèvres, rapides comme l'éclair, stridentes d'émotion; lorsqu'il s'arrêta, quelques larmes glissaient le long de ses joues.

Des pleurs dans les yeux du neveu, du collaborateur, de l'héritier de Lipmann, du confident des odieuses pensées de Biren ! Qui eût cru la chose possible?

— Tu pleures, fit avec surprise l'impératrice, toi, le favori de Guertzoff?

— Ah! ma souveraine, si vous saviez ce que m'a coûté cette amitié!...

Aujourd'hui qu'elle ne m'est plus utile, dans cet instant décisif où je puis tout perdre par votre colère et tout obtenir de votre clémence, je vous avouerai que mon attachement envers Guertzoff n'était qu'un masque. Ayant atteint mon but, je jette le masque aux pieds de Votre Majesté.

J'abhorre Biren, dont l'oppression sur ma seconde patrie n'a produit que sang et plaies, et enlève toute gloire à votre règne. Ses bienfaits, je les méprise.

Dès l'instant où j'ai compris toute la grandeur d'âme de Wolinski, je me suis dévoué à lui sans limite, comme eût pu le faire un fils. Il ne s'en est jamais douté, et me compte même au nombre de ses ennemis.

Telle est, Majesté, la confession que je livre à votre merci.

— J'entends d'étranges choses! A quoi et à qui se fier? prononça Anne Ivanowna en hochant la tête. Puis, prenant les papiers des mains d'Erikler, elle les lut, les relut, et s'arrêta longtemps au paragraphe de Wolinski, ainsi conçu :

« Seul, un vassal de la Pologne peut approuver l'indemnité; tout vrai Russe jaloux de l'honneur de sa patrie doit considérer de son devoir de protester contre cette mesure. »

Pendant que l'impératrice était absorbée par cette lecture, et qu'Erikler suivait avidement du regard le jeu de sa physionomie, le nain s'échappa de dessous la table et disparut.

— Vassal! Est-ce assez dur? fit Sa Majesté. Il eût pu employer un autre terme.

— Ne lui en veuillez point, souveraine, si, entraîné par le point d'honneur et la fougne de son caractère, il n'a pas su mesurer ses paroles, comme il l'aurait dû. C'est une phrase qu'il a naguère dite à Guertzoff en personne, et que, dans sa franchise, il a cru de son droit de tracer sur un papier qui doit aller à la postérité.

Guertzoff a même été furieux de ces paroles humiliantes pour lui; pourquoi ne s'en est-il pas plaint à Votre Majesté? Parce qu'il avait pieds et poings liés par l'atroce mort de Gorden..,

Anne Ivanowna agita la main.

— Ne me parlez point de cela... rien qu'en y pensant, je souffre.

— Guertzoff cherchait un moyen de perdre le ministre aux yeux de Votre Majesté. L'occasion s'en présenta bientôt : l'amour de Wolinski pour la princesse Lehemiko. Voici textuellement, à ce sujet, les paroles du duc à mon oncle :

« L'impératrice cajole cette jeune fille comme un enfant son joujou favori. Il faut profiter de cet amour, le protéger, cacher à la princesse que Wolinski est marié, leur faciliter la correspondance, et lorsque l'on pourra prouver qu'il l'a séduite, faire tout savoir à l'impératrice, qui en sera furieuse, et la tête de Wolinski sera entre nos mains. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Guertzoff sut intercepter au ministre du cabinet les lettres de sa femme et plusieurs lettres d'amour. Il brûla les premières et conserva les dernières pour s'en servir quand le moment serait venu.

N'est-ce point par lui que la bohémienne a été introduite au palais, sous prétexte de dire l'horoscope de Votre Majesté, et en réalité pour préparer une mystérieuse entrevue? Si l'amour de la princesse et de Wolinski les a conduits tous deux au bord de l'abîme, c'est à Guertzoff seul qu'en est la faute.

Anne Ivanowna écoutait Erikler avec un vif intérêt. Il sut la toucher et la convaincre; néanmoins elle exigea qu'il affirmât par serment la véracité de son discours.

— Que le Dieu tout-puissant que j'invoque m'anéantisse si une seule des paroles que j'ai dites à Votre Majesté sort de la plus exacte vérité!

L'impératrice parut durant quelques instants plongée dans de sombres réflexions, puis, comme se parlant à elle-même, d'une voix intelligible toutefois :

— Je ferai crouler tout ce plan!... Je le marierai à la princesse... Qui s'y oppose?... Il n'aime point sa femme, qui n'a pas l'air de se soucier grandement de lui... ils n'ont pas d'enfants... quel péché y aura-t-il à cela?...

Elle se tut, parut de nouveau abîmée dans ses pensées; tantôt elle saisissait sa plume, puis la rejetait. Il était visible qu'un violent combat se livrait en elle et qu'elle n'osait se décider à résoudre.

— Que puis-je faire, dit-elle enfin, puisque tous les membres du cabinet ont signé?

— Soyez de l'opinion du ministre, répondit Erikler avec fermeté, et ce sera la résurrection du bon droit. Une seule parole, souveraine autocrate, un seul mot signé de votre main, et la postérité ajoutera une page d'or à votre histoire. Ah! combien la gloire est facile aux monarques!

Le moment était décisif.

L'éloquence du cœur prévalut, Anne Ivanowna prit la plume d'une main tremblante et écrivit au bas de la feuille ministérielle :

« *Que l'opinion du ministre du cabinet Wolinski soit en tous points suivie.* »

Cette décision affermissait le triomphe de Wolinski et la disgrâce de Guertzoff.

Erikler se précipita aux pieds de l'impératrice, et baisa avec enthousiasme la main tendue vers lui. Au moment où il se relevait parut Biren, venant d'entrer comme à l'ordinaire sans se faire annoncer. Sa figure était bouleversée, ses lèvres pâles. Tout son corps tremblait : il avait tout entendu!

Surpris par cette apparition, l'impératrice et le secrétaire restèrent un instant pétrifiés, tant ils le craignaient encore.

Biren ne s'était jamais vu dans une situation aussi critique. Il essaya de parler, mais sa langue s'y refusa.

Enfin Anne Ivanowna rompit le silence en disant d'une voix émue :

— Que voulez-vous?... je ne vous ai point appelé.. que votre pied... ne soit pas ici!...

Sans attendre de réponse, elle se leva et sortit.

Biren était immobile à la même place.

Erikler saisit les papiers qui venaient d'être signés

et s'apprêta à sortir. Il fut un moment arrêté par cette main glacée qui semblait vouloir s'étendre vers lui, par ces yeux étranges qui paraissaient vouloir dire :

— Est-ce donc vraiment Erikler, le neveu de Lipmann?

Mais pas un mot ne fut prononcé; cette langue ne put articuler aucun son.

Le secrétaire s'éloigna.

Wolinski fut bientôt mandé au palais. Là il eut occasion de développer devant l'impératrice, avec toute la fougue de sa nature, le tableau patriotique couvert de cendres où Biren avait plongé la Russie.

Ce même jour tout Pétersbourg eut connaissance de la disgrâce du favori.

Le soir une centaine d'équipages de tout calibre vinrent assaillir le perron de Wolinski.

Sauf ses amis intimes, personne ne fut reçu.

XVII

LE CHAT NOIR.

Ton âme calme ignore les soucis; ton cœur ingénu est pur comme un beau jour; tu n'as nul besoin d'entendre le récit peu intéressant de la folie et des passions.

POUSCHKINE.

L'esprit préoccupé et le front soucieux, la femme de Wolinski descendait l'escalier du palais; ses pieds avaient peine à trouver les marches, qui paraissaient doubles à ses yeux. Un tourbillon aussi embrouillé que celui de Descartes s'agitait dans son cerveau, étreignait son cœur, et teintait d'un nuage de colère ce visage naguère si doux et si serein.

Comment aussi n'être pas dépitée? C'est la seconde fois qu'elle se présente au palais sans y être admise!

A quelle cause attribuer cette malveillance de l'impératrice, dans un moment où son mari est comblé de marques de faveur, où il est au-dessus du favori?

Au milieu de mille conjectures, une apparaît, poignante, mais évidente, lui montrant son abaissement servant à construire le piédestal de sa rivale. Dieu! quel outrage!... En quoi l'a-t-elle mérité?... Par son amour envers son mari, par l'accomplissement de ses moindres devoirs!

Abattue sous le poids de ses pensées, elle s'arrête. L'escalier du palais lui paraît le sombre chemin de la tombe... Des reptiles grimpent, sifflent, l'enroulent de leurs froids anneaux, prêts à l'étouffer.

Un seul appel à Dieu, et ces horribles hallucinations s'évanouissent.

Au bas de l'escalier quelqu'un l'appelle par son nom; elle tressaille en apercevant une personne longue et droite comme une archine [1], avec des jupes volumineuses, un manchon de zibeline, la figure fardée, les cheveux poudrés, des mouches et des fleurs en profusion, tout cela se tenant en équilibre sur de hauts talons rouges.

— Vous ne me reconnaissez point, chère Nathalie-Andrewna? dit, en saluant majestueusement, cette peinture représentant une dame du palais.

Madame Wolinski la regarde attentivement. Eh quoi! c'est son ancienne dame de charge?

1. Mesure de 72 centimètres.

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée..Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

Tels étaient les ornements principaux de la remarquable demeure de madame Koulkowski.

Étendu sur le poêle, son fils faisait entendre des ronflements sonores.

La mère le réveilla, et après qu'il eut exécuté trois bâillements par lesquels il semblait vouloir avaler les visiteurs, elle lui dit d'un ton affectueux :

— Va te promener ou t'amuser, mon chéri, et n'oublie pas ton sabre.

— Pour s'amuser il faut de l'argent, répondit-il d'une voix bourrue ; donne-moi quelques roubles, et j'irai me promener, sinon tu peux me battre, je ne bougerai point.

Ce fils respectueux, une fois satisfait, boucla son ceinturon et témoigna ses remercîments par une gracieuse et sotte plaisanterie.

— Quel étourdi ! il oublie toujours son épée !... A propos, dis qu'on ne fasse point de vacarme dans l'auberge, sinon j'y envoie une seconde fois.

— Voilà, chère Nathalie-Andrewna, continua madame Koulkowski lorsque son digne héritier fut sorti, voilà ce qui s'appelle avoir affaire. Êtes-vous bien assise ici, sinon vis-à-vis de la porte ?...

— Très-bien, très-bien, répondit distraitement Nathalie.

Si on l'eût, en cet instant, assise sur des charbons ou

de la glace; si la terre eût tremblé sous elle, et le tonnerre grondé sur sa tête, elle n'aurait rien vu, rien entendu.

— Comme vous voudrez; seulement, il me semble que vous seriez mieux ici.

Odieuse femme! comme elle la caressait avant de la frapper! Elle ressemblait à un bourreau qui, au moment de lever le couteau sur la tête de sa victime, songerait à la garantir d'un rayon de soleil ou d'un courant d'air.

— Ah! ma pauvre colombe, fit-elle, donnant enfin libre cours à sa langue, pourquoi as-tu vécu jusqu'à ce triste jour?... Tu as couru au-devant du malheur en allant à Moskou. Il est vrai que cet artificieux t'a lui-même engagée à faire ce voyage.

S'il fallait te dire la moitié de ce qui s'est passé durant ton absence, ton cœur se briserait, ma belle colombe (madame Koulkowski pleura, s'essuya les yeux et reprit) : après les galants discours vinrent les lettres, dont on chargeait le professeur Trétiakowsky; puis ce fut ce fainéant, ce diable noir, Nicolas, qu'on prit pour messager. Pour couronner le tout... la langue se refuse à le dire... votre noble époux a été surpris dans la chambre à coucher de la Moldave...

— C'est faux! c'est faux! s'écria Nathalie hors d'elle-

même; la méchanceté a seule pu inventer contre Artemy-Petrowitz de tels contes.

— Des contes! de jolis contes! Vous ne me croyez point? Je puis, si cela vous fait plaisir, invoquer comme témoins le vieux Lipmann, Guertzoff en personne, une dizaine de pages, des laquais, des filles de service; oh! les témoins sont innombrables! Des contes! et pourquoi l'impératrice Anne-Ivanowna ne vous reçoit-elle plus? Que ne nous l'avez-vous pas demandé à nous autres, gens du palais!

C'est parce que votre époux bien-aimé s'est jeté hier aux pieds de Sa Majesté, en la suppliant de permettre qu'il divorçât avec vous pour épouser sa Moldave...

Vous ne le croyez pas? eh bien! ajouterez-vous foi à cette preuve? vous en rapporterez-vous à vos yeux? (Elle s'approcha du poêle, sur lequel était posée une cassette dont elle tira un papier.) Vous connaissez sans doute l'écriture de votre mari?... Lisez, édifiez-vous, et dites ensuite que j'ai menti, que je suis une vieille sotte, qui médit d'un saint homme... Du reste, ces billets sont assez répandus dans le palais... Pour peu que vous désiriez les lire, je puis vous en procurer une vingtaine, vous pourriez même en faire un volume, si cela vous plaît..

Nathalie n'attendit point qu'on lui remît la lettre, elle l'arracha plutôt qu'elle ne la prit.

C'était une de ces lettres par lesquelles une jeune fille inexpérimentée tourbillonne, tremblante, enflammée, de la terre au ciel, dans une atmosphère parfumée d'ambre et de roses, où il fait doux comme sous l'aile d'un ange, étouffant comme sous l'étreinte d'un démon, où le pouls bat d'une double vitesse, où le cœur se meurt dans des extases indéfinissables.

A quelle émotion fut en proie la malheureuse Natalie ! Il y a peu de temps qu'il était auprès d'elle, affectueux et passionné ! Il n'y a pas longtemps encore qu'il prit Dieu à témoin de son amour ! Combien elle était heureuse alors !

Eh quoi ! en un clin d'œil, le charme est rompu ; le souffle empoisonné de Satan a réduit en cendres toutes ses espérances, toutes les joies qu'elle pouvait avoir en ce monde.

Les regards de la jeune femme devinrent fixes, comme lorsque la raison s'enfuit ; ses lèvres brûlantes tremblèrent ; de sa bouche entr'ouverte semblait près de s'envoler le dernier cri de la vie. On voyait son sein s'agiter par les mouvements de son enfant. Que lui importait aujourd'hui son enfant ?... Un être avait été son unique amour, elle avait chéri l'autre à cause de *lui ; lui* n'était plus, et si elle l'avait pu sans crime, elle eût arraché l'*autre* de son sein !

Madame Koulkowski elle-même fut effrayée de l'é-

tat de sa victime. Connaissant la puissance que la religion exerçait sur Nathalie, elle lui rappela Dieu ; elle invoqua Jésus-Christ comme exemple de la patience dans la douleur ; elle lui montra la mère du Sauveur courbée au pied de la croix ; Nathalie, revenant à elle, s'agenouilla en sanglotant devant l'image du Rédempteur.

Longtemps elle resta ainsi, priant et sanglotant; enfin elle se releva, et, animée d'une foi vive, saisit l'image... La mère de Dieu, avec un sourire céleste, semblait la regarder et lui ordonner de vivre désormais pour l'innocente créature qui reposait dans son sein, et qui ne devait point être condamnée pour les fautes qu'avait commises son père!...

La jeune femme jura de vivre pour son enfant. Dans sa vie jamais encore aucun serment n'avait été violé. Elle reprit courage, et les consolations célestes illuminèrent son âme de leurs divins rayons. Mais comment retourner chez Artemy-Petrowitz? Qu'ira-t-elle faire dans la maison d'où l'indifférence de son mari et la volonté de l'impératrice doivent bientôt la chasser? Comment revoir la couche nuptiale sur laquelle son heureuse rivale va la remplacer? Attendra-t-elle qu'on la renvoie? Oh! non, elle ne s'exposera point à cette nouvelle humiliation; elle la préviendra; son pied ne touchera plus le seuil de la demeure de son époux.

Elle a un frère qui la recevra, et ils n'ont qu'à venir chez lui avec leurs titres de la loi! Dieu n'a-t-il pas dit : « Ce que je lierai ne pourra être délié? » Qu'ils viennent discuter avec Dieu!

Elle écrivit à Artemy-Petrowitz, lui déclarant que, trompée, en butte aux persiflages, sa dignité lui défendait de reparaître dans sa maison.

Le refus au palais, des bruits dignes de foi, lui ayant appris que l'impératrice désirait leur divorce et le mariage de sa favorite, une lettre de lui à la princesse, qu'elle avait lue, étaient, ajouta-t-elle, des faits assez concluants pour motiver sa détermination.

Sa lettre fut envoyée sur-le-champ

Nathalie se rendit chez son frère Peroquine, auquel elle demanda asile et protection.

Ni les persuasions de tous genres, ni la promesse de la réconcilier avec son mari, rien n'eut d'effet; l'infortunée jeune femme demeura inflexible.

XVIII

LA PROPOSITION.

Je ne dois pas t'en dire davantage,
Le destin de tes jours futurs
Désormais ne dépend que de toi, mon fils.
POUCHKINE.

En apprenant la trahison de son neveu, Lipmann se livra à un excès de colère voisin de la démence; il blasphéma, s'arracha les cheveux, puis, ce violent paroxysme calmé, son esprit artificieux se livra à de nouveaux plans et en calcula les chances.

Biren tombant l'entraînait infailliblement dans sa chute; il était donc de rigueur, dans son intérêt personnel, de rester fidèle à Guertzoff. Il se promit de tirer ce dernier de la position critique où il se trouvait. D'ailleurs, qu'était la colère de l'impératrice? C'était un faible obstacle.

Seule, Mariolizza était assez puissante pour entraver les projets de Lipmann, et servait d'essieu à la roue

sur laquelle pivotait la fortune des deux rivaux. Il fallait donc briser cette barrière ; ce n'est point cela qui arrête un scélérat !

Quant à Guertzoff, il agira de son côté avec Ostermann et ses gens, que leurs intérêts particuliers lui rendent dévoués.

Revenons à Artemy-Petrowitz, qui répond d'un air soucieux aux félicitations dont il est l'objet, réfléchissant à l'amour de Mariolizza, à l'amour de Nathalie, et se disant que le jour est arrivé où il doit enfin rejeter l'un des deux.

Zouda survient et trouve plongé dans de tristes réflexions celui que toute la ville considère comme l'homme le plus heureux et le point de départ du bonheur futur de la nation.

Zouda n'entre point seul. A la vue du personnage qui l'accompagne, le ministre ne peut en croire ses yeux : Erikler ? c'est bien Erikler?

— Que venez-vous faire chez moi ? lui demande Wolinski d'une voix brève.

— Avoir l'honneur de me présenter à vous, répond Erikler en souriant.

— Peine inutile ! je vous connais parfaitement, et de longue date...

— Mais aujourd'hui, interrompit Zouda, veuillez le connaître comme votre mystérieux ami, comme le per-

sonnage qui vous fut si utile par ses envois anonymes; celui qui, caché sous le masque de l'astrologue, sous la guenille du pauvre, sous l'habit du palefrenier, est parvenu à vous procurer la pétition authentique de Gordenko, celui qui a fait parler les pierres, qui est parvenu à se faire jour jusqu'au cabinet de l'impératrice; en un mot, c'est l'homme auquel vous êtes redevable de la disgrâce de Guertzoff et de votre heureuse situation actuelle, si l'on peut la nommer ainsi.

Wolinski resta quelques instants comme abasourdi de ce qu'il venait d'entendre, puis sautant au cou d'Erikler :

— Eh quoi! mon Dieu! pouvais-je penser? Mon ami, mon noble ami, que ne vous êtes-vous montré plus tôt? Pourquoi avoir si longtemps joué vis-à-vis de moi le rôle d'ennemi et m'avoir empêché de vous apprécier? Que d'humiliations de tout genre, que d'offenses vous avez avez patiemment supportées!

— Pardonnez-moi de vous dire que la fougue de votre caractère et votre irréflexion m'ont obligé à ce mystère. J'ai craint que vous ne sussiez pas assez dissimuler dans des circonstances où la plus légère inconséquence pouvait entraver mes plans. Je dois aussi vous avouer que Zouda, que j'aime depuis l'époque où nous étions camarades sur le banc d'une université d'Allemagne, a été de moitié dans la conspiration.

— Eh bien! voilà un ami!... Approche, traître, que je te presse aussi sur mon cœur.

Wolinski étreignit avec force le petit secrétaire; tous trois avaient des larmes dans les yeux.

— Quant à moi, mes amis, poursuivit le ministre du cabinet, je suis touché de votre conduite, que la Russie doit apprécier. Le peuple vous sera certainement reconnaisant un jour.

Je suis honteux, et je dois dire que je suis indigne du dévouement de soutiens aussi désintéressés du droit et de la nation. Par quoi ai-je reconnu votre amitié? Au lieu de marcher au sacrifice de pair avec vous, je n'ai fait qu'embarrasser votre route par mon aveugle passion... Dieu! si ma folie doit sur cette terre recevoir la récompense qu'elle mérite, que du moins la coupe de cendres, en s'échappant de tes mains, n'atteigne pas ces deux nobles êtres!

— Si nous devons nous perdre, dit Erikler, du moins mourrons-nous sans avoir de reproches à nous faire; nous songerons que nous sommes martyrs de l'humanité, vrais fils de la patrie, dévoués à notre devoir, à l'impératrice, et non d'avides et vils perturbateurs du repos du peuple.

Nous n'avons point transigé avec les lois, nous avons au contraire marché contre leur ennemi, le favori. Le but de toutes nos actions a été au profit

du trône; notre démarche est pure; honte à qui la ternira.

Nous ne nous courberons point devant la fortune illégale, nous ne nous abaisserons pas, nous mourrons.

Oui, diront nos descendants, ils ont tenté de relever la Russie humiliée, de racheter l'honneur de l'impératrice, et ils ont donné leur sang et leur vie! Non, non, personne ne sortira des rangs de la postérité pour nous accuser! Par la chute de Biren nous mettrons fin aux bouffonneries, aux bassesses; la Russie se relèvera et quelque noble descendant viendra un jour s'incliner sur nos tombes.

Ainsi parlaient le ministre et ses conseillers, paraissant, en ce jour de triomphe, presentir le cachot...

Par la physionomie d'Erikler, on pouvait remarquer qu'il se disposait à aborder un sujet dont Wolinski s'efforçait de détourner la conversation, car il le prévoyait, comme dans l'air étouffant nous sentons l'orage que le sombre nuage n'indique point encore.

Le secrétaire du cabinet, après avoir longtemps hésité, dit enfin:

— Il m'est pénible d'avoir à vous avouer que notre affaire n'est nullement terminée, et qu'un nuage menaçant plane sur votre tête; ma présence chez vous a un autre motif que celui de vous exposer mon carac-

tère. Oh ! qu'aurais-je donné pour n'être point chargé d'une mission qui excède mes forces.

— Parlez, dit avec fermeté Wolinski, vous voyez que je suis prêt à tout apprendre.

— Je me suis chargé de vous transmettre une proposition de l'impératrice ; je dois vous prévenir qu'en l'acceptant vous vous affermirez dans la faveur de Sa Majesté, porterez le dernier coup à votre adversaire et contribuerez à la gloire de la Russie. Je ne puis non plus vous cacher que votre refus aurait de funestes conséquences pour vous et vos projets ; ainsi donc, vous tenez en vos mains votre bonheur et celui de votre patrie.

— Ce préambule me fait pressentir que la proposition de l'impératrice est chose inacceptable pour moi ; mais je n'ai peur ni de l'entendre ni de la refuser ; mon âme est accoutumée aux déceptions : une de plus ne l'abattra pas encore. Parlez donc, je suis prêt.

— Je ne sais d'où le vent a soufflé, mais les idées de Sa Majesté, ont pris un cours tout intime. A ma grande surprise, l'impératrice vient de me mander près d'elle et m'a dit de vous notifier que, voulant réparer l'atteinte portée à l'honneur de sa favorite, la princesse Lehemiko, et sachant que vous... pardonnez-moi... vos adversaires vous ont calomnié... la dénonciation est évidente...

— Continuez, expliquez-vous avec franchise. Je crains les jugements que vous pourriez porter sur moi; mais l'opinion de gens vils et méprisables m'importe peu.

— L'impératrice, ayant appris votre réelle passion pour la princesse Lehemiko, passion dont témoignent vos lettres, que Sa Majesté a entre les mains, jugeant que vous n'aimez plus votre femme, de laquelle d'ailleurs vous n'avez point d'enfant, sachant que vous avez des projets de divorce, vous offre son aide et sanctifiera légalement votre amour pour l'orpheline, qu'elle aime au point de ne reculer devant aucun sacrifice.

Artemy-Petrowitz frissonna :

— Et ma femme? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Elle sera forcée d'aller au couvent.

— Au couvent? Nathalie Wolinski? ma femme et mon enfant!... non, cela est impossible!

Wolinski se leva, arpenta la chambre, se frappant le front comme un fou et criant d'une voix rauque :

— Voilà où je les ai conduites, elles et moi!... on ose me proposer cela!... et moi!...

Cette exclamation fut suivie d'un rire sauvage, qui s'éteignit en un sanglot; puis, s'approchant de Zouda, il lui demanda:

— Que ferais-tu à ma place?

— Rappelez-vous mes avertissements au commence-

ment de votre lutte avec Guertzoff, répliqua froidement Zouda; il fallait s'arrêter dès le principe... Aujourd'hui les choses ont été poussées si loin, qu'il n'y a plus à reculer... Que ne devez-vous point sacrifier à votre patrie? Quant à moi, j'acepterais la proposition de Sa Majesté.

— Comment aussi exiger du sentiment de ce cœur machiavélique? Il n'est plus homme lorsqu'il s'agit d'un but politique; il n'a plus de cœur, il n'a que de l'esprit! Mais vous, monsieur Erikler?

Et, semblant craindre qu'Erikler ne partageât l'opinion de Zouda, il ne lui laissa point le loisir de répondre et continua :

— Non, non! avant que vous émettiez votre avis, il faut que je vous dépeigne clairement la situation dans laquelle je me trouve. Cet homme de fer sait tout (il indiqua Zouda); mais il avait apparemment besoin de rouvrir mes blessures.

Vous ignorez que ma femme est enceinte, qu'elle m'aime plus que tout au monde, qu'elle est heureuse à l'idée que mon amour égale le sien. Si je la quitte, elle ne survivra pas longtemps à mon abandon. Tuant ma femme, je tue mon enfant. A quelle vie m'entraînerait la bigamie sur cette triste terre? Pourquoi perdrais-je une créature pure comme les anges? A l'idée de son chagrin, ma folle passion s'est immédiatement éteinte.

Admettons que Nathalie-Andrewna supporte son malheur et vive, sentez-vous le déshonneur qui tomberait sur moi?... La femme de Wolinski religieuse, accouchant dans une cellule!... Cruelle dérision! Et ensuite où qu'elle se montre on la désignera du doigt; chaque passant, chaque mendiant, chacun de mes adversaires aura le droit de dire : Voilà l'ancienne épouse du ministre Wolinski; il est comblé d'honneurs, et elle, regardez ces lugubres vêtements... et l'enfant qu'elle traîne après elle, c'est le sien; il n'a point de nom! Ce mendiant, plus heureux que lui, peut montrer son père, tandis que le premier ne le peut pas; il est semblable à l'enfant du péché, à l'enfant de l'adultère! Wolinski a vendu sa femme, son enfant, leur bonheur et leur repos, les lois, sa conscience, pour quoi? pour ses vues ambitieuses, pour obtenir la place du favori... Nul ne dira : pour la gloire de la patrie. Non, non! cela est impossible, cela ne sera point! Que Dieu punisse cet amour pour Mariolizza, cette folie, cette faiblesse, si vous voulez. Mais quand vous l'invoqueriez au nom de la patrie, des honneurs, jamais, non, jamais je ne me rendrai coupable d'un tel sacrilége! Je ne suis pas encore tombé assez bas.

Je sais que l'impératrice s'attend à la réussite de son projet et que mon refus l'irritera; je sais que je me perds, que je perds mes amis et notre cause, que je

réintègre Biren dans sa position première, que je dois m'attendre à un effrayant orage; mais je n'avilirai ni ne vendrai mon âme! Ma résolution est inébranlable; faites-en part à Sa Majesté.

— Si vous m'eussiez répondu autrement, dit Erikler avec enthousiasme, je me serais repenti de vous avoir servi. Je remercie Dieu de ne m'être point trompé sur votre compte.

— Peut-être ai-je tort, interrompit Zouda quelque peu embarrassé; peut-être suis-je ainsi créé... je ne saurais me changer... Mais je répète que je ne comprends pas où tout cela vous mènera. Lorsque vous résolûtes de remédier à la situation du pays, n'étiez-vous pas décidé à vous sacrifier entièrement? et aujourd'hui...

— Moi seul, oui; mais en t'écoutant aujourd'hui je me sauverai et sacrifierai les autres.

— Votre refus à l'impératrice ne mènera-t-il point à leur perte vos amis et votre femme?

— C'est vrai, mais du moins je n'aurai pas une bassesse à me reprocher. Et qui peut me répondre qu'en acceptant la proposition de Sa Majesté, mes vues intéressées n'auront pas bientôt la récompense qu'elles méritent? Qui me répond que dans un mois, dans quelques jours, Biren ne recouvrera point la faveur et se rira, ainsi qu'il en aura le droit, du vil bigame? Quoi

d'impossible? (D'après les circonstances, tu dois voir que je ne suis pas utile à l'empire, mais aux événements!) Que dira-t-on alors? De quels yeux oserai-je regarder les gens de ce monde? Quelle sera ma mort?

Maintenant du moins je puis me réjouir d'avoir servi à abattre la puissance du favori, ce dont la nation me sera reconnaissante. J'ai rempli mon devoir aussi honorablement que ma fragile nature le permettait. Si je me suis parfois égaré pendant ma longue route, que Dieu me juge! Ma résolution est immuable. Je vous demanderai pourtant, monsieur Erikler, d'attendre jusqu'à demain pour porter ma réponse à l'impératrice. Je dois préparer mes amis aux éventualités qui pourraient en résulter. Peut-être d'ici là découvrirons-nous quelque moyen qui mette notre affaire à l'abri des coups du sort.

Ainsi se termina la discussion.

Zouda se résolut à une dernière tentative et écrivit à la princesse Lehemiko, lui exposant toutes les difficultés de la situation où était plongé l'homme qu'elle aimait.

L'amour, si ingénieux, ne trouvera-t-il point un expédient salutaire?

Quelques heures plus tard un domestique entra et remit une lettre à Wolinski.

— De qui? demanda-t-il.

— De la part de madame, répondit le domestique.

— Où donc est-elle?

— Chez Son Excellence monsieur son frère.

— M'écrire de chez son frère, se dit Wolinski, qu'est-ce que cela peut être?

Et en proie à une vive anxiété, sa main tremblante rompit le cachet.

La première chose qui frappa ses yeux fut une lettre de lui à Mariolizza. En une seconde il devina la vérité et en fut effrayé. Il appela à lui toute son énergie pour lire ce que lui écrivait sa femme.

— Encore une œuvre de l'ennemi! s'écria-t-il en déchirant les deux papiers.

C'est une sottise qu'a faite ma femme!... Il y a mesure à tout... Croit-elle que je vais aller implorer son pardon? Non, cela ne sera point... Après mes assertions, mes serments, les preuves de mon amour, elle ne devait pas fouiller dans le passé ; elle ne devait pas toucher à ce côté dangereux. Où va-t-elle chercher le droit d'accuser son mari? Chez son ancienne femme de charge, chez une vile créature qui m'a vendu à mon premier ennemi!.. S'abaisser à un tel degré, mon Dieu! désormais je la renie aussi, cette femme... Qu'elle vive en paix chez son frère, inventant des fables sur son mari; qu'elle et ses gens l'éclaboussent des

pieds à la tête pour se divertir !... Oh Mariolizza n'eut point agi ainsi, c'est une âme d'élite, celle-là ! Y a-t-il beaucoup de Mariolizza sur terre? Et moi qui voulais la sacrifier !... Ingrat !

— Néanmoins, continua-t-il, calmant par degrés l'exaltation qu'avait fait naître cet envoi, néanmoins j'ai fait mon devoir et ne reculerai point ; que la faute ne soit pas de mon côté !

Ce même jour encore Zouda revint porteur pour Wolinski d'un message d'un autre genre. C'était de la princesse de Lehemiko.

« Je sais tout, » écrivait-elle, « tout : la proposition de l'impératrice, l'amour que te porte ta femme, et ta situation vis-à-vis d'elle. Je ne veux pas être la cause de ton malheur. Mon cœur m'a suggéré un moyen d'y remédier, dont il faut que je cause avec toi. Je ne veux confier mon secret ni au papier ni à personne ; trouve-toi ce soir, à minuit, devant la maison de glace, côté du quai. Maintenant persomne... ne viendra nous troubler. »

Oui, nul ne la troublera ! son ange gardien n'est plus là ! sa mère en démence est enfermée ! D'ailleurs que lui importe sa mère ? Mariolizza n'a plus au monde que lui, lui seul est tout pour elle, sa loi, sa patrie, sa famille, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de son avenir, tout, tout !

— Oh ! combien celle-ci écrit différemment, dit Wolinski. J'irai, pour sûr, j'irai, ne serait-ce que pour me venger de l'autre.

XIX

LE RENDEZ-VOUS.

Ne jouez pas avec le feu.

— Pourquoi vivrais-je plus longtemps ? pensait Mariolizza en lisant la lettre de Zouda. J'ai aimé, j'ai connu tout ce que l'amour et la vie renferment de beau... Qu'attendrais-je désormais ? Je n'ai pas le pouvoir de rompre ma passion ; non, je dois l'emporter avec moi dans la tombe : elle doit me survivre dans son cœur. Son bonheur a été mon unique mobile. En l'épousant, que puis-je lui apporter ? Une seconde d'enivrement, puis le remords du malheur de sa femme et de son enfant. Oh ! cet enfant m'est aussi cher que s'il m'appartenait. Peut-il m'être indifférent, l'enfant

de mon Artemy? Mieux vaut mourir, mourir aimée, heureuse, fière de son amour, parée des noms de fiancée, d'amante, d'amie, emportant avec soi le souvenir de l'homme aimé, l'attachant à mon tombeau par la reconnaissance! Oui, c'est un plus noble sacrifice que de vivre pour troubler son repos, d'attendre le refroidissement de son amour, le voir infidèle, et qui sait? peut-être le mépriser un jour. Oh! je veux mourir pendant que tout me sourit; je veux me coucher dans le cercueil, belle et digne de lui, et non comme un sec et jaune cadavre qu'il n'oserait regarder, et qu'il embrasserait avec répulsion.

Ainsi se parlait la jeune fille, décidée à se sacrifier à la gloire de Wolinski.

Puis vint l'instant où elle se sentit triste à l'idée de mourir quand sa vie s'ouvrait dans toute sa fleur; quand sur ses lèvres et sur son sein se pâmaient les baisers de l'amour; quand son cœur contenait tant de doux et mystérieux désirs. Mais la pensée qu'il lui serait redevable de son repos, de son bonheur, de sa gloire, prévalut, et son cœur l'entraîna vers les régions célestes, d'où elle plongea d'enthousiastes regards d'amour sur sa résolution terrestre; elle redevint sereine, son âme parut avoir hâte de s'envoler en déployant ses ailes de feu.

Elle résolut de laisser à l'impératrice une lettre dans

laquelle elle avouerait la bassesse de sa naissance. Puis elle fera un mensonge, le premier mensonge de sa vie ; elle accusera Biren d'avoir connu son origine et d'avoir aidé Marioulla à resserrer les liens de sa fille et de Wolinski. Elle se dira l'instrument du duc, choisi pour frapper son ennemi ; puis elle ajoutera que les remords de son impure conscience l'ont forcée à tout avouer au moment de metttre un terme à son indigne vie...

Cette fable fera infailliblement tomber Biren à tout jamais, et son bien-aimé Artemy sera comblé d'honneurs, de faveurs, de gloire; son enfant vivra, sa femme n'aura rien à lui reprocher...

Mais Wolinski doit savoir qu'elle s'est faussement accusée, et que c'est un sacrifice qu'elle lui offre..... elle veut le voir une dernière fois, lui prouver qu'elle est digne de lui, qu'elle l'aime et l'aimera éternellement. Et ensuite..... une mèche de ses cheveux sur le cœur, une pensée vers lui, un linceul de neige, quelle plus belle mort ambitionner ? C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que Mariolizza envoya à Artemy - Petrowitz la lettre que nous avons vue; puis elle écrivit celle pour l'impératrice, qu'elle cacheta et posa derrière son miroir.

Par quel moyen se rendra-t-elle à la maison de glace ? Grouchka, sa confidente, est malade (ne pouvant

obtenir qu'elle espionnât sa maîtresse, on lui avait ordonné d'être malade, ce qui prouve que Biren avait encore de l'influence au palais); la physionomie de la servante qui la remplace n'indique rien de bon; une cloison seule la sépare de Mariolizza : comment cette dernière quittera-t-elle sa chambre? La sortie du palais sera protégée par l'Arabe amie de Nicolas.

Coûte que coûte, il faut acheter le silence de la suivante, l'amour de Mariolizza est prêt à subir cette dernière humiliation; que lui importe ce que l'on dira après sa mort! Le temps est précieux : elle confie son secret, et avec une joie qu'une jeune fille inexpérimentée ne peut comprendre, elle reçoit l'assurance que l'on se rendra en tous points aux désirs de la chère et aimable maîtresse, à laquelle on fait des protestations infinies. Mariolizza ne demande que le silence, ce qui lui est accordé sous serment.

Toutes les dispositions prises, la jeune fille attend impatiemment minuit. A cette heure, d'ordinaire tout bruit cesse dans le palais et la lune paraît derrière l'horizon de neige; aujourd'hui le bruit des allants et venants semble se prolonger, la lune paraît plus brillante sur l'azur foncé du ciel et éclaire tout de ses rayons argentés.

Comment échapper à cet espion ?

Mariolizza, assise près de sa fenêtre, supplie la lune

de s'éloigner. Que ne peut-elle l'éteindre de son souffle! Voici un petit nuage qui court et va l'atteindre; mais non, l'espion est toujours là, clair et brillant.

— Peut-être, se dit la jeune fille, peut-être regarde-t-il aussi la lune et lui adresse-t-il en ce moment la même prière que moi. Ce rayon qui tombe sur moi éclaire aussi sa poitrine. Pressent-il que je l'appelle pour lui dire à jamais adieu... pour l'éternité?

L'éternité! quel affreux mot! Mon Dieu, qu'il m'eût été moins pénible de quitter ton monde terrestre, s'il n'y était point; ton beau soleil, s'il ne l'éclairait en même temps que moi; la cour, les plaisirs, les honneurs, s'il n'y participait point! Mon Dieu, tu as été trop libéral envers moi... (Elle regarda son beau visage dans son miroir.) S'il ne lui avait appartenu, je n'eusse pas eu autant de peine à quitter cette terre... Maintenant qu'il doit se séparer de tout cela... oh! la tristesse me saisit.

Mariolizza pleura. Que ta puissante volonté soit faite! ajouta-t-elle, tombant à genoux et priant; tu m'as mise en ce monde pour le sauver par mon amour, le sauvegarder pour sa gloire et le bonheur des autres!... Que ta volonté soit faite : le sacrifice est prêt.

Puis elle se souvint de sa mère. Elle savait que l'impératrice s'était informée de la bohémienne Marioulla, et qu'on avait répondu que la pauvre femme allait

mieux, qu'elle ne mordait plus... A ces pensées, le cœur de Mariolizza saigna. Comment pourrait-elle lui venir en aide?

Le fatalisme a précipité la mère dans le gouffre où doit tomber la fille. Nul ne saurait la secourir que Dieu : aussi Marioulizza le prie en pleurant de soulager dans son malheur celle qui l'a tant aimée.

Par un papier joint à la lettre de l'impératrice, elle lègue à Marioulla tout ce qu'elle possède.

La lune se cache. Dans les corridors du palais on n'entend plus que les bâillements incivils de quelques laquais. Minuit approche!... Wolinski reprend son empire exclusif sur le cœur de Mariolizza; elle ne pense plus qu'à lui!... Elle compte les minutes avec impatience; ses joues brûlent, son sein palpite, ses lèvres sont arides; elle a soif... on lui apporte de l'eau... assez trouble... Une expression singulière anime le visage pâle de la femme de chambre; le plateau tremble si fort dans sa main, que le liquide déborde du verre, dont Mariolizza avale d'un trait le contenu. Elle n'a rien remarqué; que peut-elle remarquer? L'horloge de l'Amirauté sonne douze coups, et tout son être frissonne.

Elle met un chapeau, jette une pelisse sur ses épaules.

On frappe à sa porte : c'est l'Arabe.

Elles partent... elles traversent des couloirs faiblement éclairés, d'autres complétement obscurs; elles se trompent, se heurtent...

— Y sommes-nous bientôt?

— A l'instant!

Une clef tourne, une porte crie. Mariolizza respire une bouffée d'air froid: elle est sur le quai.

A quelques pas d'elle, dans l'obscurité, se dessine confusément une longue silhouette... Elle avance; on échange la demande et la réponse: C'est toi? — C'est moi?... Et Mariolizza tombe dans les bras d'Artemy-Petrowitz. Ils demeurèrent longtemps sans parler. Il l'embrassait, mais ce n'étaient plus les premiers baisers d'une passion insensée; aujourd'hui s'y mêlaient, sur le visage de la jeune fille, les larmes brûlantes du repentir.

— A quoi t'ai-je amenée, infortunée! dit-il enfin.

— Oh! ne me parle pas de douleur, interrompit-elle en l'entraînant. Que me manque-t-il, à présent? ne suis-je point avec toi? Vois-tu combien mon bonheur m'a étourdie? J'avais tant de choses à te dire, et j'ai tout oublié! Arrête-toi un instant; laisse mes yeux contempler tes traits pendant qu'ils le peuvent encore; peut-être sera-ce la dernière fois!...

Ils s'arrêtent. Mariolizza lui saisit une main qu'elle presse dans les siennes, l'appuie contre son cœur, et

son regard ardent s'efforce de percer l'obscurité pour se poser sur le visage chéri d'Artemy-Petrowitz.

— La dernière fois ? demande-t-il avec anxiété ; et pourquoi ?

— Il faudra nous séparer ! répond-elle.

Artemy-Petrowitz ne répliqua point ; il lui baisa affectueusement la main. Son silence semblait dire : Il faut nous séparer !

— Si je mourais, me pleurerais-tu ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Explique-toi !...

— Ne faut-il point mourir ? si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain... un jour ou l'autre !

— Chérie, au nom de Dieu, ne m'afflige pas ainsi ; pourquoi ces affreuses pensées ? Quel projet ?... parle.

Sentant au tremblement de la main, aux palpitations du cœur pressé contre sa poitrine que l'idée de sa mort impressionnait Artemy-Petrowitz, satisfaite de ces signes d'amour, Mariolizza s'efforça de le rassurer.

— Non, cher, non, j'ai plaisanté... je vivrai... mais d'une vie semblable à la mort !... Nous devons nous séparer : ton repos, ton bonheur l'exigent !... Éloignons-nous un peu ici ; l'on pourrait nous remarquer... Tu vois combien je suis devenue prudente !

Ils s'éloignèrent.

Wolinski s'était promis une grande fermeté, de même que les preux qui avant d'entreprendre le saint

pèlerinage faisaient vœu de résister à toute tentation. Mais les caresses de l'adorable enfant étaient si affectueuses, si passionnées, qu'il oublia quelque peu son serment. Il aurait fallu avoir la force de s'arrêter aux premiers pas, de déclarer ses intentions, de se dire adieu comme des amis; mais... ils s'éloignèrent.

Un feu céleste animait le visage de cette admirable créature, de cette prêtresse de l'amour, de cette victime de l'abnégation. .

Les amants s'arrêtèrent devant la maison de glace.

Ce splendide édifice, complétement abandonné, commençait à se détériorer; les portes étaient ouvertes; le vent, s'engouffrant dans les vitres brisées, faisait croire aux gémissements de spectres envahisseurs de ce froid domaine. Les deux rangées de sapins se détachaient dans l'obscurité pareils à des chevaliers bardés d'argent aux casques surmontés de volumineux panaches.

— Eh bien! dit-elle, en l'entraînant avec l'exaltation d'une bacchante.

— Si nous franchissons ce seuil, nous sommes perdus, répondit-il.

— Enfant!... as-tu peur de mon amour?... je veux te sauver et non te perdre; mais aussi je veux que tu me connaisses... que tu saches m'apprécier.

A ces paroles Wolinski sentit tout scrupule l'abandonner. Enivré, il saisit Mariolizza dans ses bras et

l'emporta dans la chambre à coucher de la maison de glace.

— O bien aimé, disait-elle, s'enlaçant à lui, enfin tu es à moi, tu m'appartiens, personne ne peut t'arracher à mon étreinte !... C'est pour cette heure-ci que la Providence m'a envoyée sur la terre, pour cette heure j'ai vécu... en elle gît tout mon passé, tout mon avenir... c'est pour elle qu'a été construit ce palais glacé, ce lit de glace... J'ai en moi des flammes pour les réchauffer.

— Oui, nous les réchaufferons, et Wolinski la couvrit d'avides baisers.

. . . . . .

Un nouvel et lugubre hymen s'accomplit.

* * *

Le palais et son noir manteau devenaient déjà distincts à leurs yeux. Ils se firent des adieux, de longs adieux. La figure de Wolinski était inondée des larmes de Mariolizza : son cœur était profondément ému.

Au moment de se quitter, ils s'approchèrent de nouveau l'un de l'autre ; ce fut un infini baiser... Il la reconduisit jusqu'au palais. Encore un... ses lèvres étaient froides comme la glace, elle chancelait... La porte s'ouvrit, la porte de l'éternité !... Elle eut à peine

la force de faire un dernier signe de la main et disparut.

Wolinski resta encore longtemps à la même place, dominé par un sentiment pénible.

Infortuné ! tu la reverras le jour où les morts se relèveront !...

— Ne me quitte pas, disait Mariolizza saissant le bras de l'Arabe, occupée à ouvrir la porte mystérieuse. J'ai une douleur aiguë dans la poitrine... Il y a quelque temps que je souffre... mais mon bonheur était si grand... que j'ai su endurer ce mal... Je souffre !... les forces m'abandonnent. Oh ! je comprends tout !... du poison !... combien je leur suis reconnaissante !... ils ont fait mon ouvrage... ils m'ont sauvée du suicide... Seigneur, combien tu es clément !

L'Arabe, effrayée, transporta, non sans peine, la princesse dans son appartement.

Tout était obscur ; la femme de chambre dormait ou feignait de dormir.

Mariolizza ordonna de ne point la réveiller, de ne pas allumer de lumière. Une forte convulsion la saisit, on entendait ses dents s'entre-choquer ; elle s'efforçait, autant que possible, de surmonter l'horrible douleur.

— Quelle souffrance ! dit-elle, empêchant l'Arabe de s'éloigner ; tout cela va finir dans un instant !... C'est

passé... Si tu savais quelle belle nuit !... Je sens encore ses baisers... Quel enivrement de mourir ainsi !... Demain tu lui diras que je suis morte heureuse, très-heureuse; tu ajouteras que personne ne saura l'aimer comme moi... Oh ! il ne m'oubliera pas... il appréciera ce que j'ai fait pour lui.

Il y a une lettre derrière mon miroir; prends-la, et remets-la à l'impératrice, mais après ma mort seulement... Jure-moi que tu la feras parvenir... Son bonheur, à lui, en dépend.

L'Arabe, ne sachant que faire, jura en pleurant.

— Oh ! Dieu ! mon Dieu ! ma poitrine se déchire.

Un flot de sang jaillit de la bouche de l'infortunée.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, reprit-elle, se cramponnant à l'Arabe; cela va passer... Tu lui diras que dans la plus cruelle agonie... sa chère image était devant mes yeux... Je l'emporterai... que son nom... sur mes lèvres... dans mon cœur... O cher... Artemy.., pardonne... Arte...

La dernière syllabe de ce mot se termina au delà de notre monde.

Le temple d'argile n'était plus; l'âme, après avoir chanté la dernière strophe de son hymne d'amour, s'envola...

Il y eut un cri, un cri si terrible, que les murs en tressaillirent.

L'Arabe ne tenait plus dans ses bras qu'un corps glacé.

— Qu'arrive-t-il? qu'arrive-t-il? demanda la femme de chambre en sautant de son lit.

— La princesse... est morte ! fut tout ce que l'Arabe eut la force de prononcer.

— La princesse se meurt! répéta la suivante s'élançant dans le corridor.

Cette exclamation retentit dans le palais jusqu'aux oreilles de l'impératrice.

Les médecins furent appelés; ils employèrent toute leur science; mais les morts ne ressuscitent point !

On eut peine à entraîner Anne Ivanowna loin du corps de sa favorite.

Lorsque l'on prit le cadavre pour le coucher dans sa bière, on vit une boucle de cheveux noirs posée sur son cœur; aucune main profane ne l'en ôta; elle l'accompagna dans le cercueil.

Le ciel a exaucé tes prières, belle et noble créature ! Tu es morte au moment le plus heureux de ta vie : tu t'es envolée, parée de la couronne de l'amour, encore dans l'éclat de sa fraîcheur !

XX

L'ENTERREMENT.

Ami, ne cherche pas à savoir
Où mes pas se sont dirigés
Après que j'eus quitté le monde.
J'ai tout accompli ici-bas,
J'ai aimé et j'ai vécu.
JOUKOWSKY.

Voulant éviter à l'impératrice ce lugubre voisinage, on transporta la princesse Lehemiko dans l'église d'Isaac de Dalmatie.

Le cortége sortit en grande pompe.

— Depuis longtemps Mariolizza était sujette à des crachements de sang, dit le docteur.

Cette mort n'avait, par conséquent, rien d'imprévu ; et il fut convenu au palais que la princesse avait succombé par suite de la rupture d'un vaisseau sanguin.

On se rappela que Kraft, l'astrologue, avait, quelques jours auparavant, prédit cet événement, duquel on se

consola en se disant que nul ne pouvait échapper à sa destinée.

On ne put retrouver la lettre à l'impératrice, qui avait mystérieusement disparu.

La nouvelle de la mort de la princesse fut immédiatement connue dans toute la ville, mais personne n'osait l'annoncer à *celui* qui en était la cause première.

Enfin *il* l'apprit.

Je souffre à l'idée de retracer l'horrible douleur dans laquelle IL fut plongé. Je dirai seulement que, pareils à ceux de la malheureuse Marie-Antoinette, ses cheveux blanchirent en un jour.

Une nombreuse assistance entourait dans l'église le corps de la princesse Lehemiko.

Combien elle était belle ainsi étendue; elle paraissait endormie! Comme cette guirlande de fleurs et ce diadème d'or, dernière couronne du dernier voyage des vivants, resplendissaient sur sa chevelure d'ébène!...

Une femme pleurait et priait à côté du cercueil; elle baisa la morte et la bénit.

Cette femme était Nathalie Wolinski.

Un homme s'avança; son visage était pâle, lugubrement triste, ses cheveux en désordre, ses yeux fixes, sans une larme, témoignaient de l'abattement de son âme.

C'était Wolinski.

Oubliant sa position, l'opinion du monde, oubliant tout, il étreignit ce corps, dont il sentait encore en lui les brûlantes caresses... Longtemps il resta ainsi attaché à cette froide dépouille...

Lorsqu'il se releva un effrayant sanglot retentit dans l'église les assistants en tressaillirent, et du pied de l'autel, le prêtre en fut indigné... Des dizaines de mains entraînèrent l'infortuné... on ne lui permit pas le dernier adieu... Peut-être ne l'eût-il point osé !

Durant tout le jour, femmes, enfants, vieillards, se pressèrent en foule à l'église. Chacun parlait de la morte.

L'un vantait ses superbes vêtements ; l'autre, le dessin du brocart, la richesse de la bière ; tous admiraient cette fleur de beauté que la mort n'avait pas encore eu le temps d'effeuiller.

Ce même jour Marioulla demanda avec une touchante éloquence qu'on la laissât sortir. Le lendemain même prière. Elle était si calme, si douce, baisait avec tant d'effusion les mains de son gardien, que celui-ci, ému, parvint à obtenir de son supérieur l'ordre d'élargissement. Basile n'avait pas quitté Marioulla. Dès qu'elle se vit en liberté, la bohémienne courut sur la place du Palais, et ses yeux brillèrent de joie en contemplant l'édifice.

— C'est le palais, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Tu le vois, répondit Basile avec tristesse, car il était instruit de la mort de la princesse Lehemiko.

— Oui, oui, je me souviens!... C'est là que vit mon enfant, ma Mariolizza... Il y a longtemps, fort longtemps que je ne l'ai vue! Que Dieu te bénisse, mon enfant! Si je pouvais l'apercevoir, combien je serais heureuse!... Quelqu'un s'approche de cette fenêtre; c'est elle, c'est elle! Son cœur a pressenti sa mère!... Elle me regarde; Basile, la vois-tu? Réponds-moi donc!

— Oui, elle te regarde, répondit le vieillard, qui se détourna pour essuyer une larme.

— Elle est princesse, aimée de l'impératrice, fiancée à Wolinski. C'est moi qui ai arrangé tout cela. Oh! sois tranquille, ma chérie, nul ne saura que je suis ta mère... L'ai-je jamais dit, Basile?

— Non, jamais.

— Certes, je n'aurais point survécu à une indiscrétion!.:. en parler!... il faudrait que je fusse folle!... Sois sûre, mon ange, que Dieu seul et moi le sauront.

Marioulla semblait heureuse, son œil noir étincelait de joie.

Tout à coup le vent apporta à son oreille le son d'un psaume funèbre.

— Qu'est-ce ? dit-elle, rejetant son voile pour mieux entendre.

Les chants devinrent plus distincts.

— C'est un enterrement... Grâce à Dieu, il n'est point sorti du palais, car c'est du sens opposé qu'il arrive.

— Non, il ne vient pas du palais, interrompit avec effroi le bohémien. J'ai entendu dire que la princesse Lehemiko se rendrait aujourd'hui au bazar; si nous allions de ce côté, peut-être l'apercevrions-nous.

— Allons, répondit Marioulla, se suspendant au bras de son compagnon, oui, peut-être la rencontrerons-nous.

Ils se dirigèrent vers la Grande Perspective.

Ils aperçurent dans le lointain un cercueil rose suivi d'un nombreux cortége. Marioulla s'arrêta, son cœur palpita, ses lèvres violacées tremblèrent...

Le convoi disparut à l'angle d'une rue.

— Grâce à Dieu, il n'est pas venu du palais, répéta-t-elle en jetant sur l'édifice royal un long regard qui semblait dire : Que Dieu protége cette demeure!

Puis elle s'éloigna, entraînant rapidement Basile dans la direction du bazar, où elle espérait rencontrer la princesse Lehemiko.

XXI

L'ARRESTATION.

Faites de lui ce que vous voudrez; de ce moment il a cessé d'être gentilhomme, Sujet, citoyen, mari; tous ses liens avec la société sont rompus.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Wolinski, en proie à un violent chagrin, sortît de chez lui.

Les affaires de l'empire étaient en suspens. La médisance avait su faire parvenir jusqu'aux oreilles d'Anne Ivanowa le récit de la promenade nocturne.

L'impératrice était triste, ennuyée, irritée; dans cette disposition d'esprit, elle manda auprès d'elle Ostermann, Munich et quelques autres gentilshommes (tous, sauf Munich, ennemis acharnés de Wolinski), leur demandant les moyens à employer pour sortir des difficultés où elle se voyait engagée. Les gentilshom-

mes déclarèrent qu'il était urgent de remettre Guertzoff de Courlande à la tête des affaires.

Munich seul garda le silence.

Le cœur de la souveraine fut allégé par ces conseils, qu'elle s'empressa de faire exécuter en envoyant chercher Biren.

Aussitôt que cette communication lui parvint, Guertzoff fit venir Lipmann.

Ce dernier trouva son maître au milieu d'un triomphant entourage.

Guertzoff l'accueillit par des félicitations.

— Je vous avais répondu du succès sur ma tête, dit Lipmann.

Les yeux des deux interlocuteurs brillèrent d'une joie féroce.

Guertzoff tint à prouver sa grandeur d'âme :

— Veux-tu que, pour punir ton neveu, je me contente de le renvoyer?

— J'exige le cachot pour lui! interrompit l'oncle avec une fermeté qui surprit même la famille de son patron.

Pour cette fermeté, digne de Brutus, au dire de Biren, Lipmann eut l'honneur d'être pressé dans les bras de Son Altesse.

Biren traversa le palais d'un air sombre et hautain. C'est par l'inflexibilité qu'il voulait reprendre son an-

cien ascendant sur l'impératrice, tactique qui du reste lui réussit, car à peine fut-il entré qu'Anne Ivanowna lui tendit une main tremblante en disant :

— Oublions le passé : que la paix soit éternelle!

Biren fléchit le genou, baisa la main qui lui était offerte, puis, se relevant, dit avec fermeté :

— Je reviens sans rancune, sans condition, prêt à tout supporter pour Votre Majesté, que je laisse seule juge des sanglantes humiliations auxquelles m'ont exposé mes ennemis et que je veux oublier ; ma souveraine outragée par des rebelles, votre repos violé au milieu de vos plus innocentes distractions, une indigne intrigue au palais, dont on m'accuse d'avoir été l'instigateur, le déshonneur, la mort de votre favorite, le trouble et le désordre dans les affaires, les dispositions du peuple à la révolte... voilà l'état actuel des choses. Celui qui sera le plus près de vous, qui sera le plus fort, le plus inflexible, celui-là devra être le défenseur de Votre Majesté. Il ne devra s'éloigner de votre trône qu'après l'avoir consolidé, et quoi qu'il fasse, il ne saura jamais assez punir ceux qui ont ébranlé ce trône.

Souveraine, rendez-moi votre faveur et mes anciens droits, mais je ne les accepterai qu'avec la tête du traître Wolinski et de ses complices...

— Jamais! non, jamais! s'écria l'impératrice, effrayée des conditions que lui posait son favori.

— Alors c'est moi qui suis un sujet faux, menteur; et comme tel je dois, j'exige être mis en jugement.

— Non, non, vous serez comme auparavant, mon conseiller, mon ami; nous éloignerons Wolinski...

— C'est trop peu pour l'exemple de ses complices ou des miens. Ma tête ou la sienne doit tomber; il n'y a point de milieu, que Votre Majesté choisisse.

— Mon Dieu! que font-ils de moi? disait Anne Ivanowna, levant les yeux au ciel comme pour en implorer le secours.

— Souveraine, ce que je vous propose est pour votre gloire, pour l'empire.

— Au moins pas sans jugement... oui, je veux qu'il soit mis en jugement, et s'il se justifie...

— Il est accusé par la loi, dit Biren, tirant de sa poche un papier qu'il donna à signer à l'impératrice; la loi doit le condamner ou l'absoudre; je n'exige rien autre. Aurais-je osé, moi qui suis votre esclave dévoué, vous proposer une action indigne de votre caractère, indigne de la noblesse de l'élévation de votre âme?... Songez au blâme... Souveraine, la fermeté est souvent un bienfait... Rappelez-vous que la Russie l'exige.

L'impératrice prit la plume qu'on lui tendait et signa l'ordre de tenir Wolinski prisonnier chez lui, de le mettre en jugement pour outrages envers Sa Majesté, etc...

Le malheur du ministre et de ses amis était consommé.

C'est ainsi que tourne la roue de la fortune.

Pendant que le tribunal s'organisait, Erikler courut chez Artemy-Petrowitz :

— Fuyez, lui dit-il; votre tête est menacée.

— Je m'y attendais, répondit froidement Wolinski, levant languissamment du coussin sur lequel elle était appuyée, sa tête alourdie. Il est temps, je suis prêt... époux indigne, fils indigne de ma patrie, méprisé de mes amis, me méprisant moi-même, la vie m'est à charge. Zouda avait raison, ce n'était point à moi, homme faible et passionné, à m'engager dans une sainte et grande cause!..... Je considère comme une grâce la punition que Dieu m'envoie. Ah! que ne peut-elle racheter mes fautes!... Non, mon ami, je ne me soustrairai pas aux mains qui me cherchent. Mais vous et Zouda, sauvez-vous pendant qu'il en est temps encore.

Wolinski se leva, et, tirant de son bureau quelques rouleaux d'or :

— Prenez ceci, mes amis... L'argent vous aidera plus puissamment que les hommes. Gagnez de meilleurs pays. Que la bonté de Dieu vous préserve de nouveaux malheurs... Quand je ne serai plus, ne pensez pas à moi comme à un méch....

— De quel droit me jugez-vous ainsi ? interrompit Erikler avec mécontentement; n'ai-je pas juré de partager votre destinée, bonne ou mauvaise? Ai-je jamais manqué à ma parole? Me croyez-vous incapable d'avoir la force de mourir?...

Pour toute réponse, Wolinski étreignit avec émotion Erikler.

Lorsqu'il sut de qui dépendait son jugement, le ministre ne douta point de sa mort.

— Mais avant ma dernière heure, ajouta-t-il, je veux encore une fois faire entendre à l'impératrice l'accent de la vérité.

Ayant espoir en cette entrevue, Erikler ne l'en détourna pas.

Wolinski fut promptement habillé et se rendit au palais.

Son apparition inattendue fit naître la même surprise qu'aurait causée celle d'un condamné ayant rompu sa chaîne. Les courtisans effrayés chuchotèrent, personne n'osa l'annoncer à l'impératrice.

L'indécision du ministre ne fut pas de longue durée, et prenant le chemin des appartements intérieurs, il se dirigeait vers le cabinet de Sa Majesté, lorsque Pedrillo, qui sortait de la chambre à coucher, s'élança sur lui et lui donna, comme un bélier, un coup de tête en pleine poitrine.

— Hé! hé! hé! le bouc a des cornes, cria Pedrillo en se reculant de deux pas et imitant un bêlement.

Dans son irritation, oubliant qu'il était au palais, Wolinski leva sa canne sur le nain... le coup fut violent, le sang jaillit du nez du monstre, qui poussa un cri retentissant :

— Du sang! du sang! il l'a tué!... dirent ceux qui les entouraient.

On courut, on s'agita, médecins, gens de service, courtisans, tous s'empressèrent autour du nain, et ce fut le signal d'un nouvel orage pour le ministre du cabinet, car quelques instants plus tard le feld-maréchal Munich vint annoncer à Wolinski que, par ordre de l'impératrice, il eût à lui remettre son épée et à retourner sans délai à sa demeure, où il était consigné.

Cette communication fut accompagnée d'une cordiale et chaleureuse poignée de main.

— Comte, répondit Wolinski en lui remettant son épée, ma perte est décidée. La Russie a le droit de vous prier de mener à bonne fin l'entreprise que j'avais commencée par amour pour mon pays, et que ma conduite insensée a fait avorter... Sauvez notre patrie de ceux qui l'oppriment, et veillez à sa gloire.

Lorsque Wolinski fut près de chez lui, ses gens se précipitèrent au-devant de sa voiture en s'écriant :

— La maison est cernée, sauvez-vous, maître, nous protégerons votre fuite!

— Je vous remercie, mes amis, leur répondit Artemy-Petrowitz, et il donna à son cocher l'ordre d'avancer jusqu'au perron.

Le prisonnier se livra lui-même aux gardiens.

En traversant la cour, il vit Zouda que l'on emmenait, et n'eut que le temps de lui dire adieu.

Dans l'antichambre il trouva sa femme, qui, ayant tout oublié, hors le malheur de son mari, lui tendait les bras.

Le jugement dura quelques jours; tout se fit dans les formes légales. Mais qui eût osé défendre Wolinski et ses amis?... Au nombre des accusations principales était celle d'avoir versé le sang au palais.

Un des juges (Ouchakoff), en signant la condamnation à mort, mouilla le papier de ses larmes.

Armé de ce papier, Guertzoff se présenta au palais.

— Que m'apportez-vous? demanda l'impératrice pâle et tremblante.

— La condamnation à mort des rebelles, répondit le favori d'un ton dur et ferme.

— Ah! Guertzoff! c'est ma condamnation aussi!... Vous avez résolu d'empoisonner le peu de jours qui me restent à vivre...

Et l'impératrice pleura.

— Je n'ai agi qu'en vue de votre bien et de votre gloire ; du reste, je vous ai laissé le choix d'une autre décision, que voici, dit Biren tendant un second papier.

— Que veut dire ceci? s'écria Anne Ivanowna ; votre condamnation ! vous me donnez à choisir?

— Je vous donne à choisir la tête qui vous sera la plus chère. Pour moi, je ne saurais survivre au mépris des lois et de votre honneur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que dois-je faire?... Guertzoff, mon ami, ayez pitié de moi... Je n'ai plus longtemps à vivre... je vous demande... je vous supplie...

L'impératrice, hors d'elle, se tordait les mains.

Biren fut inflexible. Durant quelques minutes il fit un appel éloquent à l'honneur, aux lois, à la sûreté du trône...

Enfin la cruauté triompha.

Quatre lettres fatales : ANNE, furent apposées d'une main défaillante sur le papier de mort.

XXII

DÉNOUMENT.

Tant que dura le jugement, Nathalie-Andrewna ne quitta pas une minute son mari, cherchant à lui alléger le poids de sa croix, lui lisant les saintes Écritures, priant avec lui et pour lui.

L'heure de la séparation arriva.

Podatchkine vint chercher celui qui avait été ministre du cabinet pour le conduire à la forteresse, afin d'y être détenu jusqu'à l'exécution.

— Insensés! dit Wolinski souriant tristement pendant qu'on lui mettait les chaînes, — insensés! qui croient m'humilier en me soumettant à la surveillance de mon ancien domestique! J'ai déjà quitté ce monde, et là où je suis on ne connaît ni les chaînes ni l'humiliation!

Cependant, lorsqu'il vit sa femme étendue sans connaissance devant la porte qu'il devait franchir, sa fer-

meté l'abandonna; il se baissa vers elle, couvrit de larmes ses mains glacées, la recommanda, ainsi que son enfant, à la protection du Seigneur:

— Remplace-moi et sois leur père! Si j'ai un fils, mets-lui dans le cœur l'amour de sa patrie et...

J'aurais désiré qu'elle me bénît, ajouta Wolinski en se sentant rudement poussé par Podatchkine, qui lui signifiait ainsi qu'il était temps de partir; mais, apparemment, je n'en suis point digne.

Il baisa encore une fois la main de sa femme.

— Pardonne-moi, dit-il tristement.

Et, après s'être signé, il enjamba ce corps immobile...

Dans la cour une scène poignante l'attendait encore: tous ses serviteurs, du plus petit au plus grand, lui firent leurs adieux. Chacun d'eux l'embrassa en pleurant, et témoignant dans les termes les moins mesurés de leur haine contre le favori.

Enfin le jour fatal arriva.

Sur le lieu du supplice, encombré d'une foule immense, parut d'abord Wolinski, puis Chtchourkoff, le comte Soumine-Koupchine, Peroquine, Erikler. Quel choix! c'était ce que Pétersbourg renfermait de plus distingué parmi la société!... Un seul manquait... que les amis semblaient chercher du regard.

— Où est donc Zouda? demanda Erikler.

— Il est envoyé au Kamtchatka, lui répondit un officier en costume d'exécution.

— Dieu soit loué, s'écria Wolinski d'une voix émue, c'en est toujours un de moins!

— M'excluez-vous par hasard de votre compte? dit un nouveau personnage qu'on venait d'amener (c'était le desservant du malheureux archevêque Théophile). Quant à moi, je remercie Dieu de ne pas m'avoir fait mourir entouré des esclaves du favori. Réjouissons-nous, nous allons nous retrouver dans le giron du Père céleste!

Les amis jeunes et vieux s'embrassèrent, prièrent avec ferveur, se donnèrent mutuellement leur bénédiction et attendirent courageusement la mort. Wolinski eut la main tranchée, puis trois têtes tombèrent, la sienne, celles de Chtchourkoff et de Peroquine.

Erikler et le desservant n'obtinrent point le même honneur : après leur avoir fait subir la peine du knout, on les envoya en Sibérie comme galériens.

Le comte Soumine-Koupchine, comme marque de dégradation, eut la langue coupée, puis on lui notifia l'arrêt qui le condamnait à un exil à perpétuité.

Une charrette transporta les cadavres des victimes à l'église de Samson l'Hospitalier, située dans le quartier de Viborg.

On raconte que, sur le lieu de l'exécution, on en-

tendit injurier la tête de Wolinski par un personnage dont la figure et la verrue dont elle était ornée rappelaient celle de... Mais non, le cœur se refuse à croire une aussi odieuse bassesse.

Trétiakowski obtint enfin la chaire d'éloquence.

La tradition rapporte qu'à la première étape de la route des exilés on trouva Erikler baigné dans son sang, et à côté de lui un clou rouillé à l'aide duquel il s'était donné la mort.

Après tous ces événements la malheureuse Nathalie Wolinski était restée seule. — L'arbre de Dieu avait été sillonné jusqu'à sa racine par l'effroyable tonnerre; néanmoins elle avait juré de vivre pour son enfant; elle tint son serment.

Tous les biens des condamnés avaient été confisqués par l'État, et la femme de l'ex-ministre du cabinet se retira dans un petit village fort éloigné de Pétersbourg.

Tous ses domestiques demandèrent à la suivre; deux des plus âgés en obtinrent seuls la permission.

La maison de glace s'effondra; les morceaux qui en restaient furent jetés dans des cimetières.

Le vent s'engouffrait dans la demeure de Wolinski, naguère si bruyante et si gaie.

Le peuple prétendait que des fantômes s'y montraient.

Au printemps suivant, lorsque la neige fondit sur les rives de la Newa, on trouva une tête d'homme dont les cheveux étaient rasés et les traits en parfait état de conservation..

Sous peine de mort, il fut défendu de faire allusion à cette découverte.

ÉPILOGUE

Que les anges te guident dans toutes tes voies.

Anne Ivanowna survécut peu de temps à ces derniers événements. Sa mort mit fin au règne de Biren.

Qui n'a entendu parler de cette nuit où le favori fut tiré du splendide lit de son palais, traîné par les cheveux et emmené en Sibérie, sur une route encombrée des milliers de ses victimes? Qui ne se souvient de sa femme, cette hautaine et orgueilleuse duchesse, abandonnée aux insultes des soldats, qui l'entraînaient à travers la neige, dans le plus léger déshabillé?

Comme en cet instant elle aurait échangé avec joie

ses précieuses pierreries contre un manteau qui couvrît sa nudité!

Une charmante et gracieuse figure féminine apparut sur les marches du trône, mais y trébucha aussitôt. Anna Leopoldowna n'était pas née pour diriger un empire; elle ne pouvait tenir que le sceptre de la mignardise et de l'amour.

La Russie attendait sa *vraie* impératrice, la fille de Pierre le Grand.

— Rappelez-vous de qui je suis fille! dit Elisabeth à une poignée de Russes qui, l'acclamant du nom de *mère*, surent en une nuit lui tresser la couronne qu'une ténébreuse et avide politique lui avait injustement enlevée.

Que ne pouvait tenter une souveraine élue par le peuple? Elle brisa les chaînes, pansa les blessures, rompit le noir cachet par lequel cœurs et lèvres étaient scellés. Elle donna une victorieuse impulsion aux sciences, en posant la pierre fondamentale de ce temple [1] qui n'a cessé de contribuer puissamment aux progrès de la Russie.

Nous ne devons point oublier non plus qu'une princesse allemande nous a donné l'exemple du pouvoir qu'obtient la popularité sur le cœur des Russes, et si

1. L'université de Moskou.

cette souveraine n'occupe point la première place dans l'histoire de notre pays, c'est uniquement parce que cette place a été conquise avant elle par Pierre l'Incomparable.

Le premier acte d'Élisabeth, à son avénement au trône, fut de délivrer l'archevêque de Twer, Théophile.

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-elle en lui ôtant ses fers.

— Tu es une étincelle de Pierre le Grand, répondit le vieillard, qui mourut bientôt après en bénissant la Providence de lui avoir permis de vivre assez pour voir sur le trône russe une souveraine populaire.

Elisabeth sut vite faire oublier le sanguinaire Biren, et si parfois dans les campagnes ou les villes éloignées on en parlait encore, c'était pour s'en servir, ainsi qu'on le fait aujourd'hui du nom de Pougatchoff, afin d'effrayer les enfants qui pleurent.

Ici je dois pourtant vous raconter un fait qui vous rappellera le cruel favori:

Par une journée resplendissante de l'été de 1743, un groupe de trois personnes traversait le quartier de Moskou en marchant dans la direction de l'église d'Isaac de Dalmatie.

La première était une femme d'une trentaine d'années; sous son teint hâlé, sous son costume de pay-

sanne on ne pouvait s'empêcher de remarquer la pureté de ses traits, la dignité, la distinction de son maintien.

Derrière elle marchait un vieillard à cheveux blancs, dont la mise indiquait un ancien domestique. Il possédait une de ces physionomies franches, loyales qui inspirent une confiance spontanée.

Le vieillard portait dans ses bras un enfant de trois ans environ, blanc et rose, dont les grands yeux noirs, les cheveux bruns bouclés en anneaux vous eussent fait dire :

— Quel joli petit bohémien !

Et cependant, en l'examinant, on remarquait en lui ce je ne sais quoi qui dément une naissance vulgaire.

L'enfant entourait du bras gauche le cou du vieillard, et de sa main droite il indiquait les églises, les hautes maisons, les mâts des vaisseaux, la flèche dorée de l'Amirauté, et suivant le point qu'il désignait, il tournait vers le vieillard sa charmante figure étonnée.

— Qu'est-ce que cela, oncle? qu'est-ce que cela?

Le vieillard alors semblait faire un effort pour secouer le nuage de tristesse dont sa physionomie, comme celle de la jeune femme, était empreinte, et répondait de son mieux aux questions du bambin.

Le groupe s'arrêta sur le seuil de l'église d'Isaac; la porte était ouverte, et sur la profondeur obscure du

temple on voyait les lampes se détacher en points lumineux.

La femme mit l'enfant à terre, lui disant de prier, et fit elle-même trois longues génuflexions. Lorsqu'elle se releva, des larmes brillaient dans ses yeux. Elle tira d'une bourse suspendue à sa ceinture un petit papier plié, et trois *groches*[1] qu'elle remit au veillard en disant:

— Vite, car nous devons nous dépêcher d'arriver là-bas à temps pour la messe.

Le vieillard entra dans l'église, où l'on faisait les apprêts du service divin, remit à un diacre le papier et deux groches, puis, avec le troisième groche, prit un cierge, qu'il alluma à l'image du Sauveur, devant laquelle il s'inclina trois fois avant d'aller rejoindre la jeune femme.

Le prêtre auquel le diacre remit le papier s'approcha d'une lampe, lut à haute voix: « Pour le repos d'une âme recommandée à la Vierge, » et ajouta laconiquement:

— Ce sera fait.

Pendant ce temps, la femme, refusant l'enfant à la sollicitude du vieillard, le prit sur ses bras, et ils traversèrent la place du palais silencieux et comme courbés par un pieux recueillement que l'enfant lui-même sem-

1. Un groche, pièce de deux kopecks.

blait n'oser troubler; néanmoins ce dernier ne put se contenir plus longtemps à l'aspect d'un spectacle nouveau pour lui :

— Maman! maman! regarde; qu'est-ce que cela? s'écria-t-il.

La mère leva les yeux et vit à deux pas d'elle une sorte de *téléga* à deux roues dans lequel était couchée une femme déguenillée, au visage défiguré, à l'expression sauvage. Un vieux bohémien tenait les guides. Près d'eux un officier de police gesticulait avec son bâton et d'une voix sévère leur ordonnait d'évacuer immédiatement la place du palais, où ils n'avaient pas le droit de se montrer, vu qu'eux et leur semblables n'étaient pas tolérés dans la ville.

La bohémienne paraissait privée de l'usage de ses jambes, et son regard fixe exprimait un complet désordre d'esprit. De ses mains décharnées elle indiquait le palais, marmottait des mots sans suite. Lorsque son compagnon fit mine de s'éloigner, elle se mit en fureur, et il se vit contraint d'implorer auprès du soldat quelques minutes de plus.

La paysanne, ou du moins celle que nous prenons comme telle, s'approcha et jeta dans le téléga quelques pièces de monnaie.

Une force électrique parut ébranler la bohémienne à la vue de l'enfant.

— Donne, donne-le-moi !... c'est *son* fils !... cria-t-elle de façon à ce que la mère, saisie d'effroi, se mit à courir tout en regardant de temps en temps si l'affreuse femme n'avait point sauté de son téléga pour la poursuivre...

Après l'avoir complétement perdue de vue, elle se signa. L'on voyait que de sombres pensées l'avaient envahie, car sa marche, jusque-là si ferme, devint chancelante. Souvent elle contemplait son enfant et le pressait avec force contre son sein.

Ils marchaient avec précipitation dans la direction du quartier de Viborg. La chaleur était suffocante; le visage de la jeune femme brûlait; les joues de l'enfant étaient vermeilles.

Le vieillard réclamait le fardeau, mais la mére ne consentait pas à le confier aux mains débiles du serviteur, dont quelque nouvelle bohémienne pourrait tenter de l'arracher.

Arrivés devant l'église de Samson l'Hospitalier, les pèlerins en franchirent l'enceinte. Une sainte frayeur était répandue sur leurs traits.

Devant eux s'étendait le cimetière, ce symbole de l'éternel repos, cette hôtellerie où chaque nouvel arrivant trouve toujours sa couche prête ! et sur chacune de ces couches une pierre posée, comme pour empêcher la terre de faire remonter à sa surface ceux qu'elle ren-

ferme, et sur chacune une croix, cet emblème de la vie terrestre, cet appel vers le ciel !...

Avec quelle émotion les voyageurs contemplaient chaque tombe !...

Tout à coup la jeune femme pâlit, ses lèvres bleuirent, ses mains tremblèrent si violemment qu'elle faillit laisser tomber son enfant, que le serviteur retint à temps et qu'il posa par terre à côté de lui.

L'étrangère tomba en sanglotant sur une tombe, et resta longtemps, bien longtemps ainsi.

Le vieillard était à genoux et priait.

L'enfant pleurait, cherchant à relever sa mère en lui tirant la robe.

Cette paysanne était Nathalie-Andrewna Wolinski.

Cet enfant était son fils.

Le vieillard son serviteur.

Nathalie-Andrewna était revenue à Pétersbourg, où le tribunal l'appelait pour lui restituer ses biens, confisqués sous Biren.

Son premier devoir en arrivant avait été de se rendre sur cette tombe sacrée pour elle.

La cloche de la messe sonna. Cette voix lui fit relever la tête. Elle fit un signe de croix, se mit à genoux, attira son fils à elle, et, lui inclinant le front vers la tombe, lui dit, en interrompant ses phrases par des sanglots :

— Ici repose ton père... prie pour le repos de son âme... dis : « Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction ! »

Et l'enfant répéta :

— Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction.

— O cher et toujours présent ami! vois, j'ai tenu ma promesse... je t'ai donné un fils... regarde-le, c'est ton portrait... je te l'ai amené afin que tu nous bénisses, cher martyr !... Si ce n'avait été lui, depuis longtemps je serais couchée près de toi !

Ses yeux brillaient d'une foi vive; dans l'extase de son amour, elle paraissait voir à travers les nuages celui qu'elle invoquait.

Le serviteur rappela qu'il était l'heure de la messe.

Elle commençait en effet, et Nathalie Wolinski, jetant un dernier regard à ce qui renfermait son plus précieux trésor, se dirigea vers l'église avec son enfant.

Le diacre lisait déjà l'épître.

L'assistance ne se composait que de deux ou trois vieillards qui priaient. Le lecteur jeta un coup d'œil involontaire sur les arrivants. Eh quoi ! les mots imprimés s'embrouillent à ses yeux... sa voix tremble... enfin les larmes le suffoquent.

— Que t'arrive-t-il ? lui demande le prêtre d'un air mécontent.

Le diacre, rappelé à sa lecture par cette interpellation, l'achève tant bien que mal.

La messe terminée, lorsque Nathalie Wolinski demanda un *Requiem* sur la tombe de son mari, le diacre s'élança vers elle, en lui baisant les mains :

— Nathalie Andrewna, vous ne m'avez point reconnu?... Vous souvient-il du conseiller Chtchourkoff? Il était ami de votre défunt et a posé sa tête avec lui... Je suis Ivan... l'ancien...

Le diacre ne put achever sa phrase que par un torrent de larmes.

Oui, ce diacre était l'honnête et fidèle serviteur de l'original à la calotte rouge. Il apprit à lire couramment et se fit diacre dans l'église où son maître était enterré, afin de ne point s'en séparer.

Nathalie Andrewna embrassa Ivan avec une cordialité toute fraternelle et lui présenta son fils.

Les prières des morts achevées, le diacre montra à la jeune femme la tombe de son ancien maître.

— Je conserve ses vêtements, dit-il avec émotion, et j'ai encore deux des chiens polonais qui lui ont appartenu. Les deux autres, le croiriez-vous? n'ont jamais pu être arrachés de son tombeau; c'est là qu'ils sont morts.

* *
*

A partir de ce jour, on vit bien souvent sur la tombe de Wolinski une jeune dame en profond deuil accompagnée d'un enfant.

Ce fut là sembla-t-il qu'elle vieillit; ce fut là que grandit et fut élevé l'enfant.

Peu de temps après, dans un village habité par des pêcheurs, mourut une vieille bohémienne complétement folle.

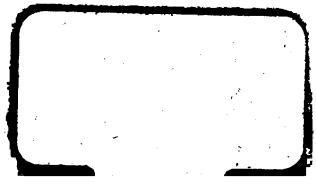
On prétendit qu'après sa mort son compagnon s'était enfui, Dieu sait dans quelle direction, montant un cheval pur sang, volé aux anciennes écuries du duc de Courlande.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. La Maison de glace. 1
II. Le Voile. 29
III. Récit de la bohémienne. 42
IV. 53
V. Le Singe de Guertzoff 67
VI. Le Chien-cheval. 80
VII. L'Accouchement de la chèvre. 95
VIII. Réponse à la lettre. 115
IX. La Sentinelle de nuit. 121
X. Voilà ce que sont les hommes. 131
XI. Se confier à l'amour 142
XII. Coup frappé. 156
XIII. Entre deux feux 166
XIV. D'où soufflera le vent? 176
XV. La Noce du fou. 188
XVI. La Disgrâce. 205
XVII. Le Chat noir. 214

XVIII. La Proposition 224
XIX. Le Rendez-vous. 237
XX. L'Enterrement 250
XXI. L'Arrestation. 255
XXII. Dénoûment. 264
ÉPILOGUE 268

FIN DE LA TABLE.

NOV 1 9 1929